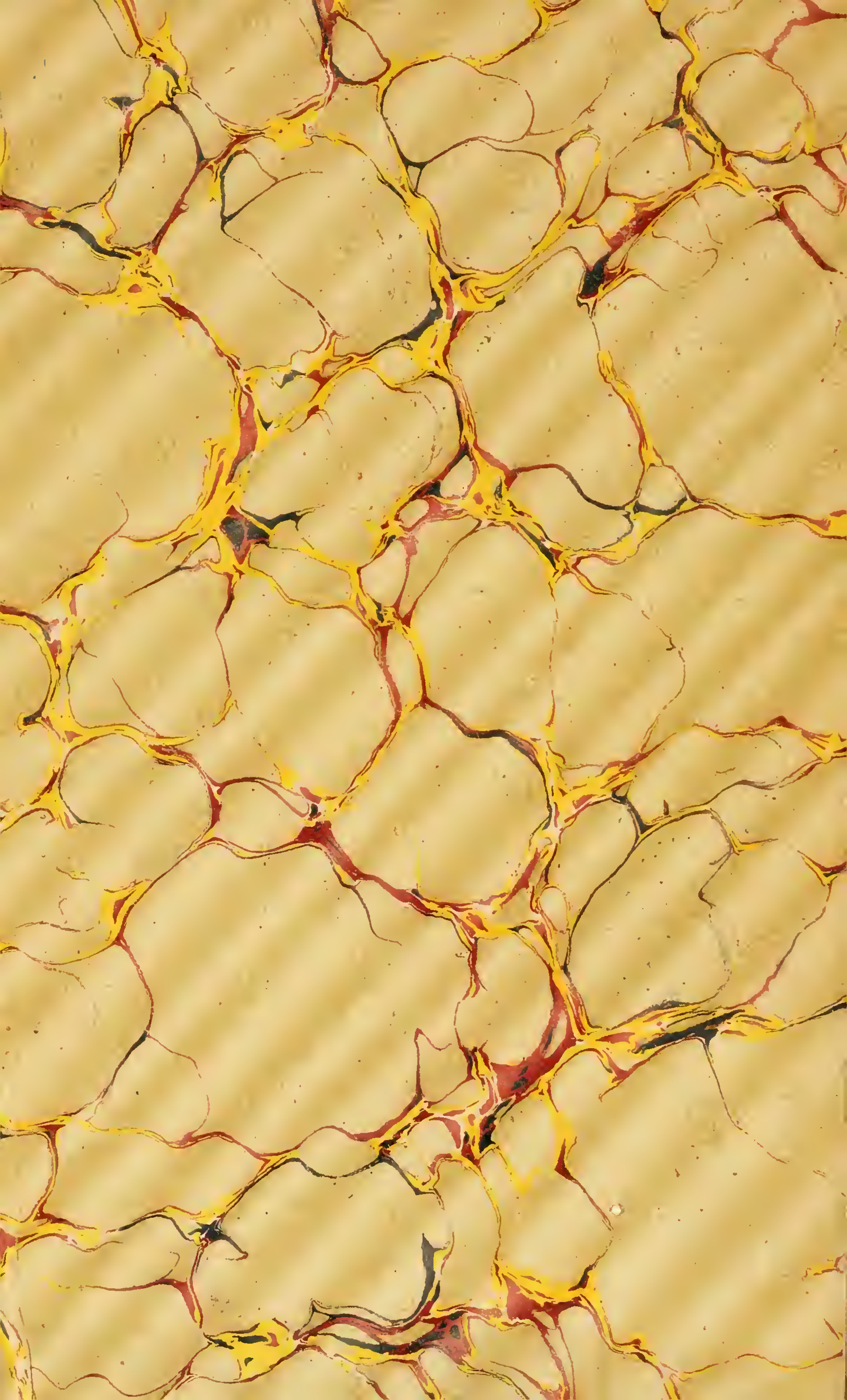
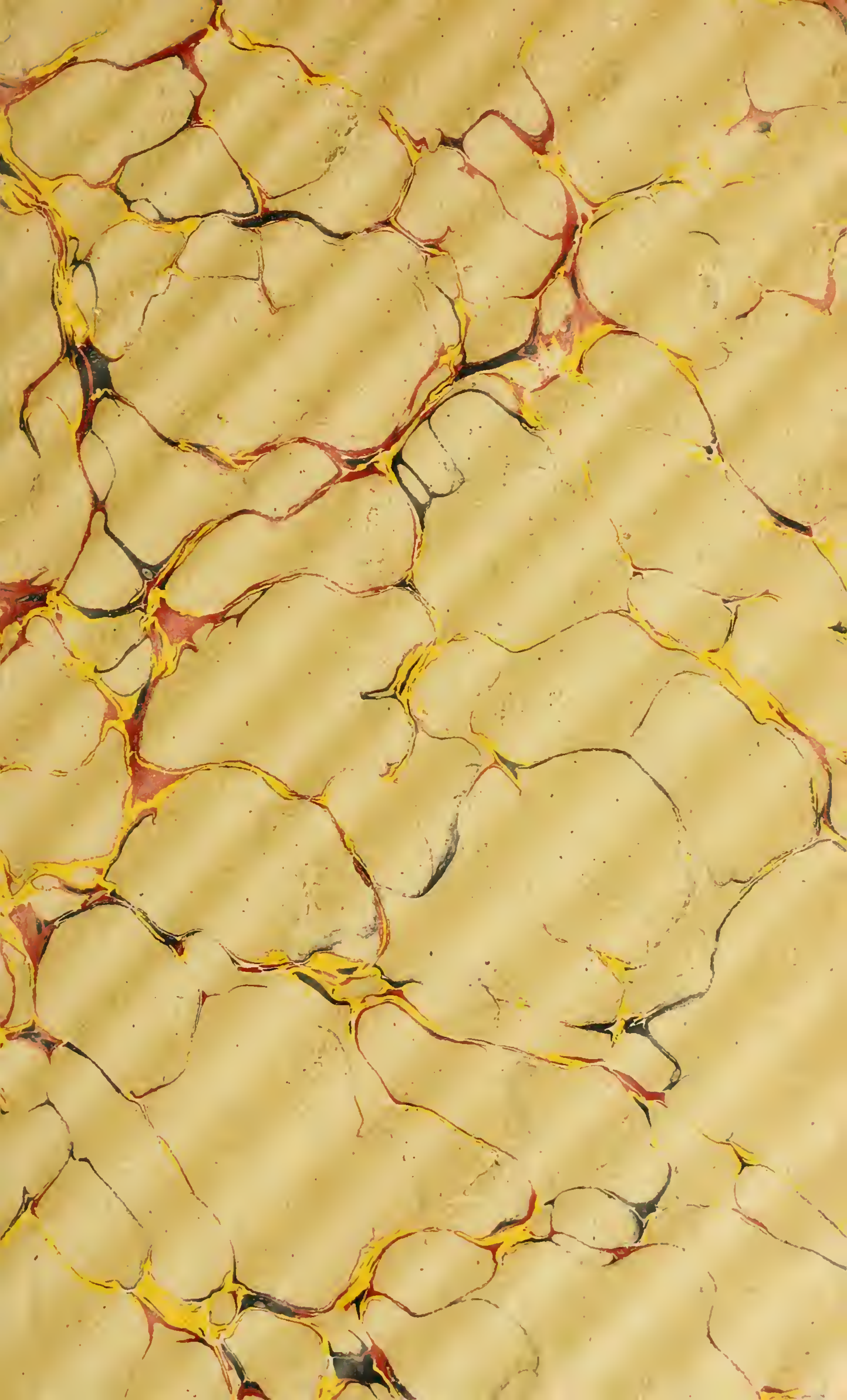






La Société
du Second Empire

DES MÊMES AUTEURS

La Société du Second Empire

★ 1851-1858

Les préliminaires du coup d'État. — Le coup d'État. — Le mariage de l'Empereur. — Souvenirs de Crimée. — Les Tuileries et Saint-Cloud. — L'Exposition de 1855. — Le Congrès de Paris. — La naissance du Prince Impérial. — Résidences impériales. — Les Guides de la Garde. — Le camp de Châlons. — Attentats et complots contre l'Empereur. — L'attentat d'Orsini — Les morts illustres : Mgr Sibour, Alfred de Musset, Béranger Rachel.

Un volume orné de 45 illustrations (dont 32 hors texte). Prix : 5 francs.

★★ 1858-1863

Voyages souverains. — Le mariage du prince Napoléon et d la princesse Clotilde. — Les préliminaires de la guerre d'Italie — Palestro. — Magenta. — Milan. — Solférino. — L'armistice e la paix. — La vie de la Cour. — Les transformations de Paris. — L'Opéra et les théâtres lyriques. — L'annexion de la Savoie. — Le Boulevard et les rues de Paris. — Souvenirs de Chine et de Cochinchine. — La Vénerie impériale. — Les causes célèbres. — Les morts illustres : Mme Desbordes-Valmore. Murger, Horace Vernet, Eugène Delacroix, Alfred de Vigny.

Un volume orné de 84 illustrations (dont 32 hors texte). Prix 5 francs.

EN PRÉPARATION

★★★★ 1867-1870

L'Exposition de 1867. — Les souverains étrangers à Paris. — Mentana. — La vie élégante et joyeuse. — Le percement de l'isthme de Suez. — Le monde politique et parlementaire. — Les « Compiègne ». — La Comédie-Française et les scènes dramatiques. — Victor Hugo et ses amis. — Le sport et les courses. — Le mouvement ouvrier. — Paris pendant les dernières années du Second empire. — Les morts illustres : Ingres, Lamartine, Berryer, Rossini, Niel. — La guerre de 1870. — La Régence et le départ de l'Impératrice. — La captivité et l'exil.

Comte FLEURY & LOUIS SONOLET

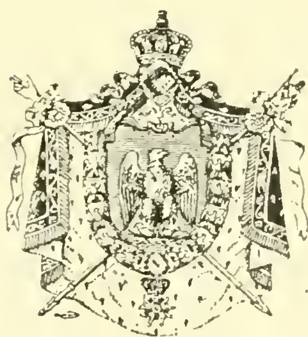
La Société du Second Empire

★★★

1863-1867

D'après les Mémoires contemporains et des documents nouveaux.

Ouvrage orné de nombreuses Illustrations d'après les Tableaux et Gravures de l'époque



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

LA SOCIÉTÉ
DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

LE PRINCE IMPÉRIAL

Portrait du Prince. — Miss Shaw. — Caractère du Prince. — Les réunions d'enfants de troupe. — L'avancement du petit caporal. — Au camp de Châlons. — Une alerte. — Les appartements du petit Prince. — Son goût pour les arts du dessin. — La double ressemblance. — La journée du Prince impérial. — Les spahis et M. Prévost-Paradol. — Le Prince écolier. — L'Empereur et la version latine. — M. Bachon, professeur d'équitation. — Les camarades du Prince. — La petite guerre. — Le chemin de fer en miniature. — Témérité du Prince. — Une chute dangereuse. — La première communion.

Le petit Prince ! Quel nom fut plus populaire, plus riche de promesses et d'espoirs, plus souvent prononcé avec une tendresse déférente et heureuse qui faisait éclore un sourire sur les lèvres ! Aujourd'hui encore, ceux qui l'ont connu ne peuvent parler, sans une émotion mal contenue dans la voix, de ce Napoléon fauché en pleine jeunesse. Il est de ces héritiers de couronne prématurément étreints par l'exil ou la mort dont la mé-

moire, retenue par l'histoire et auréolée par la légende, éveille tout de suite en nos âmes un écho douloureux. Avec le duc de Bourgogne, Louis XVII et le duc de Reichstadt il partage l'humaine compassion. A l'historien comme au poète il inspire une pitié nuancée de respect et d'admiration. *Tu Marcellus eris!* Il personnifiait à la fois, ce fils d'empereur, la vaillance qui impose et le charme infini qui séduit. Aussi, quelles que soient les opinions politiques, à la seule évocation de son souvenir charmant, les fronts se découvrent, les cœurs se serrent et l'hommage va de lui-même à l'enfant de France tombé, comme son grand aïeul, sur la dévorante terre d'Afrique.

Nous avons déjà parlé de sa naissance toute radieuse des lauriers de Crimée et de ses premières années sur lesquelles s'inclinèrent avec amour les drapeaux d'Italie[1]. Nous allons le retrouver à cet âge où, sous la grâce enfantine, l'homme commence déjà à se dessiner. L'élan d'enthousiasme qui avait accueilli son premier cri durait toujours. Le peuple raffolait de son prince devenu le plus gentil des petits garçons. Tout le monde connaissait par cœur ces joues fraîches, ces yeux bleus profonds et calmes, ces cheveux aux souples ondulations. « La photographie a répandu ses traits affables, écrivait alors M. Adrien Marx, mais elle n'a pu révéler son regard clair, sa physionomie séduisante, l'exquise distinction de ses formes légèrement grêles. D'ici à deux ans, le Prince sera le portrait vivant de sa mère, dont il a déjà le profil. » Cette ressemblance s'atténua par la suite, à mesure que ses traits prirent l'empreinte de la virilité, mais elle ne s'effaça jamais complètement. Après une maladie que fit l'enfant impérial vers sa onzième année, voici comment le dépeint son précepteur, M. Augustin Filon : « Tel qu'il était, c'était un enfant

1. Voir nos tomes I et II.

charmant. La délicatesse de sa peau, la douceur rêveuse de ses yeux ombragés de longs cils, la finesse de ses attaches, la grâce de ses mouvements auraient pu être enviés d'une jeune fille [1]. » Ce caractère féminin de la beauté du Prince dura peu. Son ancien maître ajoute en effet : « Même à cet âge où le sexe ne se prononce pas encore et malgré une certaine grâce un peu molle dans les moments de fatigue et d'ennui, c'était un vrai garçon et rien en lui ne sentait la petite fille. »

L'héritier du sceptre impérial avait grandi sous la direction de Mmes l'amirale Bruat, Bizot et de Brancion, mais il y avait une personne qui jouait un rôle bien plus considérable dans son existence enfantine. C'était sa « nurse », sa gouvernante anglaise, l'excellente miss Shaw, « Nana », comme il l'appelait. Elle ne le quittait jamais. Cette forte blonde de trente-cinq ans se recommandait par un visage riant et une physionomie ouverte. L'attachement profond qu'elle avait voué à son « pupille » était dénué de tout calcul. Elle l'aimait simplement parce qu'elle l'avait sous sa tutelle depuis qu'il était venu au monde et elle en parlait avec une véritable adoration. Sa conversation débordait d'imprévu et d'étrangeté, car, malgré un séjour prolongé à Paris, elle ne put jamais arriver à posséder notre langue. Panachées de mots anglais et français, entrecoupées d'interjections sans nationalité, ses phrases sonnaient à l'oreille comme un lexique inconnu.

— J'aime tant Monseigneur ! disait-elle. *And* à cause de lui, *I have now* deux patries !

Avec d'autres candidates à ce poste de confiance, elle avait été expédiée de Londres aux Tuileries par le médecin de la reine d'Angleterre, quelques mois avant la naissance du Prince impérial, pour donner au nou-

1. AUGUSTIN FILON, *Le Prince impérial*, Hachette, éditeur.

veau-né tous les soins nécessaires en dehors de l'allaitement. Dans ce lot de mercenaires, elle l'emporta à cause de sa bonne mine et de la franchise de ses allures. C'était elle qui habillait l'enfant et qui présidait à sa toilette. Elle reposait la nuit derrière l'un des rideaux flottant de chaque côté du lit de Son Altesse. Son dévouement était sans bornes. Elle faisait preuve également d'entêtement, de petites manies, et pour les menus soins médicaux elle n'était pas toujours d'accord avec les docteurs, notamment le docteur Barthez, spécialement attaché à la personne du Prince. C'était souvent elle qui avait raison, car elle connaissait mieux que personne le tempérament de son cher petit Louis. Plus d'une fois, le docteur Barthez la laissa faire à sa guise, après avoir dûment tempêté et prodigué les haussements d'épaules.

Miss Shaw possédait toute l'affection de l'enfant. Au cours d'un séjour au camp de Châlons, l'Empereur dit un jour à celui ci qui était venu, suivant son habitude, s'asseoir sur ses genoux après le déjeuner :

— Loulou, tu seras content ce soir. Un officier d'artillerie te montrera la lanterne magique.

Le Prince avait écouté sans mot dire. Il descendit des genoux de son père et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda l'Empereur.

— Papa, je reviens tout de suite.

Quelques minutes après, il rentrait, en effet, et reprenait sa place sur les genoux de son père.

— Eh bien, Louis, me diras-tu d'où tu viens ?

— Papa, je viens d'inviter miss Shaw au spectacle de ce soir.

— C'est différent, fit Napoléon III de son rire jeune et si communicatif. Si tu as des invitations à faire aux dames...

Le soir, au moment de la représentation, le Prince alla lui-même chercher miss Shaw et la fit placer au

milieu de l'état-major. On imagine aisément la joie de la brave femme.

Dans le caractère de cet enfant, promis à de si hautes destinées, il y avait mieux que de la gentillesse et de



L'Impératrice et le Prince impérial.
D'après une photographie de Pierson.

l'affabilité. Il était bon, simple, franc, loyal. Veut-on un trait de cette bonté ? A Compiègne — il avait alors cinq ans — il apprend que le général Rollin, adjudant général de la maison de l'Empereur, dont la sévérité est proverbiale, vient de renvoyer un homme de peine qui a glissé avec un grand panier de verres de table et les a tous cassés. Aussitôt, le petit Prince n'a qu'une

idée : courir chez l'Empereur et obtenir la grâce du vieux serviteur. Une autre fois, il aperçoit des fenêtres de sa chambre des Tuileries un homme escaladant les grilles du Carrousel. Émoi général dans le palais et au dehors. L'homme franchit la grille, s'élance vers les appartements, mais est bientôt pris. L'enfant fait demander ce que veut cet inconnu. On lui répond que c'est un malheureux qui désire voir l'Empereur afin d'obtenir un secours pour payer son loyer. Vite, le bambin ouvre son tiroir où il serre les pièces de frappe récente, les belles pièces neuves et scintillantes — vingt centimes ou vingt francs — que son père lui donne pour ses menus plaisirs. Le tout serré dans une enveloppe, il le fait porter au solliciteur aux abois [1].

Il avait le courage inné et montra, dès ses premières années, un sang-froid imperturbable. En 1867, à Biarritz, il fit avec sa mère sur l'aviso *le Chamois* une promenade qui se termina par un accident. En voulant aborder, par une nuit noire et très gros temps, à Saint-Jean-de-Luz, le canot qui portait l'Impératrice et son fils s'était échoué sur des rochers au pied de la jetée. Un instant, il y eut véritablement du danger.

— N'aie pas peur, Louis ! cria la souveraine.

Et l'enfant de onze ans de répondre tout simplement :

— Un Napoléon n'a pas peur [2] !

Un Napoléon, il l'était par sa passion du métier des armes qu'il montra en tant d'occasions, dès sa petite enfance. Tout était militaire dans ses goûts, ses habitudes, ses jeux. Une âme de soldat battait déjà dans ce corps gracile. Il adorait revêtir l'uniforme et se montrer avec ces galons de caporal qui lui avaient été décernés par le 1er régiment de grenadiers [3].

1. Baron Pierre de Bourgoing, *Je sais tout*, 15 juin 1909.
2. Augustin Filon, *Le Prince impérial*.
3. Le 14 août 1858, on avait lu au régiment l'ordre suivant : S. A. I. le Prince impérial Napoléon-Louis-Eugène-Jean-

On avait taillé à sa courte stature un pantalon garance et un habit de gros drap bleu qui fut remplacé par une tunique traversée de galons blancs sur la poitrine, lorsque la troupe changea d'uniforme. Il portait les épaulettes rouges et le gros bonnet à poil. Aux réceptions officielles et aux revues on le voyait régulièrement dans cet uniforme. Lorsqu'il était tout petit, l'Empereur le mettait à califourchon devant lui sur la selle de son cheval, et les régiments qui défilaient confondaient dans le même salut le père et le fils. Plus tard, on le vit sur son cheval à lui, le poney *Bouton-d'Or*, qui fut, dès lors, de toutes les parades guerrières. A Châlons, à Saint-Maur, dans les fêtes militaires de toutes sortes, il aimait à se mêler aux enfants de troupe, humbles fils de simples soldats. Il faisait l'exercice avec eux en uniforme de grenadier dans la cour des Tuileries ou dans la salle des Gardes de Compiègne. Quel bonheur pour lui quand il pouvait inviter ses petits camarades à quelque collation qu'il présidait avec un bon sourire épanoui sur ses joues roses !

Ces réunions donnaient souvent lieu à des incidents touchants ou comiques. A celle qui eut lieu en mars 1862, on en put constater des deux sortes. Le Prince impérial avait alors six ans. Le jour de son anniversaire, les enfants de troupe des régiments de grenadiers et de voltigeurs présents à Paris se trouvèrent réunis en armes, vers onze heures du matin, dans la cour des Tuileries, face au pavillon de l'Horloge. A midi, l'Empereur paraît en tenue civile, tenant par la main son fils en uniforme de caporal de grenadiers. On fait exécuter quelques

Joseph, numéro matricule 3163 est nommé caporal au 1er bataillon, 1re compagnie, où il existe une vacance par suite du passage du caporal Prugnot au 3e bataillon, 1e compagnie.

Versailles, le 11 août 1858.

Le colonel,
DE BRETTEVILLE.

mouvements de maniement d'armes. Puis, les enfants sont conduits aux Tuileries où les attend un lunch plantureux qu'ils accueillent aux cris de : « Vive le Prince impérial ! » Celui-ci prend place au milieu des jeunes convives. L'Empereur, l'Impératrice, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, les colonels de la garde assistent à la gentille réception, ainsi qu'une foule d'aides de camp, officiers d'ordonnance, chambellans, écuyers. Soudain, un enfant de troupe du 1er voltigeurs se lève et tend à l'Empereur un placet sur lequel se précipite aussitôt le colonel du régiment, en l'arrachant brutalement des mains de l'effronté pétitionnaire. Devant les cris et les pleurs du pauvre petit voltigeur, Napoléon III fronce légèrement le sourcil, puis fait un signe à l'un de ses officiers qui prend aussitôt le papier des mains du colonel. Une demande ainsi présentée et accueillie ne dut pas traîner longtemps dans les bureaux.

Quelques minutes après, un autre enfant du même régiment se lève à son tour et, avec un imperturbable toupet, récite la leçon suivante :

— Sire, il y a bien longtemps que le Prince est caporal de grenadiers ; nous voudrions bien le voir sergent de voltigeurs.

L'Empereur sourit et va répondre, lorsque le même colonel s'avance avec l'évidente intention d'appuyer la requête courtisanesque de son enfant de troupe. Le devinant et fronçant le sourcil un peu plus fort, le souverain l'arrête par ces mots où l'ironie se mêle à l'impatience :

— C'est bien, colonel : je me charge de son avancement [1].

D'autres fois, on envoyait ces soldats en miniature à quelque spectacle convenant à leur âge. Pour le sep-

1. Récit d'un capitaine témoin de la scène, cité par le comte d'Hérisson, *Le Prince impérial*. Ollendorff, éditeur.



Promenade du Prince impérial

D'après le tableau d'Armand Dumaresq

tième anniversaire de la naissance du petit Prince, la journée se compléta par une représentation de *Marengo* qui se jouait au cirque Napoléon. Trois cents places avaient été retenues par les enfants de troupe. « Il est impossible, écrit la comtesse de Tascher, de se faire une idée de l'aspect joyeux et respectueusement ému de toute cette assistance populaire acclamant le joli enfant. Lui gardait sa simplicité naturelle et charmait tout le monde. Mais la joie a été immense, lorsque pendant l'entr'acte, on l'a vu quitter la loge impériale et descendre seul au milieu des stalles de galerie pour arriver jusqu'aux enfants de troupe avec lesquels il s'est mis à causer le plus gaîment du monde. »

L'Empereur emmenait souvent son fils au camp de Châlons et le petit garçon était ravi chaque fois de se voir salué frénétiquement par les vivats des chevronnés de la garde. C'était un grand plaisir pour lui de se mêler à l'état-major des généraux. Bien pris dans sa tunique d'ordonnance, se tenant un peu raide pour ne pas perdre un pouce de sa petite taille, on le voyait consulter du regard son écuyer, M. Bachon, afin de s'assurer que sa tenue était correcte. Il aimait à se promener avec celui-ci ou avec son précepteur, M. Monnier ou M. Filon, au milieu des baraquements des soldats. Ceux-ci en profitèrent plus d'une fois pour lui remettre des suppliques qu'il recevait avec une mine accueillante et qu'il ne manquait jamais de transmettre à son père.

A Châlons, le Prince occupait la baraque voisine de celle de l'Empereur. Une nuit, vers deux heures du matin, une sentinelle jeta l'alarme en criant : « Au feu! » L'incendie venait de se déclarer dans la baraque du petit grenadier. Une femme de service avait laissé tomber une bougie allumée sur des étoffes qui s'enflammèrent, communiquant le feu aux rideaux de perse. Le camp se réveilla dans une rumeur d'angoisse. Napoléon III arriva le premier auprès de son fils. Le pre-

nant endormi dans ses bras, il alla le coucher dans son propre lit. Mandé en hâte, le baron Larrey, chirurgien en chef de l'armée, trouva l'Empereur si troublé, si anxieux qu'il déclarait ne plus entendre la respiration de l'enfant. Si maître de lui dans les circonstances les plus graves, l'homme qui avait fait le coup d'État laissait paraître une agitation extraordinaire à la seule pensée d'un malheur menaçant son fils. Le baron Larrey eut vite fait de le rassurer, et montrant le bambin toujours immobile :

— Son sommeil, dit-il, n'a même pas été interrompu et demain, au réveil, il n'aura pas le moindre souvenir de ce qui s'est passé [1].

∴

Pénétrons maintenant dans l'intimité du Prince impérial et, pour commencer, visitons ses appartements particuliers aux Tuileries. La connaissance du cadre éclaire toujours sur le modèle du portrait. Nous trouverons un excellent guide dans la personne d'Adrien Marx, journaliste à l'esprit fin et plein d'ingéniosité qui collaborait alors à *l'Événement* et était réputé pour son adresse à se glisser partout et à tout voir. On l'appelait le Roi des indiscrets. Muni d'une autorisation de M. Franceschini Pietri, secrétaire particulier de l'Empereur, il bénéficia de la rarissime faveur d'aborder l'enfant impérial dans son intérieur, plus heureux en ceci qu'un de ses confrères alors fort réputé, Timothée Trimm, qui, malgré tous ses efforts, se vit poliment éconduire.

Dans le salon blanc et or qui sert de salle d'étude et de récréation au Prince, l'*interwiever*, comme nous dirions aujourd'hui, attend miss Shaw qui doit lui

1. Notes du baron LARREY. Mme CARETTE, *Souvenirs de la cour des Tuileries*.

fournir des renseignements dans ce bizarre idiome anglo-français dont elle a le secret. En attendant l'arrivée de la gouvernante, il jette des regards curieux autour de lui en prenant des notes.

« J'étais, écrit-il, dans un salon spacieux percé de grandes fenêtres, au travers desquelles j'entrevoyais la



Le Prince impérial passant en revue les pupilles de la garde impériale (*Monde illustré*).

baïonnette d'un factionnaire et la blanche crinière du casque d'un cent-garde. Plus loin, au second plan, j'apercevais la place du Carrousel avec son arc de triomphe et le square du Louvre déjà verdoyant. Un tapis de moquette blanche à bouquets multicolores étouffait mes pas, et la splendide nudité des murs était cachée à des intervalles réguliers par des tableaux et des gravures, au nombre desquelles je citerai un portrait de l'Impératrice par Winterhalter, une lithogra-

phie de l'Empereur et une gravure sur pierre représentant la comtesse de Montijo, aïeule du Prince impérial. En face une estampe dont l'ovale allongé contient la tête du cheval de l'Empereur, celle de *Bouton-d'Or*, le poney de Monseigneur, et celles de *Finette* et *Finaud*, épagneuls superbes affectionnés particulièrement par le jeune prince. »

Sur la cheminée, à droite en entrant, le reporter voit une pendule rocaille à cadran circulaire, indiquant les heures par la rotation horizontale d'un hémisphère bleu constellé d'or. A gauche se trouve le piano à deux fins qui rend à volonté des sons au moyen des mains ou d'une manivelle, le fameux piano mécanique si en honneur à cette époque. Une petite bibliothèque contient non pas des livres dorés sur tranche, mais des ouvrages classiques cartonnés, les différentes histoires de Duruy, comme en possèdent tous les écoliers. Sur le bureau à tiroirs, en acajou, recouvert de basane « où l'ongle de l'impérial disciple a laissé des traces de distraction ou d'impatience », un simple écritoire de porcelaine et le petit arsenal habituel de porte-plumes, crayons, grattoirs, puis deux petits bustes en or et deux miniatures représentant l'Empereur et l'Impératrice, un presse-papier en marbre supportant un Napoléon Ier à cheval sur une chaise dans la position légendaire, figurine très artistique en ivoire. Sur la console du panneau situé entre les deux croisées, une collection de livres anglais. Grâce, sans doute, à sa constante fréquentation de miss Shaw, le petit Prince possédait très bien cette langue et la parlait couramment.

Entrons maintenant dans la chambre à coucher capitonnée de satin bleu clair avec plafond peint à l'huile. En face des fenêtres se trouve, placé en long, le lit en marqueterie moderne, rehaussé d'ornements en bronze doré. Contre le mur au-dessus de la couchette un tableau de Hugues Merle, représentant *la Religion protégeant*

l'enfance, don du duc de Morny. Au bas du cadre, un gros bouquet de buis béni. Puis, attestant encore l'hérédité de la foi maternelle, voici un christ d'ivoire sur croix d'ébène et, sur la commode en bois de rose, une mignonne chapelle de style byzantin, avec peintures sacrées sur fond d'or et d'émail. Épinglée dans la tenture une faveur bleue sert d'anneau à quantité d'objets de piété : croix en argent, grosse médaille d'or à l'effigie de la Vierge, emblèmes religieux, breloques saintes. Ces amulettes sacrées, chargées de protéger le sommeil de l'enfant, seront dispersées dans le sac du 4 septembre 1870 ou dans l'incendie de la Commune. Nous ne pensons pas qu'il en ait été retrouvé et rendu à celle qui, dans sa ferveur religieuse, les avait accrochés au chevet de son fils. Quant à lui, il ne se séparera jamais des médailles reliées par une minuscule chaîne d'or qu'il a l'habitude de porter au cou. Quand, dans la donga d'Itelyozi, les sagaies meurtrières auront abattu le jeune lion blessé faisant tête à dix ennemis à la fois, les Zoulous qui dépouilleront son corps blanc reculeront devant ces talismans pendus à son col, craignant qu'ils ne possèdent, même après la mort du jeune chef, vertu magique et pouvoir de vengeance.

Dans l'embrasure des fenêtres, des petits fauteuils, des chaises lilliputiennes, des réductions de canapés, meubles de la première enfance du Prince dont il a désiré ne jamais être séparé. Au mur, une ou deux gravures, deux autres cadres, l'un contenant la photographie des fils du général Fleury, l'autre enserrant un quatrain adressé au Prince par l'Orphelinat impérial. Sur la cheminée une pendule de vieux Sèvres.

Miss Shaw est venue rejoindre le reporter, et, avec beaucoup de complaisance, elle lui fournit toutes les explications qu'il demande. Elle est néanmoins assez agitée, car elle attend son jeune maître qui est allé prendre sa leçon d'équitation au manège du Louvre.

Adrien Marx, en revanche, ne pense qu'à faire traîner sa visite en longueur. Il voudrait tant entrevoir, ne fût-ce qu'une minute, le petit habitant de ce logis! Avec aplomb, il suit miss Shaw dans la chambre des atours, tâchant d'accaparer son attention avec des conversations sur l'Angleterre, Londres, la reine Victoria... Mais le temps passe. Le Prince ne revient toujours pas. Voilà pourtant étalé devant un petit feu de bois un costume de drap bleu que la gouvernante fait tiédir pour lui passer dès son retour du manège.

Ces hautes commodes renferment son linge et ses habits. Toujours aussi pleine d'amabilité, miss Shaw ouvre quelques-uns des tiroirs afin d'initier le visiteur aux moindres détails de la vie de son pupille. Elle va même jusqu'à faire passer sous ses yeux une série de dessins à la plume que lui a donnés « Monseigneur ». Comble de faveur, elle promet au journaliste de lui en offrir un, après l'avoir fait signer par son auteur. Puis, elle continue, sans se lasser, à donner des renseignements. C'est dans cette pièce d'atours que le Prince fait d'ordinaire sa toilette. A côté, il y a la chambre des joujoux. Elle conduit Adrien Marx dans cette salle assez vaste encombrée de tout ce qui se fabrique en France et en Allemagne pour le plaisir de l'enfance : chevaux à bascule et à mécanique, théâtres en miniature, trompettes, tambours, fusils, forts en carton, armées entières de ces soldats de plomb que l'impérial bambin aime tant à faire manœuvrer, et des shakos, des colbacks, des casques, des gibernes, sans compter une lanterne magique fort affectionnée de son petit propriétaire qui, non content d'amuser avec elle ses camarades, en octroie souvent lui-même le spectacle à ses gens.

— Voilà Monseigneur qui rentre, crie soudain miss Schaw, toute rougissante d'aise.

Décidément, Marx a bien fait de rester, car il est au-

torisé à passer chez M. Monnier, précepteur du Prince, et là il verra celui-ci. Poussé par l'affable Anglaise il traverse à la hâte deux pièces, la salle à manger ornée de quelques tableaux, dont un portrait du fameux *Gladiateur*, l'illustrissime cheval vainqueur de l'Angleterre, et la salle de billard réservée au jeu de toupie hollandaise et au billard anglais, habitée par des oiseaux des Iles et des poissons rouges. Après avoir causé quelque temps avec M. Monnier des études



Un dessin du Prince impérial.

de son élève, Adrien Marx voit de nouveau revenir miss Shaw.

— Monsieur, dit-elle, j'ai prié Monseigneur de signer pour vous un des dessins que je vous ai montrés. Il m'a répondu qu'il en voulait faire un à votre intention et il est en train de le terminer... Tenez, le voilà qui vous l'apporte.

En effet, le petit Prince entre, tenant à la main, encore toute humide, l'esquisse reproduite ici. « Après que je l'eus remercié de son gracieux présent, écrit l'heureux donataire, Son Altesse me parla de son goût pour les

annales de tous les empires en général et celles de son pays en particulier. Elle me mena ensuite devant le buste de son précepteur, pas très fini, mais d'une ressemblance frappante. Le Prince l'avait pétri de ses mains, après les quelques séances de pose qu'il avait passées dans l'atelier de Carpeaux auquel sa statue avait été commandée. Tandis que le sculpteur étudiait le modèle, le modèle observait le sculpteur. Faculté rare dans un âge aussi tendre. »

Le fils de Napoléon III était en effet très supérieurement doué au point de vue des arts du dessin. M. Augustin Filon nous dit à ce sujet : « Il s'était révélé artiste le premier jour où il avait eu un crayon dans les mains et une feuille de papier devant lui. Lorsque j'assistai pour la première fois à l'improvisation d'une de ces innombrables esquisses qu'il jetait pour ainsi dire à la volée, je fus frappé de voir qu'il procédait d'instinct, comme mon cher et illustre Henri Regnault, mon camarade au lycée Napoléon que j'ai vu dessiner si souvent en 1859 et 1860. Tous deux commençaient par un soulier, un manche d'éventail, une pointe de baïonnette, un bras tendu, une queue de chien, et cela, d'un trait net, sûr, ininterrompu qui savait parfaitement où il allait. On eût dit qu'ils calquaient sur une gravure d'un travail très fini et très arrêté. C'est que, dans leur esprit, ils évoquaient les images des objets dans les moindres détails, les posaient, les fixaient, en formaient un tableau [1]. »

Il fallait voir les familiers des Tuileries se faire suppliants, lorsque le Prince se mettait à crayonner sur un bout de table, pour obtenir de lui le moindre croquis, fût-il à peine jeté sur le papier. Malgré l'incorrection d'une exécution enfantine, ces essais respiraient le mouvement et l'entrain. C'étaient surtout les sujets mili-

1. AUGUSTIN FILON, *Le Prince impérial.*



Le Prince impérial sur son poney Bouton d'or

D'après le tableau d'Olivier Pichat

taires qui attiraient cet héritier des Napoléons. Il saisissait le côté pittoresque des différents types de l'armée ancienne et moderne, mousquetaires du Roi aussi bien que grognards de la Grande Armée. En sa qualité de lectrice, d'abord, puis de dame du palais de l'impératrice, Mme Carette fut tout particulièrement privilégiée dans les largesses du petit dessinateur qui, souvent, le soir, après dîner, aux Tuileries ou à Saint-Cloud, se lançait hardiment sur le papier dans quelque bataille, bivouac ou défilé militaire. Un de ces dessins, exécuté en 1865 et conservé par elle, l'a particulièrement frappée : « Il emprunte, dit-elle, aux événements un pathétique souvenir. C'est un soldat d'artillerie, l'uniforme que le Prince portait au Zoulouland, renversé par son cheval qui s'enfuit [1]. »

Pour cet enfant à la fois observateur et primesautier, tout devenait occasion de dessin. Un soir qu'il souffrait d'un léger embarras d'estomac, le baron Larrey, sur la prière de l'Empereur, vint l'examiner et lui prescrivit un repos de quarante-huit heures. Ceci n'était pas pour lui plaire, et il protesta vivement. Le médecin insista, en lui observant qu'il trouverait à s'occuper aisément en lisant et en faisant, puisqu'il y éprouvait tant de plaisir, des croquis militaires. Il réfléchit un instant, puis, craignant d'avoir froissé son interlocuteur, il lui dit :

— Vous avez raison, docteur, je serai raisonnable. Dans le salon à côté, il y a justement votre portrait sur le champ de bataille de Solférino. Je le copierai pour vous l'offrir [2].

Nous avons vu combien il s'était intéressé au travail de Carpeaux, lorsque celui-ci l'avait représenté avec *Néro*, le chien de l'Empereur, dans ce groupe qui devait

1. Mme Carette, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*.
2. *Souvenirs du baron Larrey*, recueillis par Mme Carette.

devenir si célèbre sous le nom de *l'Enfant au chien*. Il voulut connaître les procédés de la sculpture et, prenant un morceau de terre glaise, il se mit à pétrir. En dehors du buste de M. Monnier dont nous avons parlé et où l'on retrouvait sans peine le port de tête timide et comme effarouché du modèle, son air un peu revêche, on a conservé quelques essais du Prince qui surprennent par leur vérité d'expression. Le plus curieux est assurément un grenadier penché sur un drapeau qui, regardé à quelque distance, rappelle assez bien les dramatiques silhouettes de Raffet [1]. Il avait fait aussi de mémoire un buste de l'Empereur. Les habitués de la Cour se rappellent bien également le combat d'un cavalier et d'un fantassin d'une exécution très mouvementée. Dans ces ébauches enfantines se révélait, très apparent, le sens de la vie.

Mais la tendance naturelle de l'amateur aux joues fraîches le portait surtout vers la caricature. « C'est là, dit M. Augustin Filon, que son talent tout spontané et instinctif (il ne prit jamais une seule leçon avant l'âge de dix-huit ans) se montrait le plus à son avantage, parce que son ignorance en matière technique y disparaissait sous les exagérations que ce genre comporte et aussi parce qu'il trouvait là l'occasion de déployer ce penchant à la raillerie qui se développa de jour en jour et qui eût fait de lui un moqueur redoutable, si ce don n'avait été tempéré par la bonté et tenu en bride par le sentiment des convenances. Ses caricatures sont parlantes dans le sens le plus littéral du mot [2]. »

Il possédait de plus un véritable talent de mimique qui le conduisait à des effets d'un comique irrésistible. Un soir, aux Tuileries, on discutait la question de savoir auquel de ses parents il ressemblait le plus. Ques-

1. Cette ébauche est en la possession de l'Impératrice Eugénie.

2. Augustin Filon, *Le Prince impérial*.

tion épineuse pour des courtisans et même pour des amis sincères. Les avis étaient partagés et l'on s'arrêta à une solution mixte qui semblait devoir être la plus agréable à l'Empereur et à l'Impératrice : l'enfant, conclut-on, tenait des deux.

— Alors, fit-il malicieusement, à droite, c'est papa, et à gauche, c'est maman.

Et amusé par cette idée burlesque, il se mit aussitôt en devoir de la réaliser d'une façon concrète en sa personne. D'un côté immobilisant ses traits, éteignant son regard, il effilait distraitement le bout d'une moustache imaginaire, et de l'autre il faisait des efforts pour rendre l'animation de physionomie, le beau sourire, le regard si gracieux de sa mère.



La vie du Prince impérial était ainsi réglée. Il se levait à six heures et demie, prenait du chocolat, puis travaillait jusqu'à huit heures et demie. Il faisait alors avec son précepteur ou l'un de ses aides de camp une promenade d'une demi heure dans le jardin réservé des Tuileries ou sur la terrasse du bord de l'eau. En rentrant, il montait au premier étage chez l'Impératrice, passait de là chez l'Empereur, puis se remettait à l'étude jusqu'à onze heures et demie. Il déjeunait, à cette heure, dans la salle des jeux. Ensuite, il se livrait aux exercices du corps, gymnastique, escrime, équitation, maniement d'armes, ou faisait avec son précepteur une promenade instructive. Vers quatre heures, il se remettait au travail et faisait ses devoirs côte à côte avec son compagnon de tous les instants, Louis Conneau [1], fils du docteur Conneau, médecin et ami de l'Empereur, qui travaillait sur une table jumelle de la sienne. Par-

1. Aujourd'hui général de cavalerie.

tageant les études, les exercices, les jeux quotidiens du petit Prince, Louis Conneau arrivait tous les matins aux Tuileries à huit heures et n'en repartait que vers neuf heures du soir pour rentrer chez ses parents, rue de Rivoli. A six heures et demie, le fils de l'Empereur montait s'habiller pour le dîner. Son costume, popularisé par le tableau et l'image, était presque toujours le même. Qu'il avait de grâce dans cette blouse et cette culotte bouffante de velours noir dont la couleur sombre était relevée par un large col blanc, une petite cravate rouge à bouts flottants et des bas de soie de même couleur ! En sortant de table, il n'avait plus guère qu'à jouer, car on pense bien que les conversations du cercle impérial avaient rarement un grand attrait pour un enfant de cet âge. Cependant, afin de ne pas les troubler, il allait le plus souvent s'amuser à côté, dans la salle du Trône qu'une porte ouverte séparait du salon de réunion. Plus d'une fois le meuble vénérable fut bousculé par de turbulentes parties de cache-cache. Pour qui eût su lire dans l'avenir, qu'elle eût été tragique, cette simple phrase lancée d'un ton d'insouciance : « Voilà le trône renversé ! »

Les beaux jours d'hiver ou de printemps, le Prince, accompagné d'abord d'une de ses sous-gouvernantes, plus tard d'un aide de camp, se rendait, escorté d'un peloton de cavalerie, au château de Bagatelle que le marquis d'Hertford avait mis à sa disposition. Au milieu du règne un escadron de spahis fut appelé à Paris et faisait ce service à tour de rôle avec les troupes de la garnison. Entre les rangs de ces hommes noirs ou bronzés, l'enfant avait l'air d'un prince des contes de fées enlevé par de noirs magiciens. Un jour, il arriva une étrange aventure à M. Prévost-Paradol, rédacteur au *Journal des Débats*, et l'un des leaders favoris de l'opposition. Il venait d'acheter un cheval arabe à un officier d'Afrique. La première fois qu'il se rendit au Bois

de Boulogne pour essayer sa monture, il se trouva face à face avec le Prince impérial qui, entouré de ses spahis, rentrait au château. Le cheval, reconnaissant ses frères



Le Prince impérial.
D'après le tableau d'Yvon.

de race, ne les voulut plus quitter, et bon gré mal gré, M. Prévost-Paradol, qui n'en venait pas à bout, dut accompagner l'enfant de France jusque dans la cour des Tuileries.

Le petit Prince avait sa maison militaire à la tête de laquelle se trouvait son gouverneur, le général Fros-

sard, aide de camp de l'Empereur. On avait mis auprès de lui quatre aides de camp qui s'appelaient plaisamment entre eux « les quatre-z-officiers ». C'étaient le capitaine de frégate Charles Duperré, le lieutenant-colonel marquis d'Espeuilles, de la cavalerie, le commandant de Ligniville, de l'infanterie, le commandant Lamey, du génie. Trois huissiers et trois femmes de chambre étaient chargés de son service intime et il montrait avec eux la plus parfaite égalité d'humeur.

Afin de donner à l'éducation de son fils un caractère nettement militaire, l'Empereur avait tenu à ce que le gouverneur eût non seulement le pas sur le précepteur, mais encore la direction suprême des études. Or, le général Frossard professait sur ce point des idées assez personnelles. Ayant commencé sa carrière sous la monarchie de Juillet, il avait conservé quelques-unes des traditions de cette époque et il eût souhaité qu'à l'exemple des fils de Louis-Philippe, le Prince impérial suivît bourgeoisement les cours d'un lycée. On lui représenta les difficultés que ne manquerait pas de présenter ce système et même les dangers qu'il pourrait faire courir à la sécurité de l'enfant. Le général préconisa alors la classe à domicile faite par un professeur emprunté successivement à plusieurs collèges, qui lui donnerait la même instruction qu'à ses élèves et ferait de l'augustule le camarade, l'émule de tous les écoliers parisiens. Ce plan mixte n'obtint pas les suffrages de M. Monnier qui jugea plus conforme à sa dignité de se retirer. On le remplaça par un jeune professeur au lycée de Grenoble, M. Augustin Filon.

Curieux de beaucoup de choses, le Prince impérial aimait l'étude à sa façon, c'est-à-dire quand il percevait le but. M. Monnier pratiquait à son usage une méthode fortement imprégnée du naturisme de Rousseau et de Pestalozzi qui ne le fatiguait pas de trop longues heures d'études théoriques. Durant les promenades avec son

élève, il lui donnait des notions très variées d'histoire naturelle, de géologie, de botanique, d'astronomie, d'hygiène. Il gravait les dates historiques dans le cerveau de l'enfant, en les écrivant sur le sable des allées du jardin. Il lui désignait les objets en les appelant par leurs noms grecs ou latins. Le petit Prince avait l'intelligence très ouverte, beaucoup de désir de bien faire et la passion du savoir. Parfois, néanmoins, surtout lorsqu'il fallait endurer de longues démonstrations mathématiques, son esprit, porté aux impressions vives et changeantes, prenait la volée loin de la salle d'études. Au moment de tracer au tableau noir les chiffres d'une opération arithmétique, il lui arrivait de demander de prime saut à son professeur :

— Monsieur Monnier, est-ce que je peux dessiner un petit oiseau ?

— Dessinez, monseigneur, répondait le maître indulgent.

L'histoire intéressait particulièrement cet héritier du plus grand nom qu'elle ait connu. Celle du premier Empire le passionnait. A trois ans, il répondait à sa mère qui venait lui apprendre, au lendemain de Magenta, que son père avait remporté une victoire :

— Rien qu'une ? Mon oncle en gagnait bien davantage.

Comme l'Aiglon, il ne fut pas long à connaître les fastes triomphaux de la Grande Armée. Il n'est pas exagéré de dire avec le vibrant poète Georges Gourdon que

> ... le nom de celui qui dort aux Invalides,
> Dès l'aube, avait sonné la diane en son cœur.

Ce nom devait lui servir de guide jusqu'aux brûlantes savanes d'Afrique australe.

Il montrait assurément moins de goût pour l'étude des langues mortes. Les beautés de la version latine le

laissaient assez froid. Peut-être ce manque d'enthousiasme était-il héréditaire, comme le donnerait à penser une amusante histoire. Un jour, Napoléon III entra dans le cabinet de travail de son fils et le trouva penché sur son bureau, la tête entre ses mains, le coude appuyé sur le gros dictionnaire latin-français de Noël. Le travail absorbait si fort l'enfant qu'il n'entendit pas les pas de son père. Celui-ci s'approcha de l'écolier et voyant ce qui l'occupait ne put s'empêcher de dire avec la franchise pleine de bonhomie qui lui était habituelle :

— C'est bien ennuyeux à faire une version : moi, je n'ai jamais pu.

M. Monnier qui était présent crut devoir relever le propos pour l'honneur du latin et dans l'intérêt de son élève. De son air le plus respectueux, il répondit :

— Cependant Votre Majesté a fort bien traduit les *Commentaires de César*.

Mais Napoléon III était décidément en veine de sincérité.

— Ce n'est pas moi, répondit-il.

Et il s'éloigna laissant le précepteur aux prises avec le mauvais exemple paternel [1].

Avec l'inauguration du système scolaire cher au général Frossard, la tâche du précepteur, M. Filon, se réduisit à celle d'un répétiteur. Ce fut M. Edeline, professeur de septième au lycée Bonaparte, qui se vit le premier chargé de dispenser à l'enfant impérial l'enseignement réglementé par l'Université. Conformément au mot de Fontanes, celui-ci fit le même thème et à la même heure que tous les collégiens de France. Il s'intéressait à ces camarades de classe *in partibus* dont le professeur lui disait les noms et avec qui il composait chaque semaine. Il attendait toujours sa place avec une

1. Comte d'Hérisson, *Le Prince impérial*.

certaine anxiété. Ayant été premier en arithmétique, il fut invité au banquet de la Saint-Charlemagne et, tout heureux, tout fier, s'y rendit le 28 janvier 1868. Quel éclat pétillait dans ses yeux clairs tandis qu'il faisait connaissance pour tout de bon avec ces condisciples vers lesquels avaient si souvent volé ses pensées ! Avec quel entrain il sabla en leur compagnie l'excellent champagne envoyé par l'Empereur, un champagne comme jamais réfectoire de collège n'en a, sans doute, vu mousser !

Le temps laissé libre par les études et par les jeux était consacré à l'escrime, à la gymnastique, à l'équitation. Cette dernière avait les préférences du Prince. Chaque jour, M. Bachon, son écuyer lui donnait sa leçon, à Paris dans le manège du quai d'Orsay; à Saint-Cloud dans le manège en plein air du parc haut. M. Bachon avait acquis sous le comte d'Aure les traditions de la science équestre [1]. Très dévoué à son impérial élève, il tenait sa mission pour un sacerdoce. Avec son esprit enjoué qu'accusait encore son accent gascon, il était bien fait pour vivre auprès d'un enfant. Original, un peu maniaque même, disait-on à la Cour, il manquait d'élégance et de distinction, lorsqu'on le voyait à pied, avec sa tournure un peu lourde, son visage troué de petite vérole, ses cheveux gris et rares. A cheval, en uniforme, sous le chapeau à plumes noires et la tunique verte brodée d'or, il se muait en un homme superbe. Il n'eut pas de peine à faire du Prince un cavalier accompli, valeureux et fin tout à la fois, car dès l'âge le plus tendre celui-ci s'était senti le goût des chevaux. Il avait à peine trois ans, lorsque M. Bachon proposa de le faire assister à cheval à une revue.

L'Empereur hésitait à donner son consentement.

— Je réponds de tout, affirma l'écuyer.

1. Mme Carette, *Souvenirs du Second empire.*

La revue se passait au Carrousel. Dans sa petite robe écossaise, l'enfant, entre son père et M. Bachon, se tint ferme jusqu'au bout sur son poney docile. En rentrant, le professeur d'équitation faillit s'évanouir d'orgueil et d'émotion. Il fallait l'entendre plus tard raconter les différentes phases de la revue. Figure bien à part et fleurant les romans de cape et d'épée que cet homme robuste chez qui les idées chevaleresques et la bonhomie naïve et joyeusement méridionale s'alliaient à une sollicitude maternelle vis-à-vis de son disciple princier. « C'est Marcel des *Huguenots* », avait-on dit à la Cour. Il se montra fier du surnom. Le Prince l'aimait pour sa verve, sa manière enjouée de donner la leçon, son langage mi-solennel, mi-familier et aussi les récits épiques dont il le régalait avec une chaleur communicative et jamais lassée. D'aucuns ont fait grief à M. Bachon d'avoir forcé la note sur ce point, en surexcitant par des récits trop fréquents de chevauchées guerrières le tempérament de son élève déjà trop enclin à la combativité. Mais cette jeune âme toujours prête à sortir du fourreau n'aurait-elle pas rejeté avec un dédain superbe des conseils de calme et de modération?



Le petit Prince ne rêvait que récréations guerrières. C'était une nature turbulente, mais non querelleuse, car, le jeu fini, il n'y avait plus d'adversaires jusqu'à la prochaine bataille pour rire. S'il s'était montré trop violent, si le coup de poing avait porté trop fort il était le premier à s'en excuser. Par contre, si lui-même recevait un coup amenant une légère blessure, jamais il ne désignait l'auteur involontaire du méfait. Ils sont rares, ces traits de maîtrise de soi chez les enfants, toujours prêts à « rapporter » et à se réjouir des déconvenues arrivées même aux meilleurs de leurs camarades. Le

baron Pierre de Bourgoing a confessé comment, dans une de ces petites guerres, il pocha l'œil de son pauvre Prince qui se refusa énergiquement à révéler le nom du donneur de coup de poing malencontreux. Une autre fois, atteint en pleine figure par un morceau de bois lancé par un camarade, saignant très fort, il dit à l'Empe-



Le Prince impérial au camp de Châlons.
D'après une photographie communiquée par M. l'abbé Misset.

reur, tout ému de l'accident, qu'il était tombé en jouant [1]. S'il eût régné, jamais sa nature droite et fière n'eût prêté l'oreille aux turpitudes de la délation.

Tous les dimanches et jeudis, le fils de l'Empereur se retrouvait avec ses camarades pour ces parties débor-

1. Baron Pierre de Bourgoing, *Je sais tout*, 15 juin 1909.
2. Voir notre tome II.

dantes d'animation et de gaieté. Ces compagnons de jeux étaient son inséparable Louis Conneau, Jules Espinasse[1], fils du général mort héroïquement à Magenta; les deux fils aînés du général Fleury; Pierre de Bourgoing, fils de l'écuyer de l'Empereur, plus tard député de la Nièvre; le prince Joachim Murat; Jean de la Bédoyère; les deux fils du baron Corvisart; Jean de Persigny; le fils aîné de la comtesse de la Poëze, dame du palais de l'Impératrice. A ceux-ci se joignaient parfois les fils de la marquise de Roccagiovine et de la comtesse Primoli, née princesse Bonaparte, le jeune duc de Huescar, fils de la duchesse d'Albe, le fils aîné de la comtesse de la Bédoyère, Tristan Lambert, fils du baron Lambert, capitaine des chasses; le fils du colonel Verly, commandant les Cent-gardes, celui du baron Mariani; plus tard, Maxime Frossard, fils du gouverneur du Prince et Adrien Bizot[1], fils d'une de ses gouvernantes. Celui-ci, plus âgé de plusieurs années que l'enfant impérial et déjà sur le point d'entrer à Saint-Cyr, devait acquérir tout particulièrement son amitié après la tourmente de 1870.

Que de cris joyeux, d'appels exultants a entendus, aux Tuileries, cette terrasse du bord de l'eau, théâtre ordinaire de ces martiales récréations! Des fortifications minuscules mais exactement reproduites fournissaient à la petite bande un terrain de jeu idéal. Assiégeants et assiégés se disputaient monticules et contrescarpes à coups de balles remplies de son, pas bien méchantes, mais qui, néanmoins, cinglaient et marbraient suffisamment de bleus et de noirs ces peaux juvéniles. La bataille finie, vainqueurs et vaincus rentraient en bon accord aux Tuileries où les attendait le goûter. Pour calmer l'exubérance des combattants et interrompre la série des jeux bruyants, cache-cache.

1. Aujourd'hui général de division ainsi que Jules Espinasse.

barres, ballon, farandoles dans les couloirs, qui reprenait après le goûter. M. Monnier avait inventé une heure de repos fort utile. Il faisait aux petits tapageurs lecture d'une page d'histoire ayant trait, la plupart du temps, au Consulat ou à l'Empire. Sur ce canevas les écoliers devaient ensuite rédiger à leur guise et cela devenait une composition dont on leur donnait les places le dimanche suivant. La première revenait à peu près régulièrement à Jules Espinasse, plus avancé dans ses études et d'un esprit très réfléchi.

Durant les mois d'été, ces gaies journées du dimanche et du jeudi se retrouvaient à Saint-Cloud où la Cour résidait. La troupe joyeuse prenait ses ébats dans le parc réservé ou sur la butte appelée Trocadéro sous Charles X, en souvenir de la guerre d'Espagne. Parfois aussi, les parties de barres ou les petites guerres se livraient près du kiosque chinois ou du bassin des Goulottes. En ce dernier endroit, s'élevaient un portique de gymnastique muni de tous ses agrés, et un tir aux pigeons artificiels. Et il y avait encore, tout auprès, le chemin de fer en miniature, un vrai bijou. La voie affectait la forme d'un huit ayant environ six mètres de diamètre et comportait tout ce qui constitue une ligne bien établie : gare à voyageurs et à marchandises, aiguillage, signaux, viaduc, etc. Le train construit sur le modèle du train impérial se composait d'une locomotive mue par un fort ressort, d'un salon, d'une salle à manger et d'une chambre à coucher capitonnée de blanc. Ce train, véritable objet d'art, avait ceci de remarquable que les essieux étaient engagés près des roues dans des parallélogrammes en bronze à glissière, afin de pouvoir décrire des courbes très courtes, ce qui évitait des roues supplémentaires, comme jadis au chemin de fer de Sceaux. Inutile d'ajouter que le grand ressort était souvent forcé, le Prince et ses camarades trouvant plus commode de remonter la machine en s'asseyant

dessus et en la faisant ainsi marcher à reculons [1].

Dans tous ces jeux, le petit Prince montrait cet esprit d'espièglerie qui lui fit, un jour, vider toute une boîte de dragées dans les bottes d'un cent-gardes que sa consigne rendait esclave de son immobilité, et, une autre fois, apporter aux autruches du Jardin des Plantes deux ou trois livres de macaroni cuit à point et filant dont il avait délibérément bourré toutes ses poches. Il y faisait preuve de beaucoup de vivacité, d'agilité, d'adresse mais aussi d'une incroyable témérité. « Il n'aimait pas le danger, dira plus tard M. Augustin Filon, il l'adorait [2]. » Que d'exemples à l'appui de ce jugement ! Un jour, au retour d'une promenade, tandis que M. Monnier causait avec un officier d'ordonnance dans la cour des Tuileries, son élève ne s'avisa-t-il pas d'escalader le balcon de la salle des Maréchaux, en s'aidant des pierres en saillie pour grimper au mur ? Effrayé du danger, le précepteur lui parla doucement et put le faire descendre en lui disant que le poste le regardait et que ce qu'il faisait n'était pas convenable. M. Filon fut témoin d'une imprudence du même genre. Comme il entrait dans le cabinet de travail du Prince, à Saint-Cloud, il l'aperçut qui se promenait au-dessus du vide, en dehors de la balustrade du balcon et qui passait d'une fenêtre à l'autre sur l'arête de la corniche. Le maître se rejeta en arrière pour que son disciple ne le vît pas, car si celui-ci n'avait pas peur de se tuer, il n'aimait pas à être grondé, et cette émotion-là aurait pu lui faire perdre l'équilibre. M. Filon attendit pour se montrer que le Prince fût rentré dans sa chambre. On devine si son cœur battit pendant cette minute.

Autre aventure qui témoigne de ce goût effréné du péril. Un jour qu'accopmagnant le Prince, Pierre de

1. Commandant Schneider, *Le Second empire à Saint-Cloud*. — Comte Fleury, *Le Palais de Saint-Cloud*.
2. Augustin Filon, *Le Prince impérial*.

Bourgoing, Maurice et Adrien Fleury excursionnaient un peu à l'étourdie dans le château de Pierrefonds en construction, le joyeux quatuor arriva en haut d'un escalier sans rampe. Là, une poutre dominant le vide d'une très grande hauteur s'offrit à la vue du jeune Prince. Cette



Le Prince impérial en costume de sous-lieutenant (1869).
Bronze appartenant à S. A. I. le prince Victor-Napoléon.

poutre qui reliait des échafaudages et les maintenait en équilibre ne servait nullement de passage, mais il vint tout de suite à l'idée du fils de l'Empereur de s'en faire un pont pour traverser le précipice. Il fallut les efforts réunis de ses compagnons et leur refus de le suivre, empreint de timidité mais non de raison, pour l'arrêter dans son imprudence.

De santé robuste entretenue par une hygiène rigoureuse dont l'Impératrice s'occupait avec beaucoup de sollicitude, plein d'aptitude pour l'escrime, l'équitation et tous les exercices, le Prince éprouvait aussi un très vif attrait pour la gymnastique. Ce fut la cause d'un accident terrible qui mit ses jours en danger, sans qu'on eût à en faire reproche à son ordinaire témérité. A Saint-Cloud, par une chaude journée de juillet 1866, le Prince se balançait doucement sur son trapèze du bassin des Goulottes. Assis à quelque distance M. Monnier s'absorbait dans une lecture. Soudain, l'Impératrice parut au bout d'une allée, conduisant elle-même son poney-chaise.

— Maman, maman, cria l'enfant, regardez comme je fais bien du trapèze !

Ce disant, il laisse glisser ses mains le long des cordes et, ne se retenant que par les pieds, se balance la tête en bas. Mais, soudain, ses pieds lâchent prise. Il tombe de côté sur la terre, reste sans mouvement. Blanche comme les statues qui émaillent la verdure, l'Impératrice se précipite, relève son fils, le fait porter sur un lit et court elle-même chercher le docteur Corvisart. Le Prince avait repris connaissance. Rien de sérieux ne se manifestait à l'extérieur, mais, quelques jours après, se forma un phlegmon de la hanche. C'était une grave maladie qui commençait. Au printemps de 1867, on dut opérer l'enfant. Sa convalescence se prolongea et exigea de grands soins. Il ne put remonter à cheval de plusieurs mois et, vers le milieu de l'été, on le voyait encore dans les jardins privés des Tuileries ou de Saint-Cloud pâle et boitant. Les ennemis de l'empire profitèrent de ces suites cruelles d'un accident banal pour faire courir des bruits de mal héréditaire, de dégénérescence, de fin de race. A cette époque moins qu'à tout autre, l'opposition n'avait pas la pudeur de ses armes [1].

1. Comte Fleury, *Le Palais de Saint-Cloud.*



Le Prince impérial bivouaquant avec les enfants de troupe de la garde impériale

D'après le tableau d'Yvon

L'année suivante, le 8 mai 1868, la chapelle des Tuileries fut le théâtre d'une touchante solennité : le petit Prince fit sa première communion. Il y avait été préparé par l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, l'un des grands orateurs de la France catholique au dix-neuvième siècle, qui devait mourir martyr de la Commune. Ancien aumônier de la Dauphine sous la Restauration, ce prêtre mondain, dont on avait vanté jadis la beauté « d'archange » et dont les prédications faisaient courir le beau monde, se montra pour l'enfant confié à ses soins un directeur plein de simplicité et de sincérité, sachant éviter surtout le dangereux écueil de la flatterie si fréquente chez les guides spirituels des princes. Il appelait le prochain premier communiant « mon cher petit seigneur », tempérant ainsi ce qu'il y avait de trop officiel dans le titre exigé par l'étiquette. Le jour venu, les princes et princesses de la famille impériale, les membres des maisons de l'Empereur et de l'Impératrice et quelques privilégiés remplirent la chapelle des Tuileries ornée de tentures de velours cramoisi à crépines d'or et tout embaumée de lilas et de roses. Le général Frossard et le prince Joachim Murat tinrent devant l'enfant de France la nappe de communion. Autre victime promise aux massacres de mai 71, l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, prononça un discours où l'on remarqua ces paroles adressés au Prince :

« Votre jeunesse me touche et votre avenir m'émeut. Par-dessus la félicité paisible de vos premières années, votre destin m'apparaît avec quelques-uns de ses orages et de ses combats... »

Hélas ! les orages n'étaient pas loin. En mai 1870, aux membres du comité du plébiscite qui venaient lui apporter les résultats du vote, Napoléon III pouvait encore dire, en soulevant son fils dans ses bras : « Saluons ensemble notre petit empereur. » Quelques jours encore et les coups de la destinée allaient s'acharner sur le

pauvre petit empereur. Après les heures fortunées et brillantes des Tuileries et de Saint-Cloud, du fond de l'horizon noir de tempêtes accouraient déjà la défaite, la déchéance, l'exil. Puis ce seront les rêves de gloire, l'élan vers la mystérieuse brousse africaine et la mort intrépide sur ce champ d'honneur du pays noir où l'ancien petit Prince aux boucles blondes a devancé tant d'autres Français tombés comme lui sur la brûlante terre rouge des tropiques. Sa fière devise ne mentait pas. *Passavant le melior!* Il est bien tombé le premier.

CHAPITRE II

SOUVENIRS DU MEXIQUE

Napoléon III et l'idée latine. — Situation politique du Mexique. — La triple intervention. — La Vera-Cruz. — L'armée mexicaine. — Le général de Lorencez devant Puebla. — Attaque du Cerro Borrego. — Situation critique de l'armée à Orizaba. — Politique de l'opposition en France. — La première revue du général Forey. — Deuxième siège de Puebla. — Assaut du fort San-Xavier. — Défense du lieutenant Galland. — Le capitaine de Galliffet. — L'*hacienda* de Camarone. — La vie à Mexico. — Colonne du général de Castagny. — Une surprise. — Massacre de Los Veranos. — Une guerre romanesque. — Les fantassins-cavaliers. — La contre-guerilla et le colonel Dupin. — Vie mondaine. — La « roulotte » des dames françaises ». — Madame l'Ordonnance. — Le mariage de Bazaine. — Le départ.

I

Après tant d'années écoulées, pouvons-nous espérer aujourd'hui un jugement à peu près impartial sur la campagne du Mexique, « l'aventure mexicaine », comme disait jadis l'opposition ? Que de fois n'a-t-on pas raillé la parole fameuse de M. Rouher : « Le Mexique sera peut-être considéré plus tard comme la plus grande pensée du règne ! » Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de discuter une question aussi délicate et d'analyser minutieusement le dessein de Napoléon III. No-

tons seulement que quinze ans après la mort de l'infortuné empereur Maximilien, Maxime du Camp écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* : « J'ai souvent entendu dire que la politique du Second empire avait été une politique d'aventures, incohérente, sans but déterminé. Il me paraît que l'on s'abuse ; les démonstrations en ont été trop éclatantes pour ne pas frapper les yeux, et cette politique ne me semble jamais avoir poursuivi qu'un seul résultat : la grandeur et la sécurité de la race latine. » Puis, après avoir montré la part dominante de cette idée dans les campagnes de Crimée, d'Italie, de Cochinchine et dans le percement de l'isthme de Suez, l'auteur déclare : « Au Mexique, Napoléon III cherche à rétablir l'empire latin que l'Espagne a perdu et qui pourra servir de contrepoids à l'agglomération anglo-saxonne de l'Amérique du Nord. »

A l'appui de cette thèse, il est intéressant de citer ce passage d'une lettre de l'Empereur au général Forey datée du 3 juillet 1862 : « Il ne manquera pas de gens qui vous demanderont pourquoi nous allons dépenser des hommes et de l'argent pour fonder un gouvernement régulier au Mexique. Dans l'état actuel de la civilisation du monde, la prospérité de l'Amérique n'est pas indifférente à l'Europe, car c'est elle qui alimente nos fabriques et fait vivre notre commerce. Nous avons intérêt à ce que la république des États-Unis soit puissante et prospère, nous n'en avons aucun à ce qu'elle s'empare de tout le golfe du Mexique et soit la seule dispensatrice des produits du Nouveau monde. Si le Mexique conserve son indépendance et maintient l'intégrité de son territoire, si un gouvernement stable s'y constitue avec l'assistance de la France, nous aurons rendu à la race latine, de l'autre côté de l'Océan, sa force et son prestige, nous aurons garanti leur sécurité à nos colonies des Antilles et à celles de l'Espagne ; nous aurons rétabli notre influence bienfaisante au centre de

l'Amérique, et cette influence en créant des débouchés immenses à notre commerce, nous procurera les matières indispensables à notre industrie [1]. »

La guerre du Mexique fut impopulaire. Elle le fut surtout parce que l'Empereur n'avait pas associé le pays aux motifs élevés qui l'avaient fait entreprendre. Les raisons de ce silence, on les comprend seulement maintenant. Napoléon III ne pouvait proclamer sans compromettre ses relations avec la république des États-Unis, que la France allait au Mexique pour faire prévaloir son influence au centre de l'Amérique et par là contrebalancer la puissance toujours grandissante des États fédérés. Cette réserve imposée à notre politique a été la cause principale du malentendu qui pendant ces cinq ans a existé entre la France et son souverain.

Mais on s'explique mal que l'intervention française au Mexique ait pu être condamnée par principe et qu'elle soit restée pour beaucoup un attentat à l'indépendance sacrée des nations. Le gouvernement de la République n'a-t-il pas imité la politique de Napoléon III en intervenant en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, au Maroc ? Les nations étrangères n'ont guère montré plus de retenue sur ce point, l'Amérique en intervenant à Cuba, l'Angleterre en Égypte, au Transvaal, la Russie, puis le Japon en Mandchourie, l'Italie en Tripolitaine, l'Europe entière en Chine et même dans les Balkans. Une puissance n'a-t-elle pas le droit de défendre ses intérêts à l'étranger et d'y protéger ses nationaux ? N'est-il pas quelquefois indispensable à sa sécurité, à sa prospérité économique et à

1. Déjà, en 1846, dans une brochure sur le canal de Nicaragua, le prince Louis-Napoléon souhaitait l'apparition « d'un État florissant et considérable qui rétablirait l'équilibre du pouvoir, en créant dans l'Amérique espagnole un nouveau centre d'activité industrielle assez puissant pour faire naître un grand sentiment de nationalité et pour empêcher, en soutenant le Mexique, de nouveaux empiétements du côté du Nord ».

celle des puissances avec qui elle se solidarise de mettre fin à l'anarchie qui mine un autre État ? On ne saurait donc méconnaître le droit d'intervention, et on doit d'autant moins faire grief à la France impériale d'en avoir usé qu'elle ne poursuivait pour elle-même aucune idée de conquête. Il faut ajouter que cette intervention ne faisait qu'en devancer une autre, imminente, inévitable, celle des États-Unis. En effet, à la même époque le président de l'Union, Buchanan, demandait au Congrès, dans un de ses messages, « d'adopter une loi autorisant le président à employer des forces militaires en état d'entrer dans le Mexique, afin d'obtenir une indemnité pour le passé et une garantie pour l'avenir »[1].

Rappelons en quelques mots la cause déterminante de la guerre. Le gouvernement mexicain présidé par Juarez avait souscrit vis-à-vis de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre un règlement d'indemnité. Dans un moment d'embarras financier, il avait jugé bon de suspendre le paiement. Après d'assez longues négociations dont le général espagnol Prim semble avoir été l'âme, les trois puissances convinrent de réunir leurs forces et d'occuper les principaux ports du Mexique, sur le Pacifique et l'Atlantique : c'était, en s'attribuant les droits de douane maritime, recouvrer peu à peu leurs créances.

Le pays où nos soldats allaient combattre vivait à l'état de révolution permanente. Les *pronunciamentos* s'y succédaient, tour à tour, au profit de l'un des deux partis qui se disputaient le pouvoir, les libéraux et les cléricaux, ceux-ci moins nombreux, mais plus riches que ceux-là. Rêvant de prendre modèle sur les nations européennes,

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique*. — Dans ce même message Buchanan parle du désir qu'ont les États-Unis de posséder Cuba, désir qui devait se réaliser, comme on sait, quarante ans plus tard.

un certain nombre de chefs du parti clérical considéraient la forme républicaine comme funeste à leur patrie et souhaitaient d'y voir instaurer le régime monarchique. La nouvelle d'une expédition concertée entre la France, l'Angleterre et l'Espagne éveillait chez les émigrés mexicains voués à cet idéal politique des espérances de retour. Dix ans auparavant, le général Santa-Anna, un des prédécesseurs de Juarez, avait ouvert des négociations avec les cabinets de Paris, de Saint-James et de Vienne en vue de l'établissement d'un trône héréditaire au Mexique confié à un membre d'une des familles régnantes en Europe. Depuis lors, l'idée avait été reprise par le général Almonte et surtout par un ancien ministre des Affaires étrangères, M. Gutierrez de Estrada. Celui-ci s'était ouvert de ses idées à Napoléon III qui les avait accueillies avec faveur et avait recommandé à son attention la candidature de l'archiduc Maximilien d'Autriche, frère de l'empereur François-Joseph. Ce prince, après quelques hésitations, devait accepter la couronne.

En conséquence, le pays se trouva divisé en juaristes ou libéraux et impérialistes ou cléricaux et la guerre civile se poursuivit à côté de la guerre étrangère. Si nous eûmes des Mexicains pour ennemis acharnés, nous en eûmes aussi comme alliés, généralement peu sûrs. Ils se valaient tous, d'ailleurs, au point de vue militaire, aussi misérables, aussi indisciplinés, aussi cupides et aussi barbares.

L'amiral Jurien de la Gravière fut choisi pour commander l'expédition française. Le 7 janvier 1862, il débarquait avec 2.500 hommes à la Vera-Cruz déjà occupée par les Espagnols, tandis que l'escadre anglaise avec un millier de soldats de marine surveillait la côte. Dès le lendemain, les représentants des puissances alliées se réunirent pour s'entendre sur les satisfactions à exiger du Mexique. Deux mois après, le général de

Lorencez arriva de France avec une brigade. Les prétentions que présenta au nom de la France notre ministre plénipotentiaire, M. Dubois de Saligny, ayant été trouvées exagérées par les Anglais et les Espagnols, ceux-ci rompirent les négociations le 9 avril. L'escadre anglaise s'était déjà retirée. Les troupes espagnoles se rembarquèrent et la France se trouva seule pour agir au Mexique. Un exposé complet de cette campagne ne saurait tenir dans le cadre restreint d'un chapitre. Nous nous contenterons donc d'indiquer ici les principales opérations en les illustrant d'épisodes caractéristiques, mais surtout nous chercherons, comme dans les deux premières parties de cet ouvrage, à donner, grâce aux souvenirs de témoins, la physionomie pittoresque de l'expédition.

Quand l'amiral Jurien de la Gravière eût été rappelé sur sa demande, afin d'expliquer sa conduite et d'exposer à Napoléon III ses vues sur la situation, le général de Lorencez, promu général de division, fut nommé au commandement en chef du corps expéditionnaire.

La campagne débuta mal. La fièvre jaune et le vomito-negro sévissaient dans les terres chaudes qui s'étendent sur une étendue de vingt lieues environ autour de la Vera-Cruz, port de débarquement de nos troupes. Dans ces vastes plaines basses couvertes d'une puissante végétation tropicale, des émanations putrides répandaient jusqu'au bord de la mer les épidémies et la mort. Triste et morne paysage que celui de la Vera-Cruz, avec sa plage unie et déserte, son immobile horizon de mer semé d'îlots rocheux et, surplombant au loin les vieux remparts élevés par les Espagnols, le grand volcan d'Orizaba. Au nord, une petite île de sable d'environ deux hectares de superficie, l'île de Sacrificios, servait de cimetière aux troupes de la garnison. Combien de nos pauvres petits soldats, arrivés pleins d'entrain et de vaillance, allèrent y dormir au léger murmure du

flot, avant d'avoir même aperçu l'ennemi ! Mais le troupier insouciant n'en narguait pas moins la mort et par plaisanterie macabre, il avait baptisé l'îlot-cimetière du nom de « Jardin d'acclimatation ».

Quant aux troupes mexicaines, elles paraissaient moins redoutables qu'elles ne l'étaient en réalité. Déguenillés, chaussés d'espadrilles, ne possédant ni sacs ni



En route pour le Mexique.
D'après un dessin à la plume du capitaine d'état-major Lahalle.

ustensiles de campement, ces soldats à l'allure de bohémiens marchaient suivis d'un troupeau de femmes, pour la plupart sèches Indiennes au teint de bronze et aux yeux d'escarboucle, portant, fixé par un châle aux couleurs éclatantes, leur dernier-né sur leurs épaules maigres. Dans ces rangs inconsistants, les officiers pullulaient et on en comptait au moins un par cinq hommes. Ils se donnaient à eux-mêmes sans règle ni contrôle le grade qui leur convenait, et l'on pense que.

dans ces conditions, les généraux et les colonels ne manquaient pas. Le recrutement se pratiquait par des moyens originaux et fort expéditifs. Le plus répandu était la *leva*. Par les jours de marché, de préférence, cinquante ou soixante pouilleux montés sur des biques efflanquées et armés de façon risible et pitoyable cernaient un village sournoisement. Afin d'enlever toute crainte aux habitants, ils faisaient jouer la musique sur la place, puis ils fermaient toutes les issues et organisaient sur tous les hommes en état de porter les armes une presse au lasso. C'était tout simplement quelque nouveau colonel, avocat sans cause qui trouvait plus simple de demander des honoraires au métier des armes et qui était venu compléter l'effectif de son régiment, tout en pillant et dévastant les populations campagnardes. Avec le produit de ses rapines, il achetait des armes, des chevaux et formait ainsi une troupe fort peu volontaire qu'il forçait à le suivre jusqu'au jour où, une fois sa fortune faite, il allait tranquillement en jouir et passait la main à quelque écumeur de même acabit.

Lorsque quelqu'un portait plainte contre un voleur ou un assassin, le juge demandait si, pour punition, le plaignant ne donnerait pas son agrément à ce que l'accusé fût condamné à être soldat. On juge à quel point l'existence militaire devait manquer de charme. La nourriture était problématique, le paiement de la solde à peu près inconnu. Aussi, en ces temps de guerre civile où le soldat pouvait se faire à son choix notre ennemi ou notre allié, passait-il de l'autre côté pour le plus mince avantage. On faisait acquisition de transfuges à des prix dérisoires. Chez les chefs, la peur du passage de leurs hommes à l'ennemi était telle que Juarez se vit forcé à un moment de faire surveiller son infanterie par sa cavalerie. En revanche, si le métier de simple soldat était regardé comme une sorte de bagne,

tout grade supérieur passait pour une situation à exploiter. C'est ainsi que le général Ortega vendit de la farine à notre armée. Qu'ils fussent de haute ou de basse volée, ces malandrins, lorsqu'ils se trouvaient opposés dans les combats, montraient entre eux une effroyable barbarie. Quand un Mexicain avait fait prisonnier son ennemi, d'un coup de sa machete, il lui faisait sauter le pouce et l'index de la main droite et le renvoyait d'un air gaillard en disant : « Toi, mon garçon, tu ne feras plus toi-même ton papelite [1]. » Aussi, cette guerre fut elle implacable et féroce plus qu'aucune autre. Pas de prisonniers : des fusillades. Partout la trahison, la délation, l'assassinat, le guet-apens, un fleuve de sang qui coula ininterrompu pendant cinq longues années.

*
* *

Le 16 avril, les représentants de la France publièrent une proclamation qui ne laissait aucune porte ouverte à la conciliation. Juarez y répondit par un appel aux armes de tous les citoyens valides, par la mise en état de siège des localités occupées par nos troupes et par la confiscation des biens de tous les Mexicains qui continueraient à y résider. Une convention signée quelques jours auparavant à la Soledad stipulait qu'en cas d'hostilité, les Français rétrograderaient jusqu'aux Terres chaudes. C'eût été vouer nos soldats à des fièvres mortelles. Le général de Lorencez dénonça la convention, et sous prétexte d'aller chercher des malades français restés en traitement dans les hôpitaux d'Orizaba, il se dirigea vers cette importante cité commerçante et industrielle où il entra sans coup férir. Il disposait d'environ 6.000 combattants. Sur les conseils du général mexi-

1. Vicomte de Montfort, *Au Mexique (1864-1867)* (*Le Correspondant*, novembre 1911-mars 1912).

cain Almonte qui s'intitulait chef suprême de la nation et sur ceux de M. Dubois de Saligny, notre ministre plénipotentiaire, ce fut avec un effectif aussi réduit qu'il entreprit la conquête du Mexique. Confiance aveugle inspirée par les affirmations des diplomates qui lui avaient assuré qu'avec un bataillon de zouaves il irait de la Vera-Cruz jusqu'à Mexico, que les populations se soulèveraient à son approche et que des chefs dissidents viendraient se joindre à lui avec plusieurs milliers d'hommes. Que n'avait-il suivi plutôt cet avis d'un humble homme du peuple disant à nos officiers :

— Croyez-moi, vous êtes trop peu nombreux pour marcher sur Mexico. Vous courez risque de ne pas atteindre le but [1].

La colonne se mit en mouvement vers la capitale. Après un brillant combat au pied de la gigantesque muraille des Cumbres d'Aeultzingo que la route franchissait et que nos zouaves et nos chasseurs à pied escaladèrent avec une magnifique audace, les troupes gagnèrent sans difficulté les hauts plateaux et bivouaquèrent à Amozoc, petite ville distante de quatre lieues de Puebla, « la ville des Anges ». Le général de Lorencez espérait surprendre cette dernière protégée par des forts imposants et des couvents solidement construits qui, tels jadis ceux de Saragosse, forment des réduits faciles à défendre. Le 5 mai, à onze heures du matin, tambours et clairons annoncent la charge et nos soldats s'élancent à l'assaut d'une église d'ancien couvent devenu le fort de Guadalupe. Mais, prévenus de l'attaque, les défenseurs, derrière les vieux créneaux, les embrasures, les parapets, les accueillent par un feu d'enfer. Zouaves et chasseurs avancent toujours, enjambant les camarades morts, se croyant déjà au pied des remparts. Soudain, un obstacle imprévu se creuse

1. Prince Bibesco, *Le Corps Lorencez devant Puebla.*

devant eux : un large fossé. N'importe ! ils s'y précipitent, escaladent l'escarpe, essaient de gagner les murs du fort. L'effort est rude, les assaillants servent de cible à des tirailleurs invisibles, tombent les uns sur les autres, s'amoncellent en tas sanglants au fond du fossé.

Pourtant, quelques intrépides apparaissent sur le sommet de la muraille où flottent un instant les trois couleurs. Victoire ? Non ! Fusillés à bout portant, nos braves sont pris à revers par les batteries du fort Loreto et par deux régiments d'infanterie mexicaine. La réserve, composée de marins, accourt vainement à leur secours. Un orage épouvantable vient d'éclater, faisant glisser dans la rouge glaise détrempée les pieds de nos acharnés combattants, leur rendant intenable la situation. L'héroïsme devient de la folie. Le commandant en chef se résigne à faire sonner la retraite. Puis, après l'échec glorieux, c'est le triste bivouac dans la nuit, tandis qu'on entend derrière les murailles victorieuses les cris de réjouissance des Mexicains mêlés aux accents de notre *Marseillaise*. Pendant trois jours, la petite armée, avide de revanche, espéra une sortie du chef ennemi, le général Zaragaza, tout surpris lui-même de son succès. Ce fut en vain. Il fallut se replier sur Orizaba pour y attendre les renforts et le matériel de guerre reconnus désormais nécessaires. Seul, un bataillon du 99e se heurta à l'ennemi au combat de la Barranca Seca, lui mit trois cents hommes hors de combat et lui prit deux drapeaux, ce qui mérita la croix à l'aigle du régiment.

Aussitôt arrivé à Orizaba, le général de Lorencez mit la place à l'abri d'un coup de main. Seulement il négligea d'occuper les hauteurs qui dominent la ville, notamment le Cerro Borrego, monticule situé à une portée de fusil des remparts, la surplombant à environ 350 mètres et d'une pente tellement verticale qu'on

avait pu la croire inaccessible. Or, le 13 juin, vers dix heures du soir, une reconnaissance opérée par le général allié Taboada révéla la présence sur le Cerro Borrego des troupes mexicaines d'Ortega : 2.000 fantassins, et 30 obusiers de montagne avec lesquels il était facile, de cette hauteur, de couvrir Orizaba de feux plongeants et d'en rendre la défense impossible. Prévenu à temps, le colonel l'Hérillier, du 99e de ligne, ordonna à un tout jeune capitaine nommé Détrie de réunir en silence sa compagnie et de partir en reconnaissance. Dans la nuit noire comme de l'encre, voilà nos fantassins qui grimpent aux rudes flancs de la muraille de roche. Escalade effrayante, épuisante, interminable. Ce ne fut qu'à minuit et demie que le capitaine parvint au sommet avec les plus agiles de ses hommes. Abasourdis, troublés, affolés, sans songer à allumer des feux pour distinguer les ennemis, les Mexicains se mettent à tirer au hasard dans toutes les directions, sans danger aucun pour nos soldats, mais au plus grand détriment des leurs. Les braves du 99e, fidèles aux instructions reçues, commencent par s'embusquer ou se coucher à plat ventre. Puis, Détrie fait mettre sac à terre à quelques hommes de droite de sa compagnie, les autres n'étant pas encore arrivés. En face de lui, il trouve un parti considérable d'ennemis cherchant à reprendre au fourrier Cros une pièce de canon qu'il a prise avec quatre hommes et sur lesquels trois viennent d'être blessés. Il les met en fuite puis commande avec une audace inouïe : « En avant ! A la baïonnette ! »

Il n'a pas encore les soixante-dix hommes de sa compagnie et les Mexicains dépassent deux mille avec de l'artillerie ! Les voyant augmenter sans cesse au lieu de diminuer, il prend le parti de faire embusquer ses soldats restés disponibles, afin de masquer la faiblesse de son effectif. Seulement, défense de quitter la position et de reculer sous aucun prétexte ! Pendant une heure

et demie, il se maintient dans cette terrible situation [1]. Enfin, une seconde compagnie, celle du capitaine Leclerc débouche sur le plateau. Étourdis, culbutés, se croyant perdus, les bataillons d'Ortega ne songent plus qu'à la fuite et c'est la fin triomphale de cet exploit que le capitaine de Galliffet, passant, quelque temps après, par Orizaba comparera à ceux des héros d'Alexandre Dumas. Le capitaine Détrie avait véritablement sauvé la ville. On put s'en apercevoir le lendemain matin, lorsque l'heureux défenseur de Puebla, Zaragoza, comptant sur l'appui d'Ortega ouvrit avec ses vingt-deux canons le feu sur la partie ouest d'Orizaba. Quelle stupeur, quand il vit qu'on lui répondait du Cerro Borrego avec les boulets des obusiers pris la nuit précédente par nos fantassins! Ortega avait donc été délogé? Rendu prudent par une information aussi désagréablement parvenue, il se dépêcha de décamper.

Bientôt, la situation devint critique à Orizaba. On y manquait d'argent, ce qui rendit très difficile le rôle du commandant en chef auprès du général allié Marquez et de ses troupes qui venaient de rejoindre notre armée et n'entendaient nullement lui prêter un concours gratuit. Puis, ce fut au tour des vivres de faire défaut, car le ravitaillement présentait les plus grands obstacles, en raison de la rareté des moyens de transport, de l'état déplorable des routes, de la destruction des ponts et surtout des bandes armées qui infestaient la contrée, d'Orizaba à la Vera-Cruz et attaquaient les convois. Les vivres s'épuisaient, la ration de vin fut réduite de moitié, celle du pain d'un tiers et la farine de maïs substituée à celle du blé dans une forte proportion. Régime peu propice à des hommes anémiés par le climat tropical et menacés sans cesse par les fièvres

1. Rapport du capitaine Détrie à son chef de bataillon. — Légèrement blessé à la fin du combat, l'intrépide officier fut promu commandant peu de temps après.

et les épidémies. Il fallait affronter la fièvre jaune qui faisait rage. Il fallait encore chasser les guerillas des postes que nous avions occupés lors de notre marche sur Puebla et qui régnaient en maîtresses dans les Terres chaudes, pillant et incendiant les villages et *haciendas*, dispersant les habitants, tuant les traînards. Presque toutes les nouvelles de France étaient interceptées. Les convois n'arrivaient qu'exceptionnellement. Sous le commandement du général de Lorencez, du 27 avril au 14 octobre 1862, c'est tout juste s'il en parvint quatre à Orizaba et dans quel état !

Plus précises, plus éloquentes encore seront les impressions d'un témoin. Voici ce qu'écrit un officier de la malheureuse petite armée, l'intendant Wolf : « Du pied des Cumbres à la côte, nous vivions au milieu de populations inquiètes qui subissaient notre présence en la maudissant. Nous ne recevions plus de nouvelles régulières de France et ne savions rien de ce qui se passait en dehors de nos camps. La politique renfermée dans l'enceinte de nos postes se changea en mesquines intrigues, en récriminations et rancunes. Nous n'entendions plus le canon, cette grande voix de la guerre. Quelques coups de fusil seuls retentissaient de loin en loin et nous annonçaient qu'un guerillero, posté au bord de quelque sentier, rappelait à un imprudent Français la limite de la promenade permise ou punissait un Indien qui tentait de nous porter quelque denrée ou missive. Nous n'étions plus traités comme une armée, on ne nous combattait plus, on nous surveillait comme des prisonniers... Nous nous trouvions en face de deux périls : à Orizaba, la famine ; à la Vera-Cruz, le vomito. Pour conjurer le premier, il fallait affronter le second. L'alternative était cruelle[1]. »

A cette période d'épreuve pour nos troupes corres-

1. Intendant général Wolf, *Souvenirs militaires*.



Siège de Puebla — Attaque du fort San-Xavier

D'après le tableau de Beaucé

pondait en France une période d'incertitude sur le résultat final d'une expédition dont l'opinion publique ne percevait pas l'utilité. L'échec de Puebla avait été accueilli dans toute l'Europe par un vif étonnement, à Paris par une émotion profonde. Si le très grand nombre des Français estimait que l'honneur national était engagé et qu'il ne fallait lui marchander ni les hommes ni l'argent, quelques voix discordantes se firent entendre au Corps législatif et dans la presse, inspirées, non certes, par une perspicacité plus profonde, mais par une ardente soif d'opposition. Elles accusaient le gouvernement d'avoir entrepris la guerre pour protéger les porteurs de bons Jecker. Banquier suisse, ce Jecker avait vu suspendre par Juarez, deux ans auparavant, l'exécution des traités financiers qu'il avait conclus avec le Mexique. A la tribune, Jules Favre et Ernest Picard allaient jusqu'à pousser nos soldats à la désertion. Diminuer le prestige de la dynastie, la saper dans ses bases pour ouvrir les écluses républicaines et faire ainsi le jeu de l'ennemi, telle fut, pendant les heures inquiétantes de la guerre du Mexique, la honteuse politique de la gauche, politique qu'elle devait reprendre en août 1870. La Chambre n'accordait que des crédits insuffisants, ce qui paralysait l'action de l'Empereur. Et l'on vit ce scandale : des juaristes offrant par souscription, une canne à pomme d'or et une montre à Jules Favre et à Ernest Picard qui, disait le *Courrier de San Francisco*, « n'ont pas craint d'adresser de si vertes paroles à leurs infâmes compatriotes ». Passant outre à ces attaques, Napoléon III avait résolu de porter à trente mille hommes l'effectif du corps expéditionnaire. Tout en réservant au général de Lorencez le commandement d'une division dans les cadres de ce nouveau corps, il en confia la direction au général Forey. Mais le chef de la petite armée inactive à Orizaba se savait l'objet de violentes critiques. Il demanda son

rappel en France pour justifier sa conduite et combattre en même temps l'influence de M. Dubois de Saligny. Le 25 octobre, il remit le commandement au général Forey qui était débarqué à la Vera-Cruz depuis plus d'un mois. Une nouvelle phase des opérations allait commencer.

II

Les renforts annoncés d'Europe étaient arrivés peu à peu. On les avait concentrés dans les Terres chaudes, ne laissant que le moins d'hommes possible à la Vera-Cruz toujours dévastée par la fièvre jaune et le vomito-negro. Quelques jours après son arrivée, le général Forey ordonna une revue de la garnison de cette lugubre cité. Elle eut lieu sur la petite place de la Douane bordée d'arcades. La garnison se composait d'une compagnie du 99e et de deux pièces d'artillerie de montagne. Arrivé devant un jeune sous-lieutenant d'infanterie, le nouveau commandant en chef demanda :

— Eh bien, où est la compagnie du 99e ?

— La voilà, mon général, répondit ce sous-lieutenant qui se nommait Chédé, en lui montrant cinq hommes aux joues caves et à la mine de spectres. Et même j'oserai vous prier de ne pas nous retenir trop longtemps car nous ne sommes pas forts.

En effet, à l'instant même, le numéro trois repose son fusil, dégage son épaule de la bretelle du sac et va s'étaler à l'ombre sous l'une des arcades. Les mâchoires du général se crispent douloureusement, mais il passe. Le défilé se composa tout uniment de deux petits obusiers tirés à bras par une douzaine d'artilleurs, sous le commandement d'un lieutenant qui, en passant devant l'état-major, brandit son sabre en criant : « Vive l'Empereur ! » « Les yeux nous piquaient un peu », écrit

un témoin de cette petite scène héroïque à sa manière [1].

Les communications sont restées aussi difficiles, aussi périlleuses entre la Vera-Cruz et Orizaba. Arrivé de France avec des dépêches importantes et mis à la disposition du général Forey « pour être employé n'importe comment », le capitaine de Galliffet qui effectue le trajet avec une compagnie du 81e de ligne, ne cesse de faire le coup de feu avec ses compagnons de voyage contre des nuées de cavaliers mexicains. Se joignant ensuite à un peloton de chasseurs d'Afrique, il trouve la route barrée par des groupes ennemis et se voit obligé de charger comme s'il n'était pas porteur de dépêches graves. Le seul service régulier entre les deux villes était assuré par une vieille diligence construite sur le modèle des berlines du temps de Louis XVI, suspendue sur de simples courroies et contenant six places d'intérieur avec quatre places d'impériale. Parti d'Orizaba pour aller en volontaire intrépide occuper son poste à la compagnie du 99e — les trois officiers de cette compagnie avaient succombé — le sous-lieutenant Chédé s'était, un beau matin, installé en simple voyageur civil sur cette impériale de diligence, se donnant comme un Belge qui rentrait en Europe. La voiture fut arrêtée et fouillée par les guerilleros, comme elle l'était à peu près régulièrement. L'allure paisible, avec un sang-froid admirable, Chédé en descendit et offrit des cigares aux farouches aventuriers qui le laissèrent tranquillement poursuivre son chemin. Pourtant, le peloton d'exécution n'aurait pas été long à faire son office contre l'insolent Français [2].

1. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle*, alors capitaine d'état-major et aide de camp du général de Mirandol, commandant la brigade de cavalerie du corps expéditionnaire. Nous avons déjà fait, dans notre second volume, quelques emprunts à ces souvenirs si vivants qui doivent paraître prochainement.

2. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*

Une fois installé à Orizaba, le général Forey avait commencé par se dégager des deux côtés, grâce aux colonnes vigoureusement conduites du général de Berthier et du colonel Brincourt puis, avec une lenteur et une prudence peut-être exagérées, il avait tout organisé pour marcher sur Puebla. Fort de 30.600 hommes, le corps expéditionnaire se mit en marche vers cette place le 22 février 1863. En apprenant l'approche de l'armée française, Juarez vint à Puebla où il enflamma par une ardente proclamation le courage des défenseurs. Il trouva dans les discours de Jules Favre et Ernest Picard un secours imprévu et les fit afficher dans la ville, attachant ainsi la pire des hontes au nom de ces deux Français. Tandis qu'il regagnait Mexico, nos premières colonnes arrivaient sous les murs de Puebla et l'investissement commença.

Dirigé par l'ancien avocat Ortega, la défense de la ville rappela, de façon moins pénible et moins dramatique toutefois, celle de Saragosse. Tous les îlots de maisons ou *quadres* furent utilisés successivement par la garnison comme autant de forteresses auxquelles il fallut livrer des assauts meurtriers. Certains « critiques » blâmèrent le général Forey de se prêter à ce genre de siège. Le capitaine de Galliffet écrivait alors : « Lorencez n'ayant que peu de monde n'aurait pas dû attaquer le taureau par les cornes. Forey devrait attaquer ainsi, ayant beaucoup de monde et d'artillerie. Il brusquerait le succès au lieu de se condamner à une guerre de cadres, et pourrait, sans retards, marcher sur Mexico qui est en ce moment le véritable objectif. »

On commença par attaquer le fort San-Xavier. Une fois la tranchée ouverte, notre artillerie y prit pour point de mire, les 27 et 28 mars, une gigantesque construction située au centre, le pénitencier militaire, plus solide qu'une citadelle. Le lendemain, les troupes du général Bazaine emportaient d'assaut les ruines amon-

celées. Les Mexicains ne se découragèrent pas. Ce genre de combat leur était éminemment favorable. Sans grande confiance dans leurs camarades ni dans leurs chefs, ils se battaient infiniment mieux derrière les remparts qu'en rase campagne et nous forçaient à de grands sacrifices d'hommes. Quand le canon avait fait brèche, il fallait lancer des colonnes d'infanterie obli-



Attaque d'un *quadre* à Puebla.
D'après le dessin à la plume d'un officier d'artillerie.

gées d'entreprendre le siège des maisons et souvent de faire jouer la mine pour venir à bout de la résistance. Que de braves succombèrent dans cette lutte sans répit, sans fin, où la patience devait, sans se lasser, répondre à l'imprévu, à la sournoiserie, à la trahison! Morts, le général de Laumière, le commandant Capitan, chef d'état-major de la division Douay, les capitaines Escourrous et Trécourt des zouaves, combien d'autres!

Mais aussi combien de traits de vaillance! A l'assaut du fort San-Xavier, le commandant Gautrelet enlève au

pas de course ses zouaves qui, en un clin d'œil, couronnent la brèche et pénètrent dans l'enceinte. Les défenseurs les accueillent par une fusillade terriblement vive que viennent par moments accentuer des décharges de mitraille. Qu'importe ! nos vieilles barbes d'Afrique ne se laissent arrêter ni par les feux plongeants ni par la poussée d'une réserve de deux mille hommes. Quoique blessé, un *chacal* chevronné, Durand, se jette sur un canon, tue un servant et pendant que ses camarades pourchassent les artilleurs, il tourne la pièce contre l'ennemi. Puis s'engage une effrayante lutte corps à corps, une chasse à l'homme poursuivie sans merci d'étage en étage, de chambre en chambre dans le pénitencier dont les défenseurs finissent par se décider à capituler. Quelques jours après, six compagnies du 1er zouaves pénètrent par une brèche dans le corps de place et attaquent un pâté de maisons que couronnent des terrasses. Entreprise imprudente qui devient vite cruellement meurtrière. Refoulés dans une sorte de couloir, officiers et soldats tombent en grand nombre, abattus par la fusillade et la mitraille. Dans une chambre d'une maison enlevée au début, le lieutenant Galland se retranche avec quelques-uns des zouaves survivants et organise la défense. Cerné, affamé, il refuse de se rendre. En vain, les Mexicains l'attaquent par le plafond et allument autour de lui l'incendie. Ce n'est qu'à demi étouffée par la fumée que cette poignée de braves consent à s'avouer vaincue. Saisi d'admiration devant tant de bravoure, Ortega n'accepta pas le sabre que lui remettait le lieutenant Galland.

Le nom du capitaine Rigault, du 3e zouaves, revenait sans cesse dans la bouche des soldats, accompagné du surnom de « l'Homme à la lanterne ». Il l'avait mérité la nuit où il s'était tranquillement muni d'une lanterne allumée pour mener à l'assaut d'un *quadre* fortifié ses hommes quelque peu hésitants. Mais l'officier le plus

populaire dans ce corps de siège, c'était à coup sûr le capitaine de Galliffet. En hommage bien dû à sa belle conduite devant Sébastopol, le général Forey l'avait nommé major de tranchée. Tous les jours, à dix heures du matin, on le voyait s'en aller déjeuner au dépôt, sans suivre les parallèles. Il traversait, en courant et se montrant complètement à découvert, une zone de plus de cinquante mètres. Les défenseurs de la place le canardaient à coups de fusil et même à coups de canon sans réussir à l'atteindre. Une même phrase volait alors à travers les hommes de tranchée :

— Tiens, voilà Galliffet qui va déjeuner.

Le colonel Boum, comme on l'appelait, était ravi de son effet.

— C'est de la pose, lui disait-on parfois.

— Possible, répliquait-il tranquillement, mais une pose qui n'est pas à la portée de tout le monde [1].

Le jour de l'attaque du pénitencier San-Xavier, il revêtit, tel un marquis du temps de la guerre en dentelle, sa grande tenue bleu de ciel et argent d'officier d'ordonnance de l'Empereur, et il s'élanca à la tête de la première colonne d'assaut, en brandissant un petit drapeau tricolore confectionné par lui et qu'il planta, le premier, sur la brèche [2]. A la prise des *quadres* de Santa-Inès, en entraînant les zouaves fort ébranlés par des pertes cruelles, il reçut un éclat d'obus qui lui ouvrit le ventre et lui emporta un morceau de la hanche. Il fallait l'entendre, par la suite, raconter l'aventure de cette horrible blessure :

— Peuh ! la belle affaire ! disait-il. Nous étions bien lancés. Un obus éclate. Je suis renversé. On ne s'arrête pas pour si peu ; les camarades continuent à charger. Quand je revins à moi, mes boyaux sortaient. Et

1. Vicomte DE MONTFORT, *Au Mexique* (*Le Correspondant*, novembre 1910-février 1911).
2. *Ibid.*

puis après ! A la chasse, quand un chien est éventré par un sanglier, nous ne l'abandonnons pas, nous lui remettons les boyaux en place, nous rapprochons les chairs, nous recousons et vogue la galère ! J'essayai d'abord si je pouvais me relever. Oui. Quand je fus à genoux, je mis mes tripes dans mon képi. Encore un effort, j'étais debout ; j'allai cahin-caha jusqu'à l'ambulance et me voilà. »

Depuis lors, il ne cessa de porter un bandage métallique. « Mon ventre en argent », disait ce « dur à cuire » avec sa crânerie toujours agrémentée de belle humeur.

Cette attaque du couvent de Santa-Inès comme celle de l'église San-Marco furent de terribles journées et, en présence des énormes pertes subies, on dut s'arrêter dans le plan primitivement adopté de conquérir tous les *quadres* les uns après les autres. Des travaux d'attaque furent repris à l'extérieur de la ville contre les forts de Carmen et de Totimehuacan.

Cependant, une armée mexicaine s'avançait au secours de la place sous les ordres de Comonfort. Quittant le siège avec une partie de sa division, le général Bazaine marcha contre elle et la rencontra, le 8 mai, à San-Lorenzo. A une heure du matin, il se heurta aux avant-postes ennemis. Son maniement aisé de la langue espagnole lui permit de les surprendre. Il se mit à la tête de sa colonne et trompa lui-même l'attention des Mexicains, en répondant à leur : *Quien vive ?*

— *Il primero regimento di Guadalaxara* [1].

A l'aube, nos adversaires, surpris de ce voisinage inattendu, ouvrirent le feu de toutes leurs batteries. Au petit jour, un furieux combat s'engagea dans le village, de rue en rue, de maison en maison. Il se termina par la déroute complète de Comonfort.

Cette défaite découragea complètement la garnison de

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

Puebla en lui ôtant tout espoir d'être délivrée. Le général Ortega prit la résolution de cesser la résistance. Il fit détruire l'artillerie et le matériel et annonça à ses officiers, par un fort bel ordre du jour, que l'armée était dissoute. Puis il écrivit au général Forey que la place était à sa discrétion et qu'il pouvait la faire occuper. Sa lettre se terminait par cette phrase empreinte d'énergie naïve : « Je ne puis, monsieur le général, continuer la défense plus longtemps ; si je le pouvais, croyez bien que je le ferais. » Le 19 mai, le général Forey fit une entrée solennelle dans Puebla et assista à un *Te Deum* chanté sous les voûtes de la cathédrale. Il fut nommé maréchal de France.



Une des difficultés de ce siège avait été de maintenir les communications entre le corps expéditionnaire et la Vera-Cruz. Les guerillas harcelaient et massacraient les travailleurs qui construisaient la ligne du chemin de fer destinée à joindre cette ville à Mexico. Ce furent ces guerillas des Terres chaudes qui livrèrent à nos soldats de la légion étrangère le fameux combat de Camarone dont le retentissement fut immense et qui est resté le principal titre de gloire de ce corps d'élite. Chargés de protéger les travaux de la voix ferrée, les légionnaires, tout en affrontant le vomito, le typhus et les fièvres, étaient obligés à des combats presque hebdomadaires. Ce fut dans un de ces combats que le lieutenant Milson tua d'un coup de sabre le général Antonio Diaz[1]. Le 1er mai, à sept heures du matin, la compagnie du capitaine Danjou forte de soixante-deux hommes et trois officiers, après avoir marché une partie

1. Notons que ce Milson, allemand, n'a pas craint de se battre contre ses anciens frères d'armes en 1870 où il était capitaine et aide de camp du prince Frédéric-Charles.

de la nuit, se vit enveloppée, auprès du village de Camarone, par une nuée de lanciers Mexicains. Elle se forma en carré, essuya plusieurs charges, puis perça la ligne et se jeta dans une *hacienda* (ferme). Celle-ci comprenait comme bâtiment principal une sorte de tour bordant la route, dont une face était formée par un corps de logis divisé en plusieurs chambres. Le capitaine Danjou occupa la cour dont il fit barricader les ouvertures et la pièce située à l'un des angles. Au même moment l'ennemi pénétrait dans la pièce située à l'extrémité opposée. Puis, tandis qu'on le sommait de se rendre, Danjou fit jurer à ses hommes de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Bientôt après, il tombait frappé mortellement. Le sous-lieutenant Vilain prit le commandement.

Vers midi, un bruit de tambours et clairons vint ranimer l'espoir des assiégés. Sans doute, c'était du secours qui leur arrivait... Erreur vite dissipée! C'étaient trois bataillons mexicains amenés par le général Milan. Cependant l'ennemi avait réussi à pratiquer, sur une des faces de la cour, une brèche par laquelle il prenait à revers les défenseurs des autres faces. Le sous-lieutenant Vilain tombe foudroyé. Le sous-lieutenant Maudet prend le commandement. Mourant de faim, de soif, car ils n'ont rien mangé depuis la veille, rien bu depuis le matin, épuisés par une chaleur étouffante, les héroïques légionnaires répondent par un « non » furieux à une nouvelle sommation. Alors, les Mexicains incendient un des hangars extérieurs, rendant plus intolérables par la fumée les cruelles souffrances de la soif. Mais l'honneur est plus fort et maintient fermes aux créneaux et aux brèches les sublimes entêtés.

A cinq heures et demie, le général Milan suspend l'attaque et harangue ses troupes à l'abri d'une maison voisine, en leur disant qu'il serait honteux de ne pas

en finir avec cette poignée d'hommes. Un soldat d'origine espagnole traduit ces paroles à ses camarades. Alors, c'est l'assaut général : les Mexicains se précipitent à la fois sur toutes les ouvertures, s'emparant des quelques intrépides qui s'obstinent à garder la porte principale et les brèches, enveloppant le sous-lieutenant Maudet qui s'est barricadé avec quatre hommes dans les débris d'un hangar ruiné. Il s'y défend encore un quart d'heure, puis, ayant fait tirer la dernière cartouche, il commande : « A la baïonnette ! » s'élance hors du hangar, sous un feu effroyable, voit tomber, la poitrine criblée, une légionnaire qui lui a fait un rempart de son corps et roule lui-même à terre, frappé par deux balles [1]. C'est la fin de cette lutte digne de Corneille. Sur les trente-cinq sous-officiers et soldats survivants, douze reçurent la Légion d'honneur ou la médaille militaire. Napoléon les eût tous décorés. Les Mexicains avaient perdu trois cents morts dont deux cents tués. Un modeste monument fut élevé à ces héros dans le voisinage de l'*hacienda* sanglante et, quand une troupe du corps expéditionnaire passait dans son voisinage, elle faisait halte et présentait les armes, tandis que les clairons sonnaient aux champs comme pour un maréchal de France.

L'armée s'était mise en marche vers Mexico d'où Juarez s'était enfui vers le nord, avec les troupes dont il disposait encore. Elle fit, le 10 juin, son entrée solennelle dans la capitale. Un banquier français, M. Martin Daran, avait avancé quarante mille francs pour payer les arcs de triomphe, les guirlandes et les mâts qu'on dressa sur le parcours du quartier habité par la colonie française [2]. Les vainqueurs de Puebla défilèrent en tenue de campagne dans un ordre magnifique. Leur

1. Général Niox, *L'Expédition du Mexique.*
2. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

allure martiale et dégagée, l'ordre et l'ensemble de leur marche, inconnus aux troupes indigènes, frappèrent la population d'étonnement. On remarqua particulièrement l'escorte du général Forey, composée d'un escadron du 5e hussards. Sur les recommandations pressantes faites par l'Impératrice au commandant en chef, les cavaliers y avaient troqué leur talpack contre un chapeau de paille recouvert de toile blanche muni, à sa partie postérieure d'un couvre-nuque de même étoffe [1]. L'effet était d'un pittoresque inattendu. La foule accueillit aussi avec une vive curiosité les chasseurs d'Afrique qui s'étaient acquis une terrible réputation parmi les guerilleros et avaient été surnommés par eux les *carniceros azules*, les bouchers bleus. Après leur séjour si peu riant à la Vera-Cruz et à Orizaba, nos soldats ne se sentaient pas de joie de se voir dans les rues droites et larges de cette grande ville aux beaux édifices, aux maisons confortables, aux magasins bien achalandés.

Le lendemain de cette entrée triomphale qui était un dimanche, le général Forey, son état-major et toutes les troupes de la garnison assistèrent à la cathédrale ou sur la place à un *Te Deum* suivi d'une grand'messe. C'était précisément l'octave de la Fête-Dieu. Un des résultats politiques de notre intervention avait été le rétablissement des cérémonies du culte. La messe militaire devint un usage à Mexico. Une musique de régiment s'y faisait entendre, puis, à l'élévation, tambours et clairons menaient un tel tapage qu'ils valurent à la cérémonie le

1. A cet escadron de hussards servait un jeune sous-lieutenant, M. de Montgolfier, dont le cas ne laissait pas d'être assez touchant. Il avait reçu son ordre de départ immédiat au moment où il sortait de sa cérémonie de mariage. Il avait dû laisser là sa jeune femme et disparaître avant même le festin nuptial. Et il resta deux ans au Mexique sans qu'il lui fût donné de passer à l'accomplissement de ses noces. (*Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*)

surnom de *missa de sordos*, messe des sourds, ce qui n'empêcha pas les jolies señoras de s'y rendre en grand nombre[1]. Le rétablissement du culte nous attirait la haute société mexicaine. Peu de jours après notre entrée à Mexico, le général Forey pensa à donner un grand bal et persista dans cette idée, quoiqu'on lui eût fait craindre que les dames de la ville ne voudraient pas si



Soldats mexicains.
D'après une aquarelle du capitaine Lahalle.

tôt se compromettre en acceptant son invitation. La fête eut lieu dans l'ancien palais de Juarez et, démentant les craintes exprimées, les élégantes y vinrent si nombreuses qu'on dut scinder le cotillon.

A Mexico, nos officiers goûtèrent une vie douce, charmante, galante même, assez comparable à celle qu'au temps de Bonaparte, leurs grands-pères avaient trouvée en Italie. Voulez-vous les impressions de l'un d'eux, de cet aimable et brillant capitaine Lahalle, tout à la fois

1. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*

écrivain et artiste, dont nous avons déjà mis les notes à contribution ? « Nous ne pouvions assez jouir de cet adorable séjour. A Mexico, la température, rafraîchie par les grands lacs qui entourent la ville, est vraiment un printemps perpétuel. Le matin, on se trouvait dans une atmosphère délicieuse, rafraîchie et purifiée par l'*aguacero* (tornade) de la veille. Nous commencions à courir les rues droites et rectilignes, à circulation facile. Des collines environnantes descendaient des tribus d'Aztèques jardiniers qui s'installaient pour la vente des bouquets en cocardes sur le rebord des trottoirs des principaux carrefours. C'était délicieux. Vers quatre heures et demie, un des devoirs les plus sacrés était le *paseo*, la promenade. Tout le beau monde s'y rendait en voiture, au pas, suivant d'abord un côté de l'avenue, revenant par l'autre. Les cavaliers, avec le harnachement national, caracolaient, saluaient, escortaient de l'œil les calèches découvertes où les élégantes leur avaient rendu leur salut d'un petit geste des doigts. Nous autres, Français, nous commencions par aller caracoler bruyamment sous les fenêtres de nos *novias* (littéralement : fiancées, mais plus exactement jeunes filles à qui l'on fait la cour)...

« Autre distraction. La tradition du théâtre s'était conservée chez les zouaves. Au 2e régiment, en particulier, un officier était toujours désigné pour organiser des représentations, quand les circonstances le permettaient. La municipalité mit à la disposition de ces acteurs improvisés un théâtre tout monté, dans la rue Vergara, au centre de la ville. Saulnier[1] et moi ne manquions pas un de leurs spectacles. Ces gaillards-là jouaient et chantaient fort bien et même les rôles de femmes étaient admirablement tenus. Le comble fut atteint à une représentation qui se termina par une quête au profit des

1 Lieutenant aux guides de la garde.

blessés. Ce fut la jeune première, un caporal au 2e zouaves, qui vint la faire au parterre, aux balcons et même dans les loges, avec son travesti de femme, affrontant les regards curieux des Mexicaines qui n'en revenaient pas. Ces regards, le caporal ne les redoutait que pour une chose : ses mains qui étaient énormes au bout de ses bras nus. Sa bourse de quêteuse en cachait une et il fourrait l'autre dans sa jupe à traîne et décolletée. Cette jeune première était, au demeurant, un très crâne soldat qui s'était emparé d'un obusier sur les murs de Puebla et avait reçu la médaille militaire. »

III

La guerre était-elle donc terminée et nos troupes si éprouvées allaient-elles voir durer un repos si bien gagné? Non, les opérations militaires allaient seulement entrer dans une phase nouvelle. Le 1er octobre 1863, le général Forey rentra en France, après avoir remis son commandement au général Bazaine. Laissons de côté ici le point de vue politique aussi bien que les intrigues menées à Paris et à Mexico[1]. Officiellement, tout au moins, le Mexique est occupé et, en juin 1864, il va même avoir son empereur, Maximilien, qui essaiera de régner à Mexico. Il ne s'agit plus d'opérer une conquête et de s'emparer de places de guerre, mais de protéger un trône et de combattre des insurgés. Des derniers jours d'octobre 1863 à la fin de l'année 1865, les troupes françaises refoulent les débris de l'armée de Juarez et poussent jusqu'au Pacifique et à la frontière des États-Unis les limites de l'occupation. Puis l'armée se replie peu

1. Voir le chapitre suivant : *L'Empereur Maximilien et l'Impératrice Charlotte.*

à peu jusqu'à ce que, le 12 mars 1867, elle se rembarque définitivement pour la France.

Nous ne pouvons conter toutes les actions d'importance moindre où s'honorèrent alors nos troupes, telles que le combat du Cerro de Majoma où le colonel Martin succomba au milieu de sa victoire, celui de Matahuela où le colonel Aymard battit complètement le général Doblado, le glorieux siège de Oajaca où Bazaine força après cinq mois et demi d'investissement Porfirio Diaz à capituler, ou l'occupation de Chihuahua par le général Brincourt pour en chasser Juarez. Durant cette longue période de près de quatre années, la lutte prit son caractère le plus implacable. Elle s'accusa, avec plus d'énergie farouche, en guerre nationale et en guerre civile. Plus de quartier, d'un côté ni de l'autre. Pas de pitié chez les républicains qui fusillent, pendent, martyrisent les soldats français aussi bien que ceux de Maximilien. Chez les impérialistes, ordre de passer par les armes tous les rebelles pris les armes à la main. Afin de donner une idée de ce que fut cette période terrible de la campagne, nous rapporterons quelques épisodes de la marche très pénible que la colonne du général Castagny effectua de Durango sur Mazatlan.

Il n'y avait que quatre-vingt-cinq lieues de chemin, mais il fallait traverser l'âpre Cordillère des Andes, la Sierra Madre, comme on l'appelle là-bas. Partout le roc, rien que le roc. Du haut des sommets, nos soldats aperçoivent à leurs pieds vingt-cinq lieues de Terres chaudes avec, à l'horizon, la ligne bleue du Pacifique. Quant à l'ennemi, il reste invisible. Enfin, on le découvre. Il s'est retranché sur la crête la plus élevée de ces contreforts parallèles, *l'Espinazzo del Diabolo* (l'épine dorsale du Diable), à trois mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le chemin d'accès est un sentier muletier extrêmement dangereux. Le colonel Garnier attaque ce passage, en gravit les pentes d'une raideur



L'antichambre de l'empereur Maximilien au palais de Chapultepec

D'après une aquarelle du capitaine Lahalle

inouïe et bouscule les Mexicains à la baïonnette. Voici donc la colonne libre de sortir de la montagne et de pénétrer dans la forêt vierge où elle espère bien rencontrer les redoutables cavaliers de Corona et de Martinez. Le 8 janvier au soir, après une étape longue et fatigante, elle est campée, au milieu de la magnifique flore des tropiques, parmi l'emmêlement des lianes, des fougères et des orchidées fleuries, près du village de « Los Veranos », en face du cours majestueux du Rio Mazatlan. Les six cents mules qu'elle emmène pâturent librement, comme à l'ordinaire, sur les bords du fleuve. Mais ici, nous laissons la parole au lieutenant de Montfort, du 1er chasseurs d'Afrique, un des plus impétueux officiers de ces « bouchers bleus » si redoutés de l'ennemi.

« Vers une heure du matin, vive alerte dans le camp, coups de feu de nos grand'gardes, cris perçants des cavaliers ennemis qui, s'étant approchées sans bruit et ayant pris au lasso nos mules « capitanes », les avaient enlevées au galop, et avec elles notre troupeau presque tout entier. Nous voilà bien plantés ! Ces bandes de mules, en effet, seul moyen de transport praticable dans ces pays difficiles et montagneux, sont toujours conduites par une mule — blanche le plus souvent — qu'on appelle « la capitane », qui ne porte jamais de charge et dont les autres mules suivent docilement la clochette, partout où la mule est conduite et à n'importe quelle allure. En quelques minutes, l'escadron est à cheval, mais la nuit est noire comme un four. Il faut attendre le lever du soleil. Aussitôt l'aube arrivée, la poursuite commence, un peu au hasard, car nous n'avons d'autres indications sur la route suivie par les cavaliers ennemis que celles, tout à fait vagues, de quelques muletiers restés fidèles...

« Mon peloton est d'avant-garde ; à quarante pas devant moi, ma pointe composée de quatre chasseurs

et avec eux un officier suédois stagiaire, le comte de Brockenhielm, lieutenant aux gardes du corps et fils du grand chambellan de la cour suédoise [1]. C'était un superbe soldat. D'une force herculéenne, nous l'avions vu, plusieurs fois, dans des rencontres de cavalerie, enlever de sa selle un cavalier ennemi et l'écraser sur le sol... Au bout d'un quart d'heure, ma pointe d'avant-garde arrive brusquement au bord d'une *barranca*, et, toujours au grand trot, dévale rapidement la pente. Mais, en arrivant au fond de ce ravin encaissé, elle tombe à l'improviste sur un poste avancé d'une douzaine de cavaliers ennemis. « *Quien va?* » crie l'un d'eux. « Attends un peu, sale chinaco ! » répond rageusement l'un de mes cavaliers. Pif ! paf ! une volée de coups de fusil et les Mexicains partis en déroute à fond de train. Mais voilà que mon Brockenhielm qui marche, comme je viens de le dire, avec ma pointe, se précipite sur celui des cavaliers ennemis qui galope le dernier, l'empoigne par son ceinturon, et tente de recommencer le tour de force dont je parlais tout à l'heure. Seulement, par malheur, le pauvre diable, brutalement enlevé et tenu à bout de bras par le colosse, se retourne et lâche instinctivement un coup de carabine qui atteint notre camarade en pleine poitrine et le jette à terre [2].

1. Il y avait dans notre corps expéditionnaire de nombreux officiers étrangers — trop peut-être — venus comme volontaires. Deux autres officiers suédois détachés au 3e zouaves furent attaqués à la Soledad en escortant une diligence et y supportèrent une lutte de neuf heures où l'un fut tué et l'autre blessé. Plusieurs officiers prussiens combattaient dans nos rangs, évidemment envoyés par le grand état-major allemand pour étudier notre organisation militaire. De ce nombre étaient le baron Von Stein, petit-fils du célèbre homme d'État et le comte Von der Burg qui devait devenir chef d'état-major d'un corps d'armée sous Metz. En outre, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, Maximilien allait employer des troupes belges, autrichiennes, hongroises et polonaises.

2. Le lieutenant de Brackenhielm se remit de cette blessure.

Je continue la poursuite pendant plus de quatre kilomètres avec mes cavaliers, mieux montés que les Mexicains, mais sans pouvoir cependant les joindre, car ils ont beaucoup d'avance sur moi. Se retournant de temps en temps sur leurs selles, pour lâcher leur coup de fusil, les gaillards disparaissent, les uns après les autres, dans des sentiers à peine frayés dans la forêt. Le commandant fait alors sonner le ralliement [1]. »

Tandis que nos chasseurs d'Afrique se livrent à cette folle chevauchée, le général de Castagny s'est hâté d'accourir avec le gros de la colonne, se contentant de laisser à Los Veranos une compagnie de chasseurs à pied sous les ordres du lieutenant Chauffeur. Hélas ! dans la nuit même, le village est attaqué par un très nombreux parti mexicain sous les ordres de Corona, le terrible chef qui fait passer la charrue sur l'emplacement encore fumant des villages qu'il détruit. Pendant deux heures, nos soldats opposent dans l'église une résistance opiniâtre. Mais les assaillants entassent des fagots contre les murailles et réussissent ainsi à incendier l'édifice. Bien des victimes gisent déjà sur les dalles des chapelles et autour du maître-autel. Aveuglés par des torrents d'épaisse fumée noire, les lieutenants Chauffeur et Jeanselme font avec leurs hommes valides une sortie à la baïonnette. Quarante chasseurs, presque tous blessés, tombent entre les mains des Mexicains. Tout le village flambe comme une torche. A coups de fouet, à coups de crosse, les prisonniers sont emmenés à El Jacobo distant de cinq ou six lieues et, là, tous massacrés avec d'horribles raffinements. Les féroces vainqueurs les ligottent aux troncs des arbres géants de la forêt vierge et, froidement, avec tout le calme qu'on met à un exercice de tir, les officiers de Corona se mettent à les cribler de balles de revolver.

1. Vicomte DE MONTFORT. *Au Mexique* (*Le Correspondant*).

Le lendemain, la colonne de Castagny revient sur ses pas pour cantonner de nouveau à Los Veranos. Quel spectacle ! Le riant village n'est plus qu'un amas de décombres. Des cadavres affreusement mutilés de chasseurs à pied jonchent le sol. Beaucoup ont les doigts désarticulés et passés dans les boutonnières de leur tunique. « Vengeance ! vengeance ! » Justement, cinq ou six cents lanciers mexicains font irruption dans le camp. « Allons-y, mes enfants ! » crie le commandant de Montarby en lançant ses chasseurs d'Afrique en fourrageurs. Il pique hardiment vers l'ennemi, le sabre haut, mais le voici qui roule sans vie aux pieds de son cheval. L'élan de nos cavaliers n'en devient que plus furieux, plus implacable. Quels magnifiques coups de sabre ! De leurs larges éperons, les Mexicains ensanglantent les flancs de leurs chevaux pour se mettre hors d'atteinte. Une femme les accompagne et fait vaillamment le coup de feu. C'est la maîtresse du chef Martinez. Sa monture finit par l'emporter sauve, mais le chef Jésus Félix, son lieutenant Correa et cinquante hommes restent sur le carreau [1]. Le lieutenant de Montfort a reçu une balle dans cette acharnée poursuite. Il n'en demeure pas moins parmi ses compagnons de guerre pendant leur marche sur Mazatlan. Là, des colonnes mobiles s'organisent, puis s'en vont, ravageant le pays, brûlant les récoltes, tuant les bestiaux, fusillant les hommes pris les armes à la main. Ce n'était, certes, pas le moyen de nous créer des partisans, mais la rage était la plus forte et, du moins, les petits chasseurs de Los Veranos furent bien vengés.

Quelle guerre, où le roman se mêle à l'horreur, où, chez nos farouches adversaires, une certaine audace chevaleresque faisait excuser l'atroce barbarie ! Nous venons de voir une Bradamante en *sombrero* faisant

1. Vicomte de MONTFORT. *Au Mexique* (*Le Correspondant*).

gaillarde figure au combat. Le fait n'était pas rare. Plus d'une belle amazone au teint d'ambre et d'or galopait sous les balles aux côtés de son *novio* (fiancé) et c'était pour celui-ci une traditionnelle galanterie que de lui offrir l'éperon ensanglanté de l'ennemi tué de sa main. Martinez, le chef à la belle prestance enveloppée d'un ample manteau rouge, se présentait effrontément sur son cheval et accompagné d'un trompette, devant nos avant-postes, saluait d'un geste superbe de son grand feutre brodé d'argent le commandant Lefebvre, puis, faisant allusion au cheval rouan que montait cet officier, il lui criait avec son plus gracieux sourire : « *Buenos tarde, commandante al cavallo mauro !* » Là-dessus, un coup de carabine. Nos voltigeurs avaient beau riposter. Il n'en regagnait pas moins de la même allure tranquille la lisière du bois, tandis que son trompette, un gamin de douze à quatorze ans, se retournait sur sa selle pour adresser un pied de nez aux Français. Non moins stupéfiante, la cruauté de ces coureurs d'aventures. Ne les voyait-on pas pendre jusqu'à trois fois le même prisonnier, le dépendant d'abord deux fois pour le ranimer par de savantes frictions et ne le laissant qu'à la troisième fois bien et dûment étranglé ? Quel fauve poussa à un tel degré le dilettantisme du supplice[1] !

Avec ces adversaires d'une mobilité extrême, quasi insaisissables, il fallait lutter de vitesse et de vigilance. Malheureusement, nous ne disposions que d'un assez faible effectif de cavalerie. Pour y remédier, on eut recours à des compagnies montées qui furent organisées avec des chevaux du pays dans les trois régiments de zouaves et plusieurs des régiments de ligne. Dans le Sinaloa, grâce aux aptitudes cavalières de l'Arabe, on n'eut pas trop de peine à transformer en véritables escadrons plusieurs bataillons de tirailleurs algériens.

1. Vicomte de Montfort, *Au Mexique* (*Le Correspondant*).

Mais les mieux disposés à ces métamorphoses imprévues, c'étaient encore les légionnaires du colonel Saussier qui, comptant dans leurs rangs hétéroclites tous les éléments militaires possibles, surent se muer, au premier ordre, en parfaits sabreurs et même en irréprochables artilleurs.

Un de nos meilleurs instruments de guerre fut la contre-guerilla, organisé sur le modèle des contre-guerillas indigènes au service du parti clérical et impérialiste. Les Français s'y trouvaient mêlés aux Mexicains et aux étrangers de toutes sortes. Nos sous-officiers s'y virent offrir des grades au moins provisoires d'officiers. Elle fut d'abord commandée par le fameux colonel Dupin, rude soldat à l'âme de condottiere, inlassable partisan et pendeur implacable. Ancien officier d'état-major, il avait été mis en retrait d'emploi pour avoir osé mettre en vente à la salle Drouot des bijoux et des objets d'art rapportés du sac du palais d'Été. On eût juré d'un chef de bande, à le voir jouer aux cartes ou aux dés avec ses soldats, figure creuse encadrée d'une longue barbe, regard coupant sous le sombrero, torse maigre dans le spencer écarlate. Il tirait grand prestige de son adresse au pistolet. Avec sa troupe composée de deux bataillons, d'un gros de cavalerie et d'une section d'artillerie de montagne, il devint vite la terreur du pays.

En janvier 1867, le colonel Dupin, fatigué par le climat et par ses courses incessantes à travers les Terres chaudes ou la montagne, passa son commandement au colonel de Galliffet, dont le caractère s'accommodait si bien d'une unité indépendante, toujours prête à marcher et à marcher vite et longtemps. « La contre-guerilla, écrit-il alors, est une troupe aux souhaits d'un chef actif. Sans bagages aucuns, quoique beaucoup de mes hommes soient de sac et de corde. On mange où et quand l'on peut. D'ailleurs, au Mexique, dans les

Terres chaudes, tout le monde est hospitalier. A toute demande les hacienderos répondent par le *à la dispocition de usted*, et presque toujours l'on refuse l'argent offert en paiement. » Il pouvait se louer de ces aventureux compagnons qui l'aidèrent à battre Galvès à



Le lieutenant-colonel de Galliffet commandant la contre-guerilla.
D'après une peinture de Pils

plate couture à Medelin et à culbuter dans le rio del Toro les guerilleros ennemis.

On a vu par ces quelques lignes du héros de Puebla que tous les habitants de la campagne mexicaine ne faisaient pas, d'ordinaire, trop farouche accueil à nos soldats. Parfois, l'hospitalité, rencontrée au hasard d'une colonne, prenait une forme encore plus gracieuse. Souvent, les officiers étaient invités aux fêtes dans les

haciendas au moment du marquage des jeunes taureaux. On les recevait avec la plus cordiale largesse chez ces Américains du Nord qui défiaient les bandes pillardes dans leurs solides fermes crénelées et se tenaient toujours prêts à jouer du rifle à répétition. Souvent il se trouvait là de blondes amazones à l'éclatante carnation qui ne craignaient pas davantage, à l'occasion, de manier la carabine contre les malandrins. Elles furent plus d'une fois le bouquet des popotes.

Mais c'était surtout dans les garnisons que le charme féminin faisait oublier les fatigues des battues sanglantes et des poursuites meurtrières. Mexico était égayé par de brillantes « saisons ». La colonie française y donna de fort belles fêtes. On s'amusa de la façon la plus franche à de brillants bals costumés pour lesquels un peintre militaire, Beaucé, venu étudier l'expédition sur nature, dessinait des travestissements à ses camarades les officiers. Une troupe de comédiens français avait remplacé au théâtre de la ville les zouaves partis donner la réplique aux balles mexicaines. Beaucoup de jeunes et jolies femmes avaient rejoint leurs maris au Mexique. Parmi elles, on citait tout particulièrement pour leur grâce mondaine Mme de Noue et Mme Magnan — la si séduisante Mlle Haritoff — femme d'un brillant officier, fils du maréchal, et la comtesse de Rancy, mariée à un officier des guides.

A peine âgée de vingt ans, malgré son apparence frêle, la comtesse de Rancy était partie seule, sa femme de chambre l'ayant abandonnée au dernier moment. A son arrivée à la Vera-Cruz, elle avait été informée que son mari se trouvait en détachement dans l'intérieur. Malgré les dangers, malgré les guerillas qui sillonnaient le pays, elle n'hésita pas à aller le rejoindre et à vivre dix-huit mois avec lui de la vie de campement. Mme de Noue et Mme Magnan voyageaient à travers le pays dans une voiture du train attelée de

quatre mules et composée, commes celles des forains, de deux pièces, chambre à coucher et cabinet de toilette, séparées par un simple rideau et prenant jour par des fenêtres vitrées. Ces dames avaient soin de faire coïncider leurs déplacements avec un départ de



Mme Magnan au milieu d'un groupe d'officiers français à Mexico.

troupes, car les chemins étaient moins sûrs que jamais. Le lieutenant-colonel de Galliffet passant en diligence au pied des Cumbres avait failli être enlevé par les bandes de Galvès et on avait dû faire jouer à des zouaves déguisés le rôle de faux voyageurs pour mettre en fuite les flibustiers qui arrêtaient à chacun de ses passages la diligence de Puebla.

La société mexicaine se montrait plus accueillante que jamais. A combien de luxueuses et gaies réunions convia-t-elle nos officiers! Les jeunes filles se mirent même à jouer la comédie en français. Il y avait à Mexico un jeune officier des guides bien connu à Paris de la cour et de la ville : c'était le marquis de Massa. Il avait fait représenter dans un salon du faubourg Saint-Germain les *Cascades de Mouchy* [1]. On en donna une reprise inattendue au palais du maréchal Bazaine. Le théâtre d'amateurs fleurissait à l'aise dans ce quartier général. Lorsqu'on manquait d'une actrice, on se rabattait sur un jeune sous-lieutenant qui portait à ravir le costume féminin. C'était M. Albert Bazaine, le neveu du maréchal [2]. Le bal, la comédie, les divertissements mondains, le flirt amenèrent leur effet ordinaire sous tous les climats du monde : des mariages. Pour faire compensation sans doute aux terribles tueries de la savane, beaucoup de nos officiers épousèrent d'adorables Mexicaines. Plusieurs de ces unions firent jaser à qui mieux mieux, mais aucune autant que l'aventure occasionnée par l'une d'elles au capitaine M... du 62e de ligne. Il avait épousé une jeune fille d'une très bonne famille de San-Luis. Une fois marié, il vécut dans sa nouvelle famille et, aux repas figuraient trois couverts, le sien, celui de sa femme et celui de sa belle-mère. Quelques jours après, en se mettant à table, il trouve quatre couverts au lieu de trois.

— Nous avons donc un invité? demande-t-il à sa femme.

— Mais... c'est le mari de maman, répond-elle avec un assez fort embarras.

Et le capitaine apprend avec ahurissement que sa belle-mère veuve s'est remariée et a épousé...

1. Voir plus loin le chapitre IX : *la Comédie de société*.

2. Il a pris plus tard le nom de Bazaine-Hayter et il est devenu commandant de corps d'armée.

son ordonnance, un Apollon en pantalon garance [1].

Cette contagion matrimoniale gagna jusqu'au commandant en chef qui était devenu veuf. Un soir, dans un de ces bals où l'on faisait fête aux vainqueurs de Puebla, un jeune officier ayant demandé à une brune délicieuse la faveur d'une habanera, le maréchal Bazaine le saisit en arrière par les côtes et lui déclara d'un ton goguenard que la señorita ne dansait la habanera qu'avec lui. Quelques jours après, on apprenait que le maréchal allait épouser Mlle Pepa de la Peña. Le mariage eut lieu, en effet. On accusa vite la jeune épousée d'agir fâcheusement sur l'esprit de son mari, d'exciter son orgueil et son ambition déjà cependant assez vastes. Lorsque le nouveau couple assistait aux offices, il exigeait que le clergé vînt au-devant de lui et le reçût sous un dais comme s'il eût été souverain. On reprocha vivement ce cérémonial exagéré au commandant en chef, mais on lui reprochait déjà tant de choses...

En somme, quand en présence du danger que leur faisait courir une action imminente des États-Unis, l'Empereur rappela ses dernières troupes, de nombreux regrets se mêlèrent, dans le pays, aux soupirs de soulagement des libéraux. Si le plan d'union latine et de régénération politique avait échoué, du moins la longue présence de notre corps d'occupation avait apporté parmi ces populations souvent brutales jusqu'à la sauvagerie un peu de la civilisation européenne et du charme, de la clarté, de l'harmonie de l'esprit français. Sans doute, ces apports figurent-ils pour une part dans le progrès, dans l'essor économique qui allaient, quelques années après, commencer à modifier la face du Mexique. Et ne trouve-t-on pas là ce résultat de « l'aventure mexicaine » devant lequel se posent traditionnellement depuis cinquante ans tant de points d'interrogation ?

1. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*

CHAPITRE III

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

Le château de Miramar. — L'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte. — Hésitations de Maximilien. — Les adieux des deux frères. — La députation mexicaine à Miramar. — L'embarquement. — L'arrivée à la Vera-Cruz — Réception à Orizaba. — Entrée à Mexico. — Débuts de l'empire mexicain. — Situation militaire critique. — Départ de l'impératrice Charlotte pour la France. — Ses froissements en arrivant à Paris. — Terrible scène à Saint-Cloud. — L'impératrice Charlotte au Vatican. — La visite au couvent de Saint-Vincent de Paul. — Vaincue par la folie. — Situation désepérée de Maximilien. — Siège de Queretaro. — Le rôle du colonel Lopez. — Maximilien captif. — Conduite des États-Unis. — Le tribunal au théâtre. — Derniers moments de l'empereur. — Lettre à l'impératrice Charlotte. — Exécution de Maximilien, Miramon et Mejia.

I

Il y a dans l'histoire comme dans la légende des couples consacrés par le malheur. Pour eux, la pitié devient un legs qu'on se transmet de génération en génération. Ne trouve-t-on pas encore des larmes pour Hector et Andromaque, Charles Ier et Henriette de France, Louis XVI et Marie-Antoinette, Camille et Lucile Desmoulins ? Il semble, cependant, que nuls, parmi ces

époux, ne s'abreuvèrent plus largement au calice de la douleur humaine qu'un couple souverain encore bien près de nous : l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte. Ici le drame va de la folie à la mort. Sur ce rameau déraciné de l'infortunée famille des Habsbourg, la fatalité s'est acharnée avec toute la rage, toute l'horreur dont elle accablait aux âges lointains la race de Cadmos et d'Œdipe.

Pourtant, quelle idylle paisible, à l'heure où les futures victimes de l'expédition mexicaine vont apparaître sur la scène du monde ! Le décor semble emprunté à une féerie romantique. C'est à une lieue de Trieste, au bord de l'Adriatique au ton de saphir. Sur le flot calme, des voiles rouges de barques pêcheuses tranchent vigoureusement parmi les vapeurs argentées glissant vers le large. Au-dessus de la multitude des villas blanches, sur un promontoire commandant la mer, un château d'allure féodale et massive dresse haut dans l'air ses tours crénelées et son image fière et mélancolique de forteresse de plaisance construite pour le rêve. Autour de ses murailles aux teintes vives, sur les pentes de ce rocher transformé en oasis, s'étend une gamme étincelante de tamarins, de pins parasols, de cactus, de figuiers acclimatant sous cette latitude clémente leur végétation frileuse. Ce château, ces jardins aux ombrages riants et frêles, c'est Miramar, l'asile de tendresse et de labeur que Maximilien et Charlotte abandonnèrent, un jour, pour l'appât d'une lointaine couronne qui devait bien vite leur devenir un fardeau mortel.

Frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph, l'archiduc Maximilien commandait en chef à vingt-deux ans la flotte autrichienne. Son métier de marin le passionnait. Il lui avait consacré des brochures, des livres écrits avec un zèle ardent dans son cabinet de travail de Miramar reproduisant exactement sa cabine à bord de

cette frégate *Novara* qui l'avait promené à travers le monde, en Espagne, en Sicile, en Terre-Sainte. Dans ce cabinet de travail ouvert sur le vaste horizon marin, il composa aussi des mémoires, des esquisses de voyage, des poésies. C'était un fin lettré qui aimait à s'entourer d'artistes, d'écrivains, de savants. Son cœur était généreux et bon. Il était aussi aimé de ses matelots que des populations du bas Tyrol au milieu desquelles il se plaisait à vivre. Avec sa haute taille, son regard bleu rêveur, sa barbe blonde largement étalée en éventail, il avait fort belle prestance dans sa tenue d'amiral. Il était de ces princes qui, nés à côté du trône, semblent voués par une heureuse destinée à la pratique du bien et à la protection du beau.

En 1857, l'archiduc Maximilien avait épousé la fille du roi des Belges, la princesse Charlotte. Ce mariage princier avait été, en même temps, un mariage d'amour. Sur le visage aux traits fins et purs de sa fiancée, dans ses yeux profonds où brillait une ardente flamme d'intelligence, le jeune prince, très épris, avait lu la candeur, la tendresse et aussi cet enthousiasme pour les grandes choses qui le passionnaient. Comme lui, la princesse était artiste et cultivée. Elle parlait plusieurs langues, dont l'espagnol, qui devait être, quelques années plus tard celle de son peuple. Au service d'un charme des plus sûrs, elle savait mettre une dose peu commune d'énergie et de volonté. Elle en devait trouver l'emploi auprès de l'oscillant Maximilien. Mais derrière ces regards aux flammes changeantes le démon de l'ambition veillait, artisan des désastres futurs. Quelle douceur pourtant dans la vie de la nouvelle archiduchesse ! Que d'amour dans ce Miramar dont son mari avait tracé le plan de sa propre main, choisi les arbres, les fleurs, et fait une retraite enchantée. Maximilien lui avait voué tant d'affection, à ce nid somptueux de ses premières tendresses conjugales, qu'au Mexique

il lui consacrera encore ses meilleurs moments de récréation, modifiant le mobilier de telle chambre, déplaçant telle plantation. La lune de miel attardait toujours ses rayons sur le jeune couple, lorsque le 10 avril 1864, un sort funeste vient fondre sur ce château du Bonheur.

Un peu plus de six mois auparavant, était venue à Miramar une députation mexicaine présidée par M. Gutierrez de Estrada, chargée d'offrir à Maximilien la couronne impériale du Mexique. Tout en exposant un programme fort libéral de gouvernement, l'archiduc, à la profonde déception des délégués, avait réservé sa réponse. Une période d'hésitations, de tergiversations suivit. Hantée par des nostalgies de couronne et de gloire, la jeune archiduchesse s'efforça de décider son mari. Puis, des difficultés s'élevèrent entre Maximilien et son frère, l'empereur François-Joseph, au sujet des droits éventuels de succession au trône d'Autriche-Hongrie que pouvait conserver l'empereur du Mexique. Une nouvelle députation amenée par M. Gutierrez de Estrada était attendue pour la première quinzaine d'avril. Durant les jours qui précédèrent, Maximilien se montra sombre et attristé. Le découragement gagnait son âme. Dans un instant d'épanchement il se laissa aller à dire devant un ami intime :

— Pour moi, si quelqu'un venait m'annoncer que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre pour sauter de joie. Mais Charlotte[1]... ?

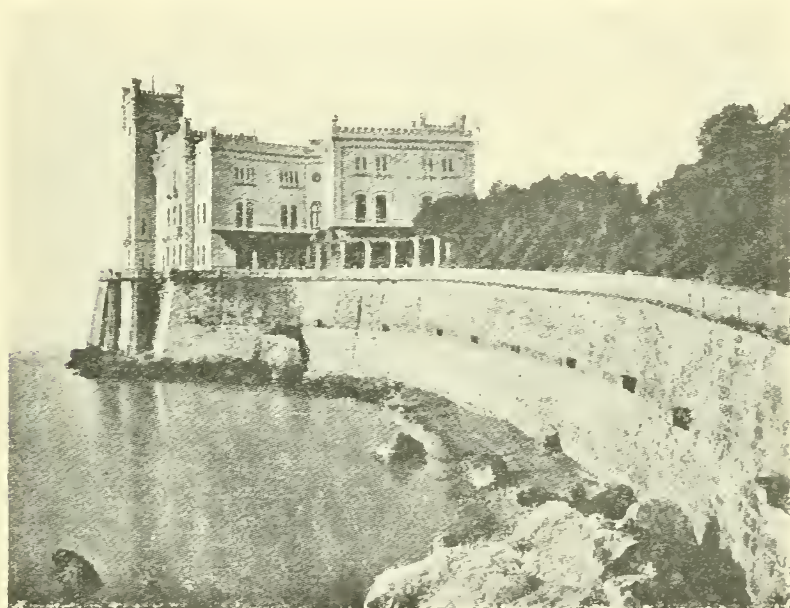
Un instant, il avait été séduit par un rêve d'empire, mais voici qu'à l'heure de ceindre la couronne, la réalité l'effrayait. Ce prince aux goûts intellectuels ne possédait pas la sécheresse des politiques ni l'énergie des ambitieux. On retrouve, non sans émotion, ses espérances,

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

ses regrets, ses craintes, dans une poésie qu'il écrivit alors et qui se termine par ces vers :

Oh ! laissez moi suivre en paix mon tranquille chemin,
Le sentier obscur et ignoré parmi les myrtes !
Croyez-moi, le labeur de la science et le culte des muses
Sont plus doux que l'éclat de l'or et du diadème [1] !

Se dérobant à la hantise des pressentiments, il finit par s'abandonner à l'influence de sa femme et au sang



Le château de Miramar.

altier de sa race. Quelques amis dévoués avaient essayé de le détourner de l'acceptation. Jusqu'au dernier moment, le docteur Illeck eut le courage de l'en blâmer. Il répondit :

— La constitution d'un empire au Mexique est une entreprise qui peut ne pas réussir, mais elle mérite d'être tentée.

Le sort en était jeté. Le 9 avril, l'empereur François-

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

Joseph vint signer à Miramar un pacte de famille avec son frère. Leurs rapports des jours précédents n'avaient pas été sans aigreur. Mais, au moment de monter en wagon, à la pensée d'une séparation dont nul ne pouvait prévoir la durée ni les suites, un attendrissement irrésistible s'empara du souverain.

— Max ! s'écria-t-il.

Ses bras s'ouvraient. L'archiduc s'y précipita et ce fut la dernière étreinte des deux frères. Maximilien ne devait reparaître devant ces molles vagues de l'Adriatique qu'entre les planches d'un cercueil.

Le lendemain, la députation mexicaine faisait de nouveau une solennelle entrée dans le château de Miramar. Un groupe nombreux et brillant entourait l'archiduc et l'archiduchesse. Au premier rang, se tenait le général Frossard, envoyé par Napoléon III. M. Gutierrez de Estrada dit à Maximilien :

« Nous venons vous prier de bien vouloir monter sur ce trône où vous appellent les vœux d'un pays longtemps déchiré par la guerre. Vous possédez le secret de conquérir les cœurs et la difficile science de gouverner. »

A cette allocution en français, Maximilien, adoptant la langue de sa nouvelle patrie, répondit en espagnol qu'il se rendait aux désirs des populations mexicaines et que son gouvernement serait libéral et constitutionnel, puis il jura sur l'Évangile de travailler au bonheur, à la prospérité de son peuple et de protéger l'indépendance nationale. Trois jours après, le couple impérial s'embarquait pour sa nouvelle destinée à bord de cette même frégate *Novara* qui, par une étrange fatalité, se trouve associée à toutes les phases joyeuses ou lugubres de l'existence de Maximilien La frégate française *Thémis* devait escorter Leurs Majestés. Quand elles montèrent dans la chaloupe magnifiquement pavoisée que la ville de Trieste mettait à leur disposition, une salve de cent

coups de canon déchira l'air et, dans la foule émue accourue de toutes les parties de l'empire, plus de trente mille mains agitèrent, en signe d'adieu, des chapeaux et des mouchoirs dans les airs.

Dès que l'on eut gagné le large, des doutes, des angoisses assiégèrent Maximilien. Son *Journal de voyage* est rempli de mélancoliques réflexions. « La terre est petite, écrit-il, et, cependant, comme on y est secoué et poussé d'une extrémité à l'autre ! Heureux ceux qui se retrouvent ! » Mais, en arrivant le 28 mai, en vue de la Vera-Cruz, il se redressa pour faire dignement figure de souverain. L'impératrice Charlotte respirait l'espoir et les illusions : il s'arma de courage et de fierté. Hélas ! les premières impressions ne furent guère réconfortantes. La ville où étaient morts tant de nos soldats avait son aspect de tous les jours. Aucune fête ne semblait avoir été préparée. Les habitants ne manifestaient qu'indifférence ou dédain. Avait-on donc trompé Maximilien ? Étaient-ce bien là ces Mexicains qui avaient mis tant d'ardeur à solliciter un souverain ?

La malchance s'est mise de la partie. Dans la nuit, un furieux coup de vent du nord a détruit les échafaudages des quelques arcs de triomphe qu'on s'est efforcé d'élever en hâte sur la place d'Armes et dans les environs de la gare. Impossible à l'Empereur et à l'Impératrice de se méprendre sur l'accueil de cette population commerçante enrichie par le mouvement du port et qui ne sait qu'attendre du régime nouveau. Très nerveuse, la jeune souveraine ne peut retenir ses larmes. N'importe ! le cortège se met en marche. Heureusement qu'à Orizaba la fâcheuse atmosphère de froideur se dissipe. Bien que la ville ait été signalée au couple nouveau débarqué comme l'une des plus républicaines du jeune empire, il s'y voit accueilli par les chaleureuses acclamations d'une foule bruyante, agitée et infiniment pittoresque dans la bigarrure de ses vêtements. Il y a

là un grand nombre d'Indiens et parmi eux de magnifiques envoyés des tribus de l'intérieur en costumes aztèques, vêtus de la veste de peau brodée d'argent, du large pantalon de calicot blanc descendant au genou, chaussés de cuir, coiffés du *sombrero* immense sous lequel des boucles d'or pendent à leurs oreilles, armés du *machete* engaîné à la large ceinture de cuir. Un de leurs chefs offrit à l'Impératrice une bague ornée de gros diamants qui passait pour une relique de Montézuma. Un commerçant français établi dans la ville ne craignit pas d'adresser à Maximilien une apostrophe rimée. Elle se terminait par ce vers significatif :

L'Indien fera de vous Maximilien le Grand.

Il y avait là le reflet d'une tradition populaire. « Chez les Indiens, écrit le lieutenant colonel Bressonnet, existe une vieille croyance acceptée par tous avec la foi la plus vive, d'après laquelle ils n'auraient été soumis par les Espagnols et privés de leur liberté et de leurs biens que pour avoir été idolâtres, mais, d'après laquelle aussi, ils étaient assurés qu'après avoir souffert pendant de longues années, ils seraient délivrés et rendus à une vie meilleure par un prince aux cheveux blonds qui viendrait d'Orient. » Que Maximilien n'a-t-il tiré de cette croyance l'utile et généreux parti qui s'offrait à son initiative ! En relevant le rang social de l'Indien, en s'appuyant sur lui, il eût sans doute créé une classe forte, unie, laborieuse, qui lui eût prêté l'aide et le dévouement vainement cherchés ailleurs [1].

Puis ce furent de nouvelles étapes : Xenaca, Puebla, Cholula, enfin Mexico. L'entrée solennelle s'y fit le 12 juin, au milieu des lanciers mexicains du colonel

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique*.

Lopez qui devait jouer un rôle si tristement décisif dans la vie de Maximilien et entre les rangs de nos chasseurs d'Afrique et de nos hussards. Le général Bazaine et le général Neigre, suivis d'un nombreux état-major, avaient pris place dans le cortège ainsi que soixante voitures d'apparat portant les dignitaires de la Cour et les hauts fonctionnaires de l'empire. D'enthousiastes acclamations, des témoignages d'affection de toutes sortes allumèrent les plus radieuses espérances dans le cœur des souverains. Cléricaux, réactionnaires, libéraux, la ville tout entière prit part aux fêtes qui se succédèrent pendant quinze jours. Puis vint la cérémonie du sacre par Mgr Labastida, archevêque de Mexico. Il semblait bien que le pays et ceux qui venaient y régner étaient en train de se donner l'un à l'autre. Qu'avait-on à redouter de cet homme hâtant sa fuite vers les solitudes de Chihuahua, de ce rusé et tenace politique qui tenait de sa double origine l'intelligence du Blanc et la patience de l'Indien, l'ancien président élu de la République mexicaine, Benito Juarez ?

Un pays ruiné par la guerre, sans voies de communication, sans écoles, une terre à demi sauvage où le brigandage régnait en maître, voilà ce que trouva Maximilien en visitant son nouvel empire. Tous ses efforts tendirent à le relever. Il accorda des concessions de chemins de fer, créa de nombreux établissements d'instruction, s'occupa d'améliorer l'agriculture et traça lui-même le plan d'une grande ville industrielle et commerciale qu'il voulait bâtir sur le golfe du Mexique et à laquelle il avait déjà donné le nom de Miramar. L'Impératrice se montrait pour lui une collaboratrice habile et dévouée et plus d'un rapport envoyé en Europe sortait de sa plume. Malheureusement, malgré la conquête apparente et l'occupation de nos troupes, le Mexique était loin d'être pacifié. Un mot brutal, trivial du prince Napoléon définissait à merveille la situation :

— On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus[1].

La force qui fonde les empires n'a pas le pouvoir de les faire durer. Pendant que le couple impérial s'adonnait à ses travaux de progrès et de paix, les rangs des juaristes se mirent à grossir, les guerillas montrèrent plus d'audace. En outre, de très sérieux dissentiments éclatèrent entre le commandant en chef du corps français, le maréchal Bazaine, et les souverains mexicains. Se posant en représentant direct de Napoléon III, il avait pris vis-à-vis d'eux une attitude choquante, se refusait aux concessions nécessaires, ne montrait pas la souplesse diplomatique qu'il aurait dû se fixer comme règle. Des questions de préséance et de protocole froissèrent légitimement l'Empereur et l'Impératrice qui s'en plaignirent. A l'égard de la politique à appliquer aux révoltés, on était loin d'être en communion d'idées au quartier général français et au palais impérial de Chapultepec. Tandis que Maximilien faisait grâce, Bazaine multipliait les ordres de fusiller. Enfin, le second parvint à arracher au premier une ordonnance enjoignant de punir de mort tout rebelle pris les armes à la main. Hélas! c'était son propre arrêt de mort que Maximilien venait de signer ainsi.

Ce qui rendait encore plus critique la situation, c'est que l'occupation française allait bientôt toucher à son terme. On n'avait pas encore organisé d'armée nationale solide et suffisamment nombreuse. A tort, Maximilien n'avait pas écouté les instances de Napoléon III en vue de la création d'une forte légion étrangère, ouverte aux volontaires de toutes les nationalités servant sous le drapeau mexicain. Il avait préféré imiter maladroitement les régiments suisses des anciens rois de France en faisant lever en Europe une légion

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

belge et une légion autrichienne. Cette dernière se composait en grande partie de condamnés politiques hongrois auxquels on avait promis leur grâce moyennant quelques années de service passées auprès de Maximilien. Elle était commandée par un magnifique soldat, le colonel Kodolisch, aventurier de haut vol qui avait fait la guerre sous tous les climats. Si braves que



Hussards hongrois au service de Maximilien.
D'après une aquarelle du capitaine Lahalle.

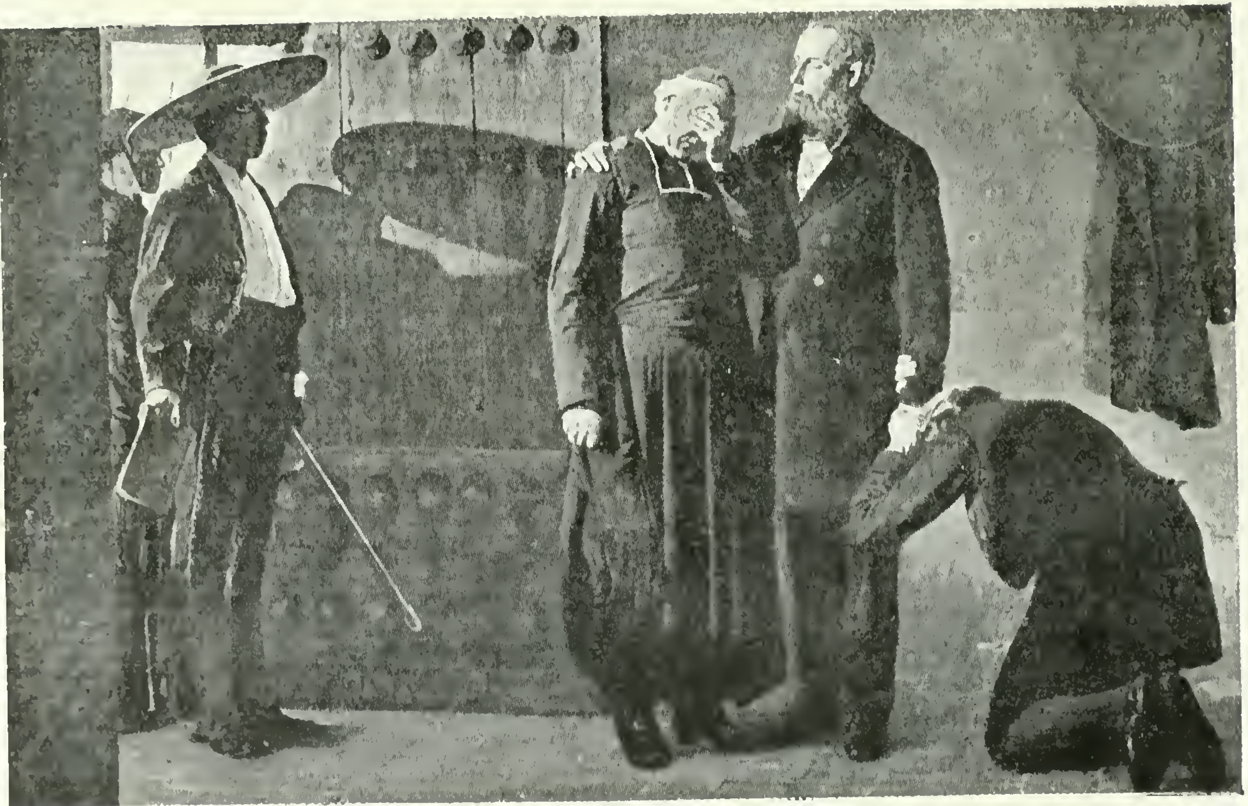
fussent ces troupes européennes, elles dénaturaient l'institution de la légion étrangère telle que nous la comprenons en France, en constituant des corps distincts, rivaux, à n'employer que séparément et en donnant à leur empereur l'air d'un prince étranger occupant par la force le trône du Mexique [1].

Les Français une fois rembarqués pour l'Europe, que ferait-on, que deviendrait-on ? Cette question angoissait l'impératrice Charlotte. Ne pouvait-on, du moins,

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique.*

essayer de gagner du temps? Au mois de juillet 1866, l'engagement pris par Napoléon III de laisser un corps d'occupation au Mexique est à la veille d'expirer. Les graves complications survenues dans l'Europe centrale permettront-elles de nouveaux sacrifices? Les lettres du maréchal Randon, ministre de la Guerre au maréchal Bazaine, en exposant la nouvelle situation, ne laissent guère d'espoir sur ce point. Cependant, Maximilien estime qu'un an suffirait au général comte de Thun pour former, avec l'aide de l'armée française, l'effectif national et étranger de 30.000 hommes jugé nécessaire à la défense du trône. L'évacuation complète et définitive ne peut-elle donc être retardée d'un an? Questionné par Maximilien, Bazaine répondit d'une façon vague et lui laissa une lueur d'espoir, en lui disant de sa propre autorité qu'une fois les corps étrangers dissous, Napoléon III maintiendrait peut-être ses troupes au Mexique. « On ne pouvait, ajoutait-il, laisser tomber l'empire dans les mains de Juarez. » Mais la souveraine ne prit pas confiance. Elle haïssait Bazaine et l'accusait sans cesse de manœuvres secrètes et de dissimulation.

A cette question militaire, et étroitement liée avec elle, se rattachait une question de finance terriblement alarmante. Le malheureux empire mexicain était la proie du déficit. Vers qui se tourner pour obtenir des hommes, de l'argent? Un nom s'imposait : celui de l'empereur des Français. Mais n'était-ce pas folie d'attendre au Mexique les résolutions de son gouvernement? Faible, malade, Maximilien demeurait dans l'irrésolution. Charlotte se décida avec cette énergie virile dont elle avait déjà donné plus d'une preuve. Plus de plénipotentiaires, plus de courriers, plus de notes : elle allait partir, aller à Paris, voir Napoléon III, le raisonner, le prier, le supplier, obtenir de lui qu'il n'abandonnât pas son œuvre.



Derniers moments de l'empereur Maximilien

D'après le tableau de Jean-Paul Laurens

Appartient à M. Firmin Rainbeaux

— Je réussirai à sauver notre barque ! s'écria-t-elle.

Reprenant espoir, Maximilien adopta cette idée avec empressement et bientôt tout fut préparé pour un prompt départ.

II

Plus difficile qu'on ne pense, ce départ de souveraine, car il s'agit de ne pas éveiller la défiance de Bazaine et cela d'autant moins que la voyageuse emporte un long mémoire rédigé par Maximilien qui n'est, du commencement à la fin, qu'un acte d'accusation contre le maréchal. On décide que l'Impératrice va visiter le Yucatan. Des fêtes et des réceptions y sont commandées, puis, brusquement, sans la moindre communication officielle, Charlotte vient s'embarquer à la Vera-Cruz à bord du paquebot de la Compagnie transatlantique *l'Impératrice Eugénie*. Elle est pâle, nerveuse, comme dévorée d'impatience, sans rien perdre cependant de son air habituel de majesté. Ses yeux brillent d'un éclat extraordinaire et s'efforcent à une expression d'enjouement. L'ancre est levée... Dans des flots de fumée le bâtiment s'éloigne, tandis qu'à l'arrière Charlotte agite son mouchoir, jetant à Maximilien, au Mexique, non point, comme elle le croit, un « au revoir » mais un suprême adieu.

Tandis que, le cœur plein d'espérance, elle vogue vers la France, accompagnée du comte et de la comtesse del Barrio, du comte de Bombelles et du docteur Semeleder, une agitation de mécontentement et de dépit règne à Puebla. Prévenus au dernier moment de ce changement de programme, les autorités et les populations du Yucatan se montrent profondément vexées. Mais c'est en Bazaine que gronde l'irritation la plus vive. Outré qu'un tel projet ait pu être conçu et exécuté sans son avis, il

lance à la poursuite de l'Impératrice le croiseur français en station à la Vera-Cruz. Mais elle a une avance de huit heures. Le bâtiment qui la porte file trois nœuds de plus que le croiseur et elle a promis, en guise de stimulant, une récompense vraiment princière à l'équipage. La chasse au paquebot restera infructueuse.

Durant la traversée, Charlotte se montra sombre et taciturne. Et quelle nouvelle l'attend, le 8 août, au débarcadère de Saint-Nazaire : Sadowa ! Puis, c'est une série fâcheuse de petits incidents insignifiants. A Nantes, les officiers chargés de la recevoir et de lui faire cortège vont l'attendre à la gare d'Orléans au lieu de se rendre à la gare Montparnasse. La voyageuse en est réduite à prendre un simple fiacre. A Paris, autre déception : elle pensait être conduite aux Tuileries, on la mena au Grand-Hôtel. Occasionnés par des malentendus ou des retards dans les ordres, des froissements de ce genre la piquèrent douloureusement. Une agitation fébrile s'était emparée d'elle. Dès cet instant, ceux qui l'accompagnaient remarquèrent un changement dans son regard, dans sa voix. « Elle tremble comme la feuille, écrit la comtesse del Barrio, et l'expression de ses traits s'est modifiée. L'ancienne et douce caresse des yeux est éteinte, elle ne reparaîtra plus à aucun moment. Il y a en elle quelque chose d'affaissé, mais en même temps de cassant et de rude. Sa voix n'a plus cette netteté métallique, ce timbre sonore et velouté à la fois qui la faisait reconnaître entre beaucoup d'autres. Elle est devenue dure, rauque [1]. »

Pressée d'effacer les premières impressions fâcheuses, l'impératrice Eugénie accourut au Grand-Hôtel dès le lendemain et déploya auprès de la nouvelle arrivée

1. Souvenirs de la comtesse del Barrio recueillis par le baron de Malortie. *Here, there and every where*, Ward Dornney London. Voir aussi l'article de M. Auguste Villemard, *Revue générale*, Bruxelles, mars 1903.

toute son amabilité, toute sa grâce. Sans attaquer la question politique, Charlotte se plaignit du maréchal Bazaine « trop occupé, dit-elle, de sa jeune femme ». Après avoir reçu cette visite, elle se sentit tellement lasse, épuisée, qu'elle se coucha sans rien prendre, malgré les sollicitations de son entourage. Elle pria ses femmes de se retirer et de la laisser seule jusqu'au matin. L'une d'elles qui lui montrait beaucoup de dévouement reconnut les symptômes alarmants déjà constatés chez elle lors de la mort de son père, le roi Léopold : lividité de morte, membres plus froids que le marbre et parcourus par des frissons, farouche besoin de solitude. La malheureuse souveraine passe sa nuit dans les larmes. Elle s'angoisse de l'indifférence des Tuileries qu'elle prend pour un affront. Que va devenir sa mission dont le prologue se présente de si mauvais augure ? Dans quel état sera-t-elle pour exposer ses vœux, faire entendre ses supplications, triompher des préventions de Napoléon III ?

Sur le rôle politique de celui-ci on lui a déjà entendu émettre des idées assez librement exprimées. Le lendemain, pas de nouvelles des Tuileries ! Continuant à trouver qu'on ne l'entoure pas assez d'égards du côté de la Cour, Charlotte se laisse aller devant sa dame d'honneur à traiter le souverain français d' « aventurier », à déclarer qu'il n'est « pas né »... Elle montre un peu moins d'âpreté au sujet de l'impératrice Eugénie qu'elle trouve « faite et tournée comme une fée ». L'orgueil de race se dessine impérieusement. Toute une journée se passe avec des alternatives d'impatience, de découragement, de renaissance à l'espoir. Heureusement arrive une lettre de M. Mora, ministre du Mexique à Paris, annonçant que l'entrevue avec Napoléon III est fixée au lendemain. Enfin ! Il n'y avait, d'ailleurs, pas lieu d'accuser l'Empereur d'incorrection ou de négligence. Il ne savait rien *officiellement* de l'arrivée inopinée de l'impé-

ratrice Charlotte dont il pouvait justement se montrer mécontent. Aucune démarche n'avait été faite avant la veille par le ministre mexicain pour obtenir une entrevue, une réception, une reconnaissance protocolaire quelconque d'une présence souveraine.

Le lendemain, le vicomte de Laferrière, premier chambellan, vient de la part de Leurs Majestés inviter l'épouse de Maximilien à déjeuner à Saint-Cloud. Il semble que son état de fatigue cérébrale la dispose à trouver tout mal intentionné, car elle se froisse de ce que l'invitation n'est pas accompagnée d'un message personnel de l'Empereur. Est-ce une subite manie de la persécution qui va succéder au petit accès de manie des grandeurs de la veille? Elle refuse le déjeuner mais annonce qu'elle se rendra néanmoins à Saint-Cloud. En effet, on l'y vit arriver vers trois heures. Introduite de suite en présence des souverains français, elle trouva auprès d'eux l'accueil le plus affable et le plus bienveillant. Napoléon III, malade, retenu à la chambre par les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter, avait tenu à la recevoir en personne.

Au début de l'entrevue se plaça un incident étrange, prélude des scènes déchirantes qui allaient bientôt éclater. C'était l'heure où l'impératrice Charlotte avait l'habitude de prendre de l'orangeade. La comtesse del Barrio, ne l'oubliant pas, pria la demoiselle d'honneur de l'impératrice Eugénie, Mlle Bouvet, d'en faire porter de toute préparée sur un plateau. Un maître d'hôtel s'acquitta de ce service, puis la souveraine française tendit un verre plein à sa visiteuse... Mais soudain, elle demeura interdite. L'impératrice Charlotte la regardait fixement, d'un air angoissé, hésitant à prendre le verre. Enfin, elle le saisit, le tint un instant éloigné de ses lèvres, puis le but d'un trait. Dans sa cervelle, que d'effrayantes ténèbres commençaient à envahir, venait d'apparaître la hantise du poison.

L'entretien entre la souveraine étrangère et le couple impérial français dura près de deux heures. Ce furent deux terribles heures de lutte, d'argumentation passionnée, de résistance pénible et douloureuse. La solliciteuse couronnée déploya toute son éloquence, tout



L'Impératrice Charlotte.

son courage pour persuader l'Empereur, obtenir des délais pour le rappel des troupes, trouver de nouveaux moyens de crédit. Hélas! la résolution de son interlocuteur était bien prise de façon immuable, indéracinable. La pauvre femme se heurtait à l'impossible. Certes, il en coûtait à Napoléon III d'abandonner l'allié qu'il avait si largement aidé à monter sur ce trône dangereux, de résister à des supplications presque agenouillées,

à des larmes, à des sanglots. Une seule réponse était possible, maintes fois déjà adressée à Mexico : il fallait à tout prix que Maximilien renonçât à son entreprise chaque jour plus étroitement tissée de périls, et qu'il revînt en Europe.

Renonçant aux adresses de la diplomatie, l'Empereur parle à plein cœur, expliquant qu'il est des cas de force majeure, qu'il doit penser avant tout aux intérêts de son pays, que le moment est venu où la France a besoin de toutes ses ressources et qu'il ne peut en sacrifier aucune, même dans l'intérêt de ceux qui lui sont chers. Les prières se font plus puissantes, l'insistance plus tenace, plus déchirante. Puis l'orage éclate à propos de Bazaine. Après les larmes, les imprécations et les menaces. La douloureuse ambassadrice de Maximilien semblait en proie à un véritable délire d'exaspération. La fureur de son désespoir la monta jusqu'à l'insulte et, si nous en croyons la comtesse del Barrio qui se trouvait dans la pièce voisine, elle s'écria alors avec une extrême violence :

— Comment ai-je pu oublier qui je suis et qui vous êtes ! J'aurais dû me souvenir que le sang des Bourbons coule dans mes veines et ne pas disgracier ma race et ma personne, en m'humiliant devant un Bonaparte, en traitant avec un aventurier !

C'en est trop. Les forces de l'infortunée mendiante de secours ne peuvent la soutenir davantage. Une crise de nerfs la tord puis la laisse raide et sans mouvement, en proie à un évanouissement profond, sur le canapé bas où l'a étendue l'Empereur. Bouleversée d'émotion, les yeux pleins de larmes, l'impératrice Eugénie dégrafe le corsage de cette ancienne sœur de puissance en train de se débattre contre la brutale fin de son rêve. Elle humecte ses tempes d'eau de Cologne, la frictionne, puis envoie chercher le docteur Semeleder, tandis qu'elle reste à veiller sur elle avec la comtesse del Barrio.

Des sels finissent par ranimer la malheureuse. Elle reconnaît sa dame d'atours, sourit, lui prend la main, puis, après avoir jeté à l'impératrice Eugénie un regard chargé d'effroi :

— Manuelita, ne me quittez pas ! dit-elle à Mme del Barrio.

Se penchant vers la chaise longue, la souveraine française veut lui offrir un verre d'eau. Le regard de la malade se précise, devient d'une effrayante fixité. Elle repousse violemment le verre dont le contenu inonde la robe de l'impératrice Eugénie.

— Assassins ! crie-t-elle, laissez-moi ! Emportez votre boisson empoisonnée [1] !

Alors, c'est une crise de larmes, suivie d'un second, puis d'un troisième évanouissement et d'une longue torpeur qui pourrait devenir mortelle, si le docteur Semeleder qui vient d'arriver n'avait pour premier soin de réveiller la pauvre Impératrice. Il est urgent qu'elle rentre à Paris et ne voie plus aucun visage étranger. Quel navrant départ de Saint-Cloud ! Les yeux rougis de larmes, le couple impérial regarde, la mort dans l'âme, s'éloigner, au pas des attelages, comme en un cortège funèbre, cette princesse de vingt-six ans dont le charmant visage dit encore jeunesse, beauté, intelligence, et qui, durant une longue existence, va rouler cruellement, au fond de son esprit, son cauchemar d'horreur et de folie.

Au bout de quelques semaines, un peu de calme revint. Quelques jours passés en Suisse dans la solitude semblaient avoir eu une influence heureuse sur l'impératrice Charlotte. Pourtant, jamais elle ne parlait de Maximilien ni du Mexique, et cette lacune effrayait les médecins. Soudain, elle fut prise de l'idée d'aller à Rome demander la bénédiction du Saint-Père. Cruel voyage !

1. Souvenirs de la comtesse del Barrio.

La pauvre femme voit des assassins partout. Pour elle, un garçon d'hôtel devient un émissaire du Juarez, une fille de chambre est reconnue comme une dame mexicaine affiliée au parti républicain, un Anglais sur une terrasse d'hôtel est pris pour Juarez lui-même. A Rome, une détente se produit. Si la parole est toujours brève, les mots rares, le regard s'est adouci. Un rayon d'espoir est-il permis ?

A Rome, elle informe de suite le pape de son arrivée. Celui-ci lui fait dire qu'avant l'audience solennelle, il la recevra en particulier dans sa chapelle privée, après la messe de huit heures. Les voitures du Vatican viennent la chercher avec sa suite. Selon l'étiquette, la comtesse del Barrio porte sur sa tête une mantille. Elle remarque avec stupeur que sa souveraine a mis une capote et lui fait respectueusement remarquer que la mantille est obligatoire. Mais, d'une voix impérieuse, l'épouse de Maximilien se proclame au-dessus de l'étiquette. Après avoir traversé des salons remplis de monde, elle est introduite seule dans la salle où le Saint-Père prend son petit déjeuner après la messe. L'entretien est des plus cordiaux. Pie IX, voyant la visiteuse très abattue, s'efforce de la remonter. Elle semble l'écouter avec intérêt, quand tout à coup, sans que rien fît prévoir un geste aussi extravagant, elle plonge trois doigts dans la tasse de chocolat du Pape, en déclarant qu'elle meurt d'inanition, car tout ce qu'on lui sert est empoisonné.

Pie IX a compris. Il se fait apporter du papier, de l'encre, et, sans quitter son ton paternel et doux, il trace une note pour le cardinal Antonelli, le priant de venir aussitôt avec deux médecins habillés en camerlingues, pour ne pas effrayer la malheureuse démente. Une idée fixe vient de la prendre et de s'ancrer dans sa cervelle, sans qu'on puisse l'en arracher : elle ne veut plus quitter le Vatican, de peur des assassins. Com-

ment éviter une crise ? Le souverain pontife se plie à ses exigences et fait servir pour elle et sa suite un déjeuner que préside le cardinal Antonelli. Après le repas on passe dans la bibliothèque, mais là on se heurte de nouveau à l'inébranlable résolution de l'Impératrice de ne pas quitter le palais. Elle annonce même qu'elle y passera la nuit, car « elle est au-dessus des usages reçus et c'est pour le Vatican un honneur de donner asile à une souveraine persécutée ». Une femme la nuit au Vatican, dans les appartements du Saint-Père ! Pourtant, dans la crainte d'un accès de colère qui pourrait être redoutable, celui-ci accorde l'autorisation et deux lits sont apportés dans la bibliothèque, l'un pour la souveraine, l'autre pour la comtesse del Barrio.

Une telle situation ne pouvait s'éterniser. Qu'imaginer, que combiner pour faire partir de bonne grâce la malheureuse princesse terrifiée par ses visions d'empoisonnement ? On décida qu'une députation composée de la Mère supérieure et de deux sœurs du couvent de Saint-Vincent de Paul viendrait la prier de visiter leur nouvel établissement bâti pour les enfants pauvres et d'assister au repas de ceux-ci. Les religieuses s'étant acquittées de leur rôle, elle accepte, charmée, et monte aussitôt en voiture pour se rendre au monastère. Derrière ses murs, elle se trouve soudain en confiance, sourit aux enfants, se sent pénétrée de fierté et de joie devant les honneurs qui lui sont rendus. Le cardinal secrétaire des Rites est venu la saluer. La lucidité de la réponse qu'elle lui adresse étonne chacun. La visite des dortoirs, des salles de travail, de l'infirmerie se poursuit paisiblement.

Puis, l'Impératrice demande à voir les cuisines. Hélas ! pourquoi faut-il que là un détail infime vienne malencontreusement tout bouleverser et déchaîner de façon décisive, pour jamais, le spectre tremblant et hagard de la folie ? La sœur chargée du gouvernement des cuisines

a eu l'idée de faire goûter à la visiteuse le ragoût qui est en train de cuire dans d'énormes marmites. Elle lui en a servi une portion dans une assiette, en lui remettant un couvert. Stupeur soudaine dans l'assistance. Après avoir pris l'assiette, l'Impératrice la repousse violemment avec un sursaut d'effroi. Autour d'elle, elle jette des regards effrayants, puis elle montre à la comtesse del Barrio le couteau qu'on vient de lui remettre sur la lame duquel elle désigne une petite tache de rouille :

— Regardez ! Voyez le poison, là ! Ils ont oublié d'essuyer le couteau !

Alors, c'est l'atroce dénouement, le calvaire s'achevant dans l'horreur et le complet désastre de la raison. Emmenée en voiture, Charlotte l'emplit de ses cris, déchire les stores et il faut plusieurs hommes pour l'arracher aux coussins de la voiture et la porter dans sa chambre d'hôtel. Une crise de fureur l'a prise, la possède invinciblement et il faut en arriver à la camisole de force. « Le souvenir de ces terribles scènes, écrira plus tard la comtesse del Barrio, hante mes pensées et mes nuits, en chassant souvent le sommeil [1]. »

Depuis lors, recluse au château de Tervueren, celle qui fut impératrice du Mexique achève sa crucifiante existence dans une nuit de l'âme que n'éclairent aucunes lueurs. Quel infini de misère sur cette tête charmante, sur ce cœur tendre et vaillant dont la trempe, pourtant forte, ne put résister aux assauts trop meurtriers de l'existence ! Quelle expiation démesurée aussi pour l'orgueil d'avoir préféré un illusoire empire dans les savanes du nouveau monde aux ombrages parfumés et aux vagues berceuses de rêves de Miramar !

1. Souvenirs de la comtesse del Barrio.

III

Pendant ce temps, par delà les mers, un homme luttait désespérément, lui aussi, contre l'étreinte tous les jours plus étouffante de la destinée. Maximilien se débattait au milieu de difficultés et de périls dont il ne pouvait plus se rendre maître. La folie de sa femme bien-aimée fut un coup encore plus violent qui le laissa sans force. Il resta enfermé dans son palais de Chapultepec, et les malaises presque constants dont il souffrait déjà depuis longtemps s'aggravèrent considérablement. Devant sa situation désespérée, le gouvernement français avait essayé à plusieurs reprises de l'amener à abdiquer. Napoléon III avait envoyé au Mexique dans ce but son aide de camp le général Castelnau, chargé en même temps de surveiller les agissements de Bazaine qui inspiraient à Paris la méfiance la mieux fondée[1]. Mais

1. Le général Castelnau écrivait de Mexico au lieutenant-colonel de Galliffet :

« Vous connaissez ma mission, mon cher ami, vous savez quels sont mes pouvoirs. J'ai hésité longtemps, mais il y a tant de duplicité dans la conduite politique du maréchal que je suis presque décidé à agir, à le relever de son commandement, à lui signifier l'ordre de rentrer sans délai en France, où il devra justifier sa conduite. J'ai dans mon portefeuille une lettre de commandement pour le général Douay. Mais je ne veux pas agir avec précipitation. J'ai confiance dans votre jugement ; donnez-moi à ce sujet votre avis, le porteur de cette lettre me remettra votre réponse. »

Cette réponse de Galliffet, la voici :

« Non, mon général, non, ce serait une bien grosse atteinte à la dignité du maréchalat. Le maréchal Bazaine n'en a plus que pour quelques mois. C'est lui qui dirigera notre retraite que les événements peuvent rendre difficile. N'oubliez pas qu'il a l'entière confiance de l'armée. Malgré son mérite, le général Douay n'offre pas des garanties aussi indiscutables. »

Trente ans après, le général de Galliffet ajoutait :

« Depuis, je me suis dit souvent que j'avais eu tort. Relevé avec éclat de son commandement et traduit devant un conseil de guerre, Bazaine aurait perdu toute chance d'un grand commandement et... nous n'aurions peut-être pas perdu Metz ! »

Maximilien avait répondu sans se laisser ébranler.

— Je ne me fais pas illusion, mais je resterai à ma place. A l'heure du danger, un Habsbourg n'abandonne pas son poste.

Ce qu'il voulait, c'était sauver sa dignité, revenir en Europe comme un empereur et non comme un fugitif, et déposer la couronne de sa propre volonté. Certains indices semblaient annoncer son départ prochain, notamment la présence à la Vera-Cruz d'une frégate autrichienne, le *Dandolo*. L'Empereur fut sur le point de la rejoindre, mais plusieurs de ses généraux et des membres influents du parti conservateur le détournèrent de cette idée en lui promettant des hommes et de l'argent. Fatal conseil, promesses trompeuses. Bientôt, le départ des troupes françaises laissa le champ libre aux partisans de Juarez. Élargissant chaque jour le terrain davantage autour de son ancienne citadelle si précaire de Chihuahua, l'ancien président, reprenant ses pouvoirs, fit des progrès foudroyants. Les juaristes furent bientôt prêts à mettre le siège devant la capitale.

— Je veux épargner cette épreuve à la ville, dit Maximilien.

Et il se retira à Queretaro où les généraux Miramon, Mendez, Castillo, Mejia, Avellano et le prince de Salm-Salm avaient réuni une petite armée de huit mille hommes. Il ne tarda pas à se voir investi. Pendant les soixante-dix jours que dura le siège, il partagea les fatigues et les privations des simples soldats, se nourrissant comme eux de viande et refusant l'ordinaire plus confortable des officiers. Il exposait sa personne plus qu'aucun de ses hommes et on le voyait souvent se promener sur les bastions avec la même tranquillité que sur la terrasse de son château. Il lui eût été assez aisé de se frayer un passage avec sa cavalerie, mais il ne voulait pas abandonner ses compagnons d'armes ni davantage capituler. Cependant, les vivres allaient man-

quer. Il fallait se rendre ou sortir les armes à la main. Ce fut ce second parti qui l'emporta. Dans la nuit du 14 mai 1867, les sept mille défenseurs qui restaient à Queretaro s'apprêtèrent à se jeter à travers les lignes ennemies dans la direction de la Vera-Cruz. Par une



Napoléon III et le général Castelnau.
D'après le tableau d'Édouard Detaille.

singulière coïncidence, le général juariste Escobedo avait résolu, de son côté, de donner l'assaut le 15 au matin. Mais ni sortie ni assaut n'eurent lieu, en raison d'une intervention décisive qui se produisit. Trahison, assure-t-on généralement. Exécution docile d'un ordre, affirment quelques-uns qui se disent mieux informés. Voici, en tout cas, le récit d'un témoin oculaire. Le co-

lonel Lopez dont il s'agit avait été comblé de faveurs par l'Empereur et se disait son ami le plus dévoué.

« Le sous-lieutenant d'artillerie Hans commandait une pièce dans le couvent fortifié de la Cruz. Le colonel Lopez vint lui donner l'ordre de faire retirer sa pièce de l'embrasure, il lui en fit ensuite diriger la bouche dans la direction de la Cruz, puis il lui dit qu'un bataillon de l'ennemi était derrière et attendait que le passage fût ouvert pour entrer, car il venait se rendre avec ses armes. Une fois la pièce retirée, les bataillons de *los Supremos Poderes*, commandés par le général Velez, entrèrent, firent prisonniers tous les officiers qui se trouvaient à leur portée et pénétrèrent immédiatement dans l'intérieur du couvent. Ces bataillons furent aussitôt suivis par d'autres troupes, qui furent placées par le colonel Lopez aux tranchées de la Cruz et jusqu'à la place San-Francisco. Lorsque l'Empereur fut prévenu que la Cruz était occupée par l'ennemi, il sortit de sa chambre, accompagné du général Castillo, mais les sentinelles lui barrèrent le passage. Survint alors le colonel libéral Rincon Gallardo qui donna l'ordre de laisser passer, disant :

— Je connais ces messieurs. Ils ne sont pas militaires. Ils peuvent sortir.

« Il les accompagna lui-même jusque de l'autre côté du couvent. En descendant la rue de la Cruz, l'Empereur rencontra le colonel Lopez qui courait à cheval. Il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. Lopez lui répondit :

— Sire, cachez-vous, nous sommes perdus. Je vais voir ce qu'il y a et si je puis réunir quelques hommes pour nous sauver.

« Une fois enfermés à la Cruz, nous apprîmes par les officiers de l'armée libérale que, depuis plus de quinze jours, le colonel Lopez était en correspondance avec le général en chef Mariano Escobedo, que ce dernier avait plusieurs fois reçu l'ordre de Juarez d'abandonner Que-

retaro, mais qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il était en train de traiter avec le colonel Lopez pour l'achat de la place [1]. »

Notre témoin ne met pas un instant en doute la trahison de Lopez. Cependant, d'après des documents récemment mis à jour, le colonel n'aurait fait, en s'entendant avec Escobedo, qu'exécuter les ordres de Maximilien. Dans l'impossibilité de prolonger la résistance, celui-ci aurait voulu éviter ainsi les horreurs d'un dernier assaut. Tel est bien ce qui semble ressortir du récit de Juan de Dios Arias et de celui du docteur Basch. Plus affirmatif encore, Escobedo déclara dans un rapport rédigé peu de temps avant sa mort que Lopez n'avait fait que se conformer fidèlement aux instructions de l'Empereur. Interrogé sur ce point, le Père Soria, confesseur de Maximilien, répondit dans le même sens :

— Le colonel Lopez n'a fait que ce qui lui était commandé.

Enfin, un Mexicain, M. Iglesias, a consacré un plaidoyer nourri à la défense de l'homme qui introduisit l'ennemi dans Queretaro. « La dissertation de M. Iglesias, écrit M. Émile Ollivier, aussi remarquable par la sagacité des aperçus que par la force et la clarté des arguments, a détruit définitivement la légende de la trahison de Lopez [2]. »

Maximilien avait fait arborer auprès de lui un pavillon blanc. Il donna l'ordre de cesser le feu et envoya chercher Escobedo à qui il se rendit en même temps que ses généraux. Le malheureux prince se faisait de singulières illusions et s'imaginait naïvement qu'on allait l'embarquer dans un port et le renvoyer en Europe.

1. Relation du capitaine Schmidt, ex-sergent-major du 1er zouaves, au service de Maximilien, citée par M. PAUL GAULOT (*L'Expédition du Mexique*).

2. ÉMILE OLLIVIER, *L'Empire libéral*, t. X.

Pour faciliter ce dénouement, il avait pris, alors qu'il luttait encore, une mesure vraiment enfantine, en envoyant à Juarez son abdication pour le cas où il succomberait. Prêts à s'armer de toutes les rigueurs, ses ennemis ne tardèrent pas à faire de ce qu'il considérait comme son salut un nouveau chef d'accusation. Dans son interrogatoire, il lui fut reproché d'avoir « abdiqué le faux titre d'empereur en s'y prenant de telle sorte que les effets de cette abdication n'en devraient pas ressortir au moment où il la signait, mais quand il serait vaincu, c'est-à-dire quand il serait obligé de déposer ce titre usurpé, non par un effort de sa volonté, mais par la force des choses ».

Du Cerro de la Campana où il s'était rendu, Maximilien avait été emmené au couvent de la Cruz, puis à celui de Santa-Teresa. La ville semblait morte. Pourtant, sur le parcours d'une prison à l'autre, l'Empereur recueillit plusieurs témoignages de sympathie et de respect. Il avait su se gagner bien des admirations pendant le siège. Malgré la fièvre et la dysenterie qui le minaient, il réagissait de toutes ses forces, surtout dans la pensée de ne pas paraître faible en face de ses ennemis. Le lendemain, il éprouva une profonde tristesse, en apprenant que le brave Mendez, Mendez l'Indien, « vainqueur de cent combats », avait été fusillé par derrière. La férocité des juaristes éclatait en même temps que leur insolence fanfaronne triomphait grossièrement. Qu'on lise plutôt ce passage d'un journal mexicain, *la Sombre de Arteaga* : « La France vient de recevoir une telle leçon que toutes les monarchies, ses sœurs, en sont couvertes de honte ! Le Mexique a donné à l'Europe une leçon de valeur, d'honneur et de progrès ! Le Mexique est la mort des étrangers, nous ne les tolérons qu'à titre de marchands. Ah ! nous avons arraché leurs médailles militaires aux soldats de Magenta et de Solférino, à ces *invincibles zouaves*. Nous



Exécution de Maximilien et de ses généraux Miramon et Mejia

D'après le tableau de Manet

avons enlevé à la France son honneur, sa bonne renommée, sa gloire militaire, ses prétentions à la civilisation ! Nous l'avons forcée à une honteuse fuite. »

Pourtant, quelques sentiments généreux se montrèrent. Des dames de Queretaro protestèrent avec la vaillance du vieux sang espagnol, en se faisant conduire auprès de Maximilien malade et en lui apportant du linge. Le 20 mai, la princesse de Salm-Salm [1] arriva de San-Luis de Potosi où résidait Juarez. Elle annonça que la mort de l'Empereur était inévitable, car on avait décidé de le faire juger conformément à la loi révolutionnaire de 1862 « définissant les crimes contre l'indépendance et la sûreté de la nation ». La courageuse princesse combina un plan d'évasion et mit tout en œuvre pour le faire réussir. Mais les obstacles se dressaient trop difficiles, trop nombreux. Il fallut y renoncer, le désespoir au cœur. Durant ces jours où l'espoir sombrait, les interrogatoires commencèrent, partagés par les généraux Miramon et Mejia considérés comme les complices du vaincu. Celui-ci se défendit âprement et il eut tort, car c'était reconnaître implicitement une juridiction qu'il aurait dû traiter avec plus de dédain, dans l'impossibilité où il se trouvait de sauver sa vie.

Maximilien avait été transporté au couvent de Las Capuchinas. On eut la délicate attention de lui faire passer sa première nuit dans le caveau des morts. Puis sa dernière prison fut une chambre traversée par un paravent derrière lequel il pouvait se retirer. Un factionnaire se tenait devant la porte, un officier devant la fenêtre, des centaines de soldats couchaient dans les galeries, les escaliers, les corridors. Mejia et Miramon occupaient des cellules voisines et pouvaient converser avec le souverain déchu. Tous trois parvinrent à com-

1. Elle était Américaine née de parents français et s'était appelée d'abord Mlle Leclère.

muniquer avec l'extérieur, en cachant des billets dans des cigares. Ce fut en vain. Vainement aussi Maximilien écrivit à Juarez pour s'entretenir avec lui. Le président de la République répondit que San-Luis était trop loin de Queretaro.

Une seule puissance pouvait sauver Maximilien, les États-Unis. Directeur de la politique étrangère, le Sénat américain semble avoir joué un rôle équivoque. Le ministre d'Autriche avait fait de vaines démarches à Washington. On écrivit bien de là à M. Campbell, ministre de l'Union auprès de Juarez, en lui enjoignant de réclamer la vie sauve pour l'Empereur dépossédé. Une correspondance restée secrète fut même échangée à ce sujet. Mais il était visible que M. Campbell craignait pour lui-même le danger. Il partit pour la Nouvelle-Orléans, se contentant d'écrire à Juarez « que les États-Unis verraient avec mécontentement les républicains du Mexique se conduire comme un peuple non civilisé ». On a pu dire avec raison que cette lettre eût suffi pour faire fusiller Maximilien. Ne devait-elle pas exalter jusqu'au délire la faiblesse vaniteuse de ces héros ? C'était pour les *Supremos Poderes*, l'irrésistible tentation de montrer à leurs triomphants partisans, aux vainqueurs de Queretaro, que l'on pouvait résister à tout, même aux Yankees et que l'on allait repousser les États-Unis comme on avait repoussé les puissances coalisées.

Le 13 juin, les débats s'ouvrirent. Le lieu de réunion avait été choisi étrangement : c'était le théâtre d'Iturbide. Outragé de ce choix, Maximilien répondit à l'officier qui vint le chercher :

— Je n'irai pas. Je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici pour me donner en spectacle dans un théâtre.

Il invoqua son état de santé. Le commissaire du gouvernement se transporta au couvent de Las Capuchinas et rapporta qu'en effet Maximilien était trop souffrant

pour assister au procès. Ce procès s'engagea en son absence. Le théâtre était bondé jusqu'au faîte comme pour une représentation gratuite. Les généraux Miramon et Mejia furent traînés sur la scène où siégeait le



L'empereur Maximilien.

tribunal, au centre d'un décor en toile peinte représentant un portique avec une colonnade. Sans l'émotion qui étreignait les cœurs, on aurait pu croire à une parodie judiciaire. Il y eut trois jours de débats au cours desquels les avocats de Maximilien, MM. Ortega et Vasquez, s'employèrent en courageux efforts pour le sauver contre les accusations d'usurpation de pouvoir, d'excitation à la guerre civile et du meurtre de qua-

rante mille libéraux pendus et fusillés à la suite de l'ordonnance du 3 octobre 1865 arrachée par Bazaine.

Il semblait bien que rien ne pouvait plus sauver le vaincu de Queretaro. L'envoyé de la Prusse, le baron Magnus venait d'échouer auprès de Juarez. S'attendant chaque jour au dénouement fatal, Maximilien s'occupait de dicter ses dernières volontés. A ce moment, sans qu'on ait jamais su de quelle manière, une fausse nouvelle lui parvint dans sa prison : l'impératrice Charlotte venait de mourir.

— Un lien de moins qui me rattache à la vie, dit-il à son médecin, le docteur Basch, qui ne le quitta pas pendant les derniers jours.

Cette même pensée lui revint dans un post-scriptum au baron de Lago :

« J'apprends à l'instant que ma pauvre femme est délivrée de ses peines. Cette nouvelle, tout en brisant mon cœur, est cependant pour moi une nouvelle consolation. »

Le 15 juin, au matin, le général Escobedo se présenta dans la prison de Maximilien, tenant en main le jugement de la cour. L'empereur lui en ayant demandé lecture, il apprit qu'il était condamné à mort ainsi que ses deux généraux Miramon et Mejia.

— C'est bien, fit-il avec l'air doux et calme qui lui était habituel. La loi du 3 octobre 1865 était faite contre des brigands et ce jugement est fait par des assassins.

— Misérable ! murmura Escobedo en portant la main à son revolver.

Puis, se ravisant :

— Le condamné a le droit de maudire ses juges.

L'exécution était fixée au lendemain, mais alors commencèrent d'accablants contre-ordres, d'affreuses tortures morales, de lancinants coups d'aiguillon pour lesquels, à la veille de la mort, la férocité mexicaine sembla s'ingénier à de véritables raffinements. Lorsque,

dans la journée du 16, Maximilien eut reçu la communion avec Miramon et Mejia, il dit au docteur Basch :

— Je puis vous assurer que mourir est plus facile que je ne me l'étais imaginé. Je suis tout à fait prêt.

Puis il ajouta :

— Vous vous rendrez à Vienne pour parler du siège à ma mère, aux miens. Vous leur raconterez mes derniers jours... Dites à ma mère que j'ai rempli mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

Tout à coup, le colonel Palacios pénètre dans la prison, un télégramme à la main. C'est l'ordre de Juarez de renvoyer au 19 l'exécution. « Il jugeait convenable, disait-il, de laisser aux condamnés le temps nécessaire pour régler leurs affaires. »

— C'est dur, fit simplement Maximilien, car j'en avais fini avec le monde [1].

Autre tourment. Il avait demandé que son corps fût embaumé et enterré à l'endroit où devrait reposer sa femme tant chérie. Il lui fut répondu qu'Escobedo traiterait personnellement cette question avec lui, mais qu'au préalable, il lui fallait par écrit faire abandon de son corps au général, le lui léguer. Il ne put contenir une marque d'impatience, la seule.

— C'est vraiment trop fort ! dit-il.

Il écrivit à Escobedo et aussi à Juarez pour le supplier que son sang fût le seul versé, à ses avocats pour les remercier de leur zèle, au capitaine français Pierron [2] pour reconnaître ses bons offices et ceux de ses compatriotes. Les dernières heures approchaient. Un faible doute persistait encore. Quelques-uns espéraient que, dans une haute pensée politique, Juarez ferait grâce. C'était mal connaître son caractère. En condamnant, on

1. Docteur S. Basch, *Maximilien au Mexique, souvenirs de son médecin particulier.*

2. Capitaine de zouaves devenu plus tard commandant de corps d'armée.

atteignait non seulement l'Autriche et la France, mais toutes les puissances dont Maximilien était le parent ou l'allié, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne. Ces alliances représentaient le vrai crime de l'archiduc couronné. La République mexicaine, opinait-on, n'avait pas le droit de se montrer magnanime en face de tant de princes « que les balles destinées à Maximilien pouvaient ainsi humilier tous à la fois ». L'esprit bassement démagogique de Juarez s'exaltait, rayonnait à l'idée de la sensation profonde, indescriptible, qui allait secouer l'Autriche, les Tuileries, tout le vieux monde. Le sauvage sang indo-espagnol bouillonnait de sa victoire sur les vieux Etats et les vieilles couronnes.

Dans la soirée du 18 au 19, Maximilien demanda des ciseaux. On les lui refusa. Il supplia alors le geôlier de couper lui-même une mèche de ses cheveux. Puis, l'opération faite, il écrivit à sa chère femme qui, malgré le bruit qui lui avait été apporté, vivait peut-être encore, pensait-il et par delà l'océan envoyait vers lui toutes ses pensées, tous ses espoirs. Avec quel poignant accent il exhale vers elle la souffrance de toute sa vie :

« Ma bien-aimée Charlotte, si Dieu permet que tu guérisses un jour et que tu lises ces lignes, tu apprendras la cruauté du sort qui n'a cessé de me poursuivre depuis ton départ pour l'Europe. Tu as emporté avec toi mon bonheur et mon âme. Tant d'événements, hélas ! tant de catastrophes inattendues et imméritées m'ont accablé que je n'ai plus d'espérance au cœur et que j'attends la mort comme un ange de délivrance. Je meurs sans agonie. Je tomberai avec gloire, comme un soldat, comme un roi vaincu... Si tu n'as pas la force de supporter tant de souffrances, si bientôt Dieu te réunit à moi, je bénirai sa main paternelle et divine qui nous a si rudement frappés. Adieu ! adieu !

« Ton pauvre Max. »

Il baise cette lettre et y enferme la boucle soyeuse et blonde. Puis à neuf heures, il se couche. Il est à peine au lit depuis une heure qu'un envoyé d'Escobedo vient parler à ce vivant de son embaumement et lui annoncer que ses désirs sur ce point seront exécutés. Après avoir lu *l'Imitation*, il souffle sa bougie et s'endort. Mais le supplice mexicain n'est pas terminé. A onze heures et demie, on entre de nouveau dans la prison. Tout joyeux, le docteur Basch se lève, espérant que c'est la grâce qui arrive. Non, tout simplement Escobedo qui vient souhaiter le bonsoir. A trois heures et demie, le condamné se réveille, puis il entend la messe, se confesse et déjeune avec ses deux compagnons de supplice. A six heures et demie, quand le colonel Palacios vient les chercher, tous trois sont prêts. L'Empereur a remis à Basch son alliance et son scapulaire, en le priant de les donner à sa mère. En arrivant au seuil de la prison, il regarde autour de lui, au-dessus de lui, tout ce qu'il peut embrasser de cette terre qu'il va quitter et dont son âme de poète goûtait les charmes et la parure.

— Quel beau ciel ! dit-il à l'avocat Ortega. C'est ainsi que je le désirais pour le jour de ma mort.

Peut-être son esprit se reporta-t-il alors vers les murmurants feuillages et le liquide horizon d'azur de Miramar. Mais les minutes passaient rapides. Chacun des condamnés monta en voiture avec un prêtre, et le lugubre cortège se mit en marche. L'exécution devait avoir lieu au Cerro de la Campana, pic assez élevé, à l'endroit même où Maximilien s'était rendu le mois précédent. La ville était déserte et muette, toutes les troupes se trouvaient sous les armes. Soudain, durant cette route longue et cruelle, des cris affreux s'élevèrent au milieu du silence solennel et funèbre. C'était la femme de Mejia, échevelée, la mine égarée, son enfant suspendu au sein, qui suivait le cortège, s'attachait aux roues de la voiture emmenant son mari, et faisait retentir l'air frais

du matin de ses effrayants cris de « grâce ! grâce ! ». Malgré tout son courage, le vaillant Indien ne put résister à ce désespoir qui lui prouvait tant d'amour et sa tête s'inclina sur sa poitrine, morne, abattue, vaincue par la souffrance.

Quatre mille hommes, sous les ordres du général Diaz de Leon, formaient le carré autour du Cerro de la Campana. Les trois condamnés descendirent de voiture et allèrent se placer à un mètre devant le peloton du premier bataillon de Nuevo Leon chargé de l'exécution. L'officier qui commandait le peloton s'approcha de Maximilien, lui dit qu'il n'avait pas cherché la triste mission qu'il était obligé de remplir et le supplia de ne pas mourir en le maudissant.

— Jeune homme, répondit l'Empereur, je vous remercie de votre compassion, mais le devoir du soldat est d'obéir.

A chacun des hommes du peloton il offrit une once d'or, en leur recommandant de bien viser à la poitrine. Puis, après avoir donné à Miramon la place d'honneur à droite, il embrassa les deux généraux en leur disant :

— Nous allons dans un instant nous revoir en l'autre monde.

Puis, promenant son clair regard sur la foule, il prononça d'une voix assurée :

— Je vais mourir pour une cause juste : celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Que mon sang termine les malheurs de ma nouvelle patrie ! Vive le Mexique [1].

La tête haute et fière entre ses deux compagnons, Maximilien a mis les deux mains sur sa poitrine pour indiquer l'endroit où l'on doit tirer. On dit qu'à ce moment on l'entendit murmurer : « Pauvre Charlotte ! » Avec un calme superbe, Miramon lut quelques lignes

1. Paul Gaulot, *L'Expédition du Mexique*.

qu'il avait préparées et dans lesquelles il repoussait avec indignation l'accusation d'avoir trahi sa patrie. Mejia se contenta d'abaisser le crucifix qu'il tenait à la main. L'officier commanda : « Feu ! » Une décharge générale retentit. Fusillés presque à bout portant, les trois condamnés tombèrent en même temps. On dut éteindre le feu qui avait pris à leurs vêtements. Puis, pieusement, audacieusement, sous les yeux mêmes d'Escobedo, une théorie de femmes vêtues de deuil vint tremper ses mouchoirs dans le sang des victimes. Au loin, le glas sonnait à toutes les églises, dans tous les couvents. Les tambours s'étaient tus. Il était environ sept heures [1].

Ainsi mourut ce prince qui avait, les uns après les autres, assisté à la fin cruelle de tous ses rêves. Un peu de son âme poétique sembla revivre quelques jours après, quand on débarqua pour lui à la Vera-Cruz deux mille rossignols achetés en Styrie pour en peupler sa nouvelle patrie. En préférant à ces doux chanteurs des nuits l'aigle mexicaine, un couple jeune, beau, plein d'espérances n'avait trouvé que la folie et la mort. Une grande pensée politique, les efforts réitérés de l'Europe, des sacrifices d'hommes et d'argent, une campagne glorieuse, tant de projets, d'illusions, d'amour, de courage, de dévouement, tout cela n'avait réussi qu'à venir se briser sur la terre sanglante de Queretaro.

1. Docteur J. Basch, *Maximilien au Mexique, souvenirs de son médecin particulier.* — Charles d'Héricault, *Maximilien et le Mexique.* — La nouvelle de l'exécution de Maximilien parvint à Paris le jour même de l'inauguration de l'Exposition universelle. Elle y produisit la plus lugubre impression.

CHAPITRE IV

LES SALONS — LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

I — « La bonne Mme Ancelot ». — Le salon des oiseaux. — Mme Mélanie Waldor. — Chez la comtesse Chodsko. — La comtesse d'Agoult. — Un salon démocrate. — Mme La Messine. — Wagner chez la comtesse de Charnacé. — Le salon politique de Mme Adam. — La présentation de Gambetta. — Le salon du prince Napoléon. — Chez M. de Nieuwerkerke.
II — Les débuts de la princesse Mathilde. — Son portrait. — L'hôtel de la rue de Courcelles. — Un salon éclectique. — Un dîner chez la princesse. — Son goût pour les arts. — Mélophobie. — Un tour de peintre. — Les boutades de la princesse. — Saint-Gratien. — Les artistes en villégiature. — La princesse et ses amis. — L'élève de Sainte-Beuve. — Le drapeau vivant.

I

Nous n'avons, pour ainsi dire, plus de salons, au sens où on l'entendait jadis, c'est-à-dire d'une cour d'intelligence, d'esprit et de conversation. Cette dernière semble aujourd'hui une personne d'âge que l'on néglige. On ne va plus dans le monde pour causer, parce qu'on n'a plus le temps et qu'on ne sait plus. Les habitués au verbe captivant, les ténors de devant la cheminée s'en sont allés avec les vieilles traditions et avec les dernières

Arthénices qui s'éteignent sans susciter de remplaçantes. Plus heureux, le Second empire connut des salons à l'universelle vogue. Au lendemain du romantisme, à une époque d'ardentes luttes politiques, littéraires, artistiques, il était aisé à des femmes unissant la grâce accueillante à la haute culture, de réunir autour d'elles un cercle d'hommes d'élite, de Parisiennes averties et d'en faire, sous leurs couleurs, la courtoise citadelle d'un parti, d'un idéal, d'une doctrine. Glissons-nous dans les plus notoires de ces foyers hospitaliers où, suivant l'exemple légué par les deux siècles précédents, le talent et le savoir se soumettaient au sceptre d'Ève.

Il existait encore un salon classique, d'après la vénérable conception de 1830, un salon où Chateaubriand avait été dieu et même Casimir Delavigne quelque peu prophète. C'était celui de Mme Ancelot. Il conservait son aspect aimablement compassé, son ton gentiment bénin et désuet derrière les murs d'un vieil hôtel silencieux de la rue Saint-Guillaume, aux hautes fenêtres de balcons toujours closes de leurs volets, à la porte jamais ouverte. Malgré cet extérieur austère, le salon était loin de dégager de la tristesse, car il était tout gazouillant de chants d'oiseaux. Tout autour de ses murs, des cages s'entassaient comme à la devanture des oiseliers du quai. La maîtresse du logis chérissait fort ces petits hôtes familiers et elle apparaissait comme leur bonne fée dans le portrait que le baron Gérard avait fait d'elle en muse et qui charmait les regards à la place d'honneur. Un peu démodé, ce portrait, datant de 1823, quand Paris applaudissait une pièce de la muse : *Marie ou les Trois époques*. Depuis lors, elle était devenue une petite vieille rondelette et ridée « comme une pomme rose[1] », au sourire toujours en

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*.

éveil, à la voix douce. On la voyait toujours vêtue de blanc, comme une jeune héroïne du vicomte d'Arlincourt. Non contente de la plume, sa main avait encore tenu le pinceau. Sur la tapisserie du salon, entre les plumages diaprés et voletants des petits oiseaux, on se montrait des portraits peints par elle, Rachel notamment qui venait souvent ici débiter des stances, et d'autres personnages ayant jadis tenu rôle de discuteur, de diseur ou de comédien dans ce monde minuscule.

Au milieu du second Empire, « la bonne Mme Ancelot » recevait encore de nombreux fidèles. C'étaient M. Patin, professeur en Sorbonne, petit homme aux cheveux blancs frisottés; Viennet, le fabuliste voltairien, long et maigre comme un héron ; Alfred de Vigny, auquel ses longs cheveux éplorés, trop longs pour sa petite taille, donnaient un air d'archange vieillot et précieux. Il légua en mourant sa perruche qu'il affectionnait beaucoup à la douce hôtesse de la rue Saint-Guillaume. Elle compléta l'oisellerie sur un perchoir verni où les habitués la bourraient de friandises. On l'avait surnommé Éloa « à cause de son grand nez et de son œil mystique [1] ». On rencontrait là aussi Lachaud, l'avocat célèbre, belle tête de romain grasse et glabre, et sa femme, la fille de Mme Ancelot, mélancolique et silencieuse; les poètes Octave Lacroix, Emmanuel des Essarts, Anaïs Ségalas, élégiaque jeune personne à l'œil noyé d'azur, aux boucles d'or fin, qui disait ses vers d'une belle voix harmonieuse mais sans doute insuffisamment puissante, car cet avis revenait souvent dans la bouche de la maîtresse de maison :

— Plus haut! M. de la Rochejacquelein n'entend pas.

Si nous en croyons Alphonse Daudet, tout à fait à ses débuts, qui fréquentait lui aussi dans cette chambre bleue, d'un bleu un peu éteint, les sourds n'y manquaient

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris.*

pas. Fatale conséquence de l'âge des habitués! Mais il y avait quelqu'un pour les réveiller. C'était un petit homme trapu, le nez en l'air, la face large et épanouie : le chansonnier Gustave Nadaud qui tapait comme un sourd, lui-aussi, sur le piano, pour accompagner sa fameuse chanson des *Deux gendarmes*.

Tout voisin de chez Mme Ancelot, rue du Cherche-Midi, le salon rival de Mme Mélanie Waldor lui disputait ses hôtes. Renouvelant l'aventure de Mme du Deffand avec Mlle de Lespinasse, Mme Mélanie Waldor avait été jadis très liée avec la muse de la rue Saint-Guillaume qui l'avait même un peu lancée. Elle lui avait gardé une amère rancune et son œil flambait, sa bouche se crispait de colère, dès que quelqu'un prononçait le nom honni. Le reste du temps, cette belle personne en cheveux noirs et velours noir, portant déjà le deuil de ses romans et de ses pièces oubliées, se tenait « déroulée sur son divan, défaillante et alanguie, avec des attitudes de cœur brisé [1] ». La rive gauche était alors bien fournie en salons littéraires, car c'était rue de Tournon que se trouvait celui de la comtesse Chodsko, femme d'un vieux savant polonais. C'était une grande femme sèche au regard dominateur. L'appartement était peu luxueux : trois petites pièces froides et pauvres sur la cour. Là venaient Philarète Chasles, nerveux et inquiet, Pierre Véron, Philibert Audebrand, le poète Philoxène Boyer, l'homme de France qui savait le plus de grec, hanté alors de l'idée ambitieuse d'un livre définitif sur Shakespeare qu'il ne parvint jamais à écrire, mais pour lequel il se documenta avec tant de soin que la plus grande partie de son existence se passa à absorber quelque dix mille volumes sur l'auteur de *Macbeth*. Douce, timide, avec un air d'Antigone un peu attristée, sa femme l'accompagnait toujours. On la voyait aussi

1. ALPHONSE DAUDET, *Trente ans de Paris*.

avec lui au café de la Régence où elle lui préparait son absinthe avec le soin le plus attentif. L'heure de minuit ramenait immuablement la même entrée : celle du comte Chodsko, le maître de maison *in partibus*, qui arrivait avec la régularité d'un coucou, son bougeoir à la main, et disait aux invités avec son accent slave : « Bonjour, moussiou [1] ».

Mais un salon dominait ceux-ci de la puissance que donnent la vogue mondaine, l'autorité intellectuelle et morale et aussi l'intérêt suscité dans le public par l'opposition politique et l'accueil largement fait à toutes les idées nouvelles. C'était celui de la comtesse d'Agoult depuis longtemps connue en littérature sous le pseudonyme de Daniel Stern qu'elle avait illustré [2]. Nul n'ignorait la liaison de plusieurs années qu'elle avait eue avec Liszt, l'irrésistible Liszt, tout à la fois Orphée et Apollon, dont la séduction était si forte qu'une grande dame russe faisait joncher son salon de fleurs à chaque fois qu'il y paraissait. Bien que d'une nature pondérée plutôt portée à l'analyse et à la critique, la comtesse d'Agoult s'était trouvée sans force devant lui et elle s'était laissée enlever un soir de bal. Cependant, l'impression physique qu'elle donnait n'était pas celle de la faiblesse. A première vue, elle avait quelque chose de viril qui s'alliait néanmoins à une distinction si parfaite qu'elle n'en perdait rien de sa féminité. Elle aimait à dire : « J'ai atteint l'âge d'homme. » Sa taille haute et élégante révélait essentiellement l'aristocratie et ses manières étaient d'une grande dame. Lorsque sous sa couronne de cheveux blancs légèrement voilés de chan-

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*.

2. Son œuvre principale est l'*Histoire de la Révolution de 1848* (en deux volumes). Il faut y joindre les *Lettres républicaines* qui furent célèbres en 1848 ; *Nélida*, roman ; l'*Essai sur la Liberté* ; les *Esquisses morales et politiques* ; *Trois journées de la vie de Marie Stuart* ; *Florence et Turin* ; *Dante et Gœthe*, et çà et là des études sur l'Allemagne et sa littérature.

tilly noir, on l'entendait se dire démocrate — et elle l'était — cela surprenait et impressionnait comme un contraste[1].

Même dans ses moments assez rares d'expansion, rien dans sa physionomie ne trahissait la passion qui avait amené dans sa vie un si violent orage. Toute infraction au savoir-vivre, tout signe de mauvaise éducation la faisait cruellement souffrir. Néanmoins, vivant hors de son milieu d'origine, elle avait fini par perdre la notion exacte des situations acquises par le talent et « leur proportionnalité mondaine ». Elle scandalisa littéralement son entourage assez fortement imprégné de préjugés philosophiques ou littéraires, en faisant dîner le chef d'orchestre Pasdeloup avec Littré, Carnot et Grévy, et une autre fois en invitant un chanteur d'opérette avec Paul de Saint-Victor. Pour elle, tout talent avait sa valeur qui le rapprochait des plus nobles. Ce qu'elle n'aimait pas, c'était l'esprit à facettes, les mots de conversation, qu'elle feignait de ne pas comprendre. Son salon de la rue de Presbourg respirait une atmosphère de gravité. Dans les propos, le roman et le théâtre cédaient le pas à la politique, à la philosophie, à l'esthétique. On devine que la musique jouissait d'une place d'honneur[2].

Le libéralisme professé par la maîtresse de maison et ses hôtes ne reculait pas devant les causes sociales les plus avancées. Bien que jugée par eux modérée dans son républicanisme, elle éprouvait une orgueilleuse satisfaction à se trouver en relations épistolaires avec les grands révolutionnaires étrangers. Elle le faisait généralement dans leur langue, car elle en parlait plusieurs, qualité rare chez une femme de son époque. Elle lisait volontiers à ses assidus des lettres adressées

1. Mme Adam, *Mes premières armes.*
2. *Ibid.*



Le Salon de la Princesse Mathilde

D'après un lavis de Renoult-Chesneau

par Mazzini ou Kossuth qui alternaient agréablement pour son éclectisme avec les questionnaires envoyés par des correspondants à galons démocratiques, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Schœlcher, Challemel-Lacour, Edgar Quinet, d'autres chefs de chœur. « Chaque réunion, écrit Mme Adam, avait ainsi son intérêt d'autant plus grand que ce salon n'était pas fermé à ce qu'on appelait nouvellement « l'opinion constitutionnelle », ni même aux jeunes « petits Olliviers » qui croyaient, eux républicains, à la possibilité d'un empire libéral, comme leur chef, le gendre de Mme d'Agoult ».

Parmi les habitués de cet hôtel de Rambouillet du libéralisme, on remarquait d'abord les deux filles de Mme d'Agoult, Cosima de Bulow et Blandine Ollivier, toutes deux belles et intelligentes; leurs maris, Hans de Bulow, le pianiste incomparable, le prestigieux chef d'orchestre, l'adepte fougueux de Wagner, et Émile Ollivier, le futur ministre, créateur de l'empire libéral; le fils de la maîtresse de maison, Daniel Liszt, intelligence éclatante et séduction irrésistible comme son père. Près de ce groupe de famille, nous reconnaissons Nefftzer, l'ancien rédacteur en chef de *la Presse*, inventeur de la candidature d'Émile Ollivier, Hippolyte Carnot, Littré au rébarbatif visage, Dupont-White, un fécond remueur d'idées, Vacherot, l'érudit célèbre par son refus de prêter serment à l'Empire en 1852, tous gens peu mondains qui ne se rencontraient guère que chez Daniel Stern. On y voyait également Renan, aussi maître en l'art de causer qu'en l'art d'écrire; Edmond Texier, chroniqueur au *Siècle*, qui traçait d'une plume exercée des portraits politiques alors renommés; Louis de Ronchaud, le conseiller, le confident de Mme d'Agoult; Édouard Grenier, le poète ami de Lamartine, le républicain convaincu qu'on appelait la « Chronique vivante », tant il s'entendait à rapporter les dernières nouvelles du jour; Émile de Girardin dont la femme

avait été la première à recevoir Mme d'Agoult, après sa rupture avec Liszt, alors que les salons de la vieille société lui étaient fermés. Là venait aussi Jules Grévy, à propos de qui la Bradamante démocrate de la rue de Presbourg, prédisait souvent avec une manifeste admiration :

— Notre prochaine république sera présidée par M. Grévy.

On sait que la prophétie, en se réalisant, n'a guère ajouté à la gloire de son ami. Floquet parut aussi chez elle et scandalisa par son aplomb de « poseur stupéfiant[1] ». Enfin, un jour, elle présenta à ses hôtes une toute jeune et jolie femme, Mme la Messine, qui devait surtout se rendre célèbre sous le nom de son second mari, Edmond Adam. La comtesse d'Agoult avait reçu, quelques jours auparavant, un livre intitulé *Les Idées anti-proudhoniennes*, signé Juliette La Messine et qui était une réponse aux injures adressées par Proudhon, dans son dernier livre, à George Sand et à Daniel Stern. La virilité du style et de la pensée trompa cette dernière qui écrivit à l'auteur :

« Il est étonnant, monsieur, que vous ayez pris un nom de femme, quand nous autres, femmes, nous choisissons des pseudonymes d'hommes. »

En se rendant à son invitation peu de temps après, la jeune femme de lettres détrompa de la plus agréable façon son aînée dans la carrière. Elle resta depuis sa fidèle amie.

Les assidus du salon de Mme d'Agoult se retrouvaient dans celui de sa fille, la comtesse de Charnacé, fille du comte et de la comtesse d'Agoult. Derrière ces hautes fenêtres de la rue de Vaugirard, les bouillantes discussions d'art allaient leur train, mais surtout un véritable culte, dévot et enthousiaste, y était rendu à la musique.

1. Mme ADAM, *Mes premières armes*.

Là se faisaient entendre l'impétueux Hans de Bulow, l'apôtre, le propagandiste passionné de Wagner et l'auteur de *Tannhaüser* en personne, dont la gloire commençait à gagner toute l'Europe et que ses fervents admirateurs proclamaient « le Messie de la musique de l'avenir ». La future Mme Adam y entendit plusieurs fois le père du drame lyrique jeter aux touches du piano ses plus sublimes inspirations. L'homme ne semble pas lui avoir plu. « Sa tête énorme, dit-elle, ne manquait pas de caractère, au moins dans le haut; il avait le front large, élevé, la lumière y affluait; les yeux étaient interrogateurs, tour à tour très doux et très durs; mais sa bouche vilaine repoussait les joies, et, dans un mouvement sarcastique, ramenait un menton autoritaire vers un nez orgueilleux. La singulière figure, et, au demeurant, antipathique dans la proportion où la physionomie de Hans de Bulow était attrayante ! Mordant, spirituel, parlant de toutes choses, que toutes il savait, puis soudainement vulgaire, personnel, outrecuidant, tel m'apparut Wagner [1]. »

Dans ce milieu où le futur prophète de Bayreuth goûtait les premiers fruits de sa prodigieuse renommée, Hans de Bulow se montrait un thuriféraire particulièrement exalté. On l'entendait dire à son héros, en parlant de ses conceptions théâtrales.

— Quelle forte tête il faudra pour fermer, après l'avoir ouvert, un tel cycle ! Ce serait faire éclater tout autre cerveau que le vôtre.

— Moi, répondit Wagner, en riant avec un accent tudesque très prononcé, on n'a jamais su si j'étais un hydrocéphale ou un homme de génie.

— Il y a du premier, dit malicieusement à voix basse Mme La Messine à Mme d'Agoult.

— Surtout du second, ajouta celle-ci un peu sévère.

1. Mme Edmond Adam, *Mes sentiments et mes idées avant 1870.*

L'oreille de Wagner était d'une finesse extrême. Il avait entendu les deux interlocutrices et envoya à chacune le merci qu'elle méritait.

Ce fut également chez Mme de Charnacé que la jolie Mme La Messine rencontra un monsieur qui la dévisagea, toute la soirée, derrière son lorgnon, avec une insistance et une fixité qui lui parurent insupportables. Elle estima cet examen rien moins que sympathique, quand elle sut que l'obstiné curieux était un ami dévoué de Proud'hon. Son agacement grandit au point que, lorsque la comtesse d'Agoult voulut le lui présenter, elle préféra se glisser hors du salon. Comment croire, après cela, à la valeur des premières impressions ? Quelques années plus tard, la jeune femme devait épouser le monsieur au lorgnon qui n'était autre que, l'ancien conseiller d'État et futur préfet de police Edmond Adam.

Un des résultats de ce mariage fut la création d'un nouveau salon politique destiné à la plus grande célébrité. C'était l'époque où « les vaincus de Décembre » relevaient la tête, où Ernest Picard répondait avec véhémence à Rouher défendant le coup d'État. Accentuant son orientation à gauche, Thiers reprochait à Edmond Adam, modéré au fond quoiqu'entouré de violents, de s'abstenir de la lutte politique et l'engageait à travailler de toutes ses forces contre l'Empire, « car, déclarait-il, il n'y a plus de possible que la République ». Étonné de ces paroles dans la bouche de l'ancien ministre de Louis-Philippe, Adam dit à sa femme :

— Je veux travailler pour la République plus et mieux que je ne le fais. Mais que peuvent des abstentionnistes comme nous ?

Le mari et la femme firent de leur salon un centre important où fusionnèrent les différentes nuances de républicanisme. Les soirées de Thiers groupaient les vieux, celles de Laurent Pichat groupaient les jeunes ;

les uns et les autres durent venir chez Mme Adam. De ce fait, le salon jusqu'alors plutôt littéraire devint avant tout politique et très ardent. On recevait des lettres des « grands exilés », on les lisait aux amis de Paris,



Madame Adam.

rendus audacieux par les diatribes de *la Lanterne*. Dans l'entourage de l'Empereur on avait lieu de s'étonner de ces audaces sans cesse grandissantes. « Comment et pourquoi, souligne Mme Adam, à mesure que l'Empire faisait des concessions à l'opinion publique, les adversaires devenaient-ils plus exigeants et semblaient-ils s'irriter davantage ? On spéculait, dans le

monde républicain, sur les divisions qui régnaient parmi les impérialistes, rouhéristes, ou non rouhéristes; on cherchait de nouveaux tribuns, de nouvelles forces jeunes et actives pour battre le pouvoir en brèche. »

Dans tout l'éclat de sa beauté blonde, élégante, empressée, prête à tous les enthousiasmes chaleureux, Mme Adam recevait avec une grâce souriante et aisée de parfaite maîtresse de maison. C'était un esprit ouvert à toutes les formes d'art, une âme prête à l'éclosion de tous les nobles sentiments. Les hôtes qu'elle avait réunis tout d'abord dans son quatrième de la rue de Rivoli étaient surtout des littérateurs ou des amis politiques de son mari : Henri Martin, barbu, chevelu, l'air d'un burgrave de 48; Legouvé au fin visage, à la parole spirituelle et courtoise; Prosper Mérimée, vieillard à la mise soignée, aux gestes vifs; Hetzel, plein de rondeur et de bonhomie; Gaston Paris, Bixio, Garnier-Pagès, Toussenel, Nefftzer, Texier, Challemel-Lacour, Jules Ferry, Pelletan... On songea à inviter quelques-uns des jeunes espoirs du parti républicain. Le plus en vue et le plus bruyant de ceux-ci était assurément Léon Gambetta. Il s'était déjà fait une célébrité dans le Quartier latin, à la conférence Molé et surtout au café Procope où il discourait et déblatérait contre le gouvernement avec son intarissable faconde méridionale. Sa défense de Delescluze avait commencé sa réputation d'avocat. Chez Laurent Pichat, Adam avait été séduit par son attitude de combat. Il proposa à sa femme de l'amener dans leur milieu et de l'y faire connaître, tout en objectant :

— C'est qu'il a des façons bien étudiant, qu'il ne se gêne en rien, ni en paroles, ni comme tenue. Il a un accent impossible, discute avec insolence, et je ne tiens pas à ce que tu l'entendes juger les hommes de 48.

Mme Adam désirait connaître Gambetta. Elle savait qu'il avait défendu la candidature de Prévost-Paradol

et espérait qu'au contact du tant distingué polémiste il s'était quelque peu policé. Hetzel entendait souvent parler du tribun débutant par un jeune ami commun, Alphonse Daudet. Elle lui demanda s'il était invitable.

— Impossible, répondit Hetzel. Quand Daudet m'en parle, il faut l'entendre me dépeindre le clan méridional de Gambetta, clan du « bas Midi », composé de Gascons criards, de Provençaux péroreurs bruyants. Lui, une sorte de commis voyageur en marchandise politique estourbissante, se gobant, provincial jusqu'aux moelles, provincial d'épicerie, borgne avec cela, et habillé et chemisé et cravaté et pantalonné... en dégringolade.

Après le description d'Hetzel on pouvait hésiter. Adam déclara qu'il y avait là exagération, qu'Hetzel n'avait vu le jeune tribun qu'à sa table d'hôte du Quartier latin, mais que, déjà, chez Laurent Pichat il était mieux... La décision est prise, on invitera à dîner Gambetta en même temps que quelques ténors de marque : Laurent Pichat, Eugène Pelletan, Challemel-Lacour, Jules Ferry, de Ronchaud; on convie aussi Hetzel pour qu'il soit juge, de Reims, d'Artigues, Duclerc, enfin l'hôte exceptionnel : le marquis Jules de Lasteyrie, ami personnel d'Edmond Adam, orléaniste comme de Reims et intime de Thiers.

Parisien raffiné, très grand seigneur d'allure, Lasteyrie était très pressé de voir Gambetta. Arrivé des premiers, il dit aux maîtres de la maison :

— Je raconterai le dîner à Thiers, car je le sais très curieux du « jeune monstre ».

Gambetta avait cru venir dîner chez un bas-bleu et ne s'était nullement inquiété de sa toilette. « Il arriva, conte Mme Adam, dans un de ces costumes qui tiennent le milieu entre le paletot et la redingote, et que portent ceux qui n'en changent ni le matin, ni l'après dîner, ni le soir, vêtement à tout faire, vêtement ballant, gilet boutonné haut, mais dans l'entre-bâille-

ment duquel, à la base du faux-col, une chemise de flanelle se devinait. »

Adam et ses amis étaient en frac, Mme Adam en robe décolletée. Gambetta, tout ahuri s'excusa.

— Si j'avais su...

— Vous ne seriez pas venu, répliqua en riant la maîtresse de céans. Voilà qui n'est pas aimable.

Les invités étaient un peu gênés. Indulgent, d'ordinaire, Lasteyrie ne put s'empêcher de remarquer.

— Passe pour la blouse gauloise, ce serait franchement peuple, mais ça !

En femme avisée et bienveillante, Mme Adam s'applique à réhabiliter l'impair et, pour y parvenir, prévient à voix basse le marquis qu'elle va lui enlever la place d'honneur pour la donner à Gambetta.

— Vous avez raison, répond Lasteyrie. Autrement les domestiques le serviraient mal. Nous verrons, d'ailleurs, par là s'il comprend le grand.

La jeune femme prend le bras de Gambetta à la profonde stupéfaction de son mari et l'on passe à table. Une fois assis, le démocrate mal léché se penche à l'oreille de la maîtresse de maison :

— Madame, je n'oublierai jamais une leçon ainsi donnée.

Décidément, il comprenait le grand[1].

Gambetta devint par la suite le commensal de l'hospitalière demeure. Si, à l'extérieur, son langage restait aussi brutal et sa tenue aussi lâchée, à la lumière tamisée des lampes, il se civilisait un peu. Jusqu'à la fin de l'Empire, le salon de Mme Adam demeura le rendez-vous mondain de l'opposition modérée. On sait de quel vif éclat il continua de briller pendant les premières années de la troisième République, comment les lettres vinrent y tempérer les sévérités de la politique et quel

1. Mme Adam, *Mes sentiments et mes idées avant 1870.*



La comtesse de Pourtalès

D'après un portrait de Winterhalter

appui efficace elles trouvèrent auprès de la femme de cœur qui sut être, en même temps qu'un des meilleurs écrivains de son temps, une grande Française.

D'autres salons s'enorgueillissaient de personnalités notoires. Les causeurs brillants trouvaient aisément un



Le comte de Nieuwerkerke.
D'après un dessin de Heim.

terrain propice chez les comtes de Flavigny, de Bouillé, chez le duc de Maillé où fréquentait le général Trochu. La conversation et la musique tenaient cour plénière chez les comtes de Mercy-Argenteau, Wladimir de Montesquiou, le marquis de Talhouet, le baron James de Rothschild, l'illustre Rossini, le marquis d'Aoust, Mme de Schickler, la comtesse de Béhague. Dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, la comtesse d'Haussonville,

mère de l'académicien actuel, recevait nombre de notabilités appartenant, pour la plupart, au parti orléaniste.

Le salon du prince Napoléon réunissait, de façon régulière, une société bien tranchée de gens de lettres et de journalistes. Le ton n'y était pas précisément à la discipline religieuse et au conservatisme timide. Là se retrouvaient Flaubert, Renan, Sainte-Beuve, Émile de Girardin, Adolphe Guéroult, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale*, Edmond About, Émile Augier, Mérimée et d'autres plumes notoires. Tous les mercredis, le prince recevait ses amis à dîner. Avec sa taille colossale son énorme tête de guerrier gaulois, Flaubert effarouchait un peu la princesse Clotide qui s'habituait malaisement à ses exorbitants paradoxes. L'auteur de *Salammbô* montrait peu de goûts pour la liberté et détestait la démocratie. Il critiquait amèrement et par anticipation les projets de réforme que l'on prêtait à Napoléon III.

— L'Empereur, disait-il, va ramener au pouvoir la bourgeoisie. Et le bourgeois, c'est le choléra-morbus !

Il ne voulait entendre parler ni d'un empire aristocratique ni d'un empire populaire.

— Mais alors, lui demandait-on, sous quel régime vous plairait-il de vivre ?

— Je souhaiterais un empire intellectuel.

Alors, la voix presque caressante de Renan se faisait entendre :

— Un empire intellectuel ? Mais ne l'avons-nous pas ici ? Pour satisfaire Flaubert, il suffirait de proclamer le prince Napoléon et de nous partager les portefeuilles [1].

Dans ses appartements du Louvre, le comte de Nieu-

1. Robert Mitchell avec la collaboration du comte Fleury, *Un Demi-Siècle de mémoires*.

werkerke donnait des soirée musicales et artistiques des plus suivies. Son triple caractère d'homme du monde, de surintendant des Beaux-arts et d'artiste attirait chez lui la fleur de l'élégance et du talent. De merveilleux objets d'art encombraient ses salons splendides. Le charme de la musique s'y associait à la vue des pastels exquis de Latour ou de Rosalba. Au-dessus de ses appartements de réception, se trouvaient ses petits appartements dans lesquels ses intimes causaient et fumaient après les soirées officielles. C'est au milieu de ce petit cercle que le peintre Eugène Giraud avait dessiné en charge toutes les notabilités de l'époque qui voulurent bien se prêter à cette plaisanterie, œuvre très curieuse où l'exagération comique n'excluait pas la ressemblance.

Mais, au-dessus de ces divers rendez-vous de la grâce et de l'esprit français, un salon brillait à la fois de l'éclat de l'art et des feux de l'astre impérial : c'était celui de la princesse Mathilde ou plus simplement de la *Princesse*, car on l'appela ainsi tout court pendant un demi-siècle, comme si elle eût été la princesse par excellence.

II

Dès qu'elle vint en France, du temps de Louis-Philippe, cette fille du roi Jérôme conquit de suite la société parisienne par son nom glorieux, sa beauté de médaille, sa grâce simple, son esprit à la fois sérieux et primesautier. Élégante, parlant l'italien à l'égal du français, instinctivement artiste et peintre par étude depuis l'âge de neuf ans, elle séduisait irrésistiblement avec son profil césarien aux lignes adoucies, sa taille svelte, son « teint extraordinaire de rose de Bengale »

(ainsi qu'elle le confiera plus tard aux Goncourt), avec ses beaux yeux bruns interrogateurs, ses épaules déjà admirables, son sourire enchanteur, avec sa franchise de parole et sa fierté d'allure toute napoléonienne que tempérait une bienveillance héritée de sa mère. Voici comment Sainte-Beuve la vit quelques années plus tard : « Elle a le front haut et fier, fait pour le diadème; les cheveux d'un blond cendré, relevés en arrière, découvrent des tempes larges et pures et se rassemblent, se renouent en masse ondoyante sur un cou plein et élégant. Les traits du visage, nettement et hardiment dessinés, ne laissent rien d'indécis. Un ou deux grains jetés comme par hasard, montrent que la nature n'a pas voulu pourtant que cette pureté classique de lignes se pût confondre avec aucune autre. L'œil bien encadré, plus fin que grand, brille de l'affection ou de la pensée du moment, et n'est pas de ceux qui sauraient la feindre ni la voiler; le regard est vif et perçant; il va, par moments, au-devant de vous, mais plutôt pour pénétrer de sa propre pensée que pour sonder la vôtre. La physionomie entière exprime noblesse, dignité, et, dès qu'elle s'anime, la grâce unie à la force, la joie qui naît d'une nature saine, la franchise et la bonté, parfois aussi, le feu et l'ardeur. La joue, dans une juste colère est capable de flamme. Cette tête, si bien assise, si dignement portée, se détache d'un buste éblouissant et magnifique, se rattache à des épaules d'un blanc mat, dignes du marbre. Les mains, les plus belles du monde, sont tout simplement celles de la famille. C'est un des signes remarquables chez les Bonaparte que cette finesse de la main. La taille, moyenne, paraît grande, parce qu'elle est souple et proportionnée; la démarche révèle la race; on y sent je ne sais quoi de souverain, et la femme en pleine possession de la vie. »

Elle brilla vite au premier rang. Déjà, elle avait pour elle ces faiseurs de renommée, les artistes et les écri-

vains. Elle était prête pour le rôle bienfaisant et propice qu'elle allait jouer et qui devait lui mériter le joli surnom de Notre-Dame des Arts. C'est elle qui familiarisa aux idées de beauté la cour et la ville. Son intelligence admirablement nette et réalisatrice la servit à merveille dans son apostolat d'esthète en robe de cour. « Sa pensée, dit encore Sainte-Beuve, n'a jamais un instant de trouble, d'hésitation ; elle ne conçoit que ce qui est clair et ce qui s'explique clairement. Ne lui parlez pas de ces idées complexes, ambiguës où il entre du pour et du contre, de ces pensées entre chien et loup : ces nuances, ces crépuscules d'idées n'existent pas pour elle. Elle est bien du Midi en cela. Ce qu'elle comprend, elle le voit. Il fait nuit ou il fait jour. C'est un ciel d'Italie tout d'azur avec un horizon net et arrêté ; pas un nuage, pas une vapeur : le bleu pur et les lignes certaines. Intelligente, ferme et décidée comme elle est, ennemie du vague, allant droit au fait, droit au but — elle et son frère le prince Napoléon en cela semblables. — Si l'on se permettait d'être observateur en les écoutant, on se plairait à retrouver en eux pour le trait général et le contour, quelque chose de la forme et du « profil d'esprit » du grand empereur, leur oncle. »

La princesse s'était installée rue de Courcelles dans un somptueux et élégant hôtel, entre une cour spacieuse et un assez grand jardin. Bien disposé pour les réceptions, le rez-de-chaussée se composait d'une pièce d'attente, de six salons de grandeur diverse communiquant entre eux et d'une salle à manger arrangée en serre du plus gracieux effet. Dans toutes ces pièces s'étalaient aux murs les tableaux modernes d'un choix sûr et les tapisseries les plus rares, se dressaient les statues de bronze et de marbre, les bustes, les figurines précieuses, les vases de Chine couronnés de gigantesques palmes, s'entassaient les meubles anciens et une multitude d'objets d'art qu'on eût crue échappée d'un rêve des

Mille et une nuits. Un magnifique escalier orné de paons de bronze et de draperies chinoises conduisait aux étages supérieurs. Dans ce cadre splendide défilèrent, tant que dura l'Empire, toutes les célébrités des lettres et des arts. L'esprit y régnait au détriment de la politique. On y vit même des adversaires du régime impérial, nommément Charles Blanc qui n'y revint plus après le Quatre septembre. C'était le salon où l'on faisait et défaisait des réputations, mais non des ministères. On y faisait cependant des sénateurs comme Sainte-Beuve, des professeurs au collège de France, des bibliothécaires, des lauréats aux expositions, des académiciens. Seulement l'influence de la princesse ne s'exerçait jamais qu'au service du mérite.

Sous la Présidence, la muse de ce luxueux temple de la conversation avait été fort utile à son cousin Louis-Napoléon en le lui prêtant comme terrain neutre. L'empire venu, elle se tint constamment en dehors de la politique. Quelle que fût l'opinion de ses amis, ils n'en avaient pas moins droit à son influence. Personnellement, tout en partageant certaines idées de son frère, le prince Napoléon, et des compromettants amis de celui-ci, tous gens au langage moins qu'orthodoxe, elle était profondément attachée à l'Empereur et chérissait le Prince impérial. Quelle différence pourtant entre sa vivacité impétueuse, ses impulsions parfois agressives et la douceur patiente de Napoléon III. « Un homme qui ne se met jamais en colère, s'écriait-elle un jour, et dont la plus grande parole de fureur est : « C'est absurde ! » Moi, si je l'avais épousé, il me semble que je lui aurai cassé la tête pour savoir ce qu'il y avait dedans [1]. » Au point de vue religieux, notamment en ce qui concernait le Saint-Siège et la question romaine,

1. *Journal des Goncourt.* — Rappelons qu'à un moment de sa jeunesse, la princesse Mathilde avait dû épouser son cousin Louis-Napoléon. Voir là-dessus notre tome Ier.

elle professait nettement l'évangile de son frère et du comte Vimercati. Entre ce frère et elle, abondaient les points de contact, les affinités de nature. Si fière qu'elle fût du nom qu'elle portait, elle gardait des sentiments très libéraux et son patriotisme ardent s'orientait bien



La princesse Mathilde.
D'après un pastel d'Hébert.

plus à gauche qu'à droite. La princesse avait « le cœur bleu [1] ».

1. On en trouvera la preuve dans la vibrante lettre qu'elle écrivit à Sainte-Beuve en janvier 1866, au lendemain de la première du *Lion amoureux* de Ponsard :

« Cette pièce m'a ravie, d'abord parce qu'on y parle français, que les sentiments qu'elle fait naître sont français et qu'elle est jouée admirablement bien. Mes vieux sentiments républicains se sont réveillés. Je serais partie avec les républicains pour exterminer les royalistes, ces mauvais Français. J'ai essayé de siffler, lorsque le père de la jeune femme qui se convertit à la jeunesse d'un général républicain qu'elle épouse envers et contre tous, auquel Hoche vient de donner sa liberté,

Longue serait la liste des assidus de l'hôtel de la rue de Courcelles. Combien de causeurs de grande marque prirent part à ces feux roulants du franc-parler et de la fantaisie, à ces jeux de l'esprit qui vole, fait balle, rebondit, repart encore ! Parmi ceux qui manièrent le plus souvent la raquette, il faut nommer, sous le Second Empire : Nieuwerkerke, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Arsène Houssaye ; les trois quarts de l'Institut et ceux qui font leur noviciat, de Meissonier à Caro, d'Hébert à Gavarni, de Jadin à Guillaume, de Gérôme à Mérimée, d'Augier à Bouguereau, de Sandeau à Maxime du Camp, de Renan à Feuillet, de Taine à Coppée, de Claude Bernard à Labiche, de Daubrée à Littré, d'Yriarte à Amédée Pichot ; le marquis de Custine, qui a vendu Saint-Gratien à la Princesse ; MM. Adelon et Philis, Darimon et Arago, Prévost-Paradol et quelques autres républicains ralliables ; de Saulcy, archéologue et homme d'esprit, Chaix d'Est-Ange, Dubois de L'Estang ; enfin, pour ne nommer que les principaux, Flaubert, que remplacera Maupassant, Edmond About, Pasteur, le peintre Giraud, Chennevières, Carpeaux, les Goncourt installés comme des augures, pontifiant, observant, recueillant au microscope la monnaie de l'esprit ambiant, Sainte-Beuve à qui la maîtresse de céans voua l'amitié la plus empressée et la plus vigilante. Ajoutons à ces noms les

quand ce vieil émigré gracié lui dit : « Allons, ma fille, chez « les Anglais. »

« J'ai été contente de moi. Je puis encore sentir vivement et patriotiquement. Mais le public a été forcé d'applaudir malgré lui. Il y a des pensées fières et fortes, superbes. Les gens qui ne pouvaient critiquer disaient nonchalamment : « Pour- « quoi remuer tout cela ? » Quel esprit ! Quelle faiblesse ! Quelle lâcheté ! Quant à moi, comme je ne suis pas assez noble pour avoir eu des parents guillotinés, je n'ai eu que les roses de la Révolution. Je l'aime, je la comprends, sans excuser ses crimes ; mais je suis indulgente pour ses erreurs, et je voudrais voir tous les Français en sentir la grandeur et la défendre. »

princesses Bonaparte, leurs maris et leurs enfants. Pour tous ces hôtes, heureuse de vivre, d'être entourée, de régner sur des êtres d'élite, la princesse savait se montrer également accueillante, mais différente d'attitude et de conservation, suivant le lieu ou selon l'interlocuteur.

Allons assister à un de ces dîners toujours si pleins de naturel, de cordialité et d'entrain. La salle à manger est tendue de soie pourpre et décorée de glaces gravées dans d'élégants cadres. Au milieu de la table, un aigle d'or étend ses ailes sur les fruits et sur les fleurs. La princesse arrive, suivie d'une dizaine d'invités, parmi lesquels prend toujours place sa lectrice, Mme Defly. Elle s'est tenue à une demi-toilette et ne laisse qu'entrevoir le ferme dessin de sa poitrine sur laquelle s'arrondit un seul rang de perles magnifiques. Le ton des conversations prend de suite un tour d'intimité. Il règne une telle liberté d'esprit et de parole que, sans la vaisselle plate marquée aux armes de l'Empire, sans la gravité et l'impassibilité des laquais, jamais on ne pourrait se croire chez une Altesse.

Celle-ci étonne ses convives par la finesse et la nouveauté de ses aperçus, par l'originalité et la hardiesse de sa pensée, par la franchise, la droiture et l'élévation de son caractère. Que d'attrait captivant dans cette physionomie où se succèdent les impressions de toutes sortes, dans ces yeux indéfinissables « tout à coup dardés sur vous et vous perçant [1] ». L'esprit répond au regard. Il jaillit en sailies, en échappades, en traits pittoresques et incisifs à la Saint-Simon. La première fois qu'ils sont venus dîner rue de Courcelles, les frères de Goncourt ont savouré un véritable ensorcellement de grâce et ils écrivent dans leur *Journal* : « Une femme à l'amabilité comme son sourire, le plus doux sourire du monde —

1. *Journal des Goncourt.*

le sourire gras des jolies bouches italiennes — et une femme ayant ce charme : le naturel et vous mettant à l'aise avec une langue familière, la vivacité de tout ce qui lui passe par la tête, une adorable bonne enfance... Elle nous fait de jolies et spirituelles plaintes sur le niveau singulièrement descendu de la femme, depuis le temps que nous avons peint, sur son ennui de ne point trouver des femmes s'intéressant aux choses d'art, aux nouveautés de la littérature ou ayant des curiosités, sinon viriles, au moins élevées ou rares. Mais la plupart des femmes qu'on voit, qu'on reçoit, dit-elle, il en est si peu avec qui l'on puisse causer : « Tenez, qu'il entre une femme ici, je serais obligée immédiatement de changer la conservation. Vous allez voir tout à l'heure... Oui, toutes les femmes intelligentes de ce temps-ci, je suis toute prête à les recevoir... Mlle Rachel, oui, Mlle Rachel, je l'aurais parfaitement reçue... Mme Sand, je l'inviterai quand on voudra. »

Le repas terminé, on passe dans les salons où des habitués, artistes ou littérateurs viennent rejoindre les personnes qui ont dîné. Plutôt discrètes dans leur habillement, les femmes appartiennent rarement au milieu purement mondain, mais sont de plus ou moins loin associées à l'art ou aux lettres. Parmi ces familiers, la princesse abdique toute idée de représentation. C'est une marquise de Rambouillet qui, loin de se conduire en précieuse, se réjouit d'être descendue de son nuage. Les « officiels », les arrivés, les satisfaits de leur sort conservent une attitude réservée, mais combien nombreux ceux qui, encouragés par le libre esprit de la maison, raillent la Cour et la ville, épiloguent sur l'État et sur l'Église, déchirent à la Chamfort, accumulent épigrammes, nouvelles à la main, racontars, médisances à la Tallemant des Réaux, à la Bussy-Rabutin, voire à la Rabelais. Entre ces éléments divers, hétérogènes, qui n'ont qu'une enseigne commune : l'esprit ou le ta-

lent, la princesse rit, discute, ironise, raille ou fulmine, « bonne et méchante à la fois », car elle est capable d'ardeur, d'indignation, d'impétuosité, de colère, d'excès même de parole. Elle est la première à s'arrêter si elle sent qu'elle fait fausse route, à ramener la concorde si la discussion devient trop chaude. Elle taquine, attaque et supporte les malices de quelques-uns qui ne demandent qu'à s'affranchir de toute contrainte. Forte de son éclectisme, elle se garde de tomber dans les pièges de la politique et, tout à la fois raison et fantaisie, décision et charme, se montre jusqu'au bout, suivant l'expression des Goncourt, « une Marguerite de Navarre dans la peau d'un Napoléon ».

La princesse aimait tous les arts, mais, suivant ses naturelles dispositions, sa préférence allait à la peinture et plus spécialement au genre classique et historique. En cela, elle se souvenait de l'observation de La Bruyère, que les princes, quels que soient leur tempérament et leur originalité, sont tenus par état d'être classiques. *Lilia non laborant.* Mais les abeilles travaillent. La princesse peignait beaucoup et avec de réelles qualités. Les longues années passées en Italie, ses stations à Rome et à Florence devant les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance, puis son mariage avec le richissime Demidoff, qui créa sous ses yeux le musée de San Donato, devaient aviver et confirmer ses goûts, encourager sa facilité de crayon. Elle s'était constitué toute une religion d'art, et cette religion, ce culte profond, raisonné, étayé sur des études constamment renouvelées et des conseils bien accueillis, n'avait fait que s'accroître avec les années. Aussi les peintres devaient-ils recevoir le meilleur de sa protection. Un jour que le jury avait méconnu un de ses protégés, elle s'emporta à la façon de Napoléon Ier :

— Les peintres ! Après tout ce que j'ai fait pour eux... les croix, les commandes... et la peine que j'ai

eue à donner le goût de l'art à l'Empereur, à imposer la mode de la peinture et des peintres à la société ! Si bien qu'aujourd'hui tout le monde a son peintre. Mon avoué a son peintre. C'est Corot... positivement. »

En revanche, comme Napoléon III, la princesse Mathilde goûtait peu la musique. Sur ce point, elle avait résisté à l'influence de sa lectrice, Mme Defly, qui possédait un véritable talent d'improvisatrice. Elle s'ouvrit un jour de cette absence de sens harmonique au marquis de Custine. Celui-ci écrit : « La divinité du lieu nous disait hier que la belle musique lui faisait l'effet du sable dans sa cervelle. C'est un vent qui a soufflé contre cet art dans son cœur. On ne peut tout avoir. La princesse n'aime que les vaudevilles et les orgues de Barbarie et son piano est faux à faire crier quiconque n'aurait pas de sable dans les oreilles. Mme Defly a triomphé et de l'instrument et de l'auditoire. » A l'en croire, cette mélophobe aurait eu sans succès douze professeurs de piano. Mais ceci ne l'empêchait nullement d'étendre sa protection sur des compositeurs comme Gounod, Ambroise Thomas, Massenet, Verdi et de faire interpréter leurs œuvres chez elle par des cantatrices célèbres comme la grande Alboni ou Mme Miolan-Carvalho, ou par d'excellents amateurs comme le général Bataille au timbre d'un si pur cristal, ou Mme Conneau au contralto si profond et si émouvant.

Plus que nul autre, les artistes, dans l'hôtel de la rue de Courcelles, se sentaient vraiment chez eux. La princesse était leur confrère pas jaloux, bienveillant et généreux. Hébergés, choyés, gâtés, ils n'avaient à redouter ni l'importunité ni l'indiscrétion, ni même le manque de tact ou de façons. Témoin ce dimanche gras où l'un d'eux se fit la tête du mari de la bonne hôtesse, du prince Demidoff et apparut, nouveau spectre de Banco, au milieu d'un festin qui s'apprêtait à être joyeux et

que présidait le comte de Nieuwerkerke... Tout le monde pâlit... et aussitôt prit la fuite à l'exception de la princesse, restée en tête à tête avec son prétendu seigneur et maître. Un violent : « Sont-ils bêtes ! » du peintre facétieux ramena les fugitifs et avec eux la gaîté.

Ces plaisanteries d'atelier n'effrayaient nullement l'Altesse artiste. Personne n'ignore qu'elle avait son franc-parler et qu'elle n'hésitait pas à appeler un chat un chat. Ses boutades formeraient un in-octavo. A la fin d'une grande soirée, comme les derniers invités prenaient congé d'elle, elle dit au général Bougenel, son chevalier d'honneur :

— Et maintenant, mon cher général, allons nous coucher.

— Princesse, lui dit tout bas le lieutenant de vaisseau Charles Duperré, je voudrais bien être à la place du général.

— Pourquoi ?

— A cause de ce que vous venez de dire.

— Mon cher, vous seriez volé, lui répondit la maîtresse de maison. Chez moi, il n'y a pas de service de nuit.

A La Guéronnière nommé sénateur à trente mille francs et qui faisait des façons pour voter un amendement, elle déclarait d'un ton péremptoire :

— Allons, allons, vous voterez la loi pour ceci et pour cela. En un mot, vous avez trente mille raisons pour la voter.

C'est au même La Guéronnière qu'elle disait :

— Pour ne faire de chagrin à personne, vous êtes de toutes les opinions hormis la vôtre.

Esprit français, sourire moqueur de Française ! Elle n'eût certainement pas été aussi fêtée dans la société parisienne, si au talent de faire du bien elle n'avait joint celui de faire des mots,

* * *

Au rebours de tant de princesses qui passsent leur vie à voyager, ce Mécène enjuponné préférait aux déplacements fastueux la douceur d'une retraite aux environs de Paris. A Saint-Gratien, près des bords fleuris du lac de Montmorency, un petit château se trouvait à vendre, faisant partie d'un ancien domaine du maréchal de Catinat et devenu, à l'époque, propriété du marquis de Custine. Attirée dans le pays par la présence de Mme Frédéric de Reiset, sa dame d'honneur, la princesse accepta à déjeuner chez le marquis de Custine qu'elle émerveilla par le naturel, le mouvement et l'originalité de ses discours « accompagnés d'une pantomime qui donne la vie à chaque parole [1] ». Elle visita ensuite le château, le parc. Avec ses grands arbres touffus, ses pelouses, la perspective du lac où nageaient de grands cygnes blancs, le domaine lui sembla pourvu des charmes et des commodités qu'elle souhaitait. Après l'avoir loué quelque temps elle l'acheta et y fit commencer des travaux d'embellissement. Elle éprouva vite une affection douce et familière pour ces riants ombrages, ces fleurs chatoyantes soignées comme de délicates créatures, ces oiseaux chanteurs, seule musique à laquelle elle se complût. Elle fit de Saint-Gratien sa Maison de Sylvie et y reçut jusqu'à son dernier jour ses amis les manieurs de plume, de pinceau et d'ébauchoir.

Combien de fois l'accompagnèrent-ils dans ses promenades dans le parc, tandis qu'elle allait d'un pas décidé, les mains derrière le dos à la Napoléon, « suivie d'un petit chien gras à lard monté sur quatre pattes semblables à des allumettes [2] ». Et que de discussions, que de controverses d'art, que d'heures de gaîté

1. Lettre inédite du marquis de CUSTINE à Mme de COURBONNE.
2. *Journal des Goncourt.*

ou de labeur dans l'atelier aux portières algériennes, au papier grenat velouté, aux grandes armoires de marqueterie, aux murs garnis d'immenses palmes croisées ! Dans un coin étaient encadrées les mentions obtenues par la princesse aux expositions. Là les princesses Bonaparte venaient broder ou lire : là travaillaient sou-



La princesse Mathilde.
D'après le portrait d'Eugène Giraud.

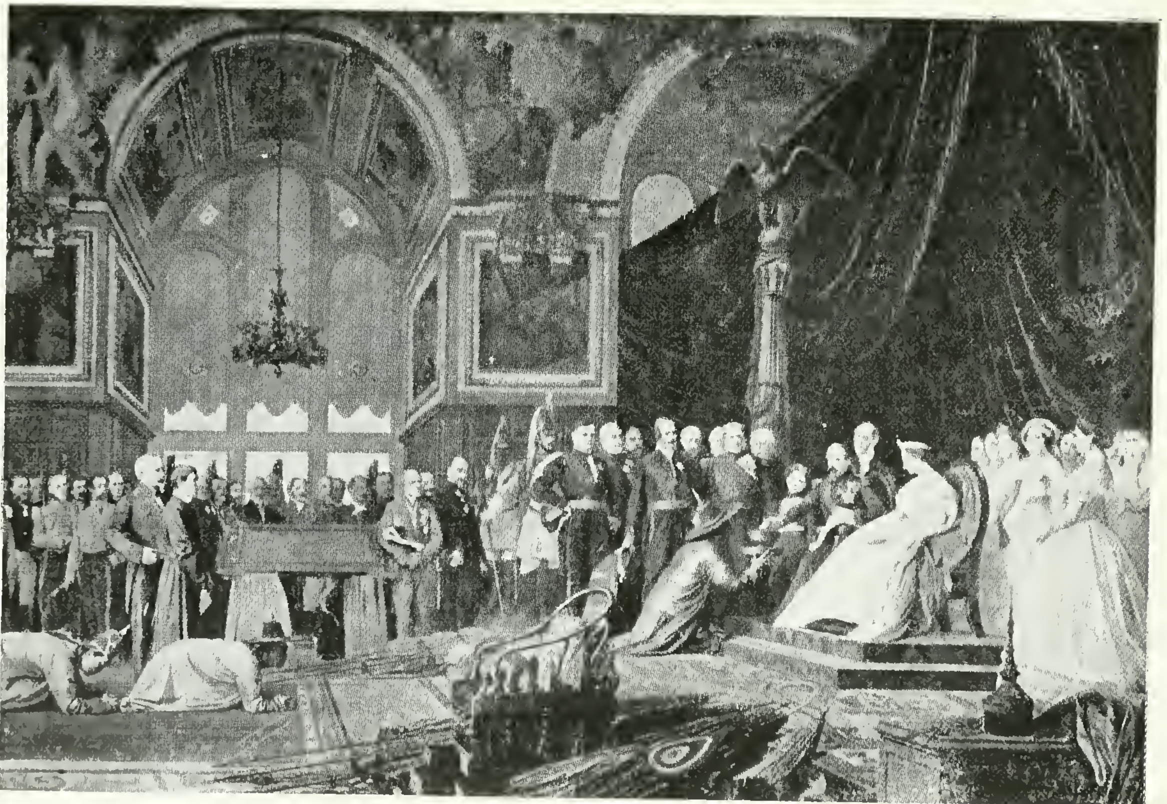
vent Eugène Giraud, le peintre doublé d'un si vivant caricaturiste, Hébert et surtout la vaillante maîtresse du lieu. Nous ne pouvons mieux en évoquer la physionomie qu'en donnant le croquis qu'en ont si alertement troussé les Goncourt.

« Debout, Giraud peint le ciel d'un panneau faisant partie d'une décoration à personnages du Directoire qu'il exécute pour l'escalier du château. Entrent deux Ita-

liennes modèles. La princesse se met à peindre l'une d'elles pendant deux heures, lui donnant à peine quelques minutes de repos. A côté de la princesse, la comtesse Primoli lit silencieusement et derrière elle, Hébert lave une aquarelle d'après l'Italienne qu'elle peint. Giraud, de temps en temps, jette dans le travail quelque blague que la princesse rabroue en riant ou grondant. La femme de chambre apporte un nœud de diamant que la princesse a commandé, ces jours-ci, et en fait voir la beauté, en le détachant sur le noir de son tablier. Giraud de prendre le menton de la femme de chambre, disant sur le ton d'un marquis de théâtre : « Agaçons la soubrette. » Sur quoi la princesse crie : « Allons, vieillard, voulez-vous vous en aller, vilaine ordure! » Et le travail reprend, sérieux, acharné, coupé de dépêches télégraphiques jaunes que la princesse déchire à mesure et roule en boulettes.

« La voiture est au perron. La princesse rit de voir Mme Defly ne pas vouloir l'abandonner à nous autres, disant : « Mais qu'est-ce qu'elle croit que nous allons faire? » et, sur la route de Montmorency, elle nous conte l'hôtel qu'elle rêve : un rez-de-chaussée avec un immense atelier au milieu, éclairé par le haut ; et tout autour une colonie d'une dizaine de nous, logés dans de petites maisonnettes. A dîner, à propos d'un mot de je ne sais qui, la princesse s'emporte contre l'antiquité, la tragédie et déclare n'aimer, ne sentir, ne comprendre que le moderne. Elle a demandé si Flaubert était décoré et, apprenant qu'il ne l'était pas : « Je n'en savais rien ; si j'avais su ça, j'aurais demandé directement à l'Empereur de le décorer. »

« La princesse a eu toute la journée une joie enfantine. On lui a apporté sa médaille d'or. Elle veut en faire un bijou, une espèce d'ordre et à la fois un bouquet de côté, pour porter dans ses soirées. A onze heures et demie, les hommes montent causer et raconter des his-



Réception de l'ambassade siamoise à Fontainebleau

D'après le tableau de Gérome (Fragment)

loires chez le vieux Giraud jusqu'à une heure du matin. C'est l'habitude de la maison. »

Ces touches prises sur le vif montrent bien quel camarade simple et dévoué la bonne dame de Saint-Gratien savait rester avec les commensaux qu'elle hébergeait et traitait de si large façon. Sa constante préoccupation était d'améliorer leur destinée, de les pousser de toutes ses forces à la réussite. Ne voulut-elle pas marier Taine pour lequel elle assurait avoir découvert une dot de quatre cent mille francs avec huit cent mille francs d'espérances ? Elle fit de Théophile Gautier son bibliothécaire, d'Eugène Giraud son décorateur, du plus grand nombre de ses amis des lauréats et des dignitaires. Tout ce qui leur arrivait d'heureux la rendait heureuse. Après le succès de la reprise d'*Henriette Maréchal*, elle vint au foyer des artistes et dit aux Goncourt :

— C'est superbe, superbe ! Si on s'embrassait.

Elle mettait une grande confiance dans ses relations, demandant le cœur, mais donnant le sien sans réserve. « J'ai besoin de croire aux gens que je vois », disait-elle. La noblesse de sa nature lui suggérait des délicatesses infinies. Si son premier mouvement était parfois impérieux, irrésistible, elle ne tardait pas à l'arrêter et à se modérer d'elle-même. Princesse, elle acceptait la contradiction et même la recherchait. Elle souhaitait aussi la tutelle des conseils et des directions. Docilement, elle se soumit à l'ascendant de Nieuwerkerke en matière d'art. Elle se laissa donner par Sainte-Beuve un professeur d'histoire qui fut M. Zeller. L'auteur des *Causeries du Lundi* s'était institué, pour ainsi dire, son précepteur. Il lui envoyait des livres et lui dressait le programme de ses lectures. Pendant huit ans, on le verra dévoué à la fine et enthousiaste Altesse autant que le lui permettait son égoïsme foncier. Peut-être est-ce la seule affection profonde qu'il ait jamais éprouvée.

La princesse le payait magnifiquement de retour, le comblant non seulement d'attentions, mais de cadeaux incessants que l'écrivain acceptait sans avoir jamais à en rougir, tant son impériale amie y mettait de tact. Au mois de décembre 1864, il pouvait lui écrire que sa petite maison de la rue Montparnasse était entièrement montée par elle : tableaux, pendules, lampes, tapis, écritoires, jusqu'à sa couverture de lit. Et quelle délicatesse dans la générosité ! Le plus souvent, la donatrice s'introduisait chez le critique lorsqu'elle le savait sorti et mettait elle-même en place l'objet dont elle voulait lui faire cadeau. Pour diminuer la distance sociale qui les séparait, que ne tentait-elle pas ? On a assuré que c'était une des raisons qui l'avaient fait s'atteler à l'entrée de Sainte-Beuve au Sénat. Ce fut pour elle l'occasion d'afficher ses relations amicales et fréquentes avec lui. Dès ce jour elle prit l'habitude de venir, une fois par mois, dîner chez ce solitaire avec trois ou quatre convives laissés à son choix. Était-il malade, ce qui était fréquent, elle accourait à son chevet ou s'ingéniait à lui procurer quelque douceur. Pourquoi fallut-il qu'un jour une volte-face d'opinion, un changement de position politique inspiré à Sainte-Beuve par l'orgueil vînt dresser une barrière entre ces deux intelligences, entre ces deux cœurs ? Du moins, à son heure dernière, le vieil écrivain reçut la consolation d'une lettre émue de son amie.

Mais la bonté souveraine de cette fille des Napoléons s'étendait encore plus loin. Elle était aussi secourable à l'inconnu que bienveillante à l'ami. Sa charité s'épandait et rayonnait sans compter et, avec l'Asile des jeunes filles incurables, elle a fondé un foyer de miséricorde humaine. Si les mondains l'avaient surnommée Notre-Dame des Arts, les infortunés l'appelaient la « bonne princesse ». Son âme était ouverte au Bien aussi largement qu'au Beau. Amour de la patrie, culte des grands

souvenirs, émerveillement devant la lumière et les lignes pures, pitié pour ceux qui souffrent, toutes les nobles passions vivaient en elle et la soulevaient. Un soir, dans un dîner, elle raconta un trait charmant de sa jeunesse. C'était en 1842 ou 43 et elle venait d'entrer en France pour la première fois. Elle passait par le pont de Kehl. Sur la rive gauche du fleuve, un fantassin, en tunique bleue et pantalon rouge, était de faction. « C'était le premier soldat français que je voyais, dit-elle. Je fis arrêter ma chaise de poste, je descendis, je m'approchai du soldat et brusquement, je l'embrassai sur les deux joues. Puis, toute ravie, je regagnai ma voiture. Il me semblait avoir embrassé le drapeau vivant. » C'est tout elle, cela, tout son cœur d'artiste, de Bonaparte et de Française. Altesse impériale, elle eut les mêmes rêves, les mêmes enthousiasmes que les muses laborieuses qui demandent à l'art le pain de tous les jours. L'histoire lui fera une place à part, car elle relie la chaine des hôtesses de l'esprit et du talent, des d'Angennes, des d'Épinay, des Geoffrin, des Récamier, à celle des princesses lettrées et artistes, Marguerite de Valois et Marguerite de France.

CHAPITRE V

LE MONDE DU JOURNALISME

Développement du journalisme sous le Second empire. — Émile de Girardin. — Sa carrière. — Analyse de son caractère par Desbarolles. — Louis Veuillot. — Les parties de boule de l'*Univers*. — Prévost-Paradol. — Son ambition. — Jean-Jacques Weiss. — Ses leçons à Victor Noir. — Principales personnalités de la presse politique. — Napoléon III journaliste et renvoyé. — Les chroniqueurs : Roqueplan, Claudin, Aurélien Scholl, Xavier Aubryet. Philibert Audebrand. — Alexandre Dumas père directeur du *Mousquetaire*. — Les duels d'Henry de Pène. — Villemessant. — Les numéros parfumés de la *Sylphide*. — Le génie de l'annonce. — Le canari du Petit-Saint-Thomas. — Fondation du *Figaro*. — Sa conception. — Les habitudes de Villemessant. — Comment on remercie un rédacteur. — Auguste Villemot. — Sa mystification d'Arago. — Léo Lespès. — Naissance du *Petit Journal*. — Les chroniques de Timothée Trimm. — La *Vie parisienne*. — *Le Boulevard*. — La satire politique. — Vacquerie et Raoul Rigault. — Henri Rochefort. — Ses débuts. — Le premier numéro de *la Lanterne*.

On a pu dire que la passion pour le papier imprimé avait été un des grands défauts du Second empire. Il est certain qu'il a assisté à l'avènement d'un véritable pouvoir extra-constitutionnel, la Presse. C'est durant son cours que le journal a conquis toute sa puissance

politique. Cette époque a consacré aussi la feuille purement satirique, violente, inspirée par le seul désir de polémique. En même temps, les rédactions commençaient à s'ouvrir à une nouvelle venue qui devait devenir leur plus ferme soutien : la publicité. C'est sous Napoléon III que se fondèrent les plus notoires de nos actuels quotidiens et aussi les grands illustrés. Leur vie se fondit aussitôt dans la vie commune. A la Cour, à la ville, l'article sensationnel tint une grande place dans les préoccupations du jour. L'Empereur lui-même adorait le journalisme et surtout le journaliste. Aimant à manier la plume, et, au besoin, à collaborer à un organe ami, il se laissait émerveiller par un homme capable de trousser lestement un article. Le public partageait son goût. Et l'on vit se former alors toute une école de chroniqueurs, le plus souvent légère, mousseuse, boulevardière, de verve facile et d'esprit superficiel, qui compta dans ses rangs plusieurs des figures les plus populaires du temps. Ce fut l'âge d'or des gazetiers.

Un nom illustre légué par la période précédente semble devoir être prononcé le premier : celui d'Émile de Girardin. Fils adultérin du comte Alexandre de Girardin, ce grand travailleur était né en marge de la société et il avait passé ses toutes premières années à côté des enfants de Mme Tallien et d'Ouvrard chez un certain ménage Choisel qui se livrait à l'élevage des enfants[1]. Ce monde qui le répudiait, il y pénétra en enfonçant les portes. Sans état civil certain, ce fut lui qui *reconnut* son père. Hardiment il s'empara d'un nom qu'il n'avait ni reçu, ni sollicité. Pleine de créations, de nouveautés, d'activité et de bruit, se déroula alors la carrière de cet homme extraordinaire qui avait pris pour devise : « Une idée par jour. »

1. Louis Sonolet, *Madame Tallien* (L'Édition).

Après avoir été employé de ministère, commis d'agent de change, inspecteur des Beaux-Arts, il avait entrepris diverses publications, toutes opportunes et heureuses et, en 1836, il avait révolutionné le journalisme en fondant *la Presse*, le premier journal politique à bon marché. De violentes protestations, des polémiques intéressées, des coups d'épingle, avaient, dès l'apparition de la feuille, assailli de tous côtés le téméraire novateur. *Le Charivari*, lui avait fait dire : « Je perds sur chaque abonné, mais je me rattrape sur la quantité. » Cela finit par le mener sur le terrain en face d'Armand Carrel et la balle de pistolet qui tua celui-ci, presqu'aussi mortelle à l'adversaire qu'à la victime, brisa pour longtemps l'essor de la presse à bas prix. Depuis lors, Girardin avait poursuivi une carrière politique agitée qui l'avait fait expulser après le coup d'État de Décembre. Revenu peu après à Paris, il reprit la direction de *la Presse* qu'il vendit à Polydore Millaud, acheta en 1866 *la Liberté* qu'il galvanisa, régenta, tant directement qu'indirectement, un grand nombre de périodiques et d'affaires, s'efforçant de domestiquer la finance du haut de son journal spécial : *la Semaine financière*, « timide essai des puissantes organisations de publicité financière qui donnent aujourd'hui l'assaut au bas de laine [1] ».

Ce Napoléon de la presse visait à la ressemblance avec le vrai Napoléon par certaines habitudes d'esprit et de parole, par ses attitudes morales et même physiques et jusque par la mèche qui tombait en virgule sur le sommet de son large front, au-dessus du lorgnon et du visage glabre et indéchiffrable. Pour donner une idée de son caractère, qu'on nous permette d'en appeler à une autorité assez imprévue, au fameux graphologue Desbarolles. Un journaliste bien connu et qui est aujourd'hui un des doyens les plus respectés de

1. ARTHUR MEYER, *Ce que mes yeux ont vu* (Plon).

la presse parisienne, M. Robert Mitchell, avait remis à Desbarolles une lettre non décachetée d'Émile de Girardin, en lui demandant ce qu'il pensait de celui qui l'avait écrite. Après un examen prolongé, l'augure prononça :

— Votre correspondant est une femme... une femme ambitieuse, nerveuse, profondément égoïste, à l'occasion cependant très obligeante, mais par raisonnement et non par sentiment. Chez elle, le cerveau fait l'intérim du cœur qui est encore à naître. Très paradoxale, mais avec conviction et se prenant elle-même aux subtilités de son esprit ; de la méthode ; beaucoup d'ordre dans les choses matérielles et point ou presque point dans les idées. Aucune jalousie ; elle supporte toutes les supériorités parce qu'elle n'en redoute aucune. Absence complète de préjugés, horreur instinctive de la convention sociale et du « déjà vu », coquette et conquérante, très autoritaire, volonté inflexible, goût prononcé pour les spéculations, aimant l'argent comme moyen de domination et aussi pour les joies matérielles qu'il procure [1].

Très régulier dans ses habitudes et prodigieusement laborieux, Émile de Girardin se levait tous les jours à cinq heures et donnait ses audiences à six heures du matin. C'était là, disait-il, tout le secret de sa fortune. Il recevait avec une politesse sérieuse et affable. Il tenait un compte exact de ses heures, les distribuant à ses différentes occupations suivant l'importance de celles-ci, en accordant un certain nombre au monde, au théâtre qu'il goûtait fort et pour lequel il écrivit avec talent, et aussi à l'exercice du cheval. Les habitués du Bois connaissaient bien ce cavalier en haut de forme qui passait à un trot rapide, presque toujours solitaire. Parfois, sa concep-

1. Robert Mitchell avec la collaboration du comte Fleury, *Un Demi-Siècle de mémoires*.

tion froidement raisonneuse de l'existence se réchauffait d'un rayon de générosité. Il avait pris comme valet de chambre un malheureux déchu qui lui avait



Émile de Girardin.

avoué sortir de prison et s'était présenté à lui sous le simple prénom de Jean. Cet homme resta jusqu'à sa mort le modèle des serviteurs. Émile de Girardin avait épousé la célèbre Delphine Gay. L'idéalisme de l'auteur de la *Canne de M. de Balzac* et de la *Joie fait peur*

devait s'accommoder malaisément du positivisme de son mari. Ils formèrent cependant un ménage correct. Elle ne s'émut jamais des entreprises extraconjugales de cet indépendant et lui, de son côté, ne se montra jaloux que du talent de sa femme.

A l'arriviste sans convictions que fut Émile de Girardin, Louis Veuillot faisait un puissant contraste avec sa nature d'apôtre passionné et véhément. Dans les colonnes de *l'Univers* dont il prit la direction en 1851, il vitupérait, tonitruait, tapait comme un sourd pour la défense de l'Église dont il s'était fait une conception personnelle jusqu'à l'individualisme. Ses débuts, émaillés de duels et d'aventures, avaient été très orageux. On l'avait connu d'abord écrivant des chroniques de théâtre d'une note très mondaine et des romans pleins de fougue amoureuse. Puis, un jour, il avait pris la croix, à la façon d'un preux partant pour la Terre sainte. Arsène Houssaye écrivait avec quelque emphase « qu'il avait fait son épée avec les clous du Christ ».

Fils d'un tonnelier et d'une paysanne, dépourvu de toute instruction première, il avait eu le mérite de s'élever par ses seuls efforts au-dessus du commun des hommes. S'il l'eût souhaité, on l'eût aimé, car il avait de l'esprit, de la sensibilité et savait se montrer fort obligeant à l'occasion. Il lui parut plus profitable de se faire craindre, et il mesura son importance au nombre et à la valeur de ses ennemis. Il s'en fit d'acharnés. Après la publication des fameuses *Odeurs de Paris*, Lanfrey l'accusa d'assassiner les gens avec un couteau sacré; Pailleron l'appela « Vadé de sacristie, dévot à lier, insulteur caduc », et lui cria que son esprit prenait du ventre; Montalembert, ce champion des catholiques libéraux si fort haïs par lui, se répandit en invectives contre le « livre de ce calomniateur, de ce traître, de ce fou »; Augier le mit tout vif sur la scène

et de façon peu avantageuse dans *le Fils de Giboyer.* Il répondit avec sa violence ordinaire dans une brochure, *le Fond de Giboyer.* Sa massue s'abattait sans relâche sur *le Siècle*, lourd dévorateur de soutanes qui se contentait de délayer tant bien que mal les vieilles plaisanteries de Voltaire et qu'on avait surnommé le *Journal des marchands de vin.* Veuillot s'inspirait de ce surnom pour ridiculiser son directeur, Havin, auquel il prêtait une éloquence « havinée ».

Comme il avait le sentiment de sa supériorité, il fréquentait peu les salons aristocratiques, où sa tournure épaisse, son masque troué par la petite vérole, ses vêtements mal faits eussent provoqué de fâcheuses comparaisons. Il souffrait de sa laideur, de son défaut d'élégance et ne pardonnait pas à ceux que la nature avait plus favorisés sa propre vulgarité. Ne pouvant corriger la nature qui l'avait fait plébéien de la tête aux pieds, il se glorifiait de ses origines comme Paul-Louis Courier et probablement sans plus de sincérité. A Henry de Pène qui lui reprochait le peu de distinction de ses manières, il lança cette superbe apostrophe où se révélait son orgueil de paysan parvenu et son ressentiment contre ceux que le hasard de la naissance avait mieux favorisés :

— Gentilhomme de Pène, je monte d'un tonnelier, et vous, de qui descendez-vous [1] ?

A la société mondaine il préférait celle des ecclésiastiques qu'il invitait souvent à dîner, ou celle de ses rédacteurs avec qui il menait une existence familiale et bon enfant. Les bureaux de *l'Univers* occupaient, rue de Grenelle, un beau rez-de-chaussée donnant sur un grand jardin. Au fond de ce jardin on avait installé un jeu de boules et, dans les moments de loisir, on s'y livrait à

1. Robert Mitchell avec la collaboration du comte Fleury, *Un Demi-Siècle de mémoires.*

de chaudes parties. Veuillot y mettait terriblement de fantaisie. Quand il aurait fallu raser le sol avec sa boule, il la lançait en l'air à toute volée, peu occupé de la voir tomber n'importe où. Cette façon de jouer était devenue légendaire parmi ses collaborateurs. Aussi, lorsqu'il allait se mettre à la rédaction d'un article particulièrement délicat à traiter, il s'entendait souvent adresser cette recommandation :

— Ce n'est pas le moment de jeter la boule en l'air.

— As pas peur! répondait Veuillot en riant.

Il ne put jamais admettre la liberté dans l'Église et l'on sait avec quelle vigueur, quel acharnement il poursuivit Mgr Dupanloup et le comte de Montalembert qui, reprenant les traditions de Bossuet, voulaient assouplir la règle romaine et élargir le champ où se devait utilement manifester l'initiative du clergé de France. Suivant le mot d'un contemporain, il en eût appelé de Dieu au pape. Il se montrait lui-même plus ultramontain que ce pape et s'était institué à son service un athlète véritablement compromettant et dangereux. Il ressemblait à ces matrones acariâtres qui faisant blanc de leurs vertus domestiques demeurent fidèles au mari qu'elles doivent un jour faire mourir de chagrin. Sa fidélité à l'Église lui tenait lieu de toutes les autres vertus chrétiennes.

Dans les rangs de l'opposition libérale à tendance orléaniste, un escrimeur de première force s'était révélé, dès l'époque du coup d'État, sous les traits distingués mais sans relief de Prévost-Paradol. Cette figure à forme d'œuf, ce regard triste et sans éclat, témoignant de l'indécision de sa volonté, contenaient l'image de sa destinée, de même que son allure hardie sa phrase pétulante révélaient son ambition, son désir de se faire rapidement une place brillante. Cet ancien normalien, qui avait vite dédaigné le professorat, tirait sa valeur d'une culture raffinée, d'un style plein de finesse, de vi-

vacité et d'élégance et surtout d'une ironie qu'il maniait avec une maîtrise incomparable, seule arme dont il pût se servir, à ses débuts, contre Napoléon III tout puissant. Avec sa pointe agile il exaspérait ceux qu'il voulait atteindre et les blessait au vif en demeurant lui-même insaisissable. « Pendant près de dix ans, il renouvela presque quotidiennement le duel du lion et du moucheron [1]. »

Sur ce style alors si fameux, M. Émile Ollivier nous dit dans une fine analyse : « On prétend que Prévost-Paradol se forma comme presque tous les écrivains de ce siècle, par l'étude de Rousseau. Je croirais plutôt que, dans une existence antérieure, il s'était longuement façonné à l'art d'écrire, tant il en connut dès son début, les ressources et les gammes diverses, les souplesses aussi bien que les puissances, les ironies non moins que les élévations. Si l'on avait pu désirer quelque chose dans un ensemble aussi accompli, c'eût été un peu plus de relief et de couleur : il ne les recherchait point, par horreur de l'emphase, on n'en trouve pas trace dans ses écrits les plus véhéments. Et, cependant, ils entraînent, car ils sont passionnés et la véritable passion se communique sans phrases redondantes. La sienne était intense et de toutes les manières [2]. »

Cet art de planter ses traits acérés et subreptices à la façon de banderilles espagnoles, Prévost-Paradol le pratiquait dans le *Journal des Débats*. On le voyait venir presque tous les jours dans les bureaux de la rédaction, l'air sans cesse affairé, échangeant distraitement des bonjours avec les uns et les autres. Il s'asseyait et écrivait « deux ou trois billets de cette longue écriture qu'il s'efforçait de faire ressembler à celle du temps de Louis XIV [3] ». Il aurait voulu faire revivre

1. Robert Mitchell.
2. Emile Ollivier, *L'Empire libéral*, t. V.
3. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II.

l'orthographe de cette époque et n'y renonça que devant les railleries de ses amis. Si adroites qu'elles fussent, ses attaques lui attirèrent plus d'une fois les remontrances du pouvoir. Il fit avertir le *Journal des Débats* pour avoir dit que ce n'était pas l'empire qui soutenait l'Empereur, mais l'Empereur qui soutenait l'empire. Mais son indépendance s'accommodait mal de la discipline du parti d'opposition auquel il était affilié. Il était impatient de gouverner. Un jour, qu'il se promenait avec Maxime du Camp dans la grande allée des Tuileries, son compagnon lui demanda :

— Quel est votre rêve ?

Il s'arrêta et, montrant le pavillon de l'Horloge, il lui répondit avec exaltation :

— Le maître de la France est là. Eh bien, je voudrais être le maître de ce maître.

Il finit cependant par s'humilier devant celui qu'il aurait voulu dominer. Quand le lion, devenu libéral, laissa rogner ses griffes, le moucheron dut abandonner une lutte désormais sans péril comme sans éclat. Il fallait maintenant des voix plus fortes et moins harmonieuses que la sienne. Découragé, comprenant enfin qu'il n'avait pas sa place marquée dans une démocratie républicaine, il saisit la première occasion qui s'offrit à lui de se rallier à l'Empire, rallié lui-même à quelques-unes de ses idées. Nommé ministre de France à Washington, il y apprit la déclaration de guerre de la France à la Prusse. Il devina le désastre certain de son pays, l'abandon, le dédain, les injures qui l'attendaient lui-même. Comme la fortune lui avait toujours souri, il se sentit sans force pour entreprendre une nouvelle étape de sa destinée et préféra se tuer d'un coup de pistolet.

Prévost-Paradol avait presque trouvé un rival dans cet écrivain parfois paradoxal, mais toujours original, vif et brillant qui s'appelait Jean-Jacques Weiss et qui faisait assaut d'esprit et de talent avec lui au *Journal*

des Débats. Nets, incisifs, mordants, ses bulletins politiques obtenaient le plus grand succès. En 1867, il fonda le *Journal de Paris* pour lequel il se choisit une rédaction éclectique et tant soit peu fantaisiste où les noms de Spuller et de Ranc voisinaient avec celui de la future victime d'Auteuil, l'infortuné Victor Noir. Grand, gros, épais et brun comme un muletier andalou, celui-ci était un bon et primitif garçon très fier d'être journaliste. On l'avait surnommé Bébé-Colosse aux tables du café de Madrid où il venait presque quotidiennement bêcher le gouvernement et récolter d'abracadabrantes informations politiques. Weiss éprouvait un malin plaisir à corriger les faits divers de Victor Noir qui arrivait toujours rue Coq-Héron, dans le petit pigeonnier du *Journal de Paris*, avec de superbes gants rouge brique qu'il étalait à la façon de Dumanet. Il poussait la complaisance jusqu'à lui apprendre quelques courtes citations latines avec la manière de les introduire adroitement à propos de n'importe quoi dans la conversation. Le disciple éprouvait ensuite un véritable ravissement à émerveiller les confrères par cet étalage d'érudition. Il finit par demander à Weiss des leçons d'orthographe jugées par tous indispensables. Sans doute demeurèrent-elles sans résultat, car à un article provocateur, il reçut, un jour, cette réponse de Paul de Cassagnac :

« Monsieur, vous m'insultez dans les échos de votre journal, vous attendant à me voir relever vos outrages. Vous ne vous êtes pas trompé. Je suis l'offensé, je relève votre défi. J'ai le choix des armes. Je choisis l'*orthographe*, vous êtes un homme mort. »

Pauvre Victor Noir! Au moment où il expirait si tragiquement, son ancien professeur du *Journal de Paris* devenait conseiller d'État en service extraordinaire et secrétaire général du ministère des Beaux-Arts.

Combien d'autres personnalités de la presse politique

il y aurait encore à rappeler! Retenons toujours au passage les noms de Sylvestre de Sacy, rédacteur en chef aux *Débats*, qui se croyait janséniste à cause de son nom et n'avait aucune raison de l'être, n'étant point parent de celui de Port-Royal ; Paulin Limayrac, petit homme rond et jovial qui dirigea *le Constitutionnel* et qui accordait si facilement ses sympathies que Paul de Saint-Victor lui reprochait « son écœurante bienveillance » ; Mirès, banquier de profession et de tempérament, propriétaire du *Constitutionnel* et du *Pays*, petit homme vif, nerveux, coléreux, qui tutoyait ses rédacteurs ; Gustave Janicot qui dirigea *la Gazette de France* et y publia de beaux articles trop oubliés ; Havin, le directeur du *Siècle* si maltraité par Louis Veuillot, imposant personnage tellement pénétré du sentiment de son importance qu'il avait fait entourer sa table de travail d'une balustrade en bois sculpté lui évitant un contact trop immédiat avec sa clientèle démocratique. Républicain, il savait atténuer la portée de ses coups contre le pouvoir et lui accorder au besoin son appui, si bien que Prévost-Paradol l'avait surnommé le ministre de l'Empire au département de l'opposition. Mais il faut se contenter d'énumérer. Citons au hasard, en nous excusant d'oublis nombreux : Paul Dalloz, directeur du *Moniteur*; le docteur Véron ; Vitet, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, John Lemoinne, Édouard Hervé, Charles et François-Victor Hugo, Paul Meurice, Vacquerie, Louis Ulbach, Assolant, tous ceux-ci écrivains d'opposition ; Edmond Tarbé ; Jules Richard ; Nefftzer qui créa *le Temps* en 1861 ; Target, Lambert de Sainte-Croix, Louis Teste ; Robert Mitchell, Auguste Vitu, Édouard Thierry, qui défendaient au *Pays* les intérêts du gouvernement ainsi que Granier de Cassagnac, ami personnel de l'Empereur. Celui-ci avait à ses côtés son fils Paul qui venait d'aborder brillamment cette carrière du journaliste politique dans



Louis Veuillot

laquelle il devait dépenser tant de verve et de talent.

Un jour, M. Granier de Cassagnac apporta, en grand mystère, au *Constitutionnel* un article auquel l'Empereur avait collaboré. Cet article parut en tête du journal. Le lendemain, stupeur inouïe, le directeur, le docteur Véron, recevait un avertissement du ministère de l'Intérieur! Surpris, indigné, il demanda des explications à son collaborateur qui, pour toute réponse, lui montra les épreuves corrigées de la main de Napoléon III. Il n'y avait qu'à s'incliner. En publiant l'avertissement le lendemain, conformément aux termes du décret sur la presse, le directeur le fit suivre d'une note respectueuse. Il reçut un deuxième avertissement! La situation devenait terriblement dangereuse, car, après un troisième avertissement le journal pouvait être supprimé! Le docteur Véron dut prendre le parti d'annoncer le lendemain sans explication ni commentaire que M. Granier de Cassagnac n'appartenait plus à la rédaction du *Constitutionnel*. Et comme celui-ci se plaignait :

— Ce n'est pas vous que je mets à la porte, lui dit-il, c'est l'Empereur à la requête du ministre de l'Intérieur [1].

*
* *

A côté de ce journalisme politique, et sans que la ligne de démarcation fût toujours très nette, il existait une nombreuse cohorte d'écrivains périodiques, de chroniqueurs voués plus particulièrement à l'actualité parisienne, à l'observation des mœurs, à la fantaisie, à la satire. C'étaient, pour la plupart, des habitués du boulevard et nous en avons mis en scène un certain nombre dans le chapitre consacré à ce boulevard [2]. Roqueplan,

1. Robert Mitchell avec la collaboration du comte Fleury, *Un Demi-Siècle de souvenirs.*

2. Voir dans notre tome II, *Le Boulevard et les rues de Paris.*

Aubryet, Aurélien Scholl, Claudin, Philibert Audebrand semaient à pleines mains l'esprit et la belle humeur, ne comptant plus les menues feuilles légères et éphémères tuées sous eux, nomades de la plume, bohèmes de la chronique, batteurs de pavé et d'imprimeries, passant d'une rédaction à la rédaction rivale, d'une rubrique à une autre, d'un journal à une direction de théâtre.

Cette dernière fortune fut surtout celle de Roqueplan et elle ne lui réussit guère. Ne disait-il pas à un de ses jeunes amis au moment où il dirigeait le Châtelet : « Vois, enfant, comme Dieu, dans sa sagesse, a tout prévu : en face de ce théâtre où une place de caissier est une sinécure, le Tribunal de Commerce ; à droite, la Conciergerie ; sous nos pieds la Seine, et, en descendant, la Morgue ! En un mot, tout ce qui attend les imprudents directeurs. » Claudin avait découvert un ingénieux moyen d'être toujours en toilette, propre et net dès le matin, sans avoir besoin de rentrer chez lui. Il lui suffisait pour cela de déposer trois paires de bottines dans trois boutiques de décrotteur, un chapeau chez un chapelier, etc.

Aurélien Scholl ne quittait ses assises du pavillon de Tortoni que pour les tilleuls de Bade ou les palmiers de Monte-Carlo. Impeccable de tenue, monocle à l'œil, il soutenait ce paradoxe que l'homme de lettres a le devoir de payer son bottier et qu'on peut être spirituel avec des gants frais et du linge propre. On le voyait quotidiennement partager avec le duc de Grammont-Caderousse un menu invariablement composé d'un œuf à la coque et d'une côtelette. Sceptique, aimable et railleur, Bordelais amoureux de paraître, ce petit-fils de Rivarol jetait aux quatre vents du monde où l'on imprime les trouvailles de sa fantaisie habillées d'un style brillant et coupant comme une fine lame de Damas.

Il dirigea quelque temps *le Nain jaune*, moniteur de

la haute vie et des clubs, l'arbitre des élégances parisiennes, mais il s'en dégoûta au bout d'un an, trop journaliste pour rester longtemps directeur. Ses *Lettres à mon domestique* parurent avec ce préliminaire : « Ce ne sont pas des lettres et je n'ai point de domestique. » Dans un de ces petits journaux vite moissonnés par la destinée où il dépensait sa verve, *le Satan*, il annonça sérieusement la mort de son ami Philibert Audebrand, publia le faire-part de ses funérailles, puis le ressuscita dans le numéro suivant. Ses mots, étincelants d'imprévu, de drôlerie, d'insolence cocasse, couraient tout Paris. Ils courent encore [1].

Xavier Aubryet écrivait presque tous ses articles dans les cafés, où il parvenait, de façon stupéfiante, à s'abstraire au milieu du vacarme, des bruits du billard et de dominos. Il était célèbre dans les rédactions pour son écriture microscopique au point de faire entrer tout un volume sur quelques cahiers de papier à lettre. Il se plaisait dans ses articles à cultiver le type de M. Prudhomme et avait écrit, dans le style du héros d'Henry Monnier tout un précis d'histoire de France commençant par ces mots : « Quand Pharamond ceignit la tiare, la France était une vaste solitude paludéenne plus propre aux ébats des canards sauvages qu'au fonctionnement régulier des institutions constitutionnelles... » Il portait des tenues plus qu'étranges. On le rencontrait avec des jaquettes au ton martin-pêcheur, des gilets à ramages Louis XV et des cravates à pois énormes. Parisien renforcé, tout éloignement du boulevard lui causait une peine cruelle. Un jour, pourtant, on le vit partir pour l'Italie avec Paul de Saint-Victor. Moins de quinze jours après, une lettre annonçait son retour à ses amis : « Impossible de résister : à Bologne, on me montre une Sainte famille ; à Florence, une Sainte famille ; à Rome,

1. Gustave Claudin, *Mes Souvenirs*.

une Sainte famille. C'était trop. Voilà pourquoi j'ai quitté Saint-Victor [1]. »

Sait-on qu'Alexandre Dumas père dirigea lui aussi sous le Second empire un petit journal du boulevard? Il l'avait appelé *le Mousquetaire* et l'avait installé au numéro 1 de la rue Laffitte, au cinquième, au fond de la cour. Les abonnements ne tombaient pas comme grêle. Heureusement, Dumas était soutenu par un docile commanditaire, un certain M. Boulé, petit homme agité et atteint de l'incurable manie de subventionner des journaux. Il avait confié au directeur du *Mousquetaire*, pour subvenir aux besoins de la rédaction, un carnet à souche sur lequel celui-ci devait inscrire les sommes dont il aurait besoin, pour détacher ensuite le coupon dont le confiant Mécène s'engageait à verser le montant. Hélas! les créanciers de Dumas, en accourant en rangs pressés, tirent promptement du carnet à souche un lamentable squelette et M. Boulé, comprenant enfin son imprudence, se refusa énergiquement à tout renouvellement. D'ailleurs, l'administration manquait d'ordre. On trouvait parfois dans les paniers à papiers des mandats-poste restés bien discrètement au sein de lettres non décachetées. La collaboration était assurée par Méry, Philibert Audebrand, Roger de Beauvoir, Dumas lui-même. A la fin, devant son impossibilité de régler la copie, il demeura seul devant la lourde tâche d'assumer toute la rédaction de son journal. Il s'en tira de façon expéditive, en coupant à droite et à gauche dans les autres feuilles. Tous ses articles commençaient : ainsi « J'emprunte à mon excellent ami Un tel le récit... ». Par habitude de guerre sans doute, *le Mousquetaire* vivait sur le commun.

Vers le même temps, Henry de Pène passait pour un des plus spirituels et des plus délicats rédacteurs du pe-

1. GUSTAVE CLAUDIN, *Mes Souvenirs*.

til journalisme littéraire. C'était un beau garçon, Béarnais comme Henry IV, d'une distinction qu'accentuaient sa froideur apparente, ses façons quelque peu hautaines et certain monocle carré qui ne quittait jamais son œil[1]. Il devait plus tard fonder *le Gaulois* avec Edmond Tarbé. Déjà, en 1858, il écrivait sous les pseudonymes de Mané et de Nemo de brillantes chroniques au *Nord*, au *Figaro* et à *l'Indépendance belge*. Or, le 5 mai, au moment de donner son article au *Figaro*, il s'aperçut, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, qu'il avait besoin de l'allonger de quelques centimètres pour le faire bien tomber en page. Il s'agissait d'un bal chez un riche étranger. De Pène-Nemo se laissa aller à le terminer par les lignes suivantes, dont il ne vit pas d'abord la portée discourtoise :

« Progrès sensible ! Il n'y avait plus l'inévitable sous-lieutenant en uniforme, arrachant les dentelles avec ses éperons, opérant des razzias sur les plateaux, la plaie, l'inévitable plaie des salons qui commencent. On l'invite une fois, jamais deux. Le premier acte des salons qui ont fait leurs dents est de se débarrasser de lui. A peine marchent-ils qu'ils l'envoient au diable, comme fit Sixte-Quint pour ses béquilles, après l'élection... »

Cette plaisanterie un peu vive valut à Henry de Pène plusieurs lettres d'officiers demandant une rétractation ou une réparation par les armes. Deux de ces lettres émanaient de sous-lieutenants au 3e chasseurs à cheval, MM. Courtiel et Hyenne. De Pène répondit dans *le Figaro* par un article d'un ton plus cinglant encore, où il disait du signataire d'une des lettres : « Il dit qu'il est officier et s'exprime comme un crocheteur. » Le sous-lieutenant Courtiel demanda et obtint l'autorisation de son colonel de se rendre à Paris, accompagné de ses camarades Hyenne et Rogé. L'autorisation était

1. Arthur Meyer, *Ce que mes yeux ont vu.*

donnée pour quarante-huit heures au plus. Ils allèrent tous trois chez de Pène. L'entrevue fut courtoise. Le sous-lieutenant Courtiel se présenta seul comme adversaire du journaliste qui le renvoya à M. Paira, l'un de ses témoins, pour régler les conditions du duel. L'autre témoin était le duc de Rovigo. L'arme choisie fut l'épée ; le lieu, le bois du Vésinet.

On arrive sur le terrain: Courtiel et de Pène croisent le fer et le combat commence. Au bout de trois minutes, l'officier est atteint d'un léger coup d'épée au haut du poignet droit. D'un commun accord, les témoins arrêtent les adversaires et tout paraît terminé, lorsque le sous-lieutenant Hyenne s'approche de de Pène et lui dit :

— Moi aussi, monsieur, je vous ai écrit. Je m'appelle Hyenne et j'attends une réparation.

Le journaliste lui répond qu'il ne peut lui rendre raison sur-le champ et qu'il a pris rendez-vous pour le lendemain avec des officiers des guides. Cependant, assure-t-il, il ne lui refuse pas satisfaction, mais peut-il se battre avec tous les officiers de l'armée ? Au surplus, il s'en rapportera à ce que vont décider ses témoins. Ceux-ci représentent alors qu'un pareil duel est contraire à toutes les règles et qu'on ne peut forcer leur ami, encore sous l'impression d'un premier combat, à se battre immédiatement une seconde fois avec un des témoins de son adversaire. Mais l'officier insiste en disant qu'il est obligé de retourner, le soir même, à son corps, à Abbeville, MM. de Rovigo et Paira proposent, s'il y a nécessité, que de Pène aille le trouver dans sa garnison. Mais le sous-lieutenant Hyenne ne veut rien écouter. Il s'approche de l'offenseur et lui dit :

— Je vous forcerai bien à vous battre.

En même temps, il le touche au visage.

— Insulte pour insulte, ajoute-t-il. Maintenant, monsieur, vous vous battrez si vous voulez.

— Que dois-je faire ? demande de Pène.

— Vous battre ! répond Paira.

On se bat donc. A peine les épées sont-elles engagées que le rédacteur du *Figaro* quitte la position prise et présente le flanc gauche. Soudain on le voit s'affaisser sur lui-même : il est blessé.

Le docteur qui l'assiste s'élance aussitôt et constate au côté gauche une plaie d'où le sang s'échappe abondamment. Mais l'étonnement se peint sur son visage : de Pène porte une autre blessure au côté droit ! Comment a-t-il pu être frappé deux fois sans que les témoins s'en soient aperçus ? C'est que dans la précipitation du combat, le sous-lieutenant Hyenne, craignant une riposte et ne se rendant pas compte du coup qui venait d'atteindre son adversaire au côté droit, avait instantanément porté un second coup auquel de Pène, par un changement subi de position, avait présenté le côté gauche.

Une blessure avait atteint le foie, l'autre le poumon. On transporta le blessé sur un matelas, dans une auberge près du pont du Pecq. Le bruit de la rencontre s'étant répandu en ville, un commissaire de police et ses agents se transportèrent en toute hâte auprès du blessé qui fit courageusement effort et put répondre distinctement à une question du magistrat :

— Le combat a été loyal.

Néanmoins, une enquête fut prescrite par l'autorité judiciaire. Des bruits malveillants couraient dans Paris. Des récits prématurés égaraient l'opinion qui, dès le début, avait accordé ses sympathies à Henry de Pène. On disait que Hyenne était maître d'armes. Il fit démentir ces racontars et se montra d'une parfaite courtoisie, en témoignant à plusieurs reprises le vif regret que lui avaient causé les résultats de la deuxième rencontre. L'instruction établit que les deux coups avaient été portés par une conséquence inévitable de l'engagement des adversaires. Et l'affaire en resta là.

* * *

Depuis quelques années déjà, Paris assistait aux premiers succès d'un homme qui avait reçu plus que nul autre la vocation du journalisme et qui se trouva vite en possession de tous les dons, de toute l'expérience du métier. Il devait arriver le premier à la formule de la feuille à la fois littéraire et politique telle que nous la comprenons aujourd'hui. Et cependant ce n'était pas, ce ne fut jamais un écrivain. D'allure massive et épaisse autant que d'esprit subtil et fantaisiste, il s'appelait Auguste Cartier de Villemessant. Il possédait une dose peu commune de volonté et d'aplomb. Bien que sa bourse ne contînt autre chose que de l'air, il s'était marié à dix-huit ans puis il était venu à Paris où, pour ses débuts, il avait fondé *la Sylphide*, journal de modes sous le patronage de la fameuse danseuse Taglioni. La nouveauté de cette publication, c'était le parfum, au sens réel du mot, qui imprégnait ses pages et flattait l'odorat de la lectrice. Devinant, l'un des premiers, le pouvoir de la publicité, Villemessant avait conclu un traité avec le parfumeur Guerlain, puis il avait fait fabriquer une vaste boîte à coulisses munie de tiroirs à claire-voie dans lesquels il étendait religieusement ses feuillets au-dessus d'une litière de produits odorants. Il se levait, la nuit, pour retourner cette littérature embaumée comme on retourne une côtelette sur le gril. De nombreux abonnés se plaignirent, déclarant que ce parfumage les entêtait horriblement [1].

Vinrent ensuite *le Lampion*, *la Bouche-de-fer*, *la Chronique de Paris* qui sombrèrent sous les condamnations. En même temps, Villemessant affermait le feuilleton de la mode et la page de réclame dans différents

1. VILLEMESSANT, *Mémoires d'un Journaliste.*

journaux. Il était doué d'un remarquable talent d'annoncier. S'agissait-il du Petit-Saint-Thomas? Très sérieusement l'habile homme faisait paraître l'entrefilet suivant : « Hier un rassemblement s'était formé devant le Petit-Saint-Thomas : un joli canari venait de s'abattre sur le trottoir et, en le ramassant, on aperçut, attaché à une plume de son aile, un papier roulé qui contenait ces simples mots : « Je vais mourir, mais je veux que « tu vives. Je te rends la liberté. Puisse un passant te « recueillir et te donner le bonheur à jamais perdu pour « moi. Ernest. » Le pauvre oiseau a été immédiatement apporté au Petit-Saint-Thomas où c'était à qui viendrait contempler cet innocent acteur d'un drame dont on ne connaîtra jamais peut-être le secret[1]. » Cette réclame bouffonnement élégiaque obtint un effet considérable. Un grand nombre de sensibles Parisiennes vinrent s'émouvoir devant le canari du Petit-Saint-Thomas et lui trouvèrent l'air triste : « Ne dirait-on pas qu'il porte le deuil de son maître ? » Villemessant avait inventé aussi l'histoire d'une jeune fille échappée du couvent et devenue demoiselle de magasin dans une boutique dont il donnait l'adresse. Une de ses meilleures trouvailles, avait été baptisée par lui *réclame à double détente*. Fallait-il parler d'une soirée chez une reine de la mode ? Il vantait l'exquise distinction de ses manières, son service de Sèvres, son château-lafite... Voilà pour la femme du monde. Suivait l'éloge d'une robe merveilleuse, d'un corsage au goût exquis sortant de chez Mme X... Voilà pour la couturière.

L'avisé nouvelliste était mûr pour le grand œuvre de sa vie. C'était au printemps de 1854. Depuis quelque temps, Villemessant était hanté par l'idée d'un journal hebdomadaire qu'il rendrait quotidien si la vogue lui venait et qu'il appellerait *le Figaro*. Ce titre n'était pas

1. Henri Rochefort. *Les Aventures de ma vie.*

neuf. Deux fois déjà il avait succombé entre les mains pourtant expertes et combien parisiennes de Roqueplan, puis d'Alphonse Karr. Malgré ces précédents fâcheux et les conseils pessimistes de ses confrères, l'audacieux gazetier se décida. Ayant consulté l'état de ses finances, il se trouva quinze cents francs en caisse. Il fallut bien s'en contenter. Le 2 avril, le premier numéro parut, orné en tête d'un Figaro exécuté, moyennant un paiement exigé d'avance, par un dessinateur alors célèbre, Valentin. Le dessin une fois gravé, restait pour lui l'examen de la censure. Elle le refusa d'emblée parce que, derrière le héros de Beaumarchais, au milieu des victimes de sa verve satirique, on voyait s'enfuir Basile la tête perdue sans son immense chapeau. Étrange début pour une feuille qui devait un jour se faire la championne attitrée des idées conservatrices. On dut modifier l'œuvre incriminée, puis le futur directeur s'en alla trouver l'imprimeur Chaix et obtint de ne lui payer que la moitié de ses factures pendant les trois premiers mois d'existence du journal. Très varié dans sa composition, le premier numéro débutait par ces mots : « Minuit venait de sonner à toutes les horloges de la ville... » Il trouva le meilleur accueil parmi le public du boulevard, et *le Figaro* prit tout de suite son essor.

Il réussit si bien que les procès ne tardèrent pas à pleuvoir. Confrère peu endurant, Jules Janin, notamment, s'irrita fort d'un portrait de l'Arétin dans lequel il avait découvert une ressemblance injurieuse pour lui. Villemessant fut condamné à cinq cents francs d'amende. Mais à défaut d'argent, les ressources inépuisables de son esprit le tirèrent d'embarras. En se voyant menacé de périr sous les flots de papier timbré, il adressa une supplique au Prince impérial âgé de quatre jours et obtint la remise des peines encourues [1]. Il avait installé

1. Jules Brisson et Félix Ribeyre, *Les Grands Journaux de France*.

ses bureaux au 48 de la rue Vivienne, dans un appartement primitivement occupé par la veuve de Brillat-Savarin. C'est là qu'il surveillait tout, la rédaction, la mise en page, l'impression, la publicité.

Son premier soin avait été de diviser son journal par cadres. Il rêvait pour cette division « quelque chose d'aussi clair, d'aussi simple que ce qu'il voyait dans les grands magasins [1] » et, de même que le client de ceux-ci trouve à une place donnée les velours, les soieries ou les articles de Paris, ses lecteurs découvraient d'un premier coup d'œil à l'endroit convenu la Causerie, les Échos de Paris, ceux de la Chambre, les articles de Variétés, les Tribunaux, le rayon des Faits divers, celui des Théâtres, etc., etc. Le premier, il formulait cette vérité devenue axiome, que l'ordre est aussi nécessaire dans un journal que sur une table où le couvert est mis. On sait à quel point il a fait école. Sur cette table où Villemessant conviait ses abonnés, le menu était conçu de façon à plaire à tous les estomacs et à n'en lasser aucun. Pour que le journal conservât sa note fantaisiste et infiniment variée, il voulait que des nouvelles à la main, gaies ou un peu légères, fissent un riant entourage à l'article, « comme des capucines autour de la salade [2] ». C'était bien de plaire aux gens graves, mais il fallait encore gagner la sympathie de ceux qui l'étaient moins ou qui voulaient un instant reposer leur esprit. De là vint la vogue si rapide du *Figaro*. L'Empereur qui s'intéressait si vivement au journalisme prit plaisir à le constater.

— Je crois, déclara-t-il, que le succès de ce journal tient à ce qu'il procède par articles courts, variés et nombreux, exposant chacun une idée différente [3].

A une époque où les colonnes d'un journal consti-

1. VILLEMESSANT, *Souvenirs d'un Journaliste*.
2. *Ibid*.
3. AUGUSTE VITU, *Souvenirs du Second empire*.

tuaient un domaine fermé, d'aspect mystérieux et d'abord redoutable, Villemessant se montrait encore novateur, en faisant du *Figaro* une tribune où chacun avait le droit de venir exposer ses griefs. « Toute vérité sera bonne à dire contre la critique, imprimait-il dans son manifeste, à la condition d'être formulée avec courtoisie et loyauté. Notre intention n'est pas d'ouvrir une arène aux scandales de la polémique, mais un salon dans lequel on discutera poliment, en donnant des raisons et non pas en disant des injures. »

Ce ne fut, cependant, que treize ans après, en 1867, que *le Figaro* hebdomadaire devint quotidien. Avec son génie du journalisme, Villemessant comprit de suite qu'il devait laisser à ses confrères les lourdes tartines documentaires pour se lancer éperdument sur ce terrain anecdotique qui plaît à tous les milieux. Les gens d'esprit et de talent ne lui manquaient pas pour réaliser ses idées. Il leur donna carte blanche pour épiloguer sur les cancans du boulevard. De la légèreté, de l'imprévu, du galant, de l'audacieux, du scandaleux au besoin, voilà quelle fut la nouvelle consigne. Si la politique et la religion tinrent plus tard une place importante au *Figaro*, elles se virent, à cette période de début, reléguées au troisième plan. Villemessant n'écrivait rien, il n'écrivit plus jamais (ses mémoires sont attribués à Philippe Gille), mais il créait la matière sur laquelle s'exerçait ensuite la verve de ses rédacteurs, il leur serinait les sujets, leur mâchait la besogne, leur soufflait des mots, inventait pour eux des potins sensationnels. C'était un canevas vivant et inépuisable.

Régulier dans ses habitudes, fuyant la vie de dissipation et les aventures, il n'en avait pas moins banni les préjugés et se laissait aller à toute bride aux caprices de sa fantaisie. Contemplons-le au café des Variétés ou au café Véron, pesamment assis au milieu de son cercle de collaborateurs, d'admirateurs et d'amis.

Il rit, conte, improvise, sème des anecdotes et des mots qu'il mettra dans son prochain numéro, s'ils ont fait rire, et qu'il oubliera s'ils ont fait four. Avec une activité toujours en éveil, un art de tirer des gens tout ce qu'ils peuvent contenir d'utile pour lui, il s'enquiert, interroge, insiste, écoute, note soigneusement dans sa cervelle admirablement ordonnée. Il procède par poussées brusques, par impulsions soudaines :

— Que pensez-vous de l'article d'Un tel ? demande-t-il.

— Charmant !

— Du talent, n'est-ce pas?

— Énormément de talent.

C'en est assez. Il se précipite au journal :

— Où est Un tel ? Faites-moi venir Un tel ! Énormément de talent ! Il n'y a que lui ! Tout Paris parle de son article [1].

Surpris, charmé, buvant avec délice ce nectar inattendu, le rédacteur apprend qu'il est augmenté. Son compte n'en eût pas moins été réglé si l'interlocuteur de Villemessant au café des Variétés avait eu l'idée de bêcher son style. Ce dénouement funeste demeurait suspendu sur la tête de tous les rédacteurs du *Figaro* comme une épée de Damoclès. Terriblement exigeant, tyrannique même avec eux, Villemessant ne leur gardait plus aucune reconnaissance des services rendus, dès le premier article qui avait le malheur de lui déplaire. C'était pourtant lui qui les avait vidés de leur suc à la façon d'une canne à sucre trop pressée. Précisément, le signe avant-coureur de la disgrâce était une canne. L'impitoyable directeur en offrait une aux collaborateurs qu'il remerciait comme le Christian des *Rois en exil* envoie un ouistiti à ses maîtresses délaissées. Alphonse Daudet a pu voir de quelle manière désinvolte

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*.

il se débarrassait d'une plume jugée encombrante. Un jour, en sa présence, Villemessant s'approche de la table verte où une demi-douzaine de journalistes écrivent ou dépouillent du papier imprimé :

— Très bien, mes enfants, je vois qu'on est en train...

Puis, adressant la parole à Paul d'Ivoy, le chroniqueur en vogue, visage rouge sous des cheveux blancs :

— Êtes-vous content de votre chronique ?

— Je la crois réussie.

— Allons, tant mieux. Comme ce sera votre dernière...

— Ma dernière ?

— Parfaitement ! Je ne plaisante pas. Votre copie est assommante. Il n'y a qu'un cri sur le boulevard... Voilà assez longtemps que vous nous embêtez.

Écrasé sous le coup, Paul d'Ivoy cherche néanmoins à parer au désastre :

— Mais, monsieur, notre traité ?

— Notre traité ? Elle est bien bonne ! Essayez de plaider, ce sera drôle. Je donnerai lecture de vos articles en plein tribunal et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal de pareilles niaiseries[1] !

Daudet reste stupéfait devant « cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre comme de vieux tapis ». Elle n'empêcha pas Villemessant de se charger des enfants de Paul d'Ivoy, à la mort de leur père. Ce gros homme qui cassait ses collaborateurs comme des caporaux montrait souvent les plus généreux élans du cœur et pratiquait la charité d'une façon discrète et bourrue qui la rendait plus légère à ceux qu'il secourait. Par les froides journées d'hiver, un de ses grands plaisirs con-

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*

sistait à trouver un pauvre déguenillé, à le conduire dans un magasin de confection, à l'habiller de pied en cap et à lui donner dix francs pour aller faire un bon dîner.



Auguste de Villemessant.
Caricature d'Étienne Carjat.

Pas de misère dont il entendît parler et qu'il ne voulût soulager sur l'heure. Il donna ainsi, durant plusieurs mois, deux cents francs par mois à un brave homme qui avait perdu sa place, sans avoir eu le courage d'en avertir sa famille et qui, tous les matins, était censé s'en aller à son bureau, après avoir soigneusement

fait faire son nœud de cravate par ses filles [1]. Cette façon de mélanger la compassion et la mystification le ravissait. Il fallait l'entendre alors répéter son mot favori ; « Elle est bien bonne ! » Peu soucieux de se donner des airs de vertu, il préférait avoir l'air de faire le bien comme une farce.

La familiarité et l'aplomb étaient érigés par lui en principe vis-à-vis de n'importe qui. Le duc de Morny le faisait-il venir dans son cabinet au sujet d'un article jugé offensant, il s'exclamait d'un air naïvement désolé :

— Comment ! monsieur le duc, ce n'est donc pas pour me décorer que vous m'avez fait appeler ? Ce garde de Paris avec son pli cacheté, son casque, peut se vanter de m'en avoir donné une d'émotion... Mes rédacteurs illuminent déjà... Cette fois, par exemple, elle est bien bonne !

On pense qu'avec une nature aussi capricieuse, la rédaction du *Figaro* manquait de fixité. Villemessant professait que tout homme a son article dans le ventre et il improvisait le premier venu journaliste. A ce propos, Monselet avait inventé l'histoire d'un petit ramoneur amené au journal par l'original patron, débarbouillé, assis devant du papier et chargé de la confection d'un article qui se trouve charmant... On vit néanmoins des collaborateurs se maintenir de façon durable. Parmi les principaux, Auguste Villemot, Jouvin, le gendre de Villemessant, Albert Wolff, Léo Lespès, Henri Rochefort, Édouard Lockroy, Aurélien Scholl, Albéric Second, Francis Magnard, Adrien Marx, Charles Monselet, Georges Maillard, Alfred d'Aunay, Duchesne, Prevel. Ce que Villemessant appréciait surtout chez eux, c'était l'article à détonation, le feu d'artifice au picrate éclatant en gerbe sur le boulevard, faisant

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*.



Banquet du "Figaro" donné en 1865 chez Noël Peters *(Monde Illustré)*

NESTOR ROQUEPLAN — DELPHINE ULGADE — JOUVIN — MONTAUT — PETERS — ALBÉRIC SECOND — MONSELET — GUILLEMOT — SIRAUDIN — LÉO LESPÈS — CARJAT — NORIAC — VILLEMESSANT — DUCHÊNE

enlever le numéro. Il goûtait moins la tenue soignée, la forme lapidaire. Son gendre Jouvin signait des articles d'une forme très littéraire. Il lui déclara un jour que personne ne les lisait. Et comme l'autre s'étonnait :

— Voulez-vous faire un pari ! J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu d'un de vos morceaux les plus savants. J'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose [1].

Parmi ces chroniqueurs, Auguste Villemot s'acquit dans le public parisien une faveur extraordinaire. Personne ne pouvait résister au pince-sans-rire de ses drôleries, à la cocasserie de ses imaginations. Il préférait ridiculiser les travers des hommes que les hommes eux-mêmes. Il y mettait une telle bonhomie et donnait si exceptionnellement dans la médisance qu'il ne comptait que des sympathies, même dans la presse, *rara avis*. Seul, le farouche Veuillot l'avait voué à son inimitié et déclarait que lorsqu'un ingénieur voulait définitivement essayer un pont, il se contentait d'y faire passer un article de Villemot : si le pont résistait à une telle lourdeur, il était livré à la circulation. Ce joyeux compère à l'œil émerillonné et à la figure pleine adorait les mystifications. Jacques Arago, l'homme le plus fertile de France en calembours, trouva l'occasion de s'en apercevoir. Un soir, chez la princesse Mathilde, le prince Napoléon l'avait entendu assurer que personne au monde n'était capable de le mystifier. A quelques jours de là, il est convoqué chez le cousin de l'Empereur et se dit avec satisfaction qu'il doit s'agir d'une nomination qu'il espère. Déception ! l'accueil du prince est glacial, celui-ci se contente de lui tendre un numéro du *Figaro*, en lui disant sèchement de lire à la deuxième page, aux « Échos de Paris ». Accablé de stupeur et de déso-

1. ALPHONSE DAUDET, *Trente ans de Paris.*

lation. Arago apprend par un article de Villemot que sa verve intarissable ne cesse de s'exercer sur les faits et gestes du prince Napoléon à grand renfort de jeux de mots irrespectueux comme « Plessy, monseigneur ? », pour « Plaît-il, monseigneur ? ». « Morny soit qui mal y pense », « Je m'en Mocquard pas mal ». etc. Le pauvre homme proteste, se désespère, jure...

— Ne jurez pas, interrompt le prince. Vous avez juré qu'on ne pourrait vous mystifier. Vous venez de voir comme vous tenez parole.

Et il explique la farce imaginée par Villemot. Arago respire, se réjouit, mais, une fois dehors, l'inquiétude le reprend. Il court chez une marchande de journaux, achète le *Figaro*, regarde fiévreusement à la deuxième page. Quel soulagement ! l'article de Villemot n'y figure pas. L'exemplaire du prince Napoléon était unique pour les besoins du tour[1].

Une popularité plus considérable encore et alimentée par toutes les classes était dévolue à Léo Lespès. C'était un bon gros garçon à la mine riante, à l'épaisse chevelure, à la forte moustache hérissée. A toute heure du jour, on le voyait passer en voiture découverte sur le boulevard. La voiture était nécessaire à sa vie et il provoqua un étonnement profond un jour où, pour la première fois, on l'aperçut à pied. Très épris de clinquant, de miroitant, d'extravagant, il portait une tenue étrange qui le faisait reconnaître aux plus lointaines distances. Il arborait le plus souvent un large chapeau de forme étrange, une jaquette ou petit paletot-sac en velours, un gilet fermé jusqu'au col et orné de boutons-grelots comme ceux des officiers d'Afrique, sur lequel serpentait avec un éclat provocateur une grande chaîne chevalière grosse comme le doigt. Son pantalon bleu de ciel, dit « à la Jocko », poussait jusqu'à l'extrava-

1. VILLEMESSANT, *Souvenirs d'un journaliste.*

gance une largeur que son propriétaire augmentait encore, en écartant les poches à l'aide de ses pouces, tandis que les jambes tombaient sur un pied microscopique dont elles ne laissaient voir juste que l'extrémité. Son cou se mouvait plus qu'à l'aise dans une chemise échancrée et pourvue d'un grand col rabattu devant lequel resplendissait une cravate de foulard groseille, rouge cerise ou solférino. Il portait d'énormes manchettes plissées sur lesquelles l'œil était attiré de suite par des boutons de dimensions anormales où s'encadraient des photographies, des portraits, des paysages, des marines.

C'est Léo Lespès qui a inauguré chez nous le système d'un article par jour. En 1863, Polydore Millaud, homme d'imagination vive et d'esprit très pratique, avait repris à son compte cette idée qui avait obsédé Girardin : « créer un journal à un sou », et il avait fondé *le Petit Journal*, titre trouvé par Hérald de Pages qui en fut le premier rédacteur en chef. Le nouveau directeur s'attacha Lespès qui troqua, à cette occasion, son ancien pseudonyme de « Le Commandeur » contre celui de Timothée Trimm. Le succès de sa chronique quotidienne fut prodigieux. « Timothée Trimm! Timothée Trimm! Avez-vous lu Timothée Trimm? » Huit jours après l'apparition du premier numéro, on n'entendit plus parler que de Timothée Trimm non seulement à Paris, mais dans toute la France. Cela, d'ailleurs se prolongea. « Pendant quelques années, écrit Monselet, le peuple ne jura que par ce nom. Ce fut un engouement, un fanatisme. On s'empressa sur les pas de Timothée Trimm, autant pour le voir que pour le lire. Un article par jour, cela supposait pour le peuple un phénomène d'imagination, un puits de science, un colosse d'esprit, un foudre d'éloquence... Il avait inventé une langue particulière, composée de petits alinéas qu'il avait empruntée à Émile de Girardin, puis qu'il s'était appropriée et qu'il avait

perfectionnée. Et ce style propre à tout rendre, effroyablement clair, il le débitait en menues tranches, à la façon de l'ancien marchand de galettes du Gymnase[1]. »

Chaque jour, sans jamais y manquer, Léo Lespès pondait au *Petit Journal* trois colonnes de chronique. Naturellement, il ne pouvait consacrer que fort peu de temps au choix des sujets. Il s'approvisionnait de préférence au café, au cercle, au théâtre, sur le boulevard. Il piquait au passage la note à retenir, bien qu'il fût de tradition qu'il n'avait jamais pu posséder un crayon. « J'allais en acheter un, racontait-il, quand la révolution de 48 vint à éclater. » Il lui est arrivé bien des fois de commencer un article sans savoir ce qu'il dirait. Dans ce cas, il prenait tout simplement sur le calendrier le nom du saint du jour et il laissait aller sa plume. Grâce à lui et aux feuilletons de Ponson du Terrail — l'auteur de l'immortel *Rocambole*, petit bourgeois qui s'entêtait à se donner pour un noble de vieille roche, toujours vêtu d'un pardessus vert russe et d'un pantalon quadrillé — *le Petit Journal* atteignit des tirages inconnus jusqu'alors. Un jour vint, cependant, où Léo Lespès, cédant aux brillantes offres de M. Paul Dalloz, quitta la « Maison Millaud » pour *le Petit Moniteur*. On aurait pu croire que cet unique ténor emporterait la clientèle avec lui. Il n'en fut rien. Pour sauver la situation, il suffit de baptiser l'équipe de rédacteurs par quoi on remplaça Timothée Trimm d'un nom unique rappelant le tant fameux pseudonyme. Et l'on créa ainsi Thomas Grimm qui vit toujours.

Presque en même temps que naissait pour les modestes le journal à un sou, les gens du monde voyaient éclore *la Vie Parisienne* fondée en 1862 par le dessinateur Marcelin. Il sut former sa rédaction avec les meil-

1. Charles Monselet, *Souvenirs littéraires.*

leurs écrivains de son temps. Mais ceux-ci ne signaient pas de leur nom, car, à cette époque, il y avait danger à manier la gaillardise, et la justice élevait la pudibonderie à la hauteur d'un article du Code. Le journal fut frappé d'une condamnation sévère pour un article de Feydeau où l'auteur de *Fanny* contait, sous une forme insuffisamment atténuée, la déconvenue d'une danseuse dont le maillot s'était déchiré en scène [1]. Depuis, nous en avons lu bien d'autres. Un autre dessinateur, le caricaturiste Carjat, devenu depuis photographe, avait eu, lui aussi, l'idée de fonder une feuille satirique et illustrée. Ce fut *le Boulevard*, qui compta dans sa collaboration bon nombre d'artistes et de littérateurs en vogue. Avec Théodore de Banville y arrivèrent ses caudataires, le long Glatigny et le mièvre Mendès qui avait déjà eu en 1860 sa *Revue fantaisiste* tuée sous lui [2]. *Le Boulevard* disparut un jour, épuisé par les tiraillements d'argent. Carjat éprouva par la suite qu'il est plus avantageux de flatter ses contemporains en photographie que de les charger au crayon.



Dans les dernières années du second Empire, certains journalistes se vouèrent spécialement aux attaques violentes quoique habilement déguisées, contre le pouvoir. L'opposition relevait audacieusement la tête. Elle trouva des interprètes armés de verve et d'ironie pour faire rire aux dépens du régime et employer ces moyens d'action si assurés de réussir en France : l'insolence

1. ARTHUR MEYER, *Ce que mes yeux ont vu*.

2. En 1857 était né le *Monde illustré* fondé par les directeurs de la Librairie Nouvelle, puis passé à Paul Dalloz. Il posséda, dès ses débuts, une rédaction d'élite et donna un feuilleton de George Sand et des articles de fantaisie de Méry, Gozlan, Eugène Guinot, Monselet.

gouailleuse et les coups d'épingle contre les puissants.

A *l'Événement*, Vacquerie, vétéran du romantisme, raillait les rigueurs de la loi sur la presse, en semant ses articles d'axiomes ou de déclarations dans ce genre : « Une barbe bien savonnée est à moitié faite », « Au premier abord, on incline à penser qu'un tout est égal à ses parties ». « Si l'on en croit les historiens, le roi Henry IV a peut-être été assassiné par le jésuite Ravaillac ». Il déclarait ne pouvoir en dire davantage par crainte de la police correctionnelle. Préludant à son rôle de préfet de police et de Barras viveur de la Commune, Raoul Rigault imagina un autre persiflage. Ne possédant pas les trente mille francs de cautionnement exigés par la loi pour obtenir l'autorisation ministérielle de fonder une feuille politique, il créait de soi-disant journaux d'instruction populaire qu'il baptisait *La Nature* ou *La Science pour tous*. Il y servait des allusions perfides de ce genre : « L'aigle qu'on a par erreur qualifié de roi des oiseaux... Animal de proie pillard, voleur, lâche et féroce... »

Ces sarcasmes obtinrent peu d'effet. Mais on allait voir paraître le maître du genre, le Puck cabriolant du pamphlet, le frelon au dard acéré, subtil, pénétrant, Henri Rochefort. Fils de ce marquis de Rochefort-Lucay qui, en fidèle légitimiste, avait boudé la monarchie de Juillet, c'était, à ses débuts, un modeste employé de l'Hôtel de ville qui se laissait appeler Rochefort tout court. Sa silhouette maigre, longue, étrange attirait les regards. Des cheveux en flamme de punch s'enlevaient au sommet de son front trop vaste. Ses yeux noirs se creusaient avec des luisances de braise. Une barbiche satanique allongeait sa face étroite. Dans sa redingote noire trop serrée, il paraissait plus maigre encore par son habitude de tenir toujours les mains fourrées dans les poches de son pantalon, ce qui faisait saillir de façon plus aiguë les angles de ses coudes et

de ses épaules. Froid, nerveux, facilement irritable, il ne s'en montrait pas moins un camarade généreux et dévoué. Dans son milieu administratif, il fut vite connu



Henri Rochefort.
D'après une caricature du temps.

pour son esprit discret, réservé, en dedans et pour les mots féroces qu'il lâchait les dents serrées. Que de cocasserie et d'imprévu dans ses associations d'idées, d'éclat bref dans ses plaisanteries ! Il ne vint cependant pas seul au journalisme. Ce fut un de ses camarades de l'Hôtel de ville, Rossignol qui l'y amena. Chargé,

sous les combles du vieux bâtiment, de distribuer au bataillon des ronds-de-cuir les plumes, le papier, les crayons, coupe-papier et fioles de sandaraque, Rossignol occupait ses loisirs à écrire pour les petits journaux. Pierre Véron, Daudet, Rochefort lui improvisaient des quatrains. Des camarades remarquèrent la manière très originale de Rochefort et lui demandèrent :

— Pourquoi n'écrivez-vous pas aussi pour votre compte ?

— Vous avez raison. Il faudra que j'essaie [1].

Et il essaya pour le malheur de l'Empire. Promptement remarqué, il se vit bientôt enrôlé dans la phalange de Villemessant. On le vit, en ce *Figaro* dirigé par un partisan du comte de Chambord, parler avec la plus grande familiarité des têtes couronnées venues à Paris en 1867. Il assura que dans les chasses organisées à Compiègne et à Fontainebleau, le grand veneur s'était arrangé de façon que lièvres, faisans, chevreuils destinés à tomber sous le plomb des souverains portassent tous le grand cordon de leur ordre : l'Aigle rouge pour le roi de Prusse, la croix de Saint-Étienne pour l'empereur d'Autriche, etc. Il ne tarda pas à attirer au *Figaro* des difficultés, des réprimandes du pouvoir, des procès. Villemessant s'en montra enchanté.

En 1868, Henri Rochefort faisait paraître le premier numéro de sa *Lanterne*, après avoir longuement hésité sur le prix qu'il ferait payer cette petite brochure de quelques pages à couverture d'un rouge révolutionnaire. Il finit par se décider pour quarante centimes. Mais il écrivit son premier article, obsédé par la pensée que ce prix était mal choisi et que le public se plaindrait de n'en avoir point pour son argent. A l'imprimerie où il alla corriger ses épreuves, il rencontra Albert Wolff et les lui passa en disant :

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris.*

– Parcourez-moi ces feuillets et ne me cachez rien. Personnellement, je trouve ça incohérent, sans esprit, sans enchaînement. Je crois que je vais piquer une tête.

Wolff répondit, après avoir lu :

— Je ne dis pas que ce soit mauvais, mais c'est certainement ce que vous avez fait de moins bon.

Complètement découragé, abattu, Rochefort alla trouver le directeur de l'imprimerie, Dubuisson, et lui confia d'un ton morne :

— Je viens de relire ce premier numéro. C'est au dessous de tout, de mon avis aussi bien que de celu d'Albert Wolff. En somme, il n'y a rien de fait. Je verrai plus tard à trouver mieux, mais, vous comprenez, je tiens à ne pas sombrer dans le ridicule. Il est impossible que *la Lanterne* paraisse demain.

– Mais, répondit Dubuisson, nous ne pouvons plus reculer maintenant. Il est onze heures du soir. Tout est prêt pour la mise en vente demain matin. Ce qui serait ridicule, ce serait de ne pas paraître du tout [1].

La Lanterne parut donc. Mais combien les appréhensions de Rochefort et de Wolff avaient été trompeuses Le succès fut prodigieux. Sur le boulevard, autour de la Bourse, on s'arracha les numéros, et à midi les quinze mille exemplaires tirés par Dubuisson étaient épuisés. Le public avait été amusé par ces alinéas courts, par ces mots de la fin où l'auteur excellait, par l'imperturbable sérieux avec lequel il débitait ses calembredaines. La vogue de ses brochures alla chaque samedi en croissant. Leur hardiesse constituait à coup sûr leur principal attrait, car, dans le pays de Paul-Louis Courier et de Benjamin Constant, ces railleries auraient dû paraître terriblement vulgaires. Rochefort attaquait le plus haut qu'il pouvait, cinglant Rouher, Walewski, Per-

1. HENRI ROCHEFORT, *Les Aventures de ma vie.*

signy, Baroche, La Valette ; ridiculisant Mgr de Bonnechose, Janvier de la Motte, Maupas, Pinard, Haussmann, Busson-Billault, Schneider. Il visait surtout la dynastie à laquelle il n'épargnait ni ironie ni dédain.

« Je suis profondément bonapartiste, disait-il dans le premier numéro de *la Lanterne*. On me permettra cependant de choisir mon héros dans la dynastie. Comme bonapartiste, je préfère Napoléon II. C'est mon droit. J'ajoute même qu'il représente pour moi l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait occupé le trône, puisque son successeur s'appelle Napoléon III. Quel règne, mes amis, quel règne ! Pas de contributions, pas de guerre, pas de liste civile. Oh ! oui, Napoléon II, je l'aime et l'admire sans réserve. » Çà et là, des facéties de détail firent fortune : « La France a trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement » ou « Je pris du papier ministre et écrivis à celui de l'Intérieur ». Après la facétie, le coup droit se détendait, succédant aux feintes perfides, tirant à l'Empereur, l'atteignant : « L'État vient de commander à M. Barye la statue équestre de Napoléon III ; on sait que M. Barye est un de nos plus célèbres sculpteurs d'animaux », ou encore ceci : « M. Lachaud, le célèbre avocat d'assises, est présenté comme candidat officiel à la députation ; le choix est excellent, personne n'ignore que Lachaud défend admirablement les malfaiteurs. »

« Cette malheureuse personne du Souverain, écrira depuis Rochefort, je la tordais comme du vieux linge [1]. » Aux Tuileries, le succès de *la Lanterne* n'était pas sans semer l'inquiétude.

— Sire, disaient à l'Empereur quelques personnes de son entourage, on lit le pamphlet, mais la majeure partie de ceux qui le lisent le méprisent.

— Je le sais, répondait le souverain, mais il y a des

1. Henri Rochefort, *Les Aventures de ma vie*.

femmes que l'on méprise et qu'on ne dédaigne pas de courtiser [1].

Rochefort connut tous les profits de la renommée. On colportait partout sa photographie, on le suivait dans la rue, les gilets s'ornaient de breloques en forme de lanternes. Ce colossal succès lui fit des ennemis, notamment Villemessant, qui se montra jaloux de son élève, et nombre de vieux républicains de 48 qui constatèrent avec stupeur et envie qu'un simple journaliste encore jeune les battait de plusieurs longueurs. Le branle était donné dans l'opposition. D'autres brochures se répandirent, plus ou moins calquées sur *la Lanterne*. La raillerie avait tué le respect.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que le Second empire avait trop aimé le journalisme. Il en fut cruellement puni, car il lui dut en grande partie ses agitations suprêmes et sa mort.

1. Madame Octave Feuillet, *Quelques années de ma vie*.

CHAPITRE VI

LA GARDE IMPÉRIALE

Organisation de la garde impériale. — Les Cent-gardes. — L'hôtel de la rue de Bellechasse. — Le colonel Verly. — Service de garde aux Tuileries. — Le maréchal de Castellane et le factionnaire. — Histoire d'une gifle et d'un billet de cinq cents francs. — Service dans les résidences impériales. — Une partie de coq sensationnelle. — La remise des aigles. — Une revue de la garde. — Physionomie morale de la garde. — Les mess. — Alexandre Dumas libérateur des zouaves de la garde. — L'esprit de corps. — Le dîner du carabinier-phénomène. — La voiture du maréchal Regnaud de Saint-Jean d'Angély. — Quelques types célèbres. — La garde montante aux Tuileries. — La table des officiers et des sous-officiers de service. — L'amateur de vin du Rhin. — Monuments de la garde à Chalons. — Visite impériale au camp de Saint-Maur. — Le colonel Sautereau-Dupart et le maréchal des logis Boinard à Rezonville.

Le panache de l'armée française, au sens physique du mot, est mort à Metz avec la garde impériale. De ce jour de désastre, c'en fut fini chez nous des beaux harnais de bataille. Adieu, bonnets à poil monumentaux, kolbacks aux flammes joyeuses, shapskas emplumés, pelisses volant dans l'air comme des oiseaux éclatants, brandebourgs d'or et d'argent, buffleteries immaculées, sabretaches crânement balancées, fourragères à l'arran-

gement vainqueur, vieux cordons, vieilles tresses, vieux galons! Adieu, toute cette coquetterie guerrière qui avait décidé tant de vocations, conquis tant de cœurs féminins et développé si fort l'esprit militaire! La seconde garde impériale incarna la dernière manifestation grandiose de l'âme cocardière héritée des gardes françaises de Fontenoy et des grenadiers de l'épopée napoléonienne. En essayant de l'évoquer, cette seconde garde digne de la première, nous ne pouvons entrer dans le détail de son organisation ni de ses combats. Ne nous attardons pas davantage à des descriptions d'uniformes dont nos gravures nous dispensent. La physionomie intime et pittoresque de ces troupes d'élite, voilà ce qu'il nous faut esquisser. Nous leur joindrons ce magnifique escadron des Cent-gardes qui ne faisait pas partie de la garde impériale, mais de la Maison de l'Empereur. Son existence a été trop liée à celle de ce grand corps glorieux pour qu'il n'y ait pas injustice à l'en séparer.

Dès les premiers mois de 1852, le nouvel empereur songea à former une garde impériale. Il y préluda par la création du régiment des guides dont nous avons déjà parlé et sur lequel nous n'avons plus à revenir[1]. Les premiers projets restèrent stationnaires. Cependant, le 24 mars 1854, un décret impérial constituait l'escadron des Cent-gardes sous le commandement du colonel Lepic. Ce corps de cavalerie d'élite, formé et dressé pour la parade, était affecté à la garde et à la personne de Napoléon III et au service intérieur des palais impériaux. Un mois après, à la veille de la guerre d'Orient, on assistait à une première organisation de la garde comprenant deux régiments de grenadiers, deux de voltigeurs et un bataillon de chasseurs à pied; le régiment des guides et un de cuirassiers; un régiment de gendar-

1. Voir notre tome Ier.

merie; un régiment d'artillerie à pied; une compagnie du génie. Pour accélérer la formation de ces nouvelles troupes, chaque corps de la ligne fut appelé à fournir



Cent-garde un soir de gala aux Tuileries.
D'après un menu d'Adolphe Willette édité par la maison Dewambez.

immédiatement un certain nombre de soldats se trouvant dans leur troisième année de service. Le recrutement des grenadiers présentant des difficultés au point de vue de la taille fut assuré par l'incorporation de cavaliers et d'artilleurs à défaut de fantassins. En 1855, cet effectif s'augmenta d'un régiment de grenadiers

deux de voltigeurs, un de zouaves; d'un nouveau régiment de cuirassiers, un de dragons qui prit le nom de dragons de l'Impératrice, un de lanciers, un de chasseurs qui forma avec les guides une brigade légère. On organisait en même temps un régiment d'artillerie à cheval, une seconde compagnie du génie et un escadron du train. Enfin, en 1865, les deux régiments de carabiniers fusionnèrent pour entrer dans la garde et y remplacer le 2e cuirassiers supprimé.

Parmi tous ces soldats d'élite, aucuns ne furent plus beaux ni plus populaires que les Cent-gardes. Leur casque à crinière blanche en gerbe, leur cuirasse étincelante sur la tunique d'azur sont restés inséparables de toutes les cérémonies, de toutes les fêtes du Second empire. Elle est déjà devenue légendaire, la silhouette du cent-garde géant, stupéfiant d'immobilité à l'égal d'une cariatide, montant la garde dans quelque vestibule des Tuileries, sous sa parure d'acier ou sous le plaston de buffle brodé d'or aux armes impériales. Après avoir occupé différents locaux à Versailles, puis à Paris, ces superbes cavaliers furent définitivement casernés rue de Bellechasse dans un magnifique hôtel affecté aujourd'hui à différents services de l'armée et aux réunions des officiers. Le colonel y disposait d'un bel appartement qu'il occupait rarement. Les officiers célibataires étaient également logés et les meubles leur étaient fournis par le mobilier de la Couronne. Un grand salon blanc et or servait de mess et communiquait avec un café-fumoir et une salle de billard. Le service y était fait par un maître d'hôtel en tenue d'apparat aidé de deux valets de chambre en grande livrée. Là venaient souvent dîner des artistes et des hommes de lettres comme Lambert Thiboust, le joyeux vaudevilliste, le chansonnier Gustave Nadaud, Clésinger, Carpeaux. On parla longtemps d'un dîner offert au colonel des Horse-guards où le menu se fit remarquer par une finesse



Le Mot d'ordre — Grenadiers de la Garde impériale

D'après le tableau d'Yvon

rare et où l'on but abondamment à la Reine et à l'Empereur.

Dans les dernières années de l'empire, l'escadron des Cent-gardes passa sous les ordres du colonel Verly, magnifique soldat et écuyer accompli possédé d'un véritable fanatisme pour le cheval. Secondé par un autre cavalier hors ligne, le capitaine Schürr, il était arrivé à faire exécuter tous les mouvements sans bride. Grâce à ces excellents instructeurs qui avaient apporté au corps les grandes traditions hippiques de Saumur, les Cent-gardes faisaient florès dans les carrousels. Ils obtinrent notamment le plus brillant succès dans celui qui termina le concours hippique de 1870, au Palais de l'Industrie. Le colonel Verly y remporta pour son compte une piquante victoire. L'Empereur lui ayant fait dire de venir devant sa tribune pour recevoir ses félicitations, son cheval, magnifique pur-sang, se cabra, pirouetta, se livra à toute une série de dangereux caprices et ce n'est qu'après avoir employé toute sa science d'écuyer que le colonel put s'approcher de son souverain. Le lendemain, un journal de l'opposition baptisa le cheval récalcitrant du nom d' « Irréconciliable [1] ».

On se montrait exigeant sur le service aux Cent-gardes. Le recrutement s'opérait, comme celui de nos gendarmes à cheval, parmi les sous-officiers et les soldats des régiments de cavalerie. Quand un homme arrivait au corps, il était remis aux classes à pied et à cheval comme une simple recrue, même quand il avait porté les galons de gradé sur les manches. Tel un fils de famille qui va débuter dans le monde, on lui faisait prendre des leçons de maintien et de correction. Chaque jour, le service de garde aux Tuileries comprenait un maréchal des logis, deux brigadiers et douze hommes.

1. Baron ALBERT VERLY, *L'Escadron des Cent-gardes.*

Le poste se trouvait placé près du pavillon de Flore. Les cent-gardes s'y rendaient un peu avant onze heures en grande tenue, sans cuirasse, marchant d'un pas lent et cadencé, la carabine sous le bras droit. Ils entraient dans la cour des Tuileries par le guichet dit de « l'Empereur » donnant sur le quai. Il n'y avait que quatre factionnaires dans l'intérieur du palais. Jusqu'en 1858, un officier couchait la nuit dans le cabinet de Napoléon III, en travers de la porte de sa chambre. En 1870, au moment où l'opposition politique devenait menaçante, les officiers demandèrent à reprendre cette garde, mais l'Empereur s'y refusa affectueusement.

Durant les factions, les cent-gardes observaient une immobilité absolue, la main allongée sur le canon de leur carabine. Au passage du souverain, ils devaient saisir rapidement l'arme par la poignée du sabre-baïonnette emmanchée au canon, étendre horizontalement le bras dans toute sa longueur, puis frapper la crosse à terre. Ces mêmes honneurs étaient rendus aux monarques étrangers et aux princes de la famille impériale, avec, en moins, ce coup de crosse sur le plancher. Les factions duraient deux heures. Il n'existait pas d'honneurs en dehors de ceux que nous venons d'indiquer. Ce fut l'occasion d'une des plus violentes colères du vieux maréchal de Castellane. Peu de temps après la formation du corps, il se rendait chez l'Empereur, quand il vit devant la porte du cabinet de Sa Majesté un superbe cent-garde figé dans une immobilité dont il paraissait bien décidé à ne pas sortir. Courroucé, il reproche au factionnaire son oubli des devoirs les plus élémentaires, mais le soldat s'obstine, sans mot dire, dans son impassibilité marmoréenne. Le maréchal s'emporte, tempête, son visage s'empourpre, ses yeux flambent, sa bouche se répand en invectives. Enfin il finit par faire appeler le capitaine Verly qui se trouve de service, il exige une peine exemplaire pour l'indisci-

pliné cent-garde. Il fallut une explication respectueuse et même l'intervention de l'Empereur pour le calmer [1].

Sur cette transformation du cent-garde en statue muette et d'apparence insensible, il courait bien d'autres histoires. Un jour le Prince impérial venait de recevoir une boîte de dragées de baptême qu'il ne put se tenir d'aller montrer de suite à sa mère. En arrivant à l'entrée des appartements de la souveraine, la vue du factionnaire vêtu de rayons et d'azur et casqué d'or comme Apollon, lui donna une idée cocasse, et l'espiègle vida tout le contenu de sa boîte dans l'une des bottes du soldat, qui ne broncha pas sous cette avalanche de douceurs. Une autre fois, l'Impératrice traversant un vestibule avec le colonel Verly, s'arrêta devant un cent-garde en faction et dit :

— Avouez, colonel, que cette parfaite immobilité est un trompe-l'œil et qu'un rien en ferait départir vos hommes.

— Que Votre Majesté s'en assure.

— Oh ! si on adressait à celui-ci quelque grave injure...

— Je n'ai rien à répondre à Votre Majesté. Qu'elle voie par elle-même.

Devant ce reproche sur une question de discipline, le soldat n'a pas modifié par le plus léger tressaillement la position réglementaire. Piquée au jeu, l'Impératrice s'approche et, se laissant aller à un geste spontané, lui donne un retentissant soufflet. Stoïque, admirable de sang-froid, le factionnaire demeure inébranlable et silencieux comme un guerrier de pierre. La souveraine s'éloigna un peu confuse. Elle fit aussitôt demander le nom du cent-garde et lui envoya un billet de cinq cents francs. Il refusa par la voie hiérarchique, en déclarant qu'il s'estimait trop heureux

1. Baron Albert Verly, *L'Escadron des Cent-gardes.*

d'avoir reçu sur le visage la main de sa bien-aimée souveraine. Ce martyr de la consigne savait encore faire preuve des galanteries d'un marquis d'ancien régime [1].

Chaque jour, un officier restait en tenue à l'hôtel des Cent-gardes de la rue de Bellechasse, prêt à recevoir tous les ordres venant des Tuileries. Pour les bals et les réceptions, l'escadron entier était commandé de service. Quel triomphe alors pour les magnifiques cavaliers échelonnés tout au long de l'escalier d'honneur ou placés à toutes les portes donnant accès aux appartements ou aux salons! A Saint-Cloud, durant les séjours de la Cour, deux pelotons occupaient le quartier de Sèvres, à l'extrémité du parc. A Fontainebleau et à Compiègne, il n'y en avait qu'un seul qu'on logeait à la Vénerie. Dans ces résidences, le service paraissait parfois monotone. Les officiers en occupaient les heures de loisir avec des parties de billard, d'échecs ou de coq, jeu turbulent alors très à la mode dans la garde. Il amena à Compiègne une amusante aventure. Un jour, un sous-lieutenant des Cent-gardes s'ennuyant à périr, proposa au secrétaire du palais une partie de coq. On dépose tunique et habit, et voilà les deux champions qui s'escriment dans un corridor, assis par terre, un bâton passé sous les genoux, les mains tenant les extrémités du bâton, sautant en avant de droite et de gauche, se heurtant, jusqu'à ce que l'un d'eux tombe et roule comme une boule. Ce fut le sous-lieutenant. Fatalité! Il roule si bien qu'il enfonce une porte dans le corridor et qu'il se précipite, la tête la première dans l'appartement de l'Impératrice. Sa Majesté n'en peut revenir :

— Quoi! l'officier des Cent-gardes en bras de chemise et par terre! Que veut dire?

1. Baron ALBERT VERLY, *L'Escadron des Cent-gardes.*

Les deux combattants s'expliquent, mais la souveraine ne les tient pas quittes ainsi. Sans songer à des reproches qu'ils ne méritent pas et que son sourire démentirait, elle les fait entrer dans son salon et demande une représentation complète du jeu de coq. Il



Officiers et cantinière des guides de la garde.
D'après une aquarelle du capitaine Lahalle.

faut s'exécuter. Voilà de nouveau les jouteurs aux prises devant une séduisante cour de demoiselles d'honneur gracieusement présidée par l'Impératrice et qui ne tarde pas à rire aux larmes[1].

Une des prérogatives dont les Cent-gardes se montraient le plus fiers, c'était la remise des aigles aux régiments de la garde. Suivant la tradition du Premier

1. Baron ALBERT VERLY, *L'Escadron des Cent-gardes*.

empire, ces aigles étaient déposées aux Tuileries, dans le cabinet de Napoléon III. Lorsqu'elles devaient sortir, un peloton de cent-gardes commandé par un lieutenant et précédé d'un trompette à l'instrument argenté, orné d'une flamme de soie bleue brodée, allait se former en colonne par quatre dans la cour des Tuileries. Drapeaux et étendards étaient alors remis aux cavaliers des deux rangs intérieurs. Les autres mettaient sabre au clair et l'on partait pour le terrain où avait lieu la prise d'armes. Une fois devant le front de la garde impériale, le trompette sonnait « à l'aigle ». Alors, de tous les corps se détachaient les porte-aigle escortés de leur garde. Ils prenaient des mains des cent-gardes les enseignes sacrés et allaient ensuite devant le front de leurs régiments respectifs leur faire rendre les honneurs réglementaires. Lorsque les troupes étaient sur le point de se disloquer pour rejoindre leurs casernements, on sonnait de nouveau « à l'aigle », et les cent-gardes reprenaient leur précieux dépôt qui allait de nouveau dormir dans le cabinet impérial[1].



Ce cérémonial imposant se répétait pour toutes les revues de la garde impériale. Ah ! ces revues, comment en rendre l'éclat, le brio, l'enthousiasme ? Évoquons-en une passée par l'Empereur et l'Impératrice sur le champ de courses de Longchamps, en une belle après-midi printanière. Les lignes de l'infanterie et de la cavalerie s'allongent en masses multicolores étincelantes d'éclairs de baïonnettes, de casques, de cuirasses, de plaques de cuivre, crêtées de bonnets à poil, de shakos, de turbans, de colbacks, de talpacks, de shapskas, de plumets, de chenilles, de crinières. « Garde à vous ! »

1. Capitaine Richard, *La Garde impériale*.

Clairons, trompettes, tambours sonnent et battent aux champs, puis les musiques, toutes excellentes, font retentir *Partant pour la Syrie*. Leurs chefs, Sellenick, Paulus, Hemmerlé, Mohr, Arban, Magnier joignent au talent d'harmoniste consommé celui du compositeur.



Voltigeur de la garde impériale.
Dessin de Lalaisse.

Aucune musique européenne ne peut rivaliser avec celle des guides où des virtuoses de l'Opéra et des Italiens figurent comme gagistes et qui est subventionnée par l'Empereur. Avec un ensemble merveilleux, cette magnifique foule guerrière présente les armes. Là-bas, de l'avenue aboutissant à la Cascade, débouche l'état-major impérial précédé d'un peloton de cent-gardes. Il arrive au petit galop. L'Empereur a cédé à l'Impératrice

le côté des troupes. Elle passe sur leur front, en s'inclinant avec un délicieux sourire devant le salut des aigles et des chefs de corps. Vision rapide et charmante : un voile qui s'envole autour d'un chapeau d'amazone, un visage aux lignes pures animé par la course, une taille souple et élancée, une ample jupe coquettement drapée, tout un infini d'élégance, de beauté, de majesté superbement campé sur une selle... Et la vision est déjà loin, masquée par les cuirasses et les crinières ondoyantes du peloton d'arrière des cent-gardes et par cinq ou six piqueurs dont les pur-sang bondissent aux accents des cuivres.

Puis voici l'instant du défilé devant les souverains. Du fond de l'horizon verdoyant s'avancent les superbes têtes de colonne des régiments, ces têtes de colonne pour lesquelles les colonels rivalisent d'efforts et de sacrifices d'argent. Voici les vieux sapeurs barbus jusqu'à la ceinture, chevronnés jusqu'aux épaules, le tablier blanc tout étoilé de croix et de médailles. En tête, marche le caporal-sapeur représenté quelquefois par un nègre magnifique, car c'est là un luxe recherché. Puis voilà les resplendissants tambours-majors, géants chamarrés, galonnés, soutachés d'or, arborant des épaulettes de colonel, des panaches grandioses et lançant avec une imperturbable maëstria la canne à pomme d'argent en tête de leurs « lapins » qui battent éperdument le pas redoublé à la mode. La foule connaît leurs noms : Delplace, du 1er grenadiers, qui mesure 2 m. 12 ; Heymès, du 3e voltigeurs, décoré à l'assaut de Malakoff ; Duchemin, des zouaves de la garde, un Guadeloupéen au teint fortement basané. Les régiments passent avec des alignements impeccables, des intervalles soigneusement observés, un étonnant « tact des coudes ». Les tenues rivalisent de netteté et de pimpant, révélant un chic militaire spécial devenu une forme d'esprit de corps, et rappelant par l'aspect les

immortels bataillons du premier Empire. Quelles martiales attitudes ! Quels beaux masques de brisquards, moustachus et creusés, tannés par le simoun d'Afrique, le vent glacial de Crimée, le soleil de Lombardie ! Les officiers se redressent fièrement dans leurs uniformes splendides. Du colonel au plus jeune soldat, tout le monde, parmi les grenadiers et les voltigeurs, porte la moustache effilée et l'impériale. Les zouaves tirent orgueil de leurs barbes de fleuve ; les chasseurs à pied revendiquent la barbiche. Et de ces rangs marchant d'un même pas de victoire s'envole une longue acclamation : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! »

Puis c'est l'artillerie qui ébranle ses pièces et ses caissons, tandis que les officiers trottent en tête dans leur étincelante tenue noir et or. Derrière elle, galopent les guides, le corps favori des souverains, où les premiers écuyers de l'époque propagent la science du cheval, les chasseurs et leur colonel écrivain Paul de Gondrecourt, les lanciers en kurtka blanc faisant joyeusement flotter au vent les flammes claires de leurs lances, les dragons de l'Impératrice sous le commandement du colonel Pajol, un nom de cavalier qui a de qui tenir, la brigade de cuirassiers, le premier régiment bleu foncé, le deuxième bleu de ciel, et les carabiniers, colosses vêtus d'azur au casque de héros grecs. Chaque régiment possède trente trompettes qui sonnent à toute volée et quarante musiciens, les uns et les autres portant un uniforme aux couleurs différentes de la troupe et encore plus vives. Ici aussi, les corps se font remarquer par des traditions, un chic militaire, un port de moustache particuliers. Dans chaque peloton, tous les hommes du premier rang portent un chevron, souvent trois. Sur les cuirasses, les dolmans, les plastrons, étincellent les croix et les médailles. Et quand la charge se rue à toute bride, sabres haut, clameurs enthousiastes aux lèvres, pour s'arrêter net devant le couple

impérial, la foule salue de ses vivats transportés cette chevauchée de splendeur et de gloire.

Maintenant, la revue terminée, les troupes se répandent comme d'énormes serpents aux éclairs d'acier à travers les allées du bois de Boulogne. Pendant les haltes sous le feuillage percé de joyeux rayons d'avril, c'est le tour des cantinières qui vont le long des faisceaux, vidant le schnick ou le champoreau de leur tonnelet à garnitures de cuivre où sont peintes au centre les armes impériales avec couronne et manteau. Que de coquetterie martiale chez ces cantinières de la garde, celles des guides en talpak noir et dolman à fine collerette blanche festonnée et retombante, celles de l'artillerie en spencer de drap blanc orné de brandebourgs écarlates et jupe bleu de roi, celles des zouaves en turban blanc rayé de soie jaune, veste chamarrée de jaune et large pantalon bouffant que recouvre la jupe et le petit tablier de soie noire! Dans ces corps d'élite où l'élévation de la solde permettait davantage aux hommes de jouir des douceurs de la cantine, le nombre de ces verseuses de cœur et d'entrain allait à des chiffres anormaux. Les régiments de grenadiers et de voltigeurs en comptaient jusqu'à vingt. Et qu'on ne pense pas que leur tenue d'opéra-comique rendît ces femmes impropres à la rude vie de campagne. On s'en aperçut en Crimée, en Italie, au Mexique, à Metz où on en vit plus d'une prodiguer son dévouement aux blessés et faire vaillamment le coup de feu.

Dans la garde impériale, le moral répondait à cette magnifique allure physique. Les traditions de bravoure, le culte de l'honneur et du drapeau, le désir de se montrer digne du corps choisi où l'on servait primaient tous les autres sentiments. « Comme dans la garde » était une expression courante dans la ligne pour indiquer le summum de l'élégance et de la correction militaires. Tous les cœurs ayant battu sous ces uniformes

qui obligeaient en ont gardé l'incomparable fierté. « La vivacité et la souplesse étaient nos qualités maîtresses », dit un ancien officier de chasseur à pied. « Partout où



Cuirassier de la garde impériale.
D'après une aquarelle du capitaine Lahalle.

il fallait passer, nous passions » se vante un grenadier. Les voltigeurs se déclaraient infatigables. A Saint Cloud, aux Tuileries, les zouaves conservaient leurs habitudes d'Afrique, leur crâne rasé comme celui des Kabyles et seulement couronné à son sommet d'un bouquet

de cheveux, « le Mahomet ». Ils gardaient aussi leur petit « sabir », ce langage algérien mêlé d'arabe et de provençal, auquel un argot spécial au corps ajoutait encore plus de piquant. Un civil, c'était un *Maltais*, une femme une *mouquère*, un prêtre un *marabout*. L'artillerie apportait un soin jaloux à ses défilés. Les cuirassiers s'efforçaient de dépasser tous leurs camarades dans la manœuvre à rangs serrés. Guides et chasseurs recherchaient surtout les succès de manège et de carrousel. Et il fallait voir fanatiser les dragons de l'Impératrice, quand celle dont ils portaient le nom, montait à cheval, au cours de ses séjours à Fontainebleau, pour aller les voir manœuvrer sur le terrain de la Solle !

Et quelle coquetterie raffinée et cocardière, quel souci de la tenue chez les simples soldats aussi bien que chez les officiers ! Ceux-ci faisaient florès aux bals des Tuileries, les guides en culotte collante galonnée d'or sur les cuisses et bottes à la Souvarow à gland d'or, les dragons en habit vert foncé avec épaulettes et aiguillettes, culotte et bas de soie blanche, souliers découverts à boucles, épée en vermeil et chapeau claque, les artilleurs la poitrine striée d'or comme le corselet d'un insecte géant. C'étaient ces mêmes artilleurs qui allaient dans leur omnibus, debout, de Versailles aux bals des Tuileries, pour ne pas froisser leur tenue de gala. Ils pouvaient prendre comme modèle d'élégance leur colonel Le François qui avait inspiré ce dicton dans la garde : « Brave comme Le François » et dont Canrobert disait : « Personne n'est élégant comme Le François au feu. » Cette élégance atteignait à celle des héros de la guerre en dentelles. N'avait-on pas vu en Crimée le brave officier se plaindre parce qu'un boulet en éclatant près de lui, avait noirci ses gants blancs[1] ?

D'un niveau intellectuel souvent assez élevé, surtout

1. Capitaine Richard, *La Garde impériale*.

dans l'artillerie et la cavalerie, ne versant qu'exceptionnellement dans ce type soudard moins général qu'on ne s'imagine dans la vieille armée, les sous-officiers ne se préoccupaient pas moins du chic militaire. Ils savaient faire passer de l'esprit de corps dans le pli d'un pantalon ou le port d'une coiffure. Les simples soldats suivaient aveuglément ces exemples. Il fallait que la galerie vît tout de suite qu'ils étaient de la garde. Jamais un guide ou un carabinier ne portait le sabre au crochet quand il allait à pied. Pour rester dans une tradition distinguée, il fallait le tenir à la main ou sous le bras gauche. On pense que, dans ces conditions, la fantaisie régnait à son aise. Elle alla même jusqu'à empêcher le régiment des dragons de l'Impératrice d'assister à une revue, parce qu'il avait complètement modifié de lui-même la tenue de ses sapeurs. Ah ! l'obsession des têtes de colonne sans rivales ! Elle forçait quelquefois les généraux à sévir et tout bientôt rentrait dans l'ordre. Faute bien vénielle ! Les régiments ressemblent aux coquettes : le goût de la parure ne peut que mieux les disposer à la victoire.

Lorsqu'un officier était nommé dans la garde, il touchait une indemnité de première mise pour l'achat de sa brillante tenue. Dans les mess dont la coutume toute nouvelle avait été importée d'Angleterre par lui-même, l'Empereur avait payé les frais de première organisation, mobilier, vaisselle, argenterie, toujours beaucoup plus luxueux que dans les autres corps de l'armée. Ces mess servaient souvent de théâtre à de fort belles réceptions où la musique du régiment se faisait entendre ainsi que des chanteurs ou artistes dramatiques en renom. Cela arrivait environ une fois par mois, à un jour fixe où tous les officiers, célibataires ou mariés, se trouvaient réunis. Les domestiques, vêtus ordinairement de la livrée aux couleurs du régiment, prenaient, à cette occasion, la culotte courte, les bas blancs et les

souliers à boucle. A l'heure du repas, la porte de la salle à manger s'ouvrait à deux battants et, très correct dans son habit noir, le maître d'hôtel s'avançait en annonçant à haute voix : « Le colonel et ces messieurs sont servis. »

Les invités civils étaient fréquents à ces réceptions. C'est ainsi qu'on a retenu certain dîner à la caserne de la Nouvelle-France où les officiers des zouaves de la garde avaient invité Alexandre Dumas père. Tout se passa avec la plus grande cordialité. L'excellente musique d'Hemmerlé fit entendre les plus beaux morceaux de son répertoire. On passa ensuite à la salle de café. L'illustre romancier y devisait avec entrain de cape et d'épée au milieu d'un cercle de pantalons rouges, quand tout à coup un planton barbu, chevronné, silencieux, imperturbable, se plante devant Dumas et, la main au turban, les talons joints, lui tend une immense enveloppe. L'auteur des *Trois mousquetaires* la décachette et lit :

« Les sous-officiers punis du régiment des zouaves de la garde viennent d'apprendre que Monsieur Alexandre Dumas honorait de sa présence la table de leurs officiers. L'illustre romancier voudra bien, ils l'espèrent, implorer pour eux la clémence du colonel et leur faire ouvrir par son influence les portes du petit château d'If où la discipline militaire les tient maintenant enfermés. Alexandre Dumas a déjà bien souvent charmé par ses récits leurs moments de loisir, ils ont souvent admiré son talent, mais ils seraient fiers de lui devoir personnellement de la reconnaissance. »

Signé : « EDMOND DANTÈS. »

— Vous voyez, mon colonel, dit Dumas, en tendant en souriant la lettre au colonel Lacretelle, on m'attaque par mon faible, le cœur et l'esprit. Le héros de *Monte-*

Christo me supplie de le faire sortir du château d'If.

Le moyen de refuser ? Le colonel répondit en écrivant sur la lettre : *Accordé avec empressement*. Le romancier demanda alors la faveur d'aller lui-même



Capitaine d'artillerie de la garde impériale.
D'après une esquisse d'Eugène Lamy.

libérer les captifs. Il entra dans les salles de discipline en criant :

— Debout, camarades ! Vos chaînes sont brisées, le colonel fait grâce !

— Vive Dumas ! vive Dumas ! acclamèrent les sous-officiers, en lui serrant les mains avec effusion.

Le père spirituel d'Edmond Dantès exultait et ne se trouvait pas sans ressemblance avec le génie de la Bastille[1].

Les officiers de la garde impériale jouissaient d'un certain nombre de privilèges et prérogatives. Si l'on y joint le prestige d'un corps d'élite approchant de plus près le souverain, on comprendra que les demandes d'admission y aient afflué en grand nombre. Il y avait une assez grande difficulté à se faire agréer. On exigeait généralement des campagnes; des notes excellentes ne suffisaient pas. Et puis, il fallait se plier à certaines conditions. C'est ainsi que pour établir une cohésion plus étroite entre les officiers des grades subalternes, Napoléon III avait décidé de n'accorder l'autorisation de se marier qu'aux officiers supérieurs et aux officiers sans troupe de la garde impériale. Tout capitaine décidé à convoler devait commencer par passer dans la ligne. Entre les différentes troupes de ce corps choisi régnait un commun esprit, le sentiment d'appartenir à une même élite. Il en résultait une harmonie, une sympathie d'arme à arme qui ne se rencontre pas d'ordinaire dans l'armée. C'est ainsi que nous voyons à Versailles, au retour de la campagne d'Italie, les cuirassiers offrir un punch monstre aux zouaves. Fantassins, cavaliers, qu'importait ! on appartenait tous à la garde.

Derniers venus dans cette grande famille, les carabiniers mirent pourtant quelque temps à y obtenir droit de cité. Les officiers ayant acheté pour leur mess de Versailles un magnifique service de table en porcelaine bleue aux armes du régiment, un loustic des zouaves de la garde écrivit à la craie sur la porte de la pension :

Porcelaine bleue
Ne va pas au feu.

1. Capitaine RICHARD, *La Garde impériale*.



Zouave de la Garde impériale remettant un placet au Prince impérial accompagné de son précepteur, M. Monnier

D'après une estampe en couleur de l'époque

Les carabiniers s'indignèrent. Si leurs escadrons n'avaient pas vu l'ennemi depuis les guerres du Premier empire, ce n'était pas de leur faute. Plusieurs fois effacée et renouvelée, la méchante inscription amena une série de rixes et de rencontres entre *chacals* et cavaliers. Finalement ceux-ci baptisés depuis longtemps dans l'armée du surnom de « Pompiers de Versailles » durent être éloignés quelque temps de leur traditionnelle garnison. Sur ces colosses, généralement recrutés dans l'Est et surtout en Alsace, d'amusantes histoires couraient. La plus connue se rapportait à un carabinier de proportions plus spécialement gigantesques et devenu célèbre pour son appétit formidable. Une décision ministérielle, prise sur le vu d'un rapport *ad hoc*, lui avait alloué double ration de vivres. Mais, malgré cette mesure paternelle, le pauvre grand diable tombait sans cesse d'inanition. Un général inspecteur ayant entendu dire qu'il était de force à manger un mouton à son dîner, déclara qu'il paierait volontiers le mouton pour assister au spectacle. Le repas eut lieu. Installé devant une petite table qu'on lui avait dressée, dans la salle du mess, à côté de celle des officiers, le carabinier-phénomène se vit servir, l'un après l'autre, les morceaux du mouton savamment accommodés à des sauces diverses : ragoûts variés, épaules, gigots, côtelettes, pieds à la poulette, pour finir. Tout disparaissait, s'engloutissait à vue d'œil dans l'antre de ses mâchoires, sans l'ombre d'un effort. Le général inspecteur en béait d'admiration.

— Prodigieux ! étourdissant ! répétait-il.

Jusque-là, le Gargantua n'avait rien dit. Il s'était contenté de manger et de boire en conscience. Quand la poulette eut disparu comme le reste, il se leva de table, prit une position correctement militaire et :

— Mon colonel, dit-il respectueusement, ça commence à bien faire... Si c'était un effet de votre bonté, il serait temps de le faire servir, le mouton...

Explosion de rire générale ! Le carabinier ne s'était pas aperçu que la bête venait d'être par lui avalée en détail. Il la lui fallait encore tout entière ! Ce qu'il venait de prendre n'était qu'un simple apéritif... Assurerons-nous l'authenticité de l'anecdote. Ce serait imprudent et mieux vaut constater que si la garde impériale pouvait s'enorgueillir de légendes glorieuses, elle savait, aussi, à l'occasion s'en forger de joyeuses.

Il y avait un corps tout indiqué pour l'en fournir : celui des zouaves. Que de fieffés lurons, de débrouillards, de « pratiques » parmi ces Africains aux vestes soutachées de jaune dans les rangs desquels figuraient des illustrations présentes ou à venir comme le fameux guérisseur Jacob ou Rossignol, orgueil futur de la Sûreté parisienne ! Deux d'entre eux n'eurent-ils pas, un beau soir, le toupet de s'infiltrer subrepticement, dans la voiture du commandant de la garde impériale, le maréchal Regnaud de Saint-Jean d'Angély, laquelle était remisée à la caserne de l'Assomption. Respectueusement le sous-officier de garde ouvrit la porte à deux battants devant l'attelage prêt à sortir pour conduire son propriétaire à une réception des Tuileries et les deux coureurs de bordée passèrent comme une lettre à la poste. Les officiers eux-mêmes se mêlaient, parfois, de facéties, comme ce commandant Aurelle qui ayant entendu, après une revue, critiquer l'allure de ses zouaves parce qu'ils balançaient la main gauche dans le rang, se retourna à une autre revue vers son bataillon en s'écriant d'une voix de stentor :

— Les mains gauches dans les poches !

La garde avait ses noms populaires, ses types d'officiers ou de sous-officiers connus de tous pour leur bravoure, leur entrain ou pour quelque originalité. C'est ainsi qu'une véritable célébrité avait été acquise par le sergent Ducros surnommé Pète-sec, moniteur général de gymnastique du bataillon de chasseurs à pied. Ce

petit homme maigre et nerveux se faisait remarquer non seulement par une force et une agilité extraordinaires, mais encore par une tenue des plus fantaisistes



Carabiniers de la garde impériale.
D'après une peinture de Dupray.

et d'énormes moustaches d'une longueur telle qu'il en rejoignait les deux extrémités derrière sa tête. La réputation de Ducros ne disparut pas tout entière avec lui, car encore aujourd'hui, dans l'argot de Saint-Cyr, cette gymnastique où il était passé maître porte le nom de « pète-sec ». Une autre célébrité de la garde c'était Mas-

clet, le maître tailleur des carabiniers. Il avait failli s'évanouir de joie, le jour où le prince Louis-Napoléon, accompagné du comte de Laborde était venu lui commander une redingote. Masclet lui en fit sept successivement et aucune ne lui parut digne de vêtir son impérial client. Ce fut seulement à la huitième qu'il se déclara satisfait. Il avait réalisé son chef-d'œuvre.



A part deux régiments de voltigeurs dont s'enorgueillissaient Metz et Nancy, les régiments de la garde impériale avaient été réunis dans des garnisons voisines de Paris. La capitale en possédait toujours deux, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, qui y séjournaient à leur tour, suivant un roulement. Le service de ces régiments était assez chargé. Les cavaliers devaient fournir deux piquets de vingt-quatre hommes commandés par un officier. Tous les jours, à onze heures, ces deux piquets et un détachement d'infanterie de la garde fort d'environ quatre cents hommes sous le commandement d'un chef de bataillon, avec sapeurs, tambours et musique, venaient prendre la garde aux Tuileries. Ces troupes se réunissaient dans la cour du Louvre pour y être passées en inspection par le général Rollin, gouverneur du Palais, en grande tenue. Dans ses *Souvenirs d'un lancier de la garde impériale*, M. Marcel de Baillehache a tracé une très vivante description de cette garde montante.

« Les troupes partaient de leur quartier de manière à être rendues dans la cour des Tuileries un peu avant onze heures. Au moment de la formation de la garde montante à l'École militaire, on voyait arriver des écuries de l'Empereur, situées quai d'Orsay, une douzaine de charmants petits chevaux montés par des grooms portant la livrée verte. Ils venaient se ranger dans la

cour d'honneur, face à la musique. Ces chevaux, destinés au Prince impérial, devaient, pour que leur dressage fût complet, être habitués aux bruits militaires de toutes sortes. Lorsque la colonne sortait de la grille pour prendre l'avenue de la Motte-Picquet, rien n'était gracieux comme ces petits chevaux si jolis et si bien montés, suivant le dernier rang de la musique et accompagnant d'un doux mouvement de la tête un entraînant pas redoublé.

« La cavalerie suivait l'infanterie et l'on se dirigeait vers le Pont-Royal qu'on traversait pour entrer dans le palais par le guichet dit de « l'Empereur ». Lorsque les sapeurs au grand tablier blanc, sur lequel se détachait souvent la croix d'honneur accompagnée de plusieurs médailles commémoratives, arrivaient à une quarantaine de pas des factionnaires du guichet, ceux-ci croisaient la baïonnette et un retentissant : « Halte-là ! Qui vive ? » arrêtait la colonne.

« Les tambours et la musique s'interrompaient... Alors, un caporal et deux hommes sortaient du poste, se portaient en avant des factionnaires et apprêtaient les armes. Le caporal répétait : « Qui vive ? » et lorsqu'il lui avait été répondu : « France ! » il demandait : « Quel régiment ? » Le caporal-sapeur disait alors : « Garde impériale, 1er régiment de grenadiers ou de voltigeurs, ou zouaves » suivant le cas, et le passage était livré à la colonne par la vieille formule : « Quand il vous plaira. » La troupe alors se remettait en marche, et tambours battant, clairons sonnant, fifres et musique jouant, elle débouchait dans la cour du palais, précédée de son superbe tambour-major couvert d'or sur toutes les coutures, secouant le haut panache de son colback et faisant décrire à sa canne des cercles toujours très appréciés par la foule. Cette foule s'écoulait en tournant rapidement le guichet dont l'entrée lui était interdite, arrivait sur la place et venait s'entasser aux grilles

pour assister à la suite d'un spectacle qui plaira toujours aux Français.

« La troupe se formait en bataille, face au palais, la cavalerie à la gauche de l'infanterie. Lorsque onze heures sonnaient à la vieille horloge, un roulement de tous les tambours se faisait entendre et la voix de l'officier supérieur de garde commandait de porter, puis de présenter les armes. Les factionnaires du pavillon central exécutaient le même mouvement et alors apparaissait sous le balcon, encadré par deux sous-officiers décorés, le drapeau de l'Alma et de Solférino; la soie en était toute noire et trouée par les balles russes et autrichiennes. Les tambours et clairons faisaient retentir les murs du vieux palais de la batterie et sonnerie *Au drapeau* et la musique jouait l'air de cette romance du premier Empire [1] :

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas,
Allez, volez au temple de Mémoire.
Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

« L'aigle allait se placer au centre de la ligne, et le général gouverneur du palais ou le général aide de camp de l'Empereur de service passait l'inspection. Souvent le Prince impérial, accompagné de l'Impératrice se montrait à une de ses fenêtres et demandait qu'on fît faire devant lui quelques mouvements. La cavalerie, après les exercices de l'infanterie, exécutait une charge ou, si c'étaient les lanciers, l'exercice de la lance.

« La garde se formait ensuite pour le défilé et, après ce dernier mouvement, se fractionnait pour aller occuper dans le château les différents postes. Le drapeau du régiment qui la fournissait était étendu sur les fusils

1. M. de Ségur avait composé les paroles et la reine Hortense la musique de cette romance.

formés en faisceaux devant le corps de garde qui était situé au rez-de-chaussée, entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Marsan[1]. »



Chasseurs de la garde impériale.
D'après une peinture de Dupray.

L'officier supérieur qui commandait ce service de garde dînait tous les jours à la table de l'Empereur. Les autres officiers de service prenaient leur repas à une table présidée par le colonel Sautereau, commandant

1. MARCEL DE BAILLEHACHE, *Souvenirs d'un lancier de la garde impériale*. Ollendorff, éditeur.

du Palais. Celle des sous-officiers avait comme président le maréchal des logis commandant le piquet des cent-gardes. Lorsqu'on le pressait d'entrer le premier dans la salle à manger ouvrant de plain-pied sur la cour des Tuileries, il ne manquait jamais de dire : « Passez, messieurs, je vous en prie. Je suis de la maison. » Dans cette salle à manger de style empire, une haute cheminée ouvrait son âtre immense aux arbres entiers qu'on y brûlait en hiver. Toute la vaisselle était en porcelaine de Sèvres blanche avec des filets d'or et un N couronné également en or. Les verres, sans pied, en cristal taillé, les tasses à café, portant également l'N couronnée étaient de style empire. Une fine champagne d'une rare qualité ne manquait jamais de terminer le repas des officiers et des sous-officiers. Le matin, caporaux et brigadiers de consigne, accompagnés de deux hommes, se rendaient au palais pour apporter aux soldats le café et l'eau-de-vie fournis par le service de bouche. Les lendemains de bal aux Tuileries, on y ajoutait des petits gâteaux de la veille. Il fallait bien que ces vieilles moustaches prissent un peu leur part de la fête [1].

Dans les résidences impériales, Compiègne ou Fontainebleau, un peloton de cavalerie était commandé de service tous les jours ainsi qu'à Paris, pour escorter la voiture du petit Prince qui faisait sa promenade en forêt sous la surveillance de sa gouvernante, Mme de Brancion. L'officier qui commandait ce peloton déjeunait à la table de service, présidée par le général gouverneur du château. En outre, les officiers de la garde impériale en garnison dans la ville se voyaient inviter successivement à la table de l'Empereur. A ce propos il arriva un jour, à Fontainebleau, une petite aventure

1. Marcel de Baillehache, *Souvenirs d'un lancier de la garde impériale.*

dont le héros fut un lieutenant de voltigeurs, M. de Chasseloup-Laubat. Ses camarades lui avaient fait croire qu'à la table impériale certain vin du Rhin l'emportait sur tous les autres crus. En se mettant à table, il s'étonna auprès du maître d'hôtel de n'avoir point devant lui un de ces verres en forme de tulipe dans lesquels, suivant la tradition, se déguste le liquide germanique aux reflets de topaze.

— Mais... c'est qu'il n'y a pas de vin du Rhin, répondit le serviteur.

— Eh bien, qu'on en cherche, répondit sans façon l'officier.

Embarrassé, le maître d'hôtel vint parler tout bas à l'oreille de l'Empereur. Celui-ci se mit à sourire silencieusement et envoya de suite chercher le cru si ardemment désiré avec les verres classiques pour chacun des convives. L'exigeant voltigeur se déclara satisfait [1].

Souvent la garde impériale se trouvait réunie au grand complet pour des manœuvres d'ensemble au camp de Châlons ou à celui de Saint-Maur. Ces soldats modèles avaient aussitôt après leur arrivée métamorphosé le premier, nivelant, nettoyant, ratissant même les rues du camp, leur donnant des noms de camarades morts en Crimée ou en Italie, entourant de riants jardins leurs baraques [2]. Devant le front de bandière de chaque régiment, s'élevait un piédestal destiné à recevoir le drapeau. Ce piédestal se transforma en un véritable monument sculptural à la gloire du corps, tantôt socle orné de reliefs, tantôt colonne surmontée d'un aigle taillée dans un seul bloc de craie, ou groupe de personnages souvent modelés avec talent. Au 1er grenadiers l'aigle s'érigeait fièrement au sommet d'un ouvrage gabionné sur lequel était braqué un canon gardé par une senti-

1. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*
2. Voir dans notre tome Ier : *Le Camp de Châlons.*

nelle. Le major Kampf, du 3e voltigeurs, avait représenté une émouvante défense du drapeau. Les zouaves avaient confié l'emblème sacré à la main d'un *chacal* géant et barbu. Mais le chef-d'œuvre du genre se trouvait, à coup sûr, détenu par les chasseurs à pied où un caporal à l'art gracieux et galant avait sculpté l'image d'un des braves du bataillon couronnant de lauriers le buste de l'Impératrice.

Celle-ci, ainsi que son mari et son fils, faisait de fréquentes visites aux baraquements de Mourmelon ou de Saint-Maur. Elle s'intéressait à la vie calme et régulière de ces durs-à-cuire qui occupaient leurs loisirs en se racontant des histoires, toujours les mêmes, précédées du sacramentel « Cric ! Crac ! », ou en se livrant aux douceurs du vieux jeu de la drogue ou de celui du chat et du rat. Le colonel Lahalle, alors lieutenant d'état-major stagiaire aux zouaves de la garde, nous a laissé le récit d'une de ces visites du couple impérial à Saint-Maur, au lendemain de la guerre d'Italie. On y trouve, comme sténographiés, les propos que tint la belle souveraine.

« Je faisais fonction d'adjudant-major de semaine. Deux heures et demie. J'entendais bien raboter un peu du tambour dans le bataillon de grenadiers voisin, mais je n'y prêtais aucune attention. Soudain, un zouave du poste de police se précipite sous ma tente :

— Mon lieutenant, voilà l'Empereur !

— Dites qu'on rappelle aux tambours pour rendre les honneurs et prévenez le colonel.

— Il n'y est pas, il est allé chez le général commandant la place.

Patatras ! Je boutonne ma tunique et me précipite aux faisceaux, sur le front de bandière. Je vois alors venir du camp des grenadiers un petit groupe où je reconnais l'Empereur en costume civil donnant bourgeoisement le bras à l'Impératrice en toilette très simple. Derrière eux et autour, sont groupés quelques

civils parmi lesquels je distingue un officier général en tenue. Franchissant la ligne des faisceaux, je salue militairement et en silence.



Chasseur à pied de la garde impériale.
D'après un menu d'Adolphe Willette édité par la maison Dewambez.

— Marchez avec nous, me dit le général qui était le général Soumain. Vous nous répondrez.

J'aurais dû me porter en dehors, à gauche et à la hauteur de Leurs Majestés, mais, en conscrit interloqué, je me bornai à les suivre du plus près possible. Nous passions devant les faisceaux derrière lesquels les zouaves étaient accourus en nombre.

L'Impératrice. — Ils ont l'air bien portant, ces soldats.

Moi. — Tout prêts à recommencer, madame.

L'Impératrice. — Il a fait bien chaud pourtant en Italie.

Moi. — Quarante-six degrés à l'ombre.

Pendant ce colloque, un petit vieux en civil me serrait de près et même me montait un peu sur les éperons. Je me retourne furieux et, tout bas :

— Faites donc attention, sacrebleu !

L'Impératrice *à l'Empereur.* — J'ai eu à accorder des autorisations à des hommes de tout âge qui voulaient s'engager. N'est-ce pas, maréchal ?

Et mon petit vieux civil de répondre :

— Oui, madame.

C'était le maréchal Randon, ministre de la Guerre ! Quelle mine je fis ! Il était connu sous le nom de Chilpéric par contre-coup, parce que sa femme, fort peu aimable, avait mérité le surnom de Frédégonde.

L'Impératrice. — Il y a justement aux zouaves de la garde un homme de cinquante ans qui était cocher de fiacre et a voulu à toute force se battre contre les Autrichiens.

Moi. — Je le connais. Il est grotesque en zouave mais il a admirablement fait son devoir.

L'Impératrice. — Il n'a pas été blessé ?

Moi. — Non, madame.

Nous arrivons ainsi au drapeau planté devant les faisceaux de la garde de police, sous l'œil du factionnaire raidi qui présente les armes.

L'Impératrice. — Ah ! le drapeau des zouaves ! Est-ce qu'il a reçu des balles ?

Moi. — Je n'en suis pas sûr, mais à Magenta il a été à la peine.

L'Impératrice. — Et l'officier qui le portait ?

Moi. — Mon camarade Heintz. Il n'a pas été touché.



La Garde impériale au camp de Châlons. Dessin de Caran d'Ache extrait de l'album. Nos soldats du siècle (Plon, éditeur).

Turco — Guide — Lancier — Chasseur — 5e Hussards — Dragon de l'Impératrice

Là-dessus, les zouaves se pressent plus nombreux derrière les faisceaux, et le sergent-major Mimerel vient, sa chéchia à la main, haranguer Leurs Majestés qui l'écoutent patiemment. Pour moi, l'aplomb du gaillard m'a coupé toute éloquence et je préfère montrer à l'Impératrice notre ménagerie. Nous franchissons les faisceaux et, prenant une rue de compagnie, nous passons devant les tentes entr'ouvertes où Sa Majesté pouffe de rire en faisant fuir une famille de cochons de Barbarie. A l'extrémité du camp, le couple impérial s'arrêta et je le remerciai au nom du régiment [1]. »

Souvenirs triomphants d'Italie, aigles auréolées de gloire, entrain joyeux des soldats chevronnés, tout cela devait s'abîmer onze ans plus tard dans l'angoisse et le désespoir du drame de Metz. Moins heureuse que sa devancière qui avait expiré sur le champ de bataille de Waterloo en refusant de se rendre, la seconde garde impériale ne put mourir et dut subir, la mort dans l'âme, une humiliante capitulation. Mais, du moins, elle brûla pieusement les drapeaux qui avaient vu Malakoff et Solférino et si la défaite fut immense, l'honneur demeura sauf. Jusqu'à la fin, la garde se montra digne de ses aïeux de l'épopée, digne d'elle-même. Donnons de cette vaillance suprême une image réconfortante.

C'est à Rezonville. Le colonel Sautereau-Dupart vient de recevoir l'ordre de lancer ses dragons de l'Impératrice contre une division de hulans. Il brandit son sabre et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il s'élance seul en avant de la ligne des officiers.

— Allons, mes dragons, s'écrie-t-il, il y en aura un pour chacun de nous !

Le choc est terrible. Nos cavaliers, malgré l'énorme

1. *Souvenirs inédits du colonel Lahalle.*

infériorité de leur nombre, frappent des coups épouvantables, portent la terreur et le massacre au milieu de l'ennemi terrorisé. L'aile gauche de la cavalerie prussienne qui n'a pas été engagée dans la mêlée tente, au travers des bois voisins, un mouvement tournant pour envelopper le brave régiment qui oppose une résistance héroïque sur son front comme sur son flanc. Le colonel Sautereau-Dupart tombe frappé de deux coups de lance. Son cheval s'enfuit à travers la charge. Désigné par les insignes de son grade, le cavalier démonté se voit entouré par des nuées de uhlans. Mais, au milieu de ce furieux tumulte, quelqu'un veille avec sang-froid : C'est le maréchal des logis Boinard. Il saute à bas de son cheval, court à son chef blessé.

— Mon colonel, lui crie-t-il, prenez mon cheval.

— Non, répond l'intrépide Sautereau-Dupart, un cavalier garde sa monture. Nous sommes tous égaux ici devant la mort. Ma vie ne vaut pas plus que la vôtre.

— Non, mon colonel, réplique Boinard, la vôtre est plus précieuse.

Et, le dévouement décuplant ses forces, il saisit l'officier blessé et le campe sur sa propre selle. Quant à lui, il s'en va seul, à pied, au milieu de la furieuse chevauchée prête à le fouler aux pieds, le sabre haut et rapide à la main, parant ici un coup de pointe, assénant là un coup de taille, allongeant ailleurs une sûre estocade. Il traverse ainsi le champ de bataille et revient au ralliement [1].

N'est-ce pas toute l'âme de la garde impériale avec son idéal d'abnégation et de discipline, son audace tranquille et chevaleresque, sa coquetterie de courage

1. *Relation du lieutenant P. Renac, des dragons de l'Impératrice*, citée par le capitaine Richard, *La Garde impériale*.

aussi bien que de tenue au milieu du danger, n'est-ce pas cette âme si française que l'on retrouve dans l'acte héroïque de ce sous-officier obscur et dans cette noble lutte entre le supérieur et l'inférieur refusant l'un et l'autre de céder sa place devant la mort ?

CHAPITRE VII

LE DUC DE MORNY

Origine de Morny. — Son caractère. — Une ambassade extraordinaire à Saint-Pétersbourg. — Le Président du Corps législatif. — Rapprochement avec Émile Ollivier. — Réconciliation avec Thiers. — Une allocution trop aimable. — La journée de Morny. — Sa table. — Le salon chinois. — Un homme à la mode. — Le mondain et l'homme d'esprit. — Les réceptions de la Présidence. — Morny et les femmes. — La duchesse de Morny. — Amateur de théâtre et vaudevilliste. — M. de Saint-Rémy. — Encens et fiel. — Rochefort l'insaisissable. — Dernière maladie de Morny. — Émotion qu'elle produit. — Derniers moments du duc. — Sa mort. — Un geste touchant. — Le rôle politique de Morny.

Après le nom de Napoléon III, celui qui résume le mieux l'époque du Second empire et l'emplit le plus largement de son rayonnement prestigieux, c'est assurément le nom du duc de Morny. Si par goût du piquant, William Graham s'est laissé entraîner à une exagération flagrante, en écrivant que ce frère du souverain avait été le véritable empereur des Français, il n'en demeure pas moins vrai que, pendant toute la durée du règne qu'il avait tant contribué à instaurer, pas une affaire d'État, pas un événement politique, pas une importante séance du Corps législatif n'a pu se produire sans son

étroite participation. Dans cette société dont nous cherchons à esquisser les principales manifestations et les milieux les plus saillants, il a joué un rôle trop prépondérant pour que nous ne lui consacrions pas une étude trop superficielle assurément, mais où, à défaut de la carrière du grand politique, nous tâcherons de montrer un peu de la vie si étrangement remplie et brillante de celui qui porta jusqu'à la perfection les dons de l'amateur, du mondain et du dandy.

Avec son nez au ferme dessin, ses yeux noyés d'expressive douceur et légèrement enfoncés sous les sourcils, sa bouche fine sous la moustache relevée en pointe et surmontant une barbiche à la Richelieu, ses traits calmes et fatigués, il ressemblait beaucoup à l'Empereur. Seuls, les différenciaient la taille plus haute de Morny et son crâne à demi dénudé qu'entourait une couronne de boucles blondes frisées. Les armes qu'il s'était choisies eussent suffi à expliquer cette frappante similitude de traits. On y voyait un aigle surgissant d'une touffe d'hortensias avec cette devise : *Tace sed memento*. Né à Paris, le 22 octobre 1811, il avait été déclaré à la mairie du troisième arrondissement comme le fils d'un sieur Jean-Hyacinthe Demorny, propriétaire à Saint-Domingue et d'une certaine Coralie Fleury, son épouse. Il ne semble pas avoir conservé le moindre souvenir de ces parents légaux et il fut élevé par la baronne de Souza, mère du général comte de Flahaut, le séduisant héros du roman tendre et royal qui s'était jadis discrètement déroulé à la cour de Napoléon Ier [1]. Nous avons dans notre tome premier parlé des débuts de Morny et de la part si importante prise par lui à la préparation et à l'exécution du coup d'État. Il nous reste à le montrer dans la suite de sa vie publique et dans son existence privée.

1. Voir sur la jeunesse de Morny l'excellent livre du baron de Maricourt, *Madame de Souza et sa famille*. Emile Paul, éditeur.

Tout à la fois homme d'action et de loisir, alliant l'audace la plus entreprenante au dilettantisme le plus mollement tissé d'imagination et de rêve, Morny a bénéficié de la rare fortune de trouver, dans une des carrières les plus heureuses qu'on ait jamais vues, l'emploi le mieux adapté et le plus complet de ses qualités. Son extérieur élégant et d'apparence légère, ses manières exquisement raffinées, le charme communicatif, l'attirance irrésistible qui se dégageaient de toute sa personne convenaient d'avance au milieu aimable et peu profond au milieu duquel il joua un rôle soigneusement étudié. Il possédait l'affabilité de l'Empereur, mais avec moins de cordiale bonne humeur et une imperceptible réserve qui pouvait passer pour de la fierté.

Il suppléait à des études assez superficielles par un don extraordinaire d'intuition, une expérience éclairée des hommes et une pratique des choses qui avait su voir et ne point oublier. Admirablement pondéré, sachant éviter l'aveuglement et la passion auxquels conduit l'esprit de parti, il disposait de la rare faculté de distinguer le mérite partout où il se trouvait, même chez ses adversaires. Ses opinions politiques n'eurent jamais rien d'exclusif ni même de fixe. Il resta toujours ouvert à tous les progrès, à toutes les nouveautés, à tous les conseils. Fils du dix-huitième siècle, il voyait dans le sectarisme comme dans la conservation à outrance ses seuls ennemis. Cette volonté qu'on ne vit jamais chanceler prenait ses directions dans un esprit qui ne connut guère que des certitudes contingentes et se laissa surtout guider par une appréciation juste et spirituelle de l'opportunité. « Il ne s'arrêtait pas aux buissons du chemin, dit Émile de Girardin, il allait droit au but. La nature de son esprit le portait à abréger et à simplifier. Il pensait et voyait juste. Il considérait la vie comme une plaque de tir sur le centre de laquelle, si l'on vise juste, tous les coups doivent porter. »

L'action politique d'Auguste de Morny prit deux formes : parlementaire, de façon presque continue de 1854 à sa mort, comme président du Corps législatif; diplomatique, pendant une seule année d'interruption, de 1856 à 1857, comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, au lendemain de la guerre de Crimée et lors du sacre d'Alexandre II. C'est peut-être dans ce dernier poste que les dons naturels de Morny et sa personnalité si propice au succès de sa mission s'accusèrent avec le plus de relief et d'éclat. Il était assurément l'homme le plus capable de faire apprécier à l'étranger l'esprit français en le modérant. Il laissa en Russie une extraordinaire réputation de plénipotentiaire subtil et avisé en même temps que de grand seigneur à la finesse aiguisée et souriante et aux gestes magnifiques. On admirait avec quelle adresse il savait trouver le mot qui convenait à chaque chose et à chacun. Les conversations de la cité de Pierre Ier ne vantaient pas moins son luxe au goût sûr, le faste de bon ton qui signalait son installation et ses attelages, les merveilles de sa galerie de tableaux dont il s'était fait accompagner. Ce train splendide rappelait les grandes ambassades fameuses du duc de Buckingham à Paris ou du cardinal de Rohan à Rome. L'habileté politique et la clairvoyance de Morny n'en serviront pas moins utilement les intérêts de ce frère couronné qu'avec une si juste retenue il appelait dans ses lettres : « Mon cher Empereur ». Sait-on qu'il fut chez nous un des premiers partisans de l'alliance russe : « Jamais la Russie n'aurait dû se fâcher avec la France, faisait-il dire au czar dans une de ses lettres. C'est sa véritable alliée par mille raisons. » Et, plus explicitement encore, il écrivait de façon prophétique à Napoléon III : « Mon opinion profonde est qu'il est beaucoup plus facile d'être bien avec la Russie qu'avec l'Allemagne qui nous déteste du fond du cœur. »

Président du Corps législatif, Morny suivait les débats

avec une attention soutenue, s'y mêlant sous la forme d'une remarque, d'un avis, d'un conseil et particulièrement de celui-ci, souvent réitéré, quand il donnait la parole à un orateur : « Soyez sobre ». Il n'avait pas à se l'adresser à lui-même, car il n'était pas né orateur. L'improvisation à la tribune était presque impossible à ce brillant causeur, à cet homme d'État qui écrivait avec une étonnante facilité. On le vit bien le jour où il



Officiers d'état-major.
Dessin de Constantin Guys (Collection de M. Paul Beurdeley).

céda la présidence à l'un des vice-présidents pour répondre en personne, à la tribune, aux violentes attaques de Jules Favre contre Alexandre II, contre ce czar que Morny avait approché de près et à qui il gardait une respectueuse affection. Malgré l'ardente conviction qui l'animait et la netteté de sa pensée, l'embarras de la diction rendit presque nul l'effet du discours. En général son attitude au fauteuil présidentiel revêtait les dehors d'une nonchalance élégante et ennuyée. Pourtant, par une boutade inattendue tombant toujours

juste, une repartie spirituelle, préparée peut-être mais n'en arrivant pas moins avec un étonnant à-propos, il savait ramener les discussions dans la ligne droite et utile, parer aux mots dangereux, les escamoter et même jeter à temps la petite goutte d'eau froide qui calme le déchaînement des passions. La Chambre obéissait à ce doigté extraordinaire, à cet esprit de circonstance dont il tirait un parti si efficace. Avec un simple mot d'esprit il s'assurait un succès. Un jour qu'à l'Assemblée, il avait déclaré que, si Paris était la tête de la France, la province en était le cœur, il se fit applaudir avec un entrain unanime, en concluant : « Ce qui prouve que notre pays a mauvaise tête et bon cœur. »

L'autorité dont il faisait preuve au fauteuil de la présidence se tempérait d'une extrême bienveillance. Il excellait à apaiser et à concilier les exagérés de tous les partis, ce qui lui attirait autant de sympathies de l'extrême gauche que de l'extrême droite. Il avait conservé cette urbanité exquise qui, jadis au 2 Décembre, lui avait fait envoyer un de ses secrétaires à l'un des représentants arrêtés pour qui il éprouvait beaucoup d'affection.

— Je viens de la part de M. le ministre de l'Intérieur, avait dit le secrétaire. Son Excellence vous envoie sa voiture pour vous conduire à Vincennes.

— J'accepte, cher monsieur, avait répondu le prisonnier qui ne manquait pas d'esprit. Mais les destins et les flots sont changeants. A l'occasion, M. de Morny peut compter sur ma voiture. Seulement, il perdra au change. Je ne vais qu'en fiacre [1].

Sous son apparente légèreté, le président du Corps législatif cachait le sérieux que les hommes politiques affectent d'ordinaire sur leur physionomie. Bien qu'il accueillît souvent une difficulté avec une attitude in-

1. Villemessant, *Souvenirs d'un journaliste.*

différente ou un mot à facettes, il avait enfermé en lui-même une provision de fermeté qui allait souvent jusqu'à l'entêtement. Sceptique sur le compte des hommes, il les perçait à jour. « Son regard, écrit M. Émile Ollivier, avait une force de réflexion pénétrante qui accablait d'avance les à-peu-près et les argusties. Il écoutait ce qu'on pensait plus que ce qu'on disait, et des lèvres closes ne suffisaient pas à lui dérober un secret. » Il n'était pas de ceux qui se laissent jouer. Au contraire il avait acquis une réelle maîtrise dans l'art de jouer ou simplement d'enjôler les autres. Quant il voulait se donner la peine de convaincre, impossible de faire autre chose que ce qu'il voulait. Un député, qui avait eu à se plaindre de l'inexactitude d'un compte rendu de la Chambre, disait de lui :

— Je ne sais comment fait ce diable d'homme pour vous ensorceler. Il n'accorde jamais rien et vous renvoie toujours content. Il a les qualités viriles d'un homme, et en même temps le charme d'une femme.

Cet ensorcellement triompha même du champion le mieux armé du centre-gauche, d'Émile Ollivier, lorsque Morny voulut le nommer rapporteur de la loi sur les coalitions. Après l'avoir fait habilement tâter, il l'englua doucement et inaugura ainsi sa tactique imprévue d'aller conquérir des alliés dans l'intérieur du camp libéral. A force de persuasion et de patience, il finit par discipliner au profit du gouvernement la fougue tumultueuse de cet Ollivier dont il disait qu'il entrait dans les questions comme un bœuf dans la boutique d'un faïencier, sans s'inquiéter des éclats. Les membres de la droite voyaient avec peine ce rapprochement et les atténuations au régime autoritaire qu'on en pouvait augurer. Mais la volonté robuste de Morny, son immuable indépendance n'en subissaient aucune atteinte. Rien ne pouvait entamer son inaltérable sang-froid. Un de ses amis lui disait, un soir, à l'Opéra :

— Ollivier, prétend que vous le compromettez.

— Croit-il donc, répliqua-t-il, qu'il ne me compromette pas aussi ? Mais nous ne nous compromettrons ni l'un ni l'autre. Nous nous illustrerons ensemble.

Espérance trompeuse que devaient détruire les funestes événements de 1870 ! Avec beaucoup d'hommes du début de l'Empire, très attachés d'abord au régime personnel, Morny croyait nécessaire une évolution vers les idées libérales par progression mesurée. Plus tard, quand il aura disparu, les Rouher, les Maupas, les Jérôme David l'accuseront d'avoir été le « principal complice » d'Émile Ollivier dans l'établissement de l'Empire libéral. En fait, quel que fût son désir de réformes, le président du Corps législatif n'avait été que l'exécuteur averti des projets de Napoléon III et, tout en les ratifiant de son approbation et de son autorité, il ne faisait que marcher dans les voies tracées par son souverain.

Il ne les suivait cependant pas aveuglément et sur bien des points les deux frères ne se trouvaient pas en parfaite communion d'idées. Sous Louis-Philippe, Morny, ami des Princes, n'avait pas dissimulé certaines sympathies orléanistes. Il avait en 1852 donné sa démission de ministre de l'Intérieur à la suite du décret sur les biens de la maison d'Orléans. M. Thiers avait noué avec lui de fort agréables relations. Elles avaient été fortement refroidies par le coup d'État, mais, en 1863, lorsque l'auteur du *Consulat et l'Empire* retrouva un mandat de député, tous deux décidèrent de les reprendre discrètement, sans en avoir l'air et sans rien dire à personne. Ils se rencontrèrent, comme par hasard, le jour de l'ouverture de la session du Corps législatif, dans la fameuse galerie de tableaux du président, une demi-heure avant la séance. L'entretien fut cordial. Puis, quelques minutes après, au sein de l'Assemblée, Morny ratifia courtoisement cette réconciliation toute fraîche,



Le duc de Morny

D'après un buste en bronze d'Iselin

en saluant la rentrée dans l'enceinte parlementaire de grandes personnalités écartées passagèrement de la politique, mais qu'il se réjouissait de revoir, car il ne doutait pas de la loyauté de leurs intentions. Ces personnalités avaient nom Berryer et Thiers.

Le lendemain, aux Tuileries, Napoléon III, avec une ironie amicale et malicieuse, releva gaiement l'allusion :

— Votre allocution, mon cher Président, a été des plus habilement appropriées aux circonstances. Toutefois, votre phrase sur l'élection de M. Thiers me paraît un peu vive. Vous avez dit : Pour ma part, je me suis *réjoui*... C'est beaucoup, *réjoui*, quand il s'agit d'un député de l'opposition. Allons, il faut que j'en prenne mon parti. Vous êtes orléaniste, décidément, vous êtes orléaniste [1].

Le complimenteur de Thiers ne s'effaroucha pas du reproche. N'avait il pas répondu au jeune Alphonse Daudet qui, au moment d'entrer dans son cabinet, lui avait scrupuleusement objecté qu'il était légitimiste :

— L'Impératrice l'est aussi.

* * *

Il était possible que Morny eût le fond de l'âme orléaniste. Il n'en était pas moins dévoué à son souverain et à l'état de choses régnant. Son esprit positif et clair aurait seul suffi à lui faire prendre un tel parti. Il s'attachait aux réalités. S'il conservait certaines façons des hommes d'autrefois, il ne se montrait pas moins moderne dans le sens le plus complet du mot et savait mener de front la politique et les affaires. Malgré qu'il s'efforçât de paraître le moins possible dans les tracta-

1. Frédéric Loliée, *Le Duc de Morny et la société du Second empire*. Émile Paul, éditeur.

tions, son nom se trouva prononcé, à tort ou à raison, à propos de toutes les entreprises d'argent, de tous les forts mouvements de capitaux qui eurent lieu de son vivant. Une phrase, phrase bientôt célèbre et dont Rochefort devait tirer un audacieux et cinglant parti, courait le monde financier et le galvanisait littéralement : *Morny est dans l'affaire.* Fondait-on une petite société de crédit, une banque, un journal ; ouvrait-on un théâtre, un cercle, un magasin d'importance considérable ou infime, aussitôt l'alléchant refrain venait caresser les oreilles des actionnaires. *Morny est dans l'affaire!* Fut-il de tant d'entreprises qu'on le disait? C'est peu problable, mais ce qui est sûr, c'est qu'il travaillait énormément pour celles à laquelle il avait voué son activité. Il le faisait sans bruit, le sourire aux lèvres, ne laissant deviner à personne la préoccupation ou l'effort. Sa vie, admirablement réglée, admettait, d'ailleurs, l'instant de détente ou de flânerie. Il n'accordait au sommeil que le strict minimum. Le soir, en rentrant d'une fête mondaine ou d'un de ces petits théâtres qu'il affectionnait, il se mettait au travail et, le matin venu, c'était une surprise pour ceux qui l'avaient accompagné de le retrouver complètement édifié sur des points qu'il ignorait la veille[1].

Il se levait de bonne heure, passait un pantalon à pieds et endossait, l'été, une veste de velours bleu de ciel, l'hiver, une robe de chambre en cachemire. Dès qu'il était debout, il essayait sa respiration, allait se regarder à son miroir et, suivant l'état physique dans lequel il se sentait et sous la seule inspiration de son caprice, il s'administrait une des drogues dont il faisait trop facilement emploi. Puis, le labeur commençait, absorbant, mais rapide et aisé. Il fallait l'interrompre pour les réceptions qui se faisaient tout simplement dans la

1. VILLEMESSANT, *Mémoires d'un journaliste.*

chambre à coucher, servant en même temps de cabinet de travail : amis, ministres, grands personnages de l'État, députés, sénateurs, barons de la haute finance, gens de lettres et de théâtre. On voyait souvent là ce comte Fernand de Montguyon dont Alphonse Daudet devait faire le Montpavon du *Nabab*, Charles Daugny, Valette, secrétaire de la Présidence, Offenbach, Crémieux, Halévy et les secrétaires particuliers Ernest Lépine, Demètre, Claudin, Alphonse et Ernest Daudet. La causerie de Morny présentait une étincelante variété, allant des impressions d'une représentation ou d'une soirée à un ordre du jour de séance, au jugement d'un discours, à l'appréciation d'un article de journal, se complaisant aussi dans des souvenirs généralement lointains qui évoquaient la reine Hortense au clavecin et sa petite voix disant à merveille ainsi que la bonne grand'mère du duc, Mme de Souza, si pleine d'admiration pour le bambin charmant qu'une reine avait introduit dans sa famille. A dix heures et demie, des cris joyeux amenaient un sourire sur les lèvres de l'homme d'État. C'étaient ses enfants qui venaient lui dire bonjour. Alors, on passait des embrassades aux éclats de rire, tandis que la boîte de bonbons appelée à la rescousse voyait rapidement baisser son niveau.

Avant de recevoir même le plus haut titré de ses visiteurs, Morny ne manquait jamais de discuter sérieusement avec un dignitaire plus modeste dont l'emploi prenait à ses yeux une importance énorme : c'était son chef de cuisine. Chaque matin, celui-ci venait sacramentellement s'entendre avec son maître du menu du jour. Le service de table chez Morny était entouré des soins les plus raffinés. « Si je suis seul, disait-il, je n'entends pas manger moins bien que mes hôtes, et, quel que soit le nombre de mes invités, je n'entends pas qu'ils soient moins bien traités que moi. » Ne recevait-il pas à sa table les gourmets du monde entier et parmi

eux des habitués de grande marque comme Roqueplan, Halévy, Crémieux, Daru, Boittelle, Delahante? Pour sa part, il ne mangeait que fort peu. Le matin, il se faisait servir dans sa chambre à coucher un très léger déjeuner. Le soir, il voyait surtout dans le dîner une occasion de causerie. Aussi ne tolérait-il la présence de domestiques dans la salle à manger qu'aux seuls moments nécessaires pour le service. Ils venaient lorsqu'on les sonnait, puis se retiraient pour laisser le champ libre à la conversation.

Des appartements de la Présidence, Morny avait fait une merveille de luxe et un temple de l'art. Des toiles des Écoles italienne, hollandaise, flamande, des perles de la peinture française du dix-huitième siècle s'alignaient dans une magnifique galerie éclairée, par le haut, d'un jour très heureusement distribué. Cette admirable suite de tableaux était laissée à la surveillance et à la direction de Meffre, ancien emballeur devenu un habile et zélé chasseur de chefs-d'œuvre. La salle à manger des jours officiels s'ornait d'un tout autre genre de collection : c'était une gambadante et piaillante collection de singes peuplant une cage énorme. Ainsi se révélait un des goûts de la duchesse de Morny qui raffolait des animaux exotiques et encombrait sa résidence d'oiseaux bizarres, de sapajous, de petits chiens japonais. Son mari la laissait faire, se contentant de donner aux singes, les uns après les autres, le nom du farouche député de gauche Glais-Bizoin. Mais la pièce la plus riche et la plus connue de la Présidence, c'était le salon chinois, terrain neutre entre l'appartement du duc et celui de la duchesse, où s'entassaient les meubles orientaux incrustés de pierres précieuses, les bronzes niellés d'or et d'argent, les marbres, les porphyres, les émaux cloisonnés, les porcelaines de Chine, les ivoires, les jades, les panoplies d'armes à l'ornementation splendide. Ce fut là qu'un jour, de neuf heures du matin à une

heure de l'après-midi le candidat secrétaire, Ernest Daudet, qui, dans sa naïveté provinciale, avait revêtu pour cette grave audience son habit noir et sa cravate blanche, attendit vainement qu'on l'introduisît chez son futur patron. Les huissiers l'avaient oublié ! Heureusement la duchesse de Morny le découvrit en sortant de son appartement et le conduisit aussitôt à son mari, au moment où, exténué d'attente et de faim, le timide visiteur se demandait avec angoisse ce qu'il allait devenir en présence d'un tel abandon.

Du lion de la politique que Morny incarna durant quinze ans, on ne peut séparer l'homme à la mode. Dans le grand monde aussi bien que dans celui du sport, du théâtre, ou de la finance, son nom et encore plus sa présence rayonnaient comme le plus éclatant symbole du Paris aristocratique et mondain. Pas un promeneur des Champs Élysées qui ne connût son phaéton attelé d'un cheval noir et d'un blanc. On copiait ses tenues, on recherchait ses fournisseurs, on citait les noms de son écurie de courses, le chiffre des pertes qu'il y faisait presque régulièrement, on se répétait ses mots, on épiloguait avec admiration sur ses liaisons vraies ou supposées. Il se trouvait même des snobs pour imiter ses gestes mesurés, sa démarche, ses allures un peu lassées et le chic supérieur avec lequel il jetait du bout des dents une réponse piquante ou impertinente. Mais il n'était pas facile d'arriver à l'aisance parfaite dont il faisait preuve dans tous les milieux, ni à l'élégance dédaigneuse avec laquelle il s'entendait à relever les fautes de goût et de tact, et même à donner avec une audace discrète des leçons de tenue, de langage ou d'éducation. C'est ainsi qu'on le vit chez un banquier israélite refuser les deux vins dont un domestique lui offrait le choix pour demander négligemment d'un certain Léoville dont le maître de maison réservait à son propre et exclusif usage une secrète bouteille, escamotée à la

barbe des convives. Force fut bien de verser à Morny le rare élixir. Puis, tandis que le peu délicat financier guettait les impressions de ce gourmet de choix, celui-ci, d'un geste indifférent, versa le contenu de son petit verre dans un plus grand et l'étendit largement d'eau. L'amphitryon comprit et n'y revint plus [1].

Les hautes manières de ce fils de reine s'alliaient à un naturel parfait et à une absence totale de pose. Attentif surtout à plaire, il montrait une bonne grâce inimitable en toute compagnie. Mais s'il savait merveilleusement s'adapter aux cadres de la finance, des coulisses et même du demi-monde, l'air un peu factice de la haute société constituait par excellence son atmosphère naturelle. Le don de fascination qu'il exerçait en politique s'y retrouvait tout aussi puissant, au point que des personnes qui l'avaient d'abord voulu fuir sans le connaître ne pouvaient plus résister au désir de le presser de leurs invitations. « Il résumait en lui, dit la comtesse Stéphanie de Tascher, les qualités de sa parenté, la séduction douce et nonchalante de la créole [2], les grandes manières jolies et chevaleresques de son père. On voyait qu'il avait été formé à une époque où la distinction, l'esprit et la politesse dominaient et tenaient le sceptre. » Dans ses moindres gestes il se révélait grand seigneur. Le presse-t-on chez le banquier Laffitte, au moment où il s'entretient avec une jolie femme, de faire un coup de lansquenet? Il perd sans broncher deux coups de dix mille francs et revient à son interlocutrice, en disant :

— Je vais donc pouvoir à présent causer tranquillement.

Dans sa conversation tout à la fois brillante et naturelle, la hardiesse s'alliait à l'esprit. La veille du coup

1. Frédéric Loliée, *Le Duc de Morny et la société du Second empire.*

2. La reine Hortense.

d'État, il n'avait pas craint de dire au Prince président : « Quoi qu'il arrive, vous êtes sûr demain matin d'avoir une sentinelle à votre porte. » Il excellait dans l'art paradoxal et piquant de traiter en propos légers les sujets graves et de parler des choses légères avec gravité. Aussi le recherchait-on dans le monde autant pour son charme que pour l'éclat de son nom et de sa réputation. Il y promenait assidûment son habit bleu à boutons d'or et son pantalon gris perle, recherchant de préférence les milieux diplomatiques, particulièrement celui de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, et les salons de la haute société russe avec laquelle il se trouvait tout naturellement en relation par sa femme, descendante des Troubetzkoï. Il recevait lui-même à merveille. Avec son grand air et ses façons exquises, nul ne s'entendait aussi bien à faire les honneurs d'un palais. On dînait et l'on dansait souvent à la Présidence du Corps législatif. Les contemporains ont retenu particulièrement une fête de nuit du 20 mars 1855 où l'on admira dans toute sa rayonnante beauté la nouvelle impératrice en sa robe de crêpe rose à volants de points d'Angleterre et sous son chapeau de fleurs ruisselant d'émeraudes, ainsi que la merveilleuse réception offerte, au cours de l'hiver 1856, à la reine d'Espagne Marie-Christine. Mais l'entrain se donnait encore plus librement carrière aux fêtes costumées, où le maître de la maison, tout en conservant une tenue irréprochable, permettait à ses invités un laisser-aller indulgent, ainsi qu'aux petites réunions intimes où l'on faisait chanter Arsène Houssaye et Émile Augier et où la conversation s'alimentait de ces trois inépuisables sujets : l'art, le théâtre et les femmes.

Sur le troisième, Morny ne manquait assurément ni de souvenirs ni d'expérience. Il était né avec le goût de la galanterie, l'amour de l'amour, et on lui a prêté des aventures sans nombre. Sans doute a-t-on exagéré,

mais les femmes n'en ont pas moins tenu une place importante dans l'existence fortunée et fleurie de celui qu'une charmante comédienne, Alice Ozy, appelait dans ses lettres : « Mon cher Lauzun ». Comme toutes les légendes, la légende amoureuse du frère de Napoléon III est née de l'idéalisation de réalités plus ou moins nombreuses que nous n'exposerons pas ici. La seule de ces conquêtes à évoquer pour nous, c'est la compagne aimée et dévouée de ses dernières années, cette blonde et fine princesse Troubetzkoï qu'il épousa au cours de sa mission extraordinaire en Russie [1]. Elle charma vite la société parisienne par cet attrait composite et particulier des étrangères qui commencent à s'acclimater en France. Contrairement à l'humeur et aux désirs de son mari, elle n'aimait pas la représentation. Dans les réceptions officielles de la Présidence, on la voyait traverser les salons et réunir quelques intimes, « son monde », comme elle disait, à qui elle donnait ce mot d'ordre :

— Venez donc un peu là-haut.

Elle montait alors la première dans ses appartements du premier étage, suivie de ses élus, et laissait au duc seul les devoirs de l'hospitalité, dont il se chargeait à merveille. C'était une nature primesautière et gaie qui se plaisait aux gamineries parisiennes, aux charges de Marcelin et de Grévin, aux chansonnettes, aux petits théâtres et aux imitations d'acteurs. Elle avait tout ce qu'il faut pour être Française et Française de son époque.

Par ce côté de son caractère, la duchesse de Morny pouvait s'entendre à merveille avec son mari. Comme plusieurs autres hommes politiques de son temps tels que le prince Napoléon, Walewski, Nieuwerkerke, il aimait les artistes et les gens de lettres, mais il éprouvait

1. Devenue après son veuvage duchesse de Sesto.

un goût tout particulier pour les personnes et les choses du théâtre. Le genre léger et bouffe, le vaudeville et l'opérette lui avaient inspiré une préférence marquée et c'était à eux surtout qu'il demandait un délassement



La duchesse de Morny.
D'après le portrait de Winterhalter.

jamais épuisé à la sécheresse de ses travaux. Mais du spectateur amusé était sorti un auteur non dénué d'ambition ni de prétentions et qui ne doutait nullement de ses dispositions pour le dialogue comique et le quiproquo. Plus modeste que le cardinal de Richelieu désespérément accroché au manteau de la muse tragique

Son Excellence le président du Corps législatif s'en tenait à de petits actes qu'il intitulait *la Succession Bonnel, la Corde sensible ou les Dadas favoris, les Finesses du mari*, ou encore *M. Choufleury restera chez lui* qu'honora la musique d'Offenbach. Ces élucubrations joyeuses étaient signées du pseudonyme de « M. de Saint-Rémy » et parfois, à sa suite, des noms de Mérimée, Crémieux, Ludovic Halévy. Elles étaient écrites généralement en vue d'un théâtre intime que l'on montait, à la première occasion, à Compiègne ou dans ce Palais-Bourbon où l'auteur présidait aux péripéties d'une plus vaste action dramatique [1].

Presque toujours, il se réservait un rôle qui lui valait, le soir de la représentation, un succès dont il tirait énormément de satisfaction et de fierté. « Il jouait fort bien la comédie », écrit la comtesse Dash. C'était Delaunay, l'excellent jeune premier de la Comédie-Française, qui était chargé de la mise en scène. Quel attrait, quel intérêt avaient acquis dans l'esprit de l'homme d'État ses occupations de vaudevilliste ! Si elles ne le détournaient pas de sa tâche officielle, elles prirent plus d'une fois, sans qu'il s'en rendît compte, le pas sur sa besogne politique. Aux moments les plus solennels, il arrivait que l'image des Variétés ou du théâtre de Compiègne s'interposât soudain entre la scène parlementaire et son protagoniste. A l'ouverture de combien de séances de la Chambre, un *Bu qui s'avance*, doucement fredonné sur la basse rude et profonde des tambours battant aux champs s'échappa-t-il des lèvres de celui qui allait reprendre sa place au fauteuil présidentiel, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur ? Combien de fois, prévenu par un secrétaire que l'assemblée n'attendait plus que lui pour entamer ses débats, l'auteur de *la Corde sensible*, en train de

1. Voir le chapitre suivant : *La Comédie de société.*

faire répéter son œuvre, se laissa-t-il aller à un geste boudeur ou une à exclamation de dépit? Et « à la dernière réplique de Baptiste ou de Sophie répondait le bref commandement de l'officier de garde [1] ».

Comme on pense, la foule souleva vite le voile transparent qui couvrait si mal le nom de M. de Saint-Rémy. Ses œuvres imprimées et mises en vente chez les libraires trouvèrent chez nombre de courriéristes les thuriféraires les plus empressés. Ainsi qu'en un jour de fête officielle, des guirlandes se tressèrent pour lui tout au long des colonnes de journaux. Seule, une voix discordante s'éleva, provoquée par le coup d'encensoir par trop servile d'Albéric Second, feuilletoniste *plus décoré que convaincu*, qui avait imprimé sans vergogne :

« Ah ! qu'il est heureux pour nous, pauvres écrivains, que l'auteur de ce délicieux petit acte ait la majeure partie de son temps absorbée par les préoccupations de la haute politique ! Que deviendrions-nous s'il avait assez de loisir pour se consacrer entièrement aux choses du théâtre ? »

Rochefort venait d'être enrôlé par Villemessant dans la tant parisienne équipe du *Figaro*. Il répondit du tac au tac :

« Ah ! qu'il est heureux pour l'auteur que, ayant participé à un fructueux coup d'État, il n'ait pas besoin de sa plume pour vivre ! Si l'un de nous osait porter à un directeur une ineptie de ce calibre, il le ferait immédiatement saisir et précipiter dans la fosse aux ouvreuses, avec ordre à celles-ci de l'exterminer à coups de petits bancs. »

Morny fut d'autant plus sensible à ce coup droit impitoyable qu'il raffolait du *Figaro*, lequel, sous sa protection, se livrait à mille frasques. A Villemessant, qu'il envoya chercher, aussitôt l'article lu, et qui s'en tira avec

1. Adolphe Brisson, *Portraits intimes*. Delaunay, éditeur.

ses ordinaires gasconnades, il demandait avec un naïf étonnement :

— Pourquoi ce M. Rochefort m'en veut-il ? Je ne lui ai jamais rien fait !

Dès lors, malgré la blessure qui avait si fort entamé la vanité du dramaturge amateur, une étrange lutte s'engagea entre lui et le cinglant chroniqueur, Morny voulant à toute force faire sa connaissance, Rochefort fuyant et disparaissant systématiquement devant ces avances. Les articles du futur auteur de *la Lanterne* avaient, dès leur apparition, éveillé la curiosité du président du Corps législatif qui en goûtait fort la verve. Devenu leur cible, il éprouva une étrange attirance vers leur signataire et parla de l'inviter à ses soirées. A tout prix, il tenait à le voir, à lui parler. Une occasion parut s'offrir un soir de première aux Variétés. Morny y avait aperçu son terrible persifleur. Dans les couloirs, il arrêta Villemessant :

— Je vous tiens, vous allez me présenter Rochefort.

— Mais certainement, monsieur le duc, avec le plus grand plaisir. Nous causions, lui et moi, il y a deux minutes. Je cours le chercher et vous l'amène.

Mais impossible de dénicher le polémiste qui, mis au courant, dépensa toute sa malice à ne pas se laisser rencontrer[1]. C'était à recommencer, car ce désir de connaître Rochefort tournait chez Morny à une véritable hantise. Qu'imaginer pour les rapprocher ? On pensa que le journaliste, grand bibelotier, auteur des *Petits mystères de l'Hôtel des ventes*, se laisserait sans doute amener dans les appartements du duc pour visiter sa collection de tableaux. Le propriétaire se trouverait là comme par hasard et la présentation aurait enfin lieu. Mais ce fut en vain que Morny attendit en tête à tête avec ses Rembrandt et ses Greuze. Il était écrit que, de sa vie, il

1. Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris.*

n'adresserait la parole à Rochefort. Ce désir manqué restera l'une des préoccupations de ses derniers jours et plus tard, le banquier Delahante pourra dire à l'insaisissable collaborateur du *Figaro* devenu directeur de *l'Intransigeant* :

— Vous aurez été l'un des derniers regrets de Morny, l'image troublante de ses derniers jours [1].

Le frère de l'Empereur avait-il deviné la part qu'allait prendre dans la chute du régime le pamphlétaire qu'il désirait tant connaître et sans doute s'attacher ? Celui-ci, par ses dérobades, avait réussi à sauvegarder son indépendance. Aurait-elle su résister au charme ensorceleur, à la séduction du grand charmeur ?



Au milieu de l'hiver 1865 le bruit se répandait que le duc de Morny était perdu. On le savait souffrant, malade même depuis quelque temps. Au milieu des agitations de sa vie politique et mondaine, sa santé s'était affaiblie et ne résistait plus que faiblement aux fatigues présidentielles de la Chambre. Son visage, subitement livide par instant, se boursouflait. Pourtant, son entourage ne s'inquiétait pas. Les médecins se disaient rassurés et ne signalaient rien de grave dans ce qu'ils appelaient une maladie chronique du foie. On avait remarqué que l'Empereur avait ouvert la session législative sans Morny dans la salle des États du Louvre. Les séances avaient commencé sous la présidence de M. Schneider, mais on annonçait comme prochain au fauteuil le retour du duc. Six semaines avaient passé ainsi, sans que fût jetée l'alarme. On avait même répété

1. Frédéric Loliée, *Le Duc de Morny et la société du Second empire.*

ce propos de la jeune duchesse de Morny à une soirée chez les Aguado :

— Me verrait-on au bal s'il y avait le moindre danger ?

En effet, dans les derniers jours de février, on annonça un mieux sensible. A des amis qu'il retint un soir jusqu'à minuit dans le salon chinois, le duc certifia son complet rétablissement. Le 28, jour du mardi-gras, il prit plaisir à voir ses enfants affublés de déguisements de carnaval. Il faisait un temps très doux ; on lui conseilla de sortir et il fit une course en voiture au Bois avec Mlle de Flahaut. Elle ne lui réussit pas, car, au retour, il se plaignait à la gorge d'une brûlure de fournaise. Par une étrange ironie, on s'occupait autour de lui des préparatifs d'une fête au Palais-Bourbon, on parlait musique et toilettes. Mais, soudain, l'inquiétude, l'angoisse, puis l'effarement envahirent le palais qui présenta, dès lors, cet aspect de bouleversement tragique dépeint avec tant de force expressive par un témoin oculaire, Alphonse Daudet :

« Les valets, par groupes, erraient dans les couloirs, dans les salons, désœuvrés, accoudés au marbre des cheminées. Des amis du duc s'interrogeaient anxieusement, les derniers venus anxieux de nouvelles. Pas un indifférent dans cette foule. Ceux qui n'étaient pas frappés au cœur avaient encore plus de fièvre et d'inquiétude que les autres. Tout un monde d'ambitieux, de désappointés s'agitaient devant un véritable écroulement d'espérances détruites et de projets à refaire. Et que de comédies dans ce drame ! Depuis le chevet du mourant où le valet de chambre, l'homme de la vie intime et de tous les secrets, venait mendier en pleurant quelques rouleaux de louis traînant dans les tiroirs jusqu'aux antichambres où deux grands financiers, de ceux dont le duc avait fait la fortune, se parlaient à voix basse, atterrés et piteux, à côté d'une grande cage

pleine de singes, que tout ce bruit excitait et qui se cramponnaient aux barreaux avec des contorsions et des grimaces [1]. »

Puis, ce fut la brutale révélation de l'inéluctable. Un matin, le malade, en se réveillant, aperçut un mince filet de sang qui coulait de sa bouche sur sa barbe et sur l'oreiller légèrement rougi. En une vision nette, la mort lui apparut. Afin de chasser les dernières illusions pour la mieux regarder en face, il fit demander à son chevet le plus intime de ses amis, le comte de Montguyon, qu'il considérait comme incapable de lui cacher la vérité. Ne savait-il pas, ce Montguyon, Morny à l'abri de la moindre faiblesse ? Ce bref dialogue s'engagea :

— Parle-moi franchement. Je suis bien bas, n'est-ce pas ?

— Perdu, mon pauvre Auguste [2].

Le mot prononcé avait été plus crû. L'homme d'État le reçut sans surprise ni défaillance. Peu après, sa gorge se contracta au point de se clore presque complètement. Une angine s'était greffée sur le mal principal. Quel était-il ? D'où venait-il ? Peut-être de ces remèdes trop violents dont le duc avait abusé, de ces pilules à base d'arsénic qui, en lui prêtant une vitalité factice, ont pu hâter sa mort [3]. Peut-être aussi la politique et les plaisirs avaient-ils épuisé une nature douée cependant d'une solidité exceptionnelle. Ce mal, les médecins purent enfin le diagnostiquer, mais non s'en rendre maîtres. C'était la pancréatite, marchant à son terme avec une rapidité foudroyante. Le délire se montra bientôt, hôte affreux et tenace qui laissa à peine au mourant quelques heures de répit durant lesquelles il mit ses affaires en ordre. Il fit alors brûler

1. Alphonse Daudet, *Robert Helmont*.
2. Villemessant, *Souvenirs d'un journaliste*.
3. C'est la légende des perles Jenkins, nom sous lequel Alphonse Daudet dans *le Nabab* a désigné le docteur Oliffe.

par ses secrétaires bien des feuillets d'intimité qu'il ne voulait pas voir lui survivre. Son fidèle valet de chambre Henri chercha en vain à le rassurer.

— Henri, lui répondit-il très doucement, il faut maintenant me laisser tranquille... C'est la fin qui arrive... Je n'ai plus que peu de temps : il faut que je m'occupe de mon départ.

Mon départ ! Par une suprême délicatesse, ce mondain élégant, ce dandy supérieur ne voulait pas employer d'autre mot. Il s'en servit également avec ses amis qu'il avait fait convoquer : Daru, Roqueplan, Daugny, Crémieux, Ludovic Halévy. A chacun il tendit sa main moite et abandonnée en prononçant, d'une voix étranglée par le mal, mais d'un cœur ferme, le mot : Adieu ! A l'un d'eux il dit : « Comme cela vient vite ! » A un autre il posa cette question : « Que dit-on de cela dans Paris ? » Préoccupation qui tout naturellement subsistait chez l'homme politique, chez le lion du jour qu'il avait été.

Ce que l'on disait dans Paris ? Cette nouvelle : « Le duc de Morny va mourir ! » avait retenti douloureusement au cœur de toute la société parisienne, à quelque parti qu'on appartînt, car celui qui allait partir comptait des amis partout, aussi bien dans les clans monarchistes et à ce Jockey-Club pour lequel il avait tant fait que dans les milieux gouvernementaux. En ce dernier soir de sa brillante existence, le hasard avait fait coïncider plusieurs réunions mondaines. Chez la baronne de Löwenthal on jouait une de ses petites pièces qui avaient contenu en elles une des meilleures joies de sa carrière. « Le contraste, note la comtesse Stéphanie de Tascher, causait à tous les spectateurs une impression que je ne puis traduire. » A cette ambassade d'Autriche-Hongrie dont il avait été si souvent l'hôte et l'ornement, les conversations roulaient toutes sur les nouvelles apportées de la Présidence, sur les



L'Impératrice et le Prince impérial à Nancy

D'après le tableau de Meissonier

visites faites au moribond par l'Empereur, l'Impératrice, l'archevêque de Paris qui était venu lui administrer les saintes Huiles.

D'abord, Morny n'avait pas reconnu les souverains. Le délire l'avait ressaisi. Assis à son chevet, Napoléon III lui avait pris silencieusement la main, les yeux brouillés de larmes devant la perte de ce frère dont une si étrange destinée l'avait d'abord éloigné, puis étroitement rapproché. Jusque dans la mort, en présence du monde, persistait le poignant secret d'origine dont il leur était interdit, malgré leur tendresse, de faire l'aveu. Cette douleur des lèvres scellées, un autre la partageait dans cette chambre d'agonie. C'était le général de Flahaut qui assistait aux derniers moments de son fils comme il avait assisté au dernier soupir de Talleyrand, son père, condamné à repousser au fond de son âme les cris les plus impérieux de l'amour humain. A genoux, l'Impératrice priait avec ferveur. La Valette et Rouher avaient quitté la chambre. Une minute de calme et de lucidité permit au mourant de reconnaître son souverain, avec qui il échangea d'affectueuses paroles. Puis le délire le reconquit pour jamais et l'Empereur sortit en sanglotant. Dans la nuit, l'illustre malade rendait le dernier soupir.

Une pompe véritablement impériale entoura les funérailles. Huit chevaux traînaient un magnifique char funèbre en bois d'ébène recouvert de lames argentées. La capitale, émue et recueillie, tressaillait sous les décharges d'artillerie, les pas des troupes et des chevaux, le lent roulement des carrosses de deuil, le mouvement prolongé d'un cortège qui paraissait sans fin. Paris pouvait accorder des regrets à l'homme d'État qui, s'il eût vécu, l'eût peut-être protégé du siège et de l'émeute.

Mais ce fut la jeune duchesse de Morny qui donna l'exemple du deuil le plus touchant, le plus désespéré.

Suivant une coutume russe, elle avait coupé l'épaisse tresse de ses beaux cheveux blonds et elle l'avait placée entre les mains glacées de celui qui la quittait pour toujours. Pendant plusieurs semaines, elle voulut qu'on disposât sur la table des repas le couvert du duc en face du sien, comme s'il allait prendre place. Chaque jour, on la vit porter sur la tombe de son cher défunt un bouquet de violettes de Parme, la fleur qu'il préférait. Le corps du duc avait été déposé dans un caveau provisoire. Lorsque le monument définitif fut prêt à le recevoir, la veuve au cœur déchiré voulut absolument assister à la cérémonie d'exhumation et se rendit seule au cimetière. Là, sa tendresse conjugale se signala par un dernier geste d'exquise et pieuse sollicitude. « Le cercueil fut sorti du caveau et déposé sur un brancard que portaient des fossoyeurs. On se mit en marche : la duchesse suffoquait de douleur. Tout à coup, les nuages qui couvraient le ciel s'obscurcirent davantage. Il en tomba une pluie fine, serrée et glaciale, dont quelques gouttes perlèrent bientôt sur la bière. Sans dire un mot, la duchesse, par un mouvement d'exquise tendresse que comprendront tous ceux qui ont aimé, retira son châle et en couvrit le cercueil. Une mère qui voudrait préserver son enfant du froid n'eût pas fait autrement [1]. »

Une profonde consternation avait suivi le cercueil du duc de Morny. A une époque où la France ne songeait pas encore à maudire le coup d'État qu'elle avait acclamé, un grand nombre de dignitaires, de fonctionnaires de tous ordres aussi bien que de simples citoyens appartenant à toutes les classes, voués à l'ordre et au travail, ne voyaient point partir sans un serrement de cœur l'homme qui avait été la cheville ouvrière de ce coup d'État et qui en portait le souvenir avec orgueil

1. Villemessant, *Souvenirs d'un journaliste.*

et désinvolture. En même temps qu'un des derniers maîtres en l'art d'agir, Morny représente un des derniers hommes de gouvernement en talons rouges. Son influence prépondérante sur les milieux politiques de son temps a-t-elle été salutaire? Nous demanderons la réponse à un de ses contemporains, au général du Barail [1]. « Il incarnait, écrit celui-ci, le type des hommes d'État de sa génération. Il possédait une habileté sans limites, un doigté merveilleux, une énergie de soldat cachée sous des dehors de grand seigneur, cette main de fer dans un gant de velours à laquelle on permet tout en France, parce qu'elle s'adapte à la fois à notre docilité et à notre susceptibilité. Pour être tout à fait grand homme, il lui manqua un peu de scrupules dans le choix des moyens et pas assez de dédain de ses intérêts personnels. Dans tous les cas, il eut cet honneur que l'opinion publique, en le voyant disparaître, crut que l'Empire perdait en lui l'inspirateur de ses belles années. »

1. Général du Barail, *Souvenirs*.

CHAPITRE VIII

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

I. Fureur de la comédie d'amateurs sous le Second empire. — *L'Invitation à la valse* à l'hôtel Marbeuf. — La « soirée des éventails ». — Les *Cascades de Mouchy*. — Le théâtre charitable. — Les tableaux vivants de l'hôtel de Meyendorff. — Une visite à la comtesse de Castiglione. — Moquerie et déconvenue. — Le théâtre chez Offenbach et chez Courbet. — Soirées dramatiques chez Théophile Gautier. — Les marionnettes de Nohant. — Un spectacle de jeunes chez la princesse Mathilde. — La maison pompéienne du prince Napoléon. — *Le Joueur de flûte.*

II. Les spectacles de la Cour et l'opposition. — La princesse de Metternich. — Les tableaux vivants. — Les cheveux de Mme de Persigny. — Les charades. — Octave Feuillet à la Cour. — Acteurs et actrices. — *Anniversaire.* — *Fourbu.* — Le paon de M. Milne-Edwards. — Mrs Moulton, poupée mécanique. — *Harmonie.* — La comédie à Compiègne. — *Les Portraits de la marquise.* — *La Corde sensible ou les Dadas favoris.* — Les *Commentaires de César.* — Glorieux figurants. — Le Prince impérial dans *la Grammaire.*

I

Fille aimable de l'Italie où elle naquit au seizième siècle et d'où les vainqueurs de Marignan la rapportèrent, l'un des amusements favoris des marquises de

la Régence et des petits-maîtres contemporains de Louis le Bien-aimé, prenant tout son essor avec l'adorable Rosine que fut Marie-Antoinette, la comédie de société a trouvé un merveilleux terrain d'épanouissement dans notre pays de France. Plus encore que chez les Grecs, le théâtre se mêle à notre vie, et l'on a pu dire sans exagération qu'il serait notre dernière religion. En voyage, en campagne, sous le feu des canons ennemis, nous l'emportons à notre semelle. Mais jamais peut-être la comédie d'amateurs ne fit autant fureur que sous le Second empire. A la Cour aussi bien qu'à la ville, on se farcissait la mémoire de vaudevilles et de charades, on collationnait, on répétait, on essayait des costumes. Si nous en croyons les humoristes de l'époque, cela tourna presque à la maladie.

« Dans les salons, assure le spirituel chroniqueur Villemot, vous ne rencontrez que paravents et quelquefois un petit théâtre qu'un amateur se plaît à monter et à démonter chez toutes les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance. Les hommes et les femmes prennent un plaisir extrême à ces jeux, il faudrait dire à ces joujoux de la scène. On retrouve en miniature, dans les coulisses de la comédie de société toutes les intrigues et toutes les variétés des théâtres subventionnés. Les rôles jeunes sont recherchés par les femmes mûres ; les rôles marqués seraient répudiés par tout le monde, si les jeunes gens ne s'en chargeaient volontiers. » De son côté dans *le Charivari* de 1859, Daumier nous donne une amusante série de charges sur la comédie d'amateurs dans les salons bourgeois du Marais. Ici, c'est une femme à genoux qui s'écrie, la mine bouleversée, les bras au ciel : « Mon Dieu, pardonnez-moi ! J'ai trompé mon mari ! » Et, béatement le mari se dit : « Elle répète son rôle. » Là, c'est une répétition devant une rampe improvisée faite avec la lampe de la suspension posée à terre entre les candé-

labres de la cheminée et un gros homme qui donne des indications aux acteurs : « Faites ainsi ce geste de mépris. » Et les spirituelles vignettes de Cham dans *le Monde illustré* : la dame aux prétentions dramatiques qui s'étonne de trouver un pompier dans sa cuisine et à qui sa bonne répond : « Bédame ! faut toujours un pompier dans un théâtre », ou celle qui, tout en jouant, ne peut quitter des yeux le journaliste qu'elle a invité et se murmure avec une épouvantable angoisse : « Monsieur le chroniqueur a bâillé ! »

Un des plus solides esprits de l'époque avait donné l'exemple. Émile de Girardin, qui venait de vendre *la Presse*, goûtait avec joie des loisirs nouveaux pour lui et en consacrait la plus grande part à la ravissante jeune femme qu'il venait d'épouser en secondes noces. Il avait installé son bonheur dans une sorte de temple grec perdu au milieu des marronniers qu'on appelait l'hôtel Marbeuf. A l'entrevoir au milieu des villas enfouies dans la verdure, parmi les écuries et les granges des marchands de chevaux, ce coquet logis semblait un coin de province. Le nouveau ménage l'inaugura un dimanche de carnaval par la représentation d'une petite comédie inédite qui allait être bientôt jouée au Gymnase : *l'Invitation à la valse*. On applaudit chaleureusement l'ingénue et le comique, qui se tira à merveille d'un difficile rôle d'accordeur de pianos sourd-muet. L'esprit de l'auteur enchanta le public. Comme, après le baisser du rideau, on réclamait cet auteur à grands cris, on vit dans l'assistance se lever un colosse brun à l'épaisse toison noire et crépue. C'était Alexandre Dumas père.

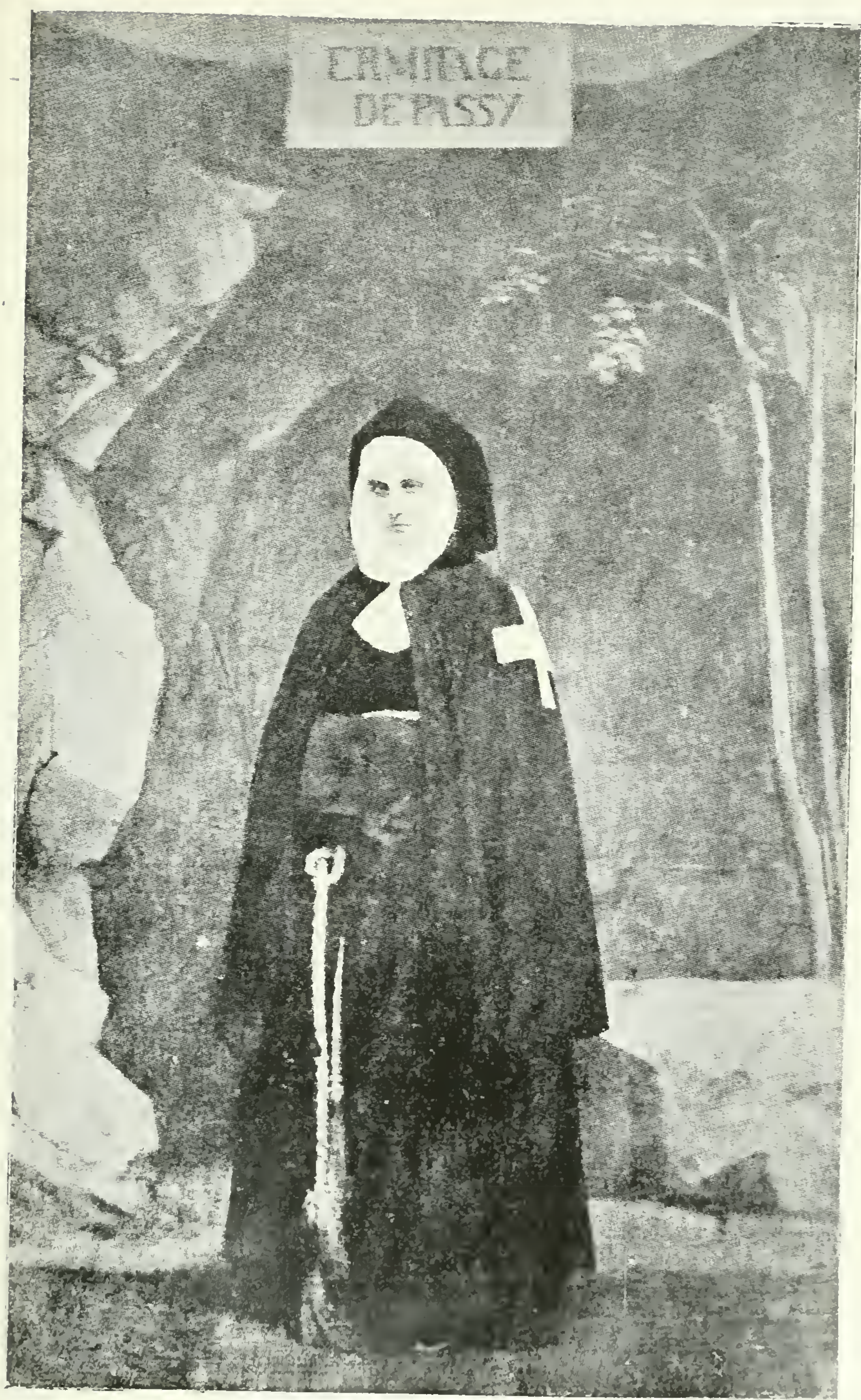
— Votre pièce, lui dit une spectatrice, est si pleine de jeunesse et de fraîcheur que je la croyais de votre fils.

— Vous ne savez donc pas, ma chère, repartit une voisine, que Dumas père, c'est Dumas fils ? Le plus jeune des deux, c'est le plus vieux.

Plus féru de théâtre encore que Girardin, le comte Jules de Castellane avait fait construire dans le jardin de son hôtel de la rue Saint-Honoré, un théâtre relié par une galerie avec ses salons de réception. La salle fort bien aménagée contenait quatre cents places et des loges spacieuses. Durant bien des années, dans cette somptueuse demeure que les cochers de fiacre appelaient « la Maison du Mouleur » à cause des nombreuses statues médiocrement sculpturales qui en ornaient la façade, on joua presque sans interruption opéra, opéra-comédie, vaudeville, des pièces inédites d'Arsène Houssaye, d'Alexandre Dumas fils, de Jules Lecomte, des proverbes d'Augustine Brohan. Sur la liste des acteurs on note les noms de la duchesse d'Abrantès, de Mme Deforges, d'Antonina Lambert, de MM. de Bordesoulle, Ternaux, Mennechet, et parfois aussi de professionnels comme Got. En 1856, devant une salle bondée, aux premiers rangs de laquelle la comtesse de Castiglione, étincelante de beauté et de diamants, attirait tous les regards, les artistes de la Comédie-Française jouèrent deux pièces inédites : *le Verrou*, d'Alexandre Dumas fils, et *le Collier*, de Jules Lecomte. Les deux auteurs s'étaient permis de si audacieuses libertés, que l'on prétendit que la plupart des spectatrices, prises d'une crise de pudeur devant leurs tirades exagérément risquées, s'étaient cachées derrière leurs éventails. On jasa beaucoup dans les salons et les cercles de cette fête gaillarde que des mécontents, sans doute poussés par le dépit de n'avoir pas été invités, baptisèrent « soirée des éventails [1] ».

On donnait aussi la comédie chez le duc de Mouchy. Ce fut là que triompha, en 1863, l'une des premières revues jouées dans le monde, ces fameuses *Cascades de*

1. Léo Claretie, *Le Théâtre de société*. — Victor du Bled, *La Société française au dix-neuvième siècle*.



La comtesse de Castiglione en costume de religieuse

(Tableaux vivants chez Mme de Meyendorff)

Mouchy écrites, tout spécialement par le plus brillant, le plus recherché des auteurs de salon, le marquis de Massa, lieutenant aux guides de la garde et fournisseur patenté de la Cour. L'élégante assemblée ne ménagea pas ses applaudissements à la comtesse de Pourtalès, fée de la Cascade au charme jeune et captivant ; à Mme de Galliffet, vivandière à la grâce martiale ; à son mari chargé du rôle de Crétinopoulos ; au comte de Pourtalès, mué de façon imprévue en Salammbô, le roman de Flaubert faisant alors beaucoup de bruit. Les autres acteurs appartenaient à la fleur de la fashion parisienne. A la même époque, une troupe non moins aristocratique, comprenant le comte et la comtesse de la Ferronnays, le comte et la comtesse de la Roche-Aymon, le comte de Rességuier, le marquis d'Aramon, M. Edmond de Lagrange, etc., conduisait le plus confortable des chariots de Thespis au château de Thieux, chez M. Gibert et y donnait *le Fruit défendu* et *le Péril en la demeure*, d'Octave Feuillet, ainsi que *le Caporal et la payse*, vaudeville de Paul de Kock.

De plus en plus répandue, jouissant tous les jours davantage de l'engouement de la haute société, la comédie d'amateurs mondains inspira à ceux-ci la très heureuse idée d'en faire bénéficier les œuvres de charité. Ce fut le comte de Béthune qui, en 1862, ouvrit le premier cette voie généreuse, en organisant à l'hôtel Seillière une représentation sensationnelle d'*Henri III et sa Cour*, d'Alexandre Dumas père, au profit des « Amis de l'Enfance ». Cinq actes ! Le morceau, à la vérité, était d'importance, et l'entreprise ne manquait pas d'audace. Elle n'effraya pas des passionnées de la scène comme la princesse de Beauvau, Mme Abeille, Mme de Pourtalès, la baronne de Löwenthal, M. de Magnieu, M. Cottier, auxquels une troupe d'excellents amateurs donna fort habilement la réplique. L'exemple porta ses fruits. Deux ans après, Got pouvait écrire

non sans une nuance de critique : « La comédie de société sévit plus que jamais, gagne du terrain et se fait publique sous le manteau bleu de la charité. » Avec l'appui de l'Impératrice, la princesse de Beauvau, toute à la fois organisatrice zélée et tragédienne aux élans sincères, avait obtenu pour deux représentations la salle du Conservatoire. La troupe armoriée ne recula pas devant *les Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne, ni devant le *Sicilien*, de Molière, où la beauté de Mme Brook-Gréville provoqua bien des admirations. Une assistance des plus choisies fit fête aux acteurs. On n'était pas encore blasé sur les concerts de charité et l'initiative de la princesse de Beauvau avait procuré aux oisifs de la *gentry* parisienne le ragoût d'un spectacle tout à fait exceptionnel.

En présence de cet éclatant succès, la comtesse Stéphanie de Tascher s'essaya à faire mieux encore. Seulement, au lieu d'installer sa troupe dans une salle publique, elle lui choisit comme théâtre un hôtel privé, celui de Mme de Meyendorff, offert gracieusement par sa propriétaire. La mode s'était mise aux tableaux vivants dans les salons aussi bien qu'à la Cour. Mme de Tascher voulut les faire servir à la charité. Mais, bien qu'il fût entendu qu'on éviterait soigneusement l'abandon et les libertés que se permettait souvent ce genre de spectacle, la plupart des actrices applaudies dans la haute société s'éclipsèrent et ne voulurent rien entendre. Cependant, les billets commençaient à se placer. Que faire? Avec l'aide d'un peintre distingué, M. Basset, les tableaux ont déjà été choisis de façon à ne pas effaroucher les collets les plus montés. Qu'on en juge. On veut reconstituer la *Judith*, d'Horace Vernet, *Rebecca au puits*, la *Toilette d'Esther*, déjà représentée à Compiègne, *Faust et Marguerite*, d'Ary Scheffer, une *Barque napolitaine*, de M. Basset.

Inquiète, mais décidée pourtant à réussir, l'organisa-

trice se met à la recherche d'une vedette, d'une personnalité en vue capable de lui rallier les bonnes volontés qui lui manquent. Elle ne l'eût peut-être jamais trouvée, si le hasard ne lui avait amené la visite de l'énigmatique et triomphante beauté si fort en vogue,



Mme Bartholoni en Judith.
(Tableaux vivants chez Mme de Meyendorff.)

la comtesse de Castiglione. Mme de Tascher n'hésita pas à faire part de son projet à la capiteuse Italienne qui prit feu de suite à l'idée de figurer dans la représentation. Avec ce numéro sensationnel, comment douter de la réussite? Les autres concours s'enlevèrent vite et avec beaucoup de facilité. La comtesse de Tascher parvint ainsi à réunir le délicieux sourire de la

marquise de Forbin-Janson à la superbe carnation à la Rubens de Mme Bartholoni et au pur profil de Mme Jules Lefebvre, femme du peintre. Le marquis et la marquise de L'Aubépine-Sully étaient également annoncés dans *la Tasse de thé*. Dès lors, le placement des billets marcha à merveille.

Afin de s'entendre avec son étoile, la comtesse de Tascher se rendit rue Saint-Pierre, à Passy, dans la petite maison où habitait l'étrangère aux beaux yeux troublants et mystérieux. Elle trouva la déesse de ce temple plus que modeste étalée sur une chaise longue dans un costume passablement étrange : sur la tête une coiffe à la Marie Stuart, ornée de jais blanc, d'où pendait un long voile noir et blanc ; des perles autour du cou et une robe de chambre en satin blanc bordée de jais blanc. Autour d'elle, des nuées de portraits, peintures ou photographies, reproduisaient, dans toutes les poses, dans tous les costumes, sa tant séduisante image. Ici un pastel la représentait souffrante et en deuil d'elle-même ; là, elle apparaissait en « Orage », ses admirables cheveux blonds épars ; on l'admirait encore en reine d'Étrurie, tressant en couronne sur sa tête ces magnifiques ondes dorées; en marquise poudrée, en *Désolée*, vêtue de blanc et parée d'élégante désespérance. C'était toute une exposition réservée à ce Narcisse femelle enseveli en sa radieuse beauté et sa personnalité incomprise. Mme de Castiglione promit à sa visiteuse de paraître successivement en *Desdemona chantant la romance du Saule* et en druidesse, dans un costume qui avait fait quelque bruit à un bal des Tuileries où on l'avait jugé un peu trop dégarni.

Pour cette divinité bizarre, promettre et tenir faisaient deux. Allait-on pouvoir compter sur elle pour les trois soirées ? Car il avait fallu en organiser trois, en raison de l'énorme affluence des souscripteurs alléchés par l'espoir de contempler ces charmes célèbres. On

s'attendait à des surprises. Il s'en produisit une première. Au dernier moment, l'exquise capricieuse, sans donner ses raisons, déclara qu'elle ne paraîtrait que le troisième jour, et encore avait-elle imposé la condition qu'on lui accorderait une décoration représentant une grotte. Le comité discuta, puis, finalement, céda. Qu'allait donc être cette troisième représentation pour laquelle le si précieux concours de Mme de Castiglione avait fait doubler la location ? Combien s'aiguisaient les curiosités dans la société parisienne où beaucoup de personnes ne connaissaient cette beauté fameuse que de réputation !

Enfin, voici le grand jour. La comtesse est arrivée à l'hôtel Meyendorff, emmitouflée des pieds à la tête. Elle s'est déclarée fort malade et a demandé une chambre où elle s'est enfermée, en prévenant qu'elle n'en sortira qu'au moment de paraître en scène. On respecte ce nouveau caprice, et Mme de Tascher attend, non sans angoisse, le moment où son étoile va s'offrir aux yeux de l'impatiente assemblée... Le moment est venu. Suivant les instructions de la fantasque Florentine, personne ne se trouve sur son passage. On l'aperçoit seulement entourée de crêpes noirs et se répandant en gestes de mauvaise humeur. La grotte avait été préparée. Mais, sur son costume, la reine du spectacle s'était renfermée dans le mutisme le plus étrange. On comptait sur celui de druidesse, bien approprié au décor et la déshabillant à souhait. A travers le rideau, les yeux des spectateurs se dardaient fiévreusement, se repaissant à l'avance de la vue de la tant intrigante merveille. Elle se faisait encore attendre, manifestant des intentions de fuite. Enfin, elle se décide. Les trois coups retentissent solennels, le rideau se lève.

Stupeur ! Déception ! La belle des belles est bien apparue dans l'encadrement de la grotte, mais sous quel déguisement ! Un voile et une robe de religieuse la ca-

chent de la tête aux pieds, ne laissant paraître que l'ovale délicieusement fin du visage. Au-dessus de sa tête, une pancarte a été accrochée avec ces mots : *Ermitage de Passy*. Une rumeur court dans l'aristocratique assistance qui n'en peut revenir. L'inconvenante fantaisie et la singulière façon de se moquer du monde ! Des murmures de mécontentement et de blâme s'élèvent des rangées de fauteuils et même un coup de sifflet déchire l'air...

Eh quoi ! on se permet... Avec une inconséquence bien féminine, la coquette à l'audacieuse trouvaille pâlit d'indignation et de colère. Elle a voulu jouer un tour de sa façon à tous ces Parisiens venus pour admirer sa gorge de déesse et ses épaules marmoréennes et elle s'étonne qu'ils se plaignent de leur déconvenue ! Prestement, après avoir enveloppé l'assemblée dans un éclair fulgurant de ses yeux profonds, elle s'esquive, renversant tout sur son passage, bousculant les membres du comité et regagne, dans un tourbillon, sa voiture qu'on a fait avancer en hâte. Elle a lancé auparavant vers la salle encore effarée, abasourdie, ce cri de haineux dépit :

— Oh ! les infâmes !

Cette idée imprévue était-elle venue seule à l'esprit de Mme de Castiglione ? On sut depuis, de façon certaine, qu'elle avait reçu, les jours précédents, une quantité de lettres anonymes raillant son projet d'exhibition mondaine, l'une, entre autres, dont l'auteur disait se réjouir fort de la contempler dans *la Source*, d'Ingres. A ces insolences comme à l'effréné désir manifesté par tant de souscripteurs de l'admirer sous le moins de voiles possible, la belle comtesse aurait pu répondre avec plus de tact. Il faut cependant reconnaître que, même dans sa hardiesse excessive, sa réponse n'était pas absolument dépourvue d'esprit [1].

1. Éprise comme elle l'était de ses propres images, la comtesse de Castiglione ne pouvait manquer de se faire photographier en religieuse. Une épreuve du singulier portrait avait



La comédie d'amateurs battait aussi son plein chez les gens de lettres, chez les artistes. Dans les salons d'Offenbach, on parodiait gaiement la musique italienne en représentant *l'Enfant trouvère ou la prise de Castelnaudary*. Pour jouer les rôles macaroniques de Moricaud, de Compte-sur-la-lune, du page ou du bourreau, le maître de la maison et ses amis, Hector Crémieux, Ludovic Halévy, Edmond About, Léo Delibes, Bizet avaient transformé sur le programme leurs noms déjà célèbres en ceux, mieux appropriés, de Jacomo Offenbacchio, Ettore Cremioso, Luigi Halevy, Edmundo Abuti, Leo Delibestino, il maëstro Bizetto. La mise en scène, à en croire le même programme, aurait été élaborée par Royer-Collard et Gustave Wasa. Gustave Courbet, dans son atelier de la rue Hautefeuille, donnait ce qu'il appelait en plaisantant les grandes fête du Réalisme où Monselet, Fernand Desnoyer, Schaun et quelques bohèmes notoires se livraient aux intermèdes les plus abracadabrants et où Champfleury exécutait sur la contrebasse des symphonies de Haydn. Théophile Gautier faisait représenter son *Pierrot posthume* dans sa maison de Neuilly.

« C'est la chambre des filles de Gautier qui est la salle de spectacle, écrivent les Goncourt dans leur *Jour-*

été donnée sur sa demande à l'inflammable philosophe Caro. A l'amie qui le lui avait fait parvenir il écrivait : « Comme vous seriez aimable de me faire savoir si je dois envoyer mes remerciements pour la belle photographie de la *Religieuse* que vous avez bien voulu vous charger de me remettre ! Quelle est l'adresse de ce mystérieux nid que vous nous décriviez l'autre jour si bien et qui me rappelait ces vers de Lamartine :

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez le lit où la beauté repose.

« Je sais bien que la belle Religieuse demeure à Passy ; mais j'ai oublié tout à fait le reste de l'adresse où doivent aller les remerciements de mes regards émus. » Cité par Pierre de Lano.

nal. Il y a une toile, une rampe et tous les fauteuils, toutes les chaises de la maison. Sur la porte, au-dessus de laquelle se détire, en une pose anacréontique, une femme nue, est collée l'affiche : THÉÂTRE DE NEUILLY, *Pierrot posthume.* La toile se lève sur la scène où le peintre Puvis de Chavannes a peint d'assez cocasses décors, une scène où il y a juste la place pour donner un soufflet et un coup de pied dans le derrière. Et la farce commence, une farce qui paraît écrite au pied levé, une nuit de carnaval, dans un cabaret de Bergame, avec de jolis vers qui montent s'enrouler ainsi que des fleurs autour d'une batte. Là-dedans passe et repasse toute la famille, les deux filles de Gautier : Judith dans un costume d'Esmeralda de la comédie italienne, développant des grâces molles ; la jeune Estelle, svelte dans son habit d'Arlequin, et montrant sous son petit museau noir de jolies moues d'enfant ; le fils de Gautier en Pierrot, un peu trop froid, un peu trop posthume. Enfin, Théophile Gautier lui-même faisait le docteur, un Pantalon extraordinaire, grimé, enluminé, peinturluré à faire peur à toutes les maladies énumérées par Diafoirus, l'échine pliée, le geste en bois, la voix transposée, travaillée, tirée on ne sait d'où... une voix enrouée, extravagante, qui semble du Rabelais glossé. » La mise en scène était dirigée par Mme Favart. Décorateur attitré, Puvis de Chavannes peignit un autre décor pour *le Tricorne enchanté*, autre œuvre de Gautier où celui-ci avait introduit une partie chantée pour faire valoir la charmante voix de sa femme. En rentrant, une nuit, chez lui, sous le charme d'un de ces spectacles de famille, Théodore de Banville eut l'idée d'en tracer le compte rendu rimé :

La littérature y comptait
— La vieille aussi bien que la neuve,
Si bien que Dumas fils était
Assis auprès de Sainte-Beuve.

Les décors malins et vermeils
Étaient de Puvis de Chavannes.
Pour en rencontrer de pareils
On irait bien plus loin que Vannes.

Malgré le « chacun son métier »,
La critique ici ne peut mordre,
Puisque Théophile Gautier
Est un acteur de premier ordre.

Quant à Pierrot, blanc comme un lis
Et sérieux comme un augure,
Il empruntait de Gautier fils
Une très aimable figure.

Parmi les invités qui applaudissaient avec chaleur, il faut encore citer Flaubert, Baudelaire, Arsène Houssaye, Paul de Saint-Victor, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Paul Baudry, Hébert, Gustave Doré, Cabanel, Français, Mario Uchard, Xavier Aubryet, Gustave Claudin, Charles Garnier, tous ravis de faire un triomphe au bon Théo plus heureux de ses succès d'acteur que de ceux auxquels les lettres l'avaient depuis longtemps habitué.

Comment quitter ce monde de l'art sans dire un mot du fameux théâtre de marionnettes que Maurice Sand avait monté de toutes pièces au château de Nohant et dont il s'était institué tout à la fois le directeur, l'auteur, le décorateur et le machiniste, avec la collaboration de sa mère? L'auteur d'*Indiana* raffolait de ces poupées parlantes qui, écrit-il, « satisfont notre besoin de fiction, vieux comme le monde, et peuvent représenter toutes les rêveries comme toutes les réalités, toutes les passions bonnes ou mauvaises ».

Mesurant moins d'un mètre de hauteur, taillées et peintes par Maurice Sand qu'aidaient parfois Édouard Cadol et Eugène Lambert, le peintre des chats, elles ne se rapprochaient pas moins du réel par leur aspect vivant, leurs gestes merveilleusement observés et justes,

l'habileté avec laquelle le « maître du jeu » savait les faire mouvoir et les placer dans la lumière. Avec un véritable amour, George Sand consacrait de longues heures à l'agencement des pièces, à l'arrangement des décors, à la confection des costumes, à la mise en scène, aussi fière d'une trouvaille de cette minuscule machinerie que du plus beau roman. Elle avait la main heureuse pour fabriquer des monstres de féerie, des tarasques en miniature rappelant celles des foires du Midi. Celles de Nohant étaient en baleine revêtue d'étoffe ou en acier. Tous les vieux jupons-cages des dames de la maison devaient y passer tour à tour.

A l'exemple de la comédie aristophanesque, il était de tradition que les spectateurs pouvaient à leur aise interpeller les acteurs de bois qui leur répondaient toujours avec un étonnant à-propos. Écoutez plutôt les souvenirs d'une notoire habituée du petit théâtre de Nohant, Mme Adam : « Chacun s'est mis en frais, écrit-elle. Les femmes sont en costume de grande première, décolletées. Le programme de la soirée a été affiché dans toute la maison. Les marionnettes jouent *Alonzi Alonzo le bâtard ou le Brigand de las Sierras*. Maurice a passé vingt nuits pour amuser une heure son adorée mère. Notre impatience est grande. Mme Sand n'est pas la moins occupée de cette première. Elle questionne Maurice curieusement. Il reste muet. Le rideau levé, on voit une toile de fond à perspectives extraordinaires. On est en Espagne, dans les Sierras... Nous somme prévenus qu'il est permis d'interpeller les acteurs, que l'action et le dénouement lui-même peuvent être influencés par les spectateurs, Maurice n'ayant de respect que « pour ce genre de suffrage universel ». Oh ! Balandard, directeur de la troupe ! sa redingote, son gilet blanc impeccable, son immense chapeau qui le couvre ou qu'il tient à la main avec tant de dignité ! La pièce commence... Elle est abracadabrante. Les spectacteurs demandent des

explications. On dénonce les traîtrises à la victime menacée. Le public s'impatiente de ses propres interruptions et s'emporte. Maurice répond à qui l'interroge, réenchaîne l'action, improvise, fait tête à tous les imprévus. »

La troupe, qui avait commencé timidement avec sept personnages taillés dans un tronc de tilleul, arriva à en compter plusieurs centaines ayant tous leur individualité bien marquée, leur emploi particulier, leur nom connu à Nohant de toute la maisonnée, petits enfants aussi bien qu'invités de marque. La comédie italienne se trouvait là au grand complet, mais noyée au milieu de tant de créations originales et cocasses : Bassinet, le garde champêtre ; Rosalie, la femme de chambre ; la comtesse Bombrecoulant, le colonel Vertébral, et Coq-en-Bois, Chalumeau, Friturin, toute une légion dramatique presque aussi nombreuse que celle de leurs confrères de chair et d'os. Et ni plus ni moins qu'à l'Opéra ou au Châtelet, le théâtre de Maurice Sand comptait des figurants, des danseuses, reproduisait des mouvements de foule. On y voyait des ballets, des joutes, des tournois. Il n'y manquait que les prétentions des artistes, les discussions et les procès pour ressembler tout à fait à une grande scène.

*
* *

Avant de montrer la comédie de société à la Cour, jetons un coup d'œil sur ses apparitions dans la famille impériale. En 1865, à l'occasion d'un anniversaire de naissance du Prince impérial, la princesse Mathilde donna dans son hôtel de la rue de Courcelles une représentation du *Maître d'école*, d'Édouard Lockroy. A défaut d'un talent éprouvé, la troupe d'amateurs qui tenait les rôles se fit remarquer par son jeune âge. On y voyait entre autres les fils des généraux Espinasse et Bougenel, ceux de la marquise de Roccagiovine et de

la comtesse Primoli, nées Bonaparte, Mlles du Sommerard et Ninette Vimercati (aujourd'hui Mme Ganderax). Celle-ci se rappelle un mot du prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, qui passait pour fort distrait :

— Il n'y a qu'en France qu'on a de ces bonnes idées. C'est un excellent exercice pour tous ces enfants d'acteurs.

Le diplomate avait pris ces jeunes amateurs de marque pour des pupilles du théâtre, et le salon de la princesse Mathilde pour une scène d'application [1]. Le peintre Giraud consacra une charmante aquarelle à cette gentille soirée de débutants [2].

Ami des gens de lettres, épris de toutes les réalisations d'art, le frère de la princesse, le prince Napoléon, devait se sentir tenté, lui aussi, par le plaisir de donner la comédie chez soi. Justement, une curieuse occasion s'offrit. En 1860, il s'était fait construire, avenue Montaigne, par l'architecte Normand, une maison du plus pur style pompéien. Les récentes fouilles avaient mis à la mode l'élégante cité autrefois enfouie sous les cendres du Vésuve et, dans sa connaissance tout à la fois artiste et érudite de l'antiquité romaine, le cousin de l'Empereur avait donné les instructions les plus précises pour arriver à une reconstitution minutieusement exacte. On se serait cru ramené à vingt siècles en arrière, à voir les lignes sobres de la façade, avec ses piliers et ses colonnes ioniennes teintées de jaune, les statues de bronze et les panneaux décoratifs du vestibule d'entrée, l'autel qui s'y élevait à la déesse Panthée, protectrice de la maison, l'atrium sur lequel les chambres s'ouvraient de tous côtés [3].

1. Léo Claretie, *Le Théâtre de société.*
2. Elle appartient à M. l'abbé Misset.
3. Pour donner une idée plus précise de cet original logis, empruntons quelques détails à Théophile Gautier. « Au centre

Le prince Napoléon inaugura cette luxueuse inspiration de l'antique par une fête où l'on représenta une comédie non moins évocatrice des temps païens et qui s'harmonisait à merveille avec le décor. C'était *le Joueur de flûte,* d'Émile Augier. L'interprétation avait été confiée à l'élite de la Comédie Française et comprenait les noms de Madeleine Brohan, Got, Geoffroy, Samson, Maillard. A plusieurs reprises, on répéta sous les plis de la tunique et du peplum dans l'élégant tri-

de l'atrium, écrit-il dans la description qu'il donna à *l'Artiste*, se trouve l'impluvium, c'est-à-dire l'ouverture par laquelle la salle prend jour : quatre colonnes d'ordre ionique, cannelées jusqu'à la moitié du fût et enveloppées de là jusqu'à la base d'un ton rouge comme d'une étoffe de pourpre, soutiennent sur leurs chapiteaux polychromes, dont les volutes sont rattachées par des guirlandes de feuillages verts, un entablement richement orné et bordé de mufles léonins à langues rouges, vrais sinécuristes ayant pour fonction de vomir l'eau qui ne tombera pas sur la terrasse, protégée par une immense vitrine appuyée à un premier étage en retraite qu'on ne peut apercevoir ni d'en bas ni d'en haut... Un bassin de quelques centimètres de profondeur paré de marbres variés et entouré d'une double grecque sur fond blanc, correspond exactement à l'ouverture supérieure, et, si le vitrage était enlevé, recevrait les eaux pluviales. Au bord du bassin, entre les deux colonnes du fond, s'élève une sorte d'autel à guirlandes peintes et dorées soutenant un magnifique buste de Napoléon en marbre blanc. Au milieu de cet atrium antique, il a naturellement l'air d'un Olympien ou d'un César divinisé. » Ajoutons qu'autour de l'atrium les images de la famille gardaient le foyer, bustes de marbre légèrement rehaussés d'or et posés sur des colonnes tronquées en marbre cipolin. C'étaient Jérôme et sa femme Catherine de Wurtemberg, Lætitia et Charles Bonaparte, Joséphine et Marie-Louise, puis les frères et les sœurs de Napoléon. Les parois de l'atrium étaient décorées de fresques allégoriques ou mythologiques ainsi que celles du triclinium ou salle à manger. Toutes ces peintures étaient dues à M. Sébastien Cornu, mari de Mme Hortense Cornu, la correspondante intellectuelle de Napoléon III, alors qu'il était prisonnier à Ham. Le salon situé au fond de l'atrium était peint en rouge avec une plinthe noire. De cette maison où il donnait parfois des réunions intimes le prince Napoléon se dégoûta assez vite et la vendit en 1866. Un musée y fut installé après la guerre. On la détruisit en 1891 pour faire place à un immeuble de rapport.

clinium de la maison pompéienne. Ces répétitions inspirèrent au peintre Boulenger un tableau célèbre qu'on trouvera reproduit ici. La représentation attira une affluence considérable, un étalage opulent de toilettes et de parures. Les crinolines tenaient tant de place, assure un témoin, que l'assistance eut toutes les peines du monde à se caser. Cependant le blanc et le noir avaient été seuls admis, en raison du deuil de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, que la Cour portait encore. L'Empereur et l'Impératrice occupaient la place d'honneur. Dans le vestibule, au pied de l'autel de la déesse Panthée, les officiers de service recevaient les invités et les conduisaient à la princesse Clotilde qui semblait quelque patricienne de Rome, avec sa robe blanche à plis droits et le bandeau d'or qui ceignait ses cheveux.

On se montrait beaucoup la jeune maréchale Pélissier, mariée depuis peu et dans tout l'éclat de sa beauté. Le maréchal de Mac-Mahon, le comte de Kisselef, ambassadeur de Russie, les personnalités les plus en vue de la cour impériale voisinaient avec les amis particuliers du prince Napoléon, Émile de Girardin, Arsène Houssaye, Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, Roqueplan. Le spectacle commença par un prologue dit par Mme Favart et par son auteur, Théophile Gautier, que le goût des planches taquinait fort. Ce prologue entonnait le dithyrambe en l'honneur des grands personnages de l'assistance et célébrait la résurrection d'une maison de Pompéi sous le règne de Napoléon III. Quant au *Joueur de flûte*, il faut convenir qu'il excita plus de curiosité que de fervente admiration. Menue et traitée en tons de grisaille, l'œuvre fondit quelque peu dans la splendeur du décor.

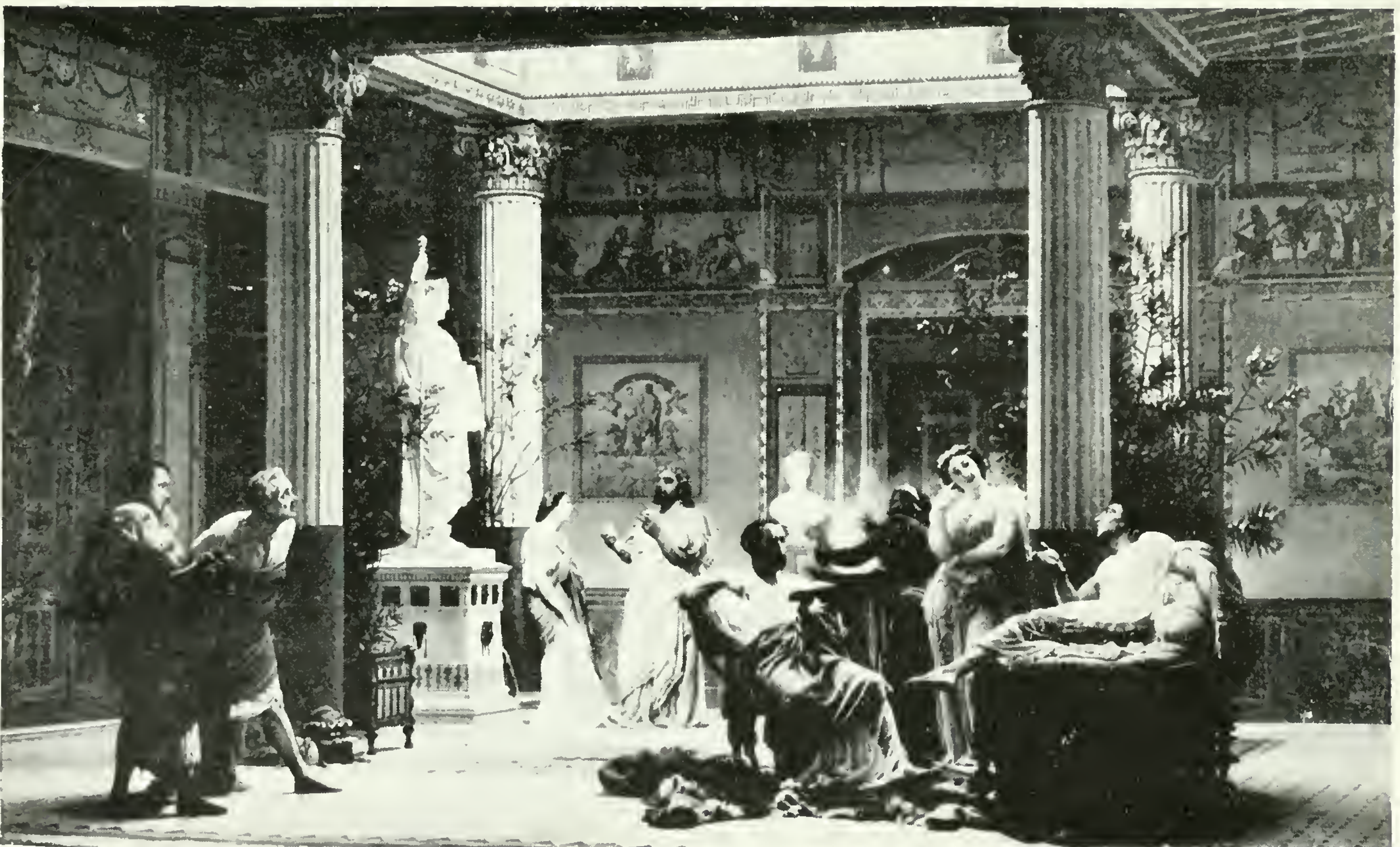
II

Parmi tant de sanglants griefs adressés à la cour impériale par les ennemis du régime, on lui a fait un crime monstrueux et impardonnable d'avoir joué la comédie, de s'être divertie aux charades en action et surtout d'avoir partagé le goût de son époque pour les tableaux vivants. Des fables, le plus souvent niaises ou grossières, coururent alors, vite grossies, exploitées par des adversaires perfides ou naïfs, par des esprits chagrins ou des pamphlétaires peu scrupuleux, puis passées à l'état de légendes et conservées pour l'édification des siècles futurs en des mémoires hostiles ou des relations apocryphes. Que de racontars les envieux ou les détracteurs systématiques n'ont-ils pas prodigués sur des apparitions mythologiques d'une liberté à faire frémir, des exhibitions de dryades « vêtues de feuillage », de Phrynés, de Vénus, de ballerines aux formes provocatrices moulées par un audacieux maillot ! Que de turpitude et de bassesse au fond de ces vertueuses indignations et où donc, grand Dieu, la rage du dénigrement politique va-t-elle se fourrer !

L'Impératrice souffrait beaucoup de ce colportage organisé et intéressé de méchants bruits à l'origine duquel il fallait bien deviner des trahisons d'invités. « Quand je pense, écrit-elle à une amie, à cette innocente charade dévoilée dans les journaux ! Se voir livrée à cette publicité malveillante des partis et même à la curiosité publique, peut-être par un ami, tout au moins par un hôte, c'est une chose à laquelle je ne puis m'habituer... » Seuls, l'esprit de parti le plus aveuglément passionné et l'hypocrisie la plus assoiffée de dehors puritains peuvent expliquer chez les censeurs de

la Cour ces accès d'indignation et de pudibonderie. Par quelle disgrâce l'atmosphère d'une résidence impériale transformait-elle donc en objet de réprobation ce même théâtre d'amateurs réputé inoffensif et même recommandable dans le faubourg Saint-Germain comme dans le monde des lettres, dans la grande bourgeoisie comme dans la petite, dans les collèges laïques aussi bien qu'ecclésiastiques? Des princesses et même des reines de presque toutes les maisons régnantes, notamment au temps de la France monarchique, n'avaient-elles donc jamais joué la comédie? Les tableaux vivants ne jouissaient-ils pas un peu partout de la faveur populaire? N'étaient-ce pas les mêmes scènes classiques tirées de l'histoire et des mythes qu'on donnait à l'Ermitage et dans les palais des grands-ducs à Saint-Pétersbourg? Pouvait-on exiger que l'étroit rigorisme d'un quaker présidât à une œuvre d'art et de beauté? Si des plis d'une draperie émergeait une rondeur d'épaule nue ou une naissance de gorge, si même l'irréprochable modelé d'une jambe se laissait apercevoir, il y avait assurément plus à admirer qu'à se choquer. L'odieux des accusations se doublait de ridicule. Dans ce chœur de la calomnie, la voix de M. Prudhomme se trouvait à l'unisson de celle de Basile.

D'ailleurs, sur la tenue de ces fameux tableaux vivants on se sent rassuré rien qu'à en connaître les metteurs en scène. Ils s'appelaient Camille Doucet, Octave Feuillet, Émile Augier, Ponsard, Viollet-le-Duc, Hébert. Ce sont là des noms qui fleurent un parfum de respectabilité bourgeoise et d'irréprochable moralité. Il est vrai qu'ils trouvaient à la Cour de nombreux collaborateurs et collaboratrices. Plus que tout autre, le cerveau inventif du prince de Metternich s'ingéniait sans trêve à découvrir quelque distraction, quelque amusement nouveau pour distraire pendant les soirées de loisir le couple impérial et son entourage. Mais l'âme



Une répétition du *Joueur de flûte* dans la maison pompéienne du prince Napoléon

D'après le tableau de Boulenger

même, en même temps que la tête de la petite troupe de Compiègne, c'était sa femme, cette pétulante, pétillante, étourdissante ambassadrice dont on a dit qu'elle n'était pas jolie mais qu'elle était pire. Nous l'avons vue se poser en Bradamante du drame wagnérien[1]. Sans doute, son zèle, puis son indignation avaient été sincères, mais, au fond, elle préférait de beaucoup au genre sérieux les flonflons de la musique bouffe et les pièces hilarantes des petits théâtres. Elle alla voir plus de cinquante fois le *Punch Grassot* au Palais-Royal. En petit comité, elle s'amusait volontiers à chanter *la Femme à barbe* avec beaucoup d'entrain et de drôlerie. Ce fut l'inspiratrice et la principale interprète de ce ballet-pantomime du *Diable à quatre* qui devait devenir le grand cheval de bataille des censeurs quinteux. Cette étrangère de grande race n'en était pas moins une Parisienne de l'esprit le plus fin et de l'élégance la plus raffinée. Le couturier Worth devait à ses conseils beaucoup de ses plus heureuses créations et plus d'une coquette, à la Cour, copiait soigneusement et colportait dans le monde les trouvailles de celle qu'on y avait irrévérencieusement surnommée « Mme Chiffon ».

La princesse de Metternich prêtait aux tableaux vivants non seulement sa grâce et son talent d'expression, mais de véritables splendeurs de costumes et les plus merveilleux diamants du monde. Tout un essaim d'aristocratiques et séduisants modèles joignaient leur concours au sien. Les plus beaux succès avaient été remportés par Mme de Galliffet, Mme Waleweska, les deux princesses Murat, Mmes de Persigny, Bartholoni, de Pourtalès, Le Hon, de Poilly, de Vatry, etc. Quant aux sujets, ils étaient tantôt demandés aux différentes écoles de peinture et de sculpture, tantôt com-

1. Voir dans notre tome II *L'Opéra et les théâtres lyriques*.

posés spécialement par les artistes le plus souvent reçus à Compiègne, comme Hébert, Carpeaux ou Viollet-le-Duc. C'étaient *la Toilette d'Esther, Herculanum, Judith et Holopherne, la Cruche cassée*, de Greuze, le *Déjeuner champêtre*, de Watteau, tous épisodes dont il ne paraît pas que la pruderie la plus austère ait pu avoir à s'alarmer. Parfois la musique ajoutait ses enchantements à l'harmonie des lignes et à la plastique du geste. Dans la coulisse, Auber conduisait un ensemble de violons ou Félicien David chantait à l'orgue. Lorsqu'il s'agissait d'une scène de chasse, des piqueurs sonnaient de la trompe derrière le théâtre.

C'était généralement la princesse de Metternich qui se chargeait de la distribution des rôles et du choix des costumes. Cela n'allait pas toujours sans difficulté. Si, dans le monde des théâtres, le caprice et l'humeur indépendante des artistes amènent nombre de discussions, combien celles-ci éclatent plus fréquentes encore dans les milieux d'amateurs! En veut-on un exemple? Un soir, la duchesse de Persigny refusa tout net le travestissement qui lui était attribué dans un tableau de l'école du dix-huitième siècle. Elle déclara qu'elle s'habillerait à sa guise et laisserait dénoués et flottants sur ses épaules ses splendides cheveux blonds.

— Je veux qu'on voie mes cheveux, répétait-elle de sa voix légèrement zézayante.

— Impossible, répliquait Mme de Metternich. Il faut, au contraire, une petite coiffure relevée et poudrée.

Mais Mme de Persigny ne voulait rien entendre, et, peu soucieuse de la couleur locale, elle allait répétant que « tout ça c'était pour s'amuser » et que ça l'amusait de faire tomber ses cheveux. Régisseur inflexible, Mme de Metternich menaça l'indisciplinée de ne pas la laisser paraître dans le tableau. On en référa à l'Impératrice qui, s'égayant de l'incident, voulut persuader l'ambassadrice de céder, car, expliquait-elle, l'idée de

Mme de Persigny était une nouveauté qui obtiendrait peut-être un certain succès.

— Ce n'est pas possible, Madame, s'obstinait l'ambassadrice dépitée. Elle ferait tout manquer.

— Voyons, ma chère princesse, insista la souveraine, ne vous tourmentez pas ainsi. Elle sera toujours jolie... Soyez indulgente...

Puis, baissant un peu la voix :

— Cette pauvre Mme de Persigny, vous savez bien que sa mère est folle...

— Ah ! sa mère est folle, reprit vivement la princesse, qui avait peine à se contenir. Eh bien, moi, mon père est fou et je ne céderai pas [1].

Presque aussi débordante d'idées que son contemporain Émile de Girardin, la princesse de Metternich montrait également la plus brillante initiative dans l'invention des charades qu'elle organisait ensuite avec une activité un peu despotique. Il lui fallait alors s'entendre avec le meneur le plus attitré du jeu, Octave Feuillet. Très recherché pour sa connaissance de la scène aussi bien que pour sa belle humeur et son affabilité, celui-ci comptait parmi les hôtes les plus assidus des résidences impériales. Il avait su se gagner la sympathie et la confiance de l'aristocratique troupe d'amateurs par ce tact et cette patience si nécessaires pour quiconque est appelé à vivre au milieu des fantaisies, des exigences, des jalousies du grand monde. A Fon-

1. Le comte Sandor était en effet plus qu'original. Passionné pour les chevaux, il avait fait les paris les plus invraisemblables, et aussi les chutes les plus extraordinaires. Sa raison s'en était ébranlée. On avait fait un album composé de plus de cinquante dessins représentant toutes les entreprises équestres du comte Sandor et l'on s'étonnait qu'il s'en fût tiré vivant. Sa dernière gageure ne fut pas favorisée du même succès ; il avait parié de sauter dans le Danube avec son drag attelé de quatre chevaux. Il sauta, mais se cassa les reins et mourut sur l'heure.

tainebleau comme à Compiègne, il jouait le rôle d'homme aimable et érudit, tenu de répondre à mille demandes. Les jeunes femmes de la Cour prenaient ses conseils, pour leurs lectures. Il lui fallait raconter sans cesse des anecdotes sur le château. A Fontainebleau notamment il était obligé de refaire trois ou quatre fois par jour le récit du meurtre de Monadelschi. Le petit Prince lui-même le considérait à la façon d'un augure ayant réponse à tout. Au vrai, l'écrivain savait s'en tirer avec esprit.

— Monsieur Feuillet, combien vaut un roi? interrogeait l'enfant de France.

— Monseigneur, pas tout à fait trente deniers, puisque ce fut le prix donné pour payer le bon Dieu.

— Monsieur Feuillet, faut-il dire combats navals ou combats navaux?

— Autant que possible ni l'un ni l'autre, Monseigneur : cela se gagne mais ne se dit pas...

Dans l'élaboration des charades, presque toutes représentées à Compiègne, le romancier montrait beaucoup de zèle et d'entrain. Il les préparait à sa maison de campagne des Palliers et c'est là qu'il les faisait répéter, d'abord devant tout le pays, par Mme Feuillet et quelques amis du logis. A la Cour il jouait lui-même et se réservait modestement les rôles grimés et ridicules, dans lesquels il remportait d'énormes succès. Parmi les autres interprètes, il y aurait, en dehors des triomphatrices des tableaux vivants déjà nommées, une foule de noms à énumérer. Rappelons seulement, du côté masculins, ceux du comte de Nieuwerkerke, du prince de Metternich, du comte d'Arjuzon, du marquis de Galliffet, du comte Olympe Aguado, du comte de Clermont-Tonnerre, du comte de Jaucourt, du marquis de Caux, du comte de L'Aigle, du marquis de Cadore, du baron de Talleyrand, de M. de Saulcy, de M. Delessert et surtout du baron Lambert, excellent acteur plein de verve et de

naturel qui, à Compiègne, ne manquait jamais une charade quand il faisait partie de la « série ». L'élément féminin était merveilleusement représenté avec la princesse de Bauffremont, la princesse Czartoryska, la duchesse de Morny, la comtesse de la Bédoyère, la comtesse de la Poèze, la marquise de Cadore, Mme Barrachin, la comtesse de Clermont-Tonnerre, la comtesse de Tascher, Mme Dubois de l'Étang, la baronne Philippe de Bourgoing, Mme Carette, Mme Léopold Magnan, Mme Rainbeaux, Mme Émile de Girardin, et combien d'autres dont l'éclat, pour être moins habituel, en produisit souvent une sensation d'autant plus retentissante. A Compiègne les hommes se travestissaient derrière deux grands paravents dans le grand salon qui précédait le théâtre, pendant que les dames s'habillaient dans le salon voisin. Ce salon des hommes servait de foyer et tous les personnages y circulaient en costumes comme dans des coulisses. L'Empereur aimait à y venir pendant les entr'actes et la joyeuse animation, la pittoresque bigarrure des costumes avaient le don de le mettre en gaîté. « Je l'ai vu, écrit Octave Feuillet, sauter comme un écolier sur un fauteuil pour voir, par-dessus le paravent, les hommes s'habiller. »

Certaines de ces charades présentaient un grand luxe de mise en scène et de costumes. Voici, à propos de l'une d'elles représentée à Compiègne en 1862, ce qu'écrit Octave Feuillet : « La princesse de Bauffremont et Mme Rainbeaux étincelaient sur leur balcon à tentures rouges, comme deux châsses. La princesse, couverte de diamants, les cheveux pleins de diamants, le cou ruisselant de diamants, la robe constellée de diamants. La soubrette avait une longue robe vénitienne à ramages, et un immense collier de grosses perles d'or tombant en triple étage sur la poitrine. Mme de Bauffremont n'était pas moins éclatante sous son costume de fée, et Mme de Vatry, en paysanne Louis XV, était aussi fort

avenante. Le dernier tableau représentait la tentation de saint Antoine figuré par Nieuwerkerke avec Mmes de Morny et de Girardin en diablesses, entourées de petits diablotins. Il s'en est tiré fort spirituellement. »

A l'occasion d'un anniversaire de l'Impératrice, il vint à l'esprit fertile de la princesse de Metternich l'idée de représenter en charade ce mot *Anniversaire*. Elle organisa de toutes pièces le spectacle qui ravit d'aise les invités de la série. Au premier tableau, *Anne*, la fameuse sœur Anne de *Barbe-bleue*, se lamentait au sommet de sa tour. La comtesse de la Poèze se souvenait d'avoir figuré parmi les épouses assassinées par le terrible mari. On les avait juchées sur des colonnes masquées par une tenture, et, tandis qu'elles semblaient ainsi pendre inanimées dans le vide, elles éprouvaient une peine énorme à réprimer un accès de fou rire. Le deuxième tableau, *Hiver*, symbolisait la froide saison par une scène de patineurs au cours de laquelle le marquis de Galliffet, après avoir évolué en tous sens, tombait sur la glace et ne pouvait parvenir à se relever. Le troisième, *Serre*, se combinait avec le tout pour offrir à la souveraine un hommage fleuri. La princesse de Metternich venait choisir des fleurs dans la serre d'Octave Feuillet, poudré à blanc et grimé en « vieux pittoresque ». Repliant un paravent, il lui présentait, d'abord, un groupe d'hommes grotesquement affublés de fleurs ridicules. Puis, lorsque s'étaient calmés les rires de l'assistance, le jardinier découvrait derrière un autre paravent un groupe admirablement posé de jolies femmes enguirlandées avec beaucoup de fraîcheur et de grâce. L'ambassadrice offrait alors à l'Impératrice ce vivant bouquet dans lequel Mme Le Hon figurait le coquelicot, Mme de Vatry la marguerite et Mme de Persigny le bleuet. Le compliment se chantait en trois couplets rimés par Octave Feuillet et mis en musique par le prince de Metternich, qui joignait à ses

nombreux talents de société ceux de pianiste consommé et de compositeur adroit[1].

Les charades de Compiègne faisaient appel à tous les genres dramatiques. Les uns tenaient de l'à-propos comme cet *Anniversaire* de Feuillet ou comme *Adieu*.



La marquise de Galliffet.
D'après le portrait de Cabanel.

composé par le marquis de Massa pour la veille du dé-

1. Un autre « Anniversaire » fut également donné à Compiègne, et, cette fois, Legouvé en était l'auteur. Au cours des répétitions une des interprètes, la duchesse de Tarente, qui avait un fort joli pied, perdit en scène un de ses souliers de satin. L'académicien galant réclama pour lui seul le droit de le remettre en place et improvisa ce quatrain :

> Vénus perdit un jour son soulier amarante,
> Si petit, si coquet, qu'il était à croquer,
> — Qui donc, demanda-t-elle, osa me l'escroquer?
> L'amour lui répondit : — Madame de Tarente.

part d'une série. On y vit, en Diane splendide, la baronne Philippe de Bourgoing portant dans ses cheveux le grand croissant en diamants de l'Impératrice. Les autres appartenaient au genre bouffe comme *Fourbu*, œuvre d'Albéric Second, où l'on voyait, au premier tableau, le baron Lambert en boulanger, tout entouré de mitrons, et où la troupe au complet entonnait, au second tableau, le refrain alors si en vogue de *la Belle Hélène :*

Le roi barbu qui s'avance,
Bu qui s'avance...

Dans le « tout », des chasseurs en uniforme de vénerie se déclaraient *fourbus* par un long débûcher. Le Prince impérial y paraissait, accompagné de ses petits compagnons Louis Conneau, Pierre de Bourgoing, Maurice et Adrien Fleury et, comme les autres, il s'appliquait le mot de la charade. Cela mit fort en colère son vieil écuyer, M. Bachon, qui ne voulait pas admettre que son élève fût fourbu et qui, tout marri, s'en alla faire ses doléances à la princesse de Metternich [1]. Certains tableaux de charades constituaient de véritables ballets-pantomimes pour lesquels exécutants et exécutantes s'exerçaient sous la direction du maître de ballet de l'Opéra et travaillaient longtemps à l'avance leurs pointes et leurs jetés-battus. Il y en avait pour évoquer l'histoire comme celui où la marquise de Galliffet, belle

1. Le petit Prince parut d'autres fois dans les charades de Compiègne. Dans l'une d'elles qui s'intitulait *Portrait* et qui avait pour auteur Émile Augier, on lui donna même une vingtaine de vers à réciter. Le grand jour arrivé, le petit acteur de neuf ans s'énerva, et la mémoire lui fit défaut au beau milieu de son rôle.

— Eh bien, Louis ? lui demanda doucement l'Empereur de sa place.

— C'est qu'il n'y a pas de souffleur, répondit ingénument l'enfant.

Puis il recommença sa petite tirade, et cette fois sans se tromper.

comme un rêve d'antique en Cléopâtre, avalait une énorme perle sous les yeux émerveillés du prince Joachim Murat chargé du rôle de Marc-Antoine. Il y en avait aussi pour rappeler la féerie ou la pièce à spectacle comme ce « tout » qui symbolisa ambitieusement les cinq parties du monde. Pour les représentants de l'Afrique et de l'Océanie, le savant directeur du Muséum, M. Milne-Edwards, avait consenti à prêter comme accessoires une pleine caisse d'oiseaux empaillés. La plus belle pièce était un paon superbe faisant la roue. « A force de passer de mains en mains et surtout par celles des enfants, confesse le baron Pierre de Bourgoing, la belle roue n'exista plus. Pour réparer le dommage, on la reconstruisit bien fragilement avec les épingles à cheveux de ces dames, en riant de la stupéfaction des employés du Muséum lorsqu'ils reverraient le paon en si piteux état [1]. »

Parfois aussi, les charades servaient à produire de façon piquante un « numéro » sensationnel de diction ou de chant. C'est ce qui arriva en 1866 à une jeune et charmante Américaine, Mrs Moulton [2] qui possédait une voix superbe et protégeait les artistes. On lui avait confié un rôle de poupée mécanique et chantante dans une charade dont le mot était *Exposition*. La princesse de Metternich l'avait entièrement enveloppée de papier de soie maintenu par de larges nœuds de rubans qui la dissimulait des pieds à la tête. On l'emporta immobile et raidie et on la posa sur un socle où, libérée de sa soi-disant enveloppe d'emballage, elle apparut costumée en Tyrolienne. Barnum plein de verve, le comte de Voguë expliqua alors à l'assistance le mécanisme de cette poupée envoyée d'Amérique et capable d'imiter à s'y tromper la voix humaine. Le prince de Metternich l'aidait à

1. Baron P. DE BOURGOING (*Le Gaulois*, 21 septembre 1901).
2. Devenue plus tard Mrs de Hegermann Lindencrone.

faire le boniment. « On me remonta, écrit Mrs Moulton, et je me mis à chanter. Mais tout marchait de travers. Je faisais entendre pêle-mêle des refrains à la mode, des gammes, des trilles, tant et si bien que mes impresarii furent plongés dans le désespoir. Ils déclarèrent à l'assistance que pareil accident ne s'était jamais produit. Évidemment, la traversée avait dû déranger le mécanisme. » Les deux faiseurs de boniment se décident alors à huiler leur poupée, ainsi qu'on fait pour toute machine qui fonctionne mal. Ils promènent en effet une burette sur ses épaules. Explosion de rires chez les spectateurs. Mais ce n'est pas pour rien que le prince de Metternich appartient à la diplomatie. Très galamment, il va se servir de l'occasion pour faire obtenir à la séduisante poupée une faveur dont elle grille depuis longtemps.

— Faites-la chanter, lui a dit le comte de Vogüé. Il suffit de presser un bouton qui se trouve sur le côté.

— Je ne vois pas l'ombre d'un bouton, répond l'ambassadeur, d'un air désolé. Que n'est-il en or ! Au moins, on le verrait.

Il avait appuyé sur ces derniers mots. « C'était, explique Mrs Moulton, pour suggérer à l'Empereur l'idée de me donner le bouton d'or dont il gratifie ceux qu'il désire voir suivre régulièrement ses chasses. Peu de femmes le reçoivent. Cependant, dès le lendemain, Sa Majesté m'envoya le beau bouton d'or que je désirais tant. » La jolie Américaine avait, d'ailleurs, su mériter cet objet de ses vœux, car, la parade des deux compères terminée, elle avait tenu l'assistance sous le charme de sa voix [1].

Qui l'aurait cru ? En 1863, le grave et solennel Ponsard, autrefois zélé républicain, devait être appelé à

1. *In the Courts of Memory* 1858-1875, by L. de HEGERMANN LINDENCRONE, illustrated — Harper brothers New-York and London.

faire sa partie dans ces divertissements mondains. A la demande de l'Impératrice, il écrivit une charade en trois tableaux sur le mot *Harmonie*. Au premier tableau, *Arme*, on voyait la duchesse de Morny, devenue le plus pimpant des pages blonds, armée chevalier par le comte de Nieuwerkerke dont on admirait la superbe prestance sous l'armure. Autour d'eux, se tenaient la marraine du nouveau preux, la générale Fleury en riches atours de châtelaine, ayant auprès d'elle pour « damoiselle », sa sœur la duchesse d'Isly, et trois chevaliers, les marquis de la Tour-Maubourg et de Trévise et le baron Morio de l'Isle. En offrant une écharpe au page, la marraine lui rappelait les devoirs qui l'attendaient :

Prends, sire chevalier, pour ton premier tournoi
Cette écharpe d'azur que je brodai pour toi.
Souviens-toi d'honorer dames et damoiselles
Et ne souffre jamais que l'on médise d'elles.
Si quelque déloyal tient de méchants propos
Fais-toi leur champion et descends en champ clos.
Redeviens gracieux en déposant la lance,
Et que ta courtoisie égale ta vaillance ;
Surtout sache qu'il faut que le servant d'amour
Soit fidèle et constant, et pur comme le jour,
Et que c'est même honte et pareille infamie
De s'enfuir du combat ou de trahir sa mie.
En l'honneur de ta dame attaque les géants,
Traverse l'eau, le feu, passe les océans
Et, tout chargé de gloire acquise pour lui plaire,
Reviens, humble, à ses pieds attendre ton salaire.

Au deuxième tableau, *Au nid*, l'Amour, sous les traits du Prince impérial, se dissimulait dans un buisson et des nymphes, Mmes Rainbeaux, Émile de Girardin, de Sonancé, de Vatry, le cherchaient, armées de filets à papillons, pour le mettre en cage. Vénus, superbement représentée par la princesse de Bauffremont, intervenait alors et débitait des stances où, poussant la palinodie jusqu'à l'intempérance, Ponsard avait accumulé

les plus énormes flatteries à l'adresse de « l'enfant d'une déesse » et de ses parents :

Ce n'est plus l'âpre enfant de la folle Vénus.
Si sa mère n'est pas moins belle,
Si les grâces sont autour d'elle,
Autour d'elle sont les vertus.

Pour « le tout », *Harmonie*, les interprètes des deux tableaux précédents se groupaient en un bel ensemble autour de la Muse, également incarnée par la princesse de Bauffremont. A ce moment, les applaudissements crépitèrent et des rappels enthousiastes firent relever plusieurs fois le rideau. Les rôles avaient été fort bien tenus et la mise en scène réglée avec une sollicitude particulièrement jalouse. Elle avait été confiée, comme à l'ordinaire, au plus empressé des invités, au plus zélé des courtisans, à Viollet-le-Duc, qui, par son ingratitude après le 4 Septembre, devait réserver aux hôtes de Compiègne des étonnements moins flatteurs pour lui que ceux qu'il suscitait naguère grâce aux artifices de sa machinerie et de ses décors [1].

*
* *

Tant de goût pour la scène, une si brillante pléiade de talents devaient naturellement conduire la Cour à la véritable comédie. Ce fut son conseiller littéraire, son ordinaire maître du jeu, Octave Feuillet, qui l'y initia. Il commença par interpréter à Fontainebleau son *Cas de conscience*, sans y mettre la moindre prétention et en

1. E. Quentin-Bauchart, *Ponsard aux fêtes de Compiègne*, Revue (*Biblio-iconographique*), d'après la plaquette initiale tirée par ordre de l'Empereur à cent exemplaires qui furent distribués aux invités de la « série ».

compagnie d'actrices improvisées qui lisaient leurs rôles. C'étaient Mme de Parabère de Sancy et Mme de Toledo. Puis, quelque temps avant la guerre d'Italie, on se mit à jouer dans l'intimité de Compiègne des petites pièces de genre gai. Parmi les plus anciens programmes, on trouve *l'Affaire de la rue de Lourcine*, de Labiche. Ce fut vers la même époque que l'Impératrice joua la comédie pour l'unique fois de son existence. Elle interpréta, en 1859, un rôle des *Portraits de la Marquise*, l'acte délicat d'Octave Feuillet, écrit spécialement pour elle. Le comte d'Andlau et le baron de Talleyrand-Périgord lui donnaient la réplique. Les invités, peu nombreux, l'admirèrent à l'envi dans une robe de tulle bleu semé de nœuds en velours noir qui retenaient des épis de diamants. Sur sa tête une aigrette de diamants, au cou les plus beaux diamants de la couronne prêtaient aux lignes si pures de son visage un éclat extraordinaire. La comédie fut déclarée un petit chef-d'œuvre par le principal interprète qui déclara cependant, avec une charmante bonne grâce, que le rôle dont elle s'était chargée n'avait pas été rendu avec le talent qu'il méritait. » Excès de modestie, sans doute. Quoi qu'il en fut, les adieux de la souveraine au théâtre coïncidèrent avec ses débuts.

Les Portraits de la Marquise avaient été joués à Compiègne dans une galerie du rez-de-chaussée, sur un petit théâtre démontable. En 1862, le duc de Morny, toujours plus ou moins taquiné par la muse comique, manifesta l'intention de se produire sur cette modeste scène comme auteur et comme acteur et, dans le cabinet impérial, il lut à quelques amis *la Succession Bonnet*, en les priant de s'en distribuer les rôles. L'Empereur déclara la comédie amusante, mais il avait vu jouer à Vichy une pièce intitulée *la Corde sensible* dont l'idée était que le meilleur moyen de plaire à chacun, c'est de flatter ses petites manies et de lui donner l'occasion

d'enfourcher son dada favori. Cette idée ne pouvait-elle être utilisée de façon aimablement satirique dans un milieu comme Compiègne? Morny ne demandait qu'à s'en inspirer pour une sorte de revue, à condition que les allusions lui seraient permises, même celles qui viseraient directement le couple impérial. Enchanté d'avance à l'idée de se voir courtoisement plaisanté, Napoléon III lui donna carte blanche. Dès le lendemain matin, la saynète était écrite sous le titre de *la Corde sensible ou les Dadas favoris* et les rôles distribués. Dans cette sorte d'*Impromptu de Compiègne*, Morny s'était réservé le rôle d'un propriétaire voisin recevant chez lui des hôtes au caractère nettement tranché. Mérimée remplissait le rôle d'un personnage grincheux et boudeur, particulièrement hostile au régime impérial. Il refusait de suivre, même de loin, les chasses de la vénerie. La raison de cette opposition forcenée? Il la donnait : il habitait une grande maison de rapport dont tous les locataires étaient décorés excepté lui.

— C'est humiliant, sans doute, constatait Morny. Mais quels étaient vos titres à la croix?

— Mon Dieu, faisait Mérimée en allongeant les lèvres, je l'avais demandée.

Cette dominante si souvent chimérique que tout homme porte en soi était légèrement et spirituellement mise en relief. A côté du type de l'ambitieux déçu, l'auteur, sur les indications de Napoléon III, avait campé ceux du monsieur bien informé qui colporte les nouvelles les plus extraordinaires, du fonctionnaire bien en cour qui se vante de tirer ce qu'il veut du gouvernement et d'être obsédé de demandes, de l'antiquaire fanatique toujours à l'affût de quelques vestiges anciens et auquel on soumettra avec déférence quelque découverte inespérée. Le premier, c'était M. Delessert, administrateur des Petites Voitures, auquel la pièce croyait prêter la pire insanité en lui faisant prédire la prochaine appa-

rition des fiacres automobiles. Le monsieur bien en cour était représenté par Viollet-le-Duc et, si l'on songe qu'il continua de le rester sous la République, on reconnaîtra que l'attribution ne manquait pas d'ironie. Numismate distingué et collaborateur de Napoléon III pour la *Vie de César*, M. de Saulcy avait semblé tout désigné pour se charger du rôle de l'antiquaire. Il proclamait que, dans l'histoire, son héros préféré, c'était Vercingétorix. Le goût que l'Empereur manifestait, lui aussi, pour l'archéologie, était spirituellement raillé.

— Est-ce que tout le monde n'a pas son dada, faisait observer M. Delessert, même l'Empereur?

— L'Empereur? demandait l'aigre Mérimée soudain mis en éveil. Ah! tant mieux! Je ne serais pas fâché de savoir lequel.

— Ah! il est bien connu, répondait Morny. Ainsi vous, par exemple, il vous plaîrait de vous réconcilier et de causer avec lui de politique? Sans doute l'Empereur vous écouterait par devoir professionnel, mais sans passion. Tandis que si vous lui apportiez quelque morceau de fer rouillé, soi-disant trouvé au cours d'une fouille, oh! alors sa physionomie s'éclairerait, ses yeux pétilleraient d'aise et il vous écouterait avec une bonté gallo-romaine qui achèverait de vous désarmer tout à fait.

— Vraiment? continuait le grinchu. Et si, une fois la paix faite, il me proposait de me présenter à l'Impératrice, que me conseilleriez-vous de lui dire à elle, pour flatter son dada?

— Si vous lui disiez qu'elle est belle, spirituelle, charitable, il est probable qu'elle ne vous répondrait même pas...

— Bon. J'aurais soin de m'en abstenir...

— Mais si vous lui juriez que pas un tapissier ne s'y entend comme elle pour choisir des meubles, assortir des étoffes et décorer un salon...

— Elle me ferait peut être décorer aussi? S'il en

était ainsi je n'hésiterais pas à me rallier à l'instant même.

Au milieu des sourires amusés et indulgents, la pièce se poursuivait sur le même ton de scepticisme élégant et de dilettantisme malicieux qui exprimait si exactement le caractère de Morny[1].

A l'automne de 1865, le petit théâtre intime de Compiègne devait servir de cadre à un véritable événement dramatique. La princesse de Metternich avait demandé au marquis de Massa une revue de circonstance touchant à toutes les actualités et comprenant une trentaine de rôles. Les scènes principales et la distribution en furent soumises à l'Impératrice qui donna avec joie son agrément, sous réserve de quelques corrections. Restait à trouver un titre. Le premier volume de l'ouvrage de Napoléon III sur César venait de paraître. *Les Commentaires de César* semblèrent ce titre tout indiqué. Les rôles distribués et collationnés, on se sépara pour la villégiature d'été. Mais, grâce à une active correspondance, l'auteur continua à entretenir des relations suivies avec ses interprètes, notamment avec la princesse de Metternich. Des télégrammes parfois contradictoires lui arrivaient, à chaque instant, de Hongrie. L'ambassadrice ne s'était jamais sentie aussi remplie de zèle et de bonne volonté. « Je chanterai ce que vous voudrez me donner, écrivait-elle, et ce que les autres ne voudront pas... J'espère que je ne suis pas trop difficile à faire marcher. Je cherche à donner à chaque rôle sa couleur afin d'y apporter, pour ma part, autant de diversité que l'auteur a su en mettre dans le dialogue et dans les couplets. Il ne faut pas que le public puisse se dire : « C'est toujours la même personne qui ne fait que changer de costumes. »

Mme de Metternich, comme on le voit, se faisait une

1. Marquis DE MASSA, *Souvenirs et Impressions*.

conception très juste du genre spécial de théâtre qu'est la revue. Elle redoutait, d'ailleurs, à l'avance, que sa troupe manquât d'exactitude et de sérieux.



Le marquis Philippe de Massa en tenue de gala.

Elle écrit encore à l'officier auteur : « Vous verrez les ennuis et les misères que vous aurez avec acteurs et actrices. Je connais cela, c'est une race affreuse ! Je puis le dire puisque j'en suis... Tout le monde court du matin au soir, et, à l'heure de la répétition, pas âme

qui vive! » Craintes heureusement vaines, car, à l'entrée de l'automne, chacun se rendit fidèlement au rendez-vous donné pour les études préparatoires et, dès l'arrivée de la série à Compiègne, le travail des répétitions d'ensemble commença.

Ce fut le 26 novembre que les artistes, fortement émus, donnèrent leur première devant la plus brillante assistance. La pièce débutait par un prologue. Avant le lever du rideau, on entendait dans la coulisse la cacophonie de sonneries et de musiques militaires qui accueillait habituellement l'Empereur, lorsqu'il se rendait à une prise d'armes au Champ de Mars. C'est qu'une parade avait été commandée en l'honneur de Jules César qui, récemment exhumé, allait passer en revue nos légions modernes et leurs centurions. Charmante de gracieuse crânerie en cantinière des turcos, la commère, Mme de Metternich, apprenait cette étrange solennité au compère, le baron Lambert, brave provincial tout juste débarqué de Landerneau. Mais le général romain tardait à paraître et l'on était forcé de transformer la revue militaire en une revue de fin d'année.

Alors commençait l'ordinaire défilé des actualités personnifiées par la beauté et le charme les plus accomplis, la finesse et la distinction les plus rares, les tailles les plus avantageuses. Couvertes d'étoffes et de bijoux du plus grand prix, elles étincelaient à l'envi de diamants, de perles, de brillants, de paillons. Les costumes de fantaisie avaient été dessinés par le directeur de la *Vie parisienne* Marcelin. Ceux de genre allégorique avaient été demandés à Émile Perrin, directeur de l'Opéra. Quelle délicieuse et somptueuse guirlande de sourires et de séductions : la marquise de Galliffet en Industrie, éblouissante dans la soie blanche qui la drape, la tête nimbée de rayons d'or comme la statue qui domine le Palais de l'Industrie bâti dix ans auparavant; la comtesse de Pourtalès, en Hôtel des Ventes, écla-

tante de ce charme exquis et triomphant qu'on a comparé à celui de Mme Récamier; la baronne de Poilly, magnifique Selika de l'*Africaine* dont la beauté brune s'accommode à merveille des couleurs éclatantes, des plumes ondoyantes et des feux de pierreries qui la parent; Mme Bartholoni à la plastique splendide ressortant à souhait dans l'incarnation de Deauville, la nouvelle création du duc de Morny, qu'on voit se chamailler avec sa rivale Trouville représentée par la baronne de Poilly; enfin, étourdissante de mouvement et d'entrain, brûlant les planches, la princesse de Metternich, tour à tour cantinière, cocher et chanson endeuillée d'elle-même, en jupe et coiffure parsemées de croches et demi-croches en diamants, qui commence par pleurer sur sa décadence et finit par se déclarer immortelle. De sa petite voix aigrelette, avec une malice fine et enjouée qui sait, à l'occasion, se muer en émotion, elle détaille :

Enfin je mets mon bonnet de grisette,
Car, tour à tour, il faut savoir changer;
Regardez-moi : c'est moi, je suis Lisette
Qui pleure ici notre vieux Béranger !
Pauvre chanson, sœur du gai vaudeville,
Enfants tous deux du Français né malin,
Moi qui régnais sur la cour et la ville,
Pauvre chanson, j'arrive à mon déclin.

Et quel autre succès pour la spirituelle diseuse dans les couplets du cocher de l'Urbaine, un cocher fort coquet en élégant gilet à rayures, haute cravate blanche et bottes à revers! Peu de temps auparavant, avait éclaté une grève des cochers de fiacre et, l'armée commençant déjà son rôle de remplaçante à tout faire, les directeurs des grandes compagnies s'étaient entendus avec le maréchal Randon, ministre de la Guerre, et l'on avait vu Paris sillonné de voitures de place conduites par des tringlots et des artilleurs. La princesse de Metternich racontait au compère que, son mari s'étant

mis en grève, le pain manquait à la maison et qu'elle avait pris elle-même le fouet pour tâcher d'en rapporter un peu. Elle ne se plaignait pas du métier :

Quant tout commence à s'animer
J'ai déjà fait plus d'une course ;
A midi, je jette à la Bourse
Les pigeons qui s'y font plumer.

Parfois, en modeste toilette,
Je conduis d'assez grand matin
De belles dames en cachette
Dont le but paraît incertain.

N'allez pas, ce serait fâcheux,
N'allez pas autrement l'entendre,
Ce sont des dames qui vont rendre
Visite à quelque malheureux.

Tantôt sur la place on m'arrête
Et je charge un couple amoureux :
La dame a la jambe bien faite,
Le monsieur paraît fort heureux.

Il est assez piquant de retrouver en 1865 ces couplets de la cochère tant ressassés par les revues parisiennes d'il y a cinq ou six ans. Mais, ce qui prouve bien combien la nouveauté fait défaut sous le soleil, il y avait aussi la scène de l'Entente cordiale. Une rencontre récente des escadres française et anglaise dans la rade de Plymouth en avait fourni le sujet. L'Angleterre était représentée par Mme Bartholoni, la France par la comtesse de Pourtalès. La première était accompagnée d'un matelot vétéran et d'un soldat en habit rouge; la seconde, d'un invalide médaillé de Sainte-Hélène et d'un fantassin du 99e de ligne, régiment qui s'était distingué à Puebla. L'auteur avait choisi ces deux derniers figurants avec la certitude que leur personnalité notoire produirait quelque sensation. Ils attendaient tous deux le moment d'entrer en scène dans le salon

qui servait de foyer des artistes, quand l'Empereur vint y faire un tour durant l'entr'acte, car la revue comportait deux tableaux. Occupés devant une glace à donner un dernier coup d'œil à leur travestissement, ces deux figurants n'aperçurent pas ou plutôt feignirent de ne pas apercevoir le souverain qui entrait.

— Qui est-ce? demande celui-ci au marquis de Massa.

— Un homme de troupe et un invalide, sire, que j'ai été autorisé à employer pour représenter deux personnages muets. Ils viennent d'arriver de Paris.

— A-t-on eu soin, au moins, de les faire dîner?

— Je le pense, sire.

Pour s'en assurer, Napoléon III, avec sa bonté habituelle, s'approche doucement du fantassin qui se trouve le plus à sa portée, mais au moment où il va lui adresser la parole, celui-ci se fait aussitôt reconnaître à l'aide d'un demi-tour par principes et d'un salut militaire particulièrement désinvolte.

L'Empereur éclate de rire.

— Oh ! oh ! Galliffet ! s'exclame-t-il.

Puis, montrant l'invalide toujours immobile et le dos tourné.

— Et celui-ci ?

Il va frapper sur l'épaule du vieux soldat pour l'obliger à se retourner. Le bonhomme pivote sur les talons. Une profonde cicatrice creuse sa joue. Napoléon III reconnaît un de ses plus vaillants généraux :

— Oh ! Mellinet !

Il serre cordialement la main des deux figurants, en disant :

— Deux glorieux blessés !

Puis, se tournant vers l'auteur :

— Je vous fais mon compliment. Vous choisissez bien vos comparses [1].

1. Marquis de Massa, *Souvenirs et Impressions*.

D'autres hommes s'étaient vu attribuer dans la revue un rôle moins modeste. Le comte Davillier, en commissionnaire, traînait sur la scène la statue de Vercingétorix nouvellement érigée sur l'emplacement de l'ancienne Alésia par ordre de l'Empereur. Le comte de Solms jouait le rôle de l'escamoteur Robin; on l'enfermait dans la fameuse armoire des frères Davenport. M. Ashton Blount chantait *la Femme à barbe* avec autant de succès que Thérésa, et les applaudissements n'oubliaient pas davantage le marquis de Caux en cocodès et le vicomte Aguado qui chantait un duo burlesque et dansait un pas de deux avec Mme de Poilly-Selika. Enfin, de tout jeunes acteurs, Louis Conneau et Pierre de Bourgoing déridaient les fronts les plus sévères par la scène du mulet rétif présenté tous les soirs, au Cirque des Champs-Élysées, avec une prime de cent francs pour le spectateur qui parviendrait à le monter. Courbés sous une carcasse de carton, pantalonnés de toile grise, ils imitaient à plaisir les bonds et les ruades de l'indomptable quadrupède. « Comme ils n'y voyaient pas clair pour se diriger, le baron Lambert, pendant les premières répétitions avait été obligé, en soulevant la queue de l'animal, de leur transmettre des indications par le plus singulier des téléphones [1]. »

On avait réservé au Prince impérial un rôle plus solennel. Il paraissait dans la scène allégorique de la fin, en uniforme de grenadier, le fusil au bras, l'énorme bonnet à poil coiffant gaillardement ses neuf ans. Cette aimable et fraîche apparition personnifiait l'*Avenir*. Riche de tant d'espérances, l'héritier du trône s'adressait au *Passé* glorieux dans la personne du général Mellinet :

En contemplant le si noble visage
Du vieux soldat et son front sillonné,
J'aime à penser qu'à mon jeune courage
Pareil honneur, un jour sera donné.

1. Marquis de Massa, *Souvenirs et Impressions.*

L'enfant de France mit tant de chaleureux sentiment dans ces dernières paroles que le vieux général, ou-



Quelques costumes des *Commentaires de César*.
Dessin de Marcelin communiqué par la *Vie Parisienne*.

bliant et son rôle et la représentation, se laissa aller à son émotion. Les yeux remplis de larmes, il saisit le petit Prince dans ses bras et l'embrassa avec effusion.

Cette scène imprévue interrompit le spectacle. Il ne pouvait finir sur un mouvement plus sincère, plus spontané. Une longue acclamation salua le Passé et l'Avenir. Le visage de l'Impératrice rayonnait de bonheur. Un élan infiniment doux de tendresse paternelle en même temps que de reconnaissance envers son vieux serviteur mouillait les paupières de l'Empereur... L'avenir ! Hélas ! quelles ombres d'effroi, quelles crispations douloureuses sur tant de visages radieux, si à cette assistance enthousiaste s'était révélée soudain la vision farouche de l'implacable destinée !

Encouragé par les bravos des invités de la « série », le Prince impérial ne se fit pas faute de reparaître sur le petit théâtre de Compiègne. Il montra notamment beaucoup d'entrain dans une charade où il remplissait le rôle d'un petit paysan. L'ambition vint alors au général Frossard de montrer les dispositions dramatiques de son élève devant un public composé des princes et princesses de sa famille, des Maisons impériales et de quelques amis. Le mardi-gras 1870, on dressa un théâtre dans la salle des jeux du Pavillon de Flore et le petit Prince et ses jeunes camarades y jouèrent *la Grammaire*, de Labiche, cette joyeuse comédie devenue classique dans les familles. S'improvisant vaudevilliste, le général Frossard — de quels brocards ne devait-on pas plus tard l'accabler ! — avait fabriqué des couplets qui devaient se chanter à la fin :

On n'a pas toujours un si beau parterre,
On n'a pas toujours papa et maman...

1. Le succès de la revue en fit donner le lendemain une seconde représentation. L'Empereur complimenta vivement le marquis de Massa et lui remit un exemplaire de son ouvrage sur lequel était écrit de sa main : *Souvenir du commentateur de « César » au commentateur de « César »*. Quelques jours après, sur sa demande, le jeune officier partait pour le Mexique.



Les Commentaires de César au château de Compiègne

D'après une aquarelle d'Eugène Lami

M. Cohen, directeur des chœurs à l'Opéra, se chargea d'accompagner les jeunes artistes sur l'air des *Pompiers de Nanterre*, qui était en train de faire le tour du monde. Cambré, bedonnant, gonflé d'importance dans une longue redingote grenat à boutons de métal qui lui battait les talons, haut cravaté de blanc, flottant dans un vaste gilet blanc et un pantalon de nankin, le jeune comédien impérial se montra impayable de bouffissure naïve sous la perruque grise de Poitrinas, le crédule antiquaire de l'Académie d'Étampes. Jules Espinasse faisait un Caboussat plein de rondeur et d'aplomb. Pierre de Bourgoing avait pris le tablier d'un rusé valet et Maxime Frossard la robe et les boucles d'une timide ingénue à qui Louis Conneau faisait la cour. On ne se contenta pas d'applaudir, on rit de tout son cœur, ce qui ne se peut point faire de force et constituait, par suite, le plus sincère des compliments [1].

Ce fut la dernière représentation d'amateurs donnée à la cour impériale. La tourmente menaçait. Bientôt, aux légers couplets et aux ritournelles joyeuses allait succéder le brutal grondement sourd du canon. Adieu, les charades, les impromptus aimables, les revues pimpantes! Adieu, les belles actrices endiamantées, la troupe heureuse de Compiègne! La pauvre comédie des salons impériaux, si âprement calomniée, devait céder la place au terrible drame militaire et politique où, comme dans la tragédie antique, le rôle principal allait échoir à la Fatalité.

1. AUGUSTIN FILON, *Le Prince Impérial*. — LÉO CLARETIE, *La Comédie de Société*.

CHAPITRE IX

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Opposition systématique de l'Académie française. — Le discours de Montalembert. — Élection d'Alfred de Musset et Berryer. — Une élection agressive. — Un coup d'État académique. — Réception du duc de Broglie. — Élections de Falloux, Augier, Laprade. — Une candidature de combat. — Élection du Père Lacordaire. — Sa réception. — Élections d'Octave Feuillet, Dufaure, Camille Doucet, Prévost-Paradol. — Élection de Jules Favre. — Nombreuses vacances académiques. — Élections d'Auguste Barbier, Émile Ollivier, Jules Janin. — L'apaisement.

« Les classes supérieures ne se rallient point, écrivait M. Guizot à lord Aberdeen, quelques mois après le coup d'État. Le gouvernement ne gagne rien sur les anciens partis, mais ils ne font rien contre lui..., ils causent. Nous savons conserver au moins la liberté de la conversation. Le pouvoir actuel ne la détruira pas de plus forts que lui y ont échoué. »

C'est surtout à l'Académie française qu'on causait, ainsi, d'ailleurs, qu'au sein des autres classes de l'Institut. On élevait même la voix au milieu de ce que les adversaires de l'Empire appelaient un « désert moral » et de ce que les autres dénommaient une réconfortante accalmie. Il ne s'agissait guère d'entraîner les masses; les épigrammes, les allusions sous-entendues ne pou-

vaient guère prétendre à ce résultat. Néanmoins, l'opposition académique goûtée des beaux esprits, des femmes à « salons », répandue dans les milieux politiques élevés, exagérée comme importance dans les foyers royalistes et orléanistes, occupa, inquiéta même, dans une certaine mesure, le gouvernement de Napoléon III surtout pendant la première phase de l'Empire. Ce fut assurément une faute d'avoir l'air de s'émouvoir parfois de ce que beaucoup de membres de l'Institut ne traitaient eux-mêmes que d'amusements littéraires. Un écrivain de talent [1] qui, lui, ne brigua jamais les suffrages de l'Institut, écrira en 1875 : « Maintenant que l'Empire est tombé, nous pouvons l'avouer franchement, quoi de plus puéril ou de plus sénile que cette monomanie d'opposition furieuse, contraire à l'esprit et aux origines de l'Institut, ridiculisée par le contraste de l'âge et de l'impuissance des frondeurs avec leurs violences dangereuses pour eux si le gouvernement les avait vraiment prises au sérieux ? »

Les anciens partis vaincus au coup d'État se vengeaient. Le premier avertissement donné au gouvernement du Prince-président avait été — même avant le 2 décembre — le choix de Montalembert pour le fauteuil de Droz. C'était moins l'historien de sainte Élisabeth de Hongrie que le défenseur zélé du pouvoir temporel et de la liberté religieuse que l'Académie française voulait appeler dans son sein. Sa réception sous la coupole éveilla les susceptibilités de la Présidence. « L'Académie, écrivait M. Guizot à sa fille, aura une petite querelle avec l'Élysée. On m'assure qu'il ne veut pas laisser imprimer le discours de Montalembert tel qu'il a été prononcé, même dans l'édition in-quarto que l'Académie fait distribuer à ses membres. Si je ne

1. Armand de Pontmartin, *Souvenirs d'un vieux critique*, t. III, p. 377.

me trompe, elle ne se prêtera pas à cette mutilation. »

De plus en plus, les choix de l'illustre compagnie pour remplacer ses membres perdus se mirent à prendre une signification hostile. Bien plus que les titres littéraires semblaient compter les souvenirs constitutionnels et politiques. Dans les élections, la majorité était surtout acquise à d'anciens ministres, à des hommes influents du parti clérical qui s'étaient rendus utiles dans les coalitions parlementaires. De la sorte, « l'Académie française payait toutes les vieilles dettes des anciennes alliances et des fusions nouvelles [1] ».

Alfred de Musset et Berryer furent élus dans la même séance le 12 février 1852. Musset remplaçait un poète d'une autre école, Mercier-Dupaty, auteur oublié des *Voitures versées* et de *Ninon chez Mme de Sévigné*. Le poète des *Nuits* avait toujours dédaigné la politique. Ne venait-il pas d'écrire :

> La politique, hélas ! voilà notre misère,
> Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
> Être rouge aujourd'hui, blanc demain... Ma foi, non !
> Je veux quand on m'a lu qu'on puisse me relire.
> Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
> Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon [2].

De politique, pas question. Si l'Académie savait gré à Musset de n'avoir point brigué de faveur du gouvernement nouveau, elle ne pouvait lui garder rancune d'avoir à la fin du règne de Louis-Philippe, accepté le titre de bibliothécaire du ministère de l'Intérieur, que lui avait fait donner le duc d'Orléans, son ami. On plaisantait cette sinécure que le poète n'avait pas prise au sérieux, affectant, a-t-il été raconté, de faire toucher ses émoluments par un mandataire [3].

1. Docteur Véron, *Quatre ans de règne*.
2. *Poésies nouvelles*, 1851.
3. *Alfred de Musset bibliothécaire*, par M. Victor Clouard. (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1899.)

Du moment où l'ancien étrange pensionnaire de la Liste civile restait pur de compromission avec l'Empire, on voulut bien se rappeler que le poète méritait quelques égards. Les Burgraves eux-mêmes lui pardonnaient les peccadilles qui les avaient fait partir en guerre contre lui et reconnaissaient son talent. Patin, Ancelot [1], Tocqueville étaient bien disposés, et la bonne Mme Ancelot qui se piquait d'élections académiques, en apprenant à Musset la bonne nouvelle, ajoutait :

« Quelques égards sont nécessaires. L'Académie est une confraternité. On y vit en bonnes relations. Il faut donc être poli et aimable. J'y ferai de mon mieux, et j'ai quelques amis, mais ceci bien entre nous. »

Sans doute Alfred de Musset suivit le conseil que lui donnait Mérimée de porter sa carte aux trente-neuf, surtout à ceux qui avaient voté contre lui. Le récipiendaire paya sa dette à ses protecteurs. Comme il n'avait pas connu Dupaty dont il prononçait l'éloge, il s'en prit au hasard des révolutions qui « brisent les rapports entre les gens de lettres [2] ».

Nisard qui reçut le nouvel académicien admirait franchement en lui, non seulement le poète, mais l'homme à qui il savait gré de ne s'être pas enrôlé dans les rangs des ambitieux et des séides de la politique. En le célébrant sous ce jour, sans doute, il se donna la joie de morigéner en passant d'autres poètes qui s'étaient laissés envahir par le désir effréné de la vie publique « pour arriver à la gloire d'échouer misérablement au pouvoir ». Avant le jour de la réception, il vint voir

1. Le même Ancelot avait pourtant écrit à son éditeur : « Ce brave Alfred est un charmant garçon, mais, de vous à moi, il n'a jamais su faire un vers. » (*Catalogue d'une collection d'autographes*, Ét. Charavay, n° 20, 29 janvier 1886.)

2. Victor Hugo, du fond de son exil volontaire, écrivait à Musset : « Je suis vôtre de la tête aux pieds... Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possible. (*Catal.* Charavay, 29 janvier 1886.)

le poète dans son modeste logis, pour lui lire son discours. « Au physique comme au moral, écrira-t-il plus tard, Musset semblait avoir perdu la faculté de l'expression. Dans mon discours je le louais beaucoup, avec l'accent d'une conviction ancienne, et sans y mêler



Le comte de Montalembert.
D'après une caricature de Daumier.

de réserves. Il écouta d'un air embarrassé et défiant qui voulait dire : « Nisard me trompe-t-il, ou se trompe-t-il lui-même ? » Quand j'eus fini : « Dois-je croire, me dit-il gravement, tout ce que vous dites de moi ? — J'en pense encore plus que je n'en ai dit, répondis-je. — Bien vrai, reprit-il, en me prenant la main comme pour me faire prêter le serment ! ce n'est pas de l'eau bénite

académique que vous me donnez là ? — Bien vrai, dis-je à mon tour, et si je n'en ai pas dit plus, c'est par égard pour quelques contradicteurs très respectables dont vous êtes devenu le confrère. » Enfin, il parut persuadé, et la joie qu'il en témoigna me fit penser à un homme auquel on rapporterait un objet de grand prix qu'il croyait perdu. Je venais de lui rendre la foi en lui-même qui s'en allait, dès ce temps-là, avec le don des vers et avec l'activité de la pensée. Sa joie était de la modestie. La modestie va bien avec cette noble incurie de la réputation. Ces deux grâces sont sœurs. »

L'élection de Berryer, qui remplaçait le comte de Saint-Priest, offrait une signification plus importante. L'Académie française l'avait fait attendre longtemps. Qu'allait dire le gouvernement ? Berryer avait défendu autrefois le prince Louis-Napoléon devant la Chambre des pairs, mais il faisait plus que fronder l'Empire. L'illustre avocat restait le chef incontesté du parti légitimiste, le représentant en France du chef de la branche aînée des Bourbons. De plus, il avait un des premiers adhéré au projet de fusion des deux branches. Les ministres de l'Empereur voyaient un danger dans cette fusion projetée. Aussi le choix de l'Académie leur semblait-il une sorte de défi personnel à Napoléon III. Tous les délais possibles furent invoqués, si bien que la réception de Berryer ne put avoir lieu qu'en février 1855, près de trois ans après son élection. Sa réception fut sensationnelle. M. de Salvandy répondit au récipiendaire. Dans les deux discours de cette séance de guerre, les drapeaux d'opposition de nuances différentes se rapprochèrent et se confondirent. Réflexions et commentaires allèrent leur train. « Il a prononcé, note Viel-Castel, un discours rempli de phrases et d'allusions hostiles et a été fort applaudi par toutes les vieilles femmes politiques du faubourg Saint-Germain réunies aux femmes



L'Impératrice et le Prince impérial

D'après une gravure de l'époque

des doctrinaires. Dites après cela que les partis ne se rapprochent pas ! »

La princesse Mathilde, en son cénacle littéraire, se montra fort violente à l'égard de Berryer, enveloppant Falloux dans sa sortie passionnée. His de Butenval défendit noblement Falloux ; le marquis de La Rochejaquelein, fraîchement entré au Sénat, fit chorus avec la princesse et les détracteurs de Berryer. On colporta des brochures qui contenaient des discours de Salvandy et de Berryer. La Cour et la ville, les cercles politiques et littéraires s'entretinrent longtemps des lettres échangées entre Berryer et M. Mocquard, chef du cabinet de l'Empereur. Le gouvernement les avait laissé circuler.

Il était d'usage presque constant que tout académicien élu allât porter aux Tuileries son discours de réception. Berryer se déroba, pensant « que la situation qui lui avait été faite en décembre 1851 [1] rendait cette démarche de sa part tout à fait impossible ». Il ajoutait même qu'il « croyait avoir acquis quinze années auparavant le droit de s'abstenir d'une formalité qui ne serait peut-être pas pénible pour lui seul ». A ce refus susceptible de créer un dangereux précédent, M. Mocquard fit une fière réponse :

« L'ancien confrère s'est empressé de se rendre à l'appel de M. Berryer ; la réponse suivante en est la preuve. L'Empereur regrette que, dans M. Berryer, les inspirations de l'homme politique l'aient emporté sur les devoirs de l'académicien. Sa présence aux Tuileries n'aurait pas causé l'embarras qu'il semble redouter. De la hauteur où elle est placée, Sa Majesté n'aurait vu dans l'élu de l'Académie que l'orateur et l'écrivain, dans l'adversaire d'aujourd'hui que le défenseur d'autrefois. »

1. Berryer faisait partie des députés protestataires réunis à la mairie du X[e] arrondissement pour proclamer la déchéance du prince Louis-Napoléon, et qui furent emprisonnés quelques jours.

Malgré l'élection à l'Académie des Sciences morales et politiques d'Odilon Barrot, ancien ministre du Prince-président devenu son adversaire, le gouvernement impérial semblait disposé à fermer les yeux sur la guerre d'épigrammes et l'hostilité par quoi se signalaient tant de membres de l'Institut. Le refus de Berryer de se présenter aux Tuileries allait reculer la conclusion de la paix.

Auprès de Napoléon III, des conseillers jaloux de son prestige ne manquèrent pas de souligner cette atteinte à son prestige et à l'usage acquis. Pour déplacer la majorité et imposer une digue aux velléités frondeuses de la classe le plus récalcitrante de l'Institut, le ministre Fortoul, bien que nouvellement élu, soumit à la signature de l'Empereur un décret qui parut à quelques-uns un coup d'État. Sous ce titre : *Politique, administration, finances,* le décret du 14 avril 1855 créa une nouvelle section de l'Académie des Sciences morales où dix membres, tous hauts fonctionnaires nommés par l'Empereur, devaient être introduits. Cette mesure, sévèrement critiquée par les opposants, pouvait se justifier par un précédent : Louis XVIII s'était, en 1816, servi des mêmes moyens pour faire entrer certains de ses amis à l'Institut.

Des observations furent présentées au ministre ; le bureau de l'Académie française, présidée alors par le duc de Noailles, profitant du privilège dont jouit cette compagnie d'être directement protégée par le chef de l'État, demanda et obtint une audience de l'Empereur. Le duc de Noailles plaida dignement la cause de l'Institut. L'Empereur répondit avec une fermeté bienveillante et promit d'examiner les observations qui lui étaient soumises. Le récit de cet entretien courut les salons politiques et littéraires et fut commenté en tous sens.

Sur certains points secondaires, le gouvernement

1. Lettre publiée par L. Véron, *Quatre ans de règne.*

céda, mais il maintint son droit de choisir des membres supplémentaires de l'Institut. La partie essentielle du décret s'exécuta sans résistance et sans protestation violente. L'Académie française elle-même mit une sourdine à ses coups d'épingle. « Elle consentait à marquer son opposition, mais elle ne consentait point à rendre cette opposition trop directe ou téméraire. » Ainsi parle en ses *Mémoires* le comte de Falloux dont l'élection allait être pour l'Académie le point de départ d'une situation nouvelle.

Les récents scrutins avaient rencontré une adhésion presque unanime. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, occupait dignement le fauteuil où l'Académie avait accoutumé de faire asseoir un membre influent du clergé. Rompue au décès de Mgr de Quélen, cette tradition s'était renouée sans secousse ni protestation. Avec Silvestre de Sacy, représentant autorisé de la presse littéraire, il entrait dans la compagnie un vague parfum de jansénisme qui ne laissait pas d'être prisé [1]. Les élections de Legouvé et de Ponsard se justifiaient par des succès dramatiques; celle de Biot parut le couronnement attendu d'une belle vie consacrée à la science. Quant

1. L. de Brotonne, notes inédites.

L'Empereur reçut à merveille le comte de Salvandy, chancelier de l'Académie, qui était venu lui présenter les deux derniers immortels nommés. « Il exprima à Salvandy le plaisir qu'il éprouvait à les voir aux Tuileries, à quoi Salvandy a répondu que les opinions politiques ne mettaient aucun obstacle aux devoirs littéraires. L'Empereur a aussi félicité l'Académie d'avoir fait un choix dans les rangs du clergé, qui méritait cette distinction par ses talents et ses lumières ; puis il a complimenté également M. de Sacy, dont la polémique dans le *Journal des Débats* a toujours été pleine d'atticisme. Il a appuyé également sur les travaux de M. de Sacy comme écrivain correct et dont la place était marquée à l'Académie. « Je vous lis assidûment, a-t-il ajouté, et je suis charmé de trouver en vous le continuateur des bons prosateurs français. » Horace de Viel-Castel, t. III. Sacy devait publier plus tard des articles très remarqués sur l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III.

au duc Victor de Broglie, c'était de son propre aveu « le dernier produit du libre échange entre les lettres et la politique, le dernier vestige de ce qui n'était plus ». Aussi, la presse opposante l'avait-elle subi sinon loué, et l'élection du gendre de Mme de Staël, de l'ancien ministre de Louis-Philippe, s'était faite sans polémique blessante.

La réception du vieux duc de Broglie eut lieu en avril 1856. Ce fut un événement parisien en même temps qu'académique. Au cours de son discours, le duc parla de « l'œuvre réparatrice du Consulat ». Il fit ensuite l'éloge du roi Louis-Philippe, dont il avait été le ministre, et termina par une péroraison qui évoquait l'histoire romaine : « L'Empereur Sévère surpris par la mort, voyant s'avancer le centurion qui lui demandait le mot d'ordre, se leva sur son séant, disant d'une voix ferme : « *Laboremus !* travaillons. » Ce fut sa dernière parole. Que ce soit aussi la nôtre aussi longtemps qu'il sera donné à chacun de nous de vivre et d'élever une voix entendue de notre pays. » Dans cette péroraison les chefs des *anciens partis* voulurent voir une critique du régime impérial et triomphèrent bruyamment dans les salons. « S'ils avaient pris Sébastopol, disait d'eux le maréchal de Castellane, ils n'eussent pas été plus glorieux. » Napoléon III, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, sut avoir le dernier mot. Le jour où, suivant l'usage, le duc de Broglie lui fut présenté, il l'accueillit fort gracieusement, le complimenta avec délicatesse sur ses ouvrages, puis ajouta :

— J'espère, monsieur le duc, que votre petit-fils sera aussi académicien et qu'il fera l'éloge du 2 décembre comme vous venez de faire celui du 18 brumaire [1].

1. Parlant de cette élection, le maréchal Canrobert disait : « Pour nous autres soldats, le duc de Broglie était un homme d'honneur et, par-dessus tout, un brave. Lors du procès du maréchal Ney, il n'avait pas craint de dire à la face des rené-

Il va sans dire que l'auteur de la loi de 1850 sur l'Instruction publique ne pouvait s'attendre à autant de conciliation dans l'accueil, quand il brigua la succession du comte Molé. Entre l'Institut et les journaux d'opinion avancée la rupture fut complète. *Le Siècle*, qui marchait à pas mesurés lorsque la politique se trouvait en jeu, ne se piquait pas de modération quand le terrain devenait religieux. C'étaient alors de violents assauts où, répudiant toute circonspection, il prenait d'éclatantes revanches. Le comte de Falloux se vit en butte aux sarcasmes du journal démocrate. Les brevets nobiliaires de l'écrivain catholique n'étaient pas moins épargnés que ses titres académiques. Entre l'ancien ministre de l'Instruction publique et son concurrent Émile Augier, la lutte s'affirma vive et serrée. Sainte-Beuve et Mérimée, qui d'ordinaire se désintéressaient des élections, entrèrent exceptionnellement dans la lice, rompirent des lances pour Augier et tentèrent sérieusement de mettre Falloux en échec. Guizot surtout se vit l'objet des plus pressantes sollicitations. « Lisez l'histoire de saint Pie V, lui écrivait un de ses amis, et vous verrez si un protestant peut voter pour M. de Falloux. » Ce à quoi Guizot répondit avec dignité : « Comme j'ai résolu de voter pour lui, je ne lirai point ses livres [1]. »

gats de l'Empire et des ultras de la royauté que c'était une faute et une iniquité de condamner à mort le brave des braves. Presque seul, au milieu d'une assemblée aussi violente que la Convention aux pires moments de la Terreur, il avait voté contre la culpabilité du maréchal. Comment M. Napoléon-Désiré Nisard qui recevait le duc de Broglie n'a-t-il pas rappelé ce fait dans son discours ? Il y aurait trouvé matière à un beau morceau d'éloquence. » Maréchal CANROBERT, *Souvenirs d'un Siècle* par M. Germain Bapst, t. III.

1. Un instant, le gouvernement impérial avait eu l'idée de mettre en avant la candidature de Troplong : « Je connais si bien nos faiblesses, écrivait Tocqueville à Ampère, que si le gouvernement veut faire de cela une grosse affaire, je ne réponds pas qu'il ne forme une majorité. » (*Correspondance d'Ampère*, t. II.

Le siège de la compagnie était fait. Falloux fut élu par 19 voix, tandis qu'Émile Augier n'en recueillait que 15. Se préoccupant peu alors de la fameuse politique d'équilibre qui, de tout temps, semble avoir été sa dominante et le secret de sa force contre les courants trop accentués, l'Académie qui avait toujours recherché les bonnes grâces du parti catholique, allait, dans l'embellie offerte par l'élection de Falloux, affirmer de nouveau une pareille orientation. Des candidatures nettement cléricales s'instauraient au moment où l'on y pensait le moins. Le génie de Lacordaire imposera sa nomination, mais ce sera au seuil de la tombe. Sa cendre à peine refroidie, on pensera au Père Gratry. Colère des libéraux qui ne voulaient pas voir l'Académie revenir aux usages du dix-huitième siècle. Déjà, au moment de la nomination de Falloux, un libéral avait posé ce principe que l'élection suivante devrait être purement littéraire. « Je suis très peu disposé à nommer le dévot Carné, trois jours après avoir reçu le saint Falloux, » écrivait, en 1856, Tocqueville à Ampère. M. de Carné, historien non sans mérite et l'un des rédacteurs attitrés de la revue où se préparaient les scrutins académiques, dut ajourner ses espérances.

Bien que correspondant du comte de Chambord, Victor de Laprade n'inspirait pas un aussi fort ombrage à Tocqueville. Il se présenta, mais ne fut pas élu d'emblée. La coalition qui, quelques mois auparavant, avait fait échouer Émile Augier, se reforma bien sur son nom. Il y eut lutte sérieuse, mais Augier l'emporta avec 19 voix contre 18 à Laprade. Alfred de Musset, déjà touché par la mort, se traîna à l'Institut et assura par son vote l'élection de son ami. Finalement, Laprade fut élu en remplacement du chantre de *Rolla*.

Les résultats de la guerre d'Italie devaient modifier dans une certaine mesure les rapports devenus courtois entre l'Institut et le gouvernement impérial. En

réponse aux concessions libérales faites au détriment des revendications catholiques, l'Académie française allait choisir Lacordaire pour le fauteuil de Tocqueville. Ce n'étaient pas ses amis et coreligionnaires comme Montalembert et Falloux qui s'étaient faits les



Sainte-Beuve
D'après une caricature d'Eugène Giraud

parrains de sa candidature, mais le dogmatique Cousin et le protestant Guizot.

Il avait siégé à la Montagne de l'Assemblée constituante, il avait publiquement félicité O'Connell « d'empêcher le despotisme de créer le silence autour du droit ». N'avait-il pas aussi, comme élève de Lamennais, poursuivi le problème ardu de l'alliance de l'Église avec la liberté ? Rompant avec son maître le jour où Lamennais faisait le sacrifice de la première à la seconde, toutes ses forces et son éloquence s'étaient em-

ployées à faire revivre, à restaurer ouvertement en France l'ordre dont il avait pris l'habit en Italie et qui était alors très impopulaire. Son glorieux passé, qui n'avait rien de contre-révolutionnaire, entrait, pour les impérialistes, en balance avec ses attaques contre Napoléon Ier; mais ils ne méconnaissaient ni le talent et la hauteur de vues de l'orateur, ni la dignité d'attitude du frère prêcheur. « Nommons Lacordaire, s'écriait Victor Cousin. On sait ici que je ne suis pas fou de l'Église, mais nommons Lacordaire, puisque nous ne pouvons nommer le Pape pour faire pièce à l'Empereur. » L'immense talent de l'orateur religieux devenait secondaire comme on le voit; le politicien qui, du haut de la chaire, avait tenu tête à l'Empire prenait le premier rang, parce qu'on savait que cette candidature de protestation ne pouvait être que désagréable à Napoléon III. Villemain lui-même devait arriver à voter pour Lacordaire. Quand plus tard on lui proposa le Père Gratry, il se récusa avec vivacité.

— Non, dit-il, on ne me fera pas dire deux fois : mon Père.

La candidature est nettement posée. Lacordaire fait ses visites. En janvier 1860, Guizot écrit à la duchesse de Dino : « C'est hier que j'ai vu le Père Lacordaire chez moi ; je lui ai dit à peu près tout ce que j'avais dans le cœur à son sujet. Il m'a parlé avec sincérité, abandon, dignité ouverte et naïve, mais il est bien moins remarquable dans la conversation que dans la chaire ou dans ses livres. A tout prendre, cependant, il m'a plu, et ses chances augmentent. Il y a une femme spirituelle et jolie qui lui cherche des voix. Elle en parlait à Thiers, qui lui a répondu « qu'il n'avait pas de goût pour M. Lacordaire ». Elle insiste, il répond : « Je ne me fie pas assez à l'abbé Lacordaire. » Enfin, comme elle ne lâche pas prise, il finit par dire : « Eh bien ! peut-être donnerai-je ma voix au Père Lacordaire. »

Le libre penseur Mérimée qui n'avait pas pris part au scrutin, distilla, dans une lettre à Panizzi, sa colère du résultat :

« C'est un drôle de temps que celui où nous vivons. Il y a tous les jours quelque petite surprise ménagée aux oisifs. Que dites-vous du collègue que m'a donné l'Académie française ? Cousin a dit : « Je vote pour saint Pie IX ». Thiers, Guizot, tous les Burgraves ont voté pour Lacordaire, se figurant que c'était une protestation bien capable de contre-balancer la bataille de Solferino. Comment les orléanistes sont-ils si bêtes ! Nous les avons connus autrefois bien différents. Ils ne savent pas l'effet que produit leur absurde palinodie dans le public. »

Ce fut au comte de Falloux qu'échut, en mars 1860, la charge d'annoncer à l'Empereur l'élection du Père Lacordaire. Le directeur de l'Académie commença par la formule habituelle : « Je viens annoncer et présenter à la sanction de l'Empereur l'élection du Père Lacordaire en remplacement de M. de Tocqueville. » Étant donné que le grand dominicain avait dû quitter Paris dès 1853 en raison d'un très violent discours contre le despotisme prononcé à Saint-Roch, Falloux s'attendait à une épigramme impériale. Il s'était préparé à la riposte, et ne fut pas peu étonné de la réponse faite avec grand calme par l'Empereur :

— Je sanctionne cette élection avec plaisir, quoique je ne vous cache pas qu'elle m'ait paru un peu étrange, et qu'elle ne m'ait pas semblé faite à l'intention de me plaire.

— Je ne saurais m'expliquer comment cette élection a pu causer de l'étonnement à l'Empereur, répliqua Falloux. L'Académie a une tradition qui domine et résume toutes les autres : c'est d'appeler dans son sein l'élévation du talent et la dignité du caractère. A ces deux titres, rien n'était plus naturel que l'élection du

Père Lacordaire, et je crois pouvoir affirmer qu'elle a été ratifiée par toutes les fractions saines de l'opinion publique.

— Oh ! je connais bien le talent du Père Lacordaire, et je ne dis rien contre lui, reprit l'Empereur.

Vint le jour solennel où l'Académie reçut le célèbre prédicateur. Circonstance bien faite pour compléter l'intérêt du spectacle aux yeux et aux oreilles d'une élite impatiente, le directeur en exercice chargé de l'accueillir était Guizot, calviniste pratiquant, et lui-même célèbre orateur. Que sortirait-il de ce duel de paroles entre le huguenot un peu âpre, si bien disposé qu'il se déclarât avant l'élection pour le récipiendaire, et le moine ardent, indépendant d'allures, pas toujours d'accord avec cette « moitié de Dieu » : le Pape, jamais avec l'autre moitié : l'Empereur sur lequel s'était exercées sa fougue et son éloquence ? Il en fut cette fois comme chaque fois qu'est escomptée une journée historique : le résultat, pour plusieurs raisons, ne répondit pas à l'attente fiévreuse.

Sainte-Beuve nous dit : « C'est proprement un bal de beaux esprits qu'une séance de réception. L'élection du Père Lacordaire promettait depuis un an à la société parisienne ce qu'elle aime le plus : un spectacle et une singularité. C'était la première fois, depuis la fondation, qu'un membre du clergé régulier, un religieux, un moine pour l'appeler par son nom, était appelé à siéger parmi les Quarante. » Le grand critique ne se montre pas satisfait du spectacle : « L'orateur, écrit-il, est sorti plus d'une fois du ton ; tantôt il baissait trop la voix, tantôt il la poussait d'un ton trop aigu ; son geste, aussi par moments, était criard... Ce sont des habitudes d'un autre genre et d'une autre enceinte qu'il apportait dans une enceinte nouvelle. » Le lendemain de sa réception, le nouvel académicien fit sa visite traditionnelle à Napoléon III. Il se montra satisfait de l'accueil du souve-

rain. « L'Empereur, écrit-il, m'a parlé de mon éloge du général Drouot et du général lui-même avec un accent très doux ; il m'a dit aussi que l'Impératrice m'avait autrefois entendu à Bordeaux avec un grand plaisir. Le parti était pris d'être très courtois, et, du reste, c'est un homme qui n'a rien de violent, comme le premier Bonaparte, mais qui préfère les sinuosités conciliantes. »

A mauvais jeu, le gouvernement de Napoléon III avait fait bonne mine. L'Impératrice, jusqu'alors étrangère aux solennités académiques, avait voulu assister à cette réception[1]. Dans le camp catholique, l'attitude fut jugée belle et hardie ; elle fut critiquée par les impérialistes de gauche. La cérémonie avait donc pris les proportions d'un grand événement. Mais n'étaient-ce pas déjà les restes d'une voix qui tombait, qui avaient résonné sous la coupole ? Si « l'ardeur n'était pas éteinte », les forces déclinaient, et l'effort que fit Lacordaire pour lire son discours de réception acheva de l'épuiser. C'était la dernière fois qu'il parlait en public. Il put formuler, le 14 janvier 1861, son système du « symbole de la liberté acceptée et fortifiée par la religion », mais il n'eut pas le temps d'en voir s'inaugurer l'application. Il ne devait même jamais siéger parmi ses confrères. Il traîna quelques mois et mourut le 21 novembre, après une longue agonie, non pas, du moins, sans avoir dicté le commencement de ces admirables mémoires que Montalembert publia sous le nom de *Testament*.

Le prince Albert de Broglie venait de publier une importante *Histoire de l'Église chrétienne et de l'Empire romain au quatrième siècle*. Porté par le groupe influent royalo-catholique, il succéda au Père Lacor-

1. On prêta à l'Impératrice ce mot piquant sur la réception de Lacordaire : « J'ai perdu une illusion et une prévention. » Cité par M. VICTOR DU BLED, *Revue hebdomadaire*, 11 novembre 1911.

daire. « L'élection d'Albert est fixée au 20, écrivait Guizot à Mme de Witt, le 11 février 1862. Il n'a pas encore de concurrent. On dit que ses adversaires se proposent de ne pas venir à la séance pour que nous ne soyons pas en nombre. Ils n'y réussiraient pas et je ne crois pas qu'ils le fassent. » Ils ne le firent pas, et le futur ministre du maréchal de Mac-Mahon, l'historien délicat de la diplomatie du dix-huitième siècle, triompha sans lutte et succéda à Lacordaire.

Le remplacement de Scribe [1], qui avait précédé l'illustre dominicain dans la tombe, donna lieu au contraire à de laborieuses combinaisons. Il n'y eut pas moins de treize tours de scrutin, chose inconnue dans les annales académiques. Le « parti des ducs », qui se ren-

1. Baudelaire avait conçu l'assez audacieuse idée de se présenter au fauteuil de Scribe. Protégé, mais non encouragé, par Alfred de Vigny, il avait même commencé ses visites. Excepté Sainte-Beuve, toute la compagnie avait cru à une mystification. Villemain afficha du dédain. Quant à Viennet, il répondit : « Monsieur, il n'y a que cinq genres : la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive qui comprend la fable... où j'excelle. »

Baudelaire se présenta néanmoins, mais son nom ne fut pas même prononcé. Il écrivit alors une lettre de désistement conçue en des termes si polis et si modestes que messieurs de l'Académie témoignèrent leurs sympathies.

Quand le fauteuil de Lacordaire devint vacant, Baudelaire reprit son projet, se nourrit d'espoir et se mit en rapport avec Villemain qui « le trouva plus raisonnable qu'il ne le croyait ».

— C'est bizarre, dit-il, il n'est pas si fou qu'on me l'avait dit.

Il y eut à ce propos entre Alfred de Vigny et Baudelaire une fort curieuse correspondance dont l'un de nous a publié les principaux extraits (*Gaulois du Dimanche*, 1er avril 1906). Malgré ses compliments, Vigny savait bien que la candidature de Baudelaire était impossible. Sainte-Beuve vint à la rescousse. « Laissez l'Académie pour ce qu'elle est, recommande-t-il à Baudelaire et pas d'antithèse Lacordaire. Ce choix exprès du Père Lacordaire, le catholique romantique, a paru excessif et choquant, vous devez être un homme de mesure et sentir cela. » Baudelaire comprit et retira sa candidature; le prince de Broglie n'eut pas de concurrent.

forçait à point de l'appui de Thiers et de Mignet, se refusait absolument à reporter sur un autre candidat les voix accordées par lui au poète marseillais Joseph Autran. Cuvillier-Fleury comptait des partisans convaincus, décidés à ne pas abandonner leur candidat. L'ancien précepteur du duc d'Aumale avait multiplié les démarches et ne cédait pas. « Si on ne meurt pas de la fatigue que vous cause une campagne académique, écrivait-il à un ami, c'est qu'on est immortel avant d'être de l'Académie. Vous saurez cela quelque jour. Vous êtes jeune, vous y arriverez ou vous ferez du moins la tentative; que les sacristies vous soient légères et les gynécées indulgents! » Camille Doucet, enfin, qui venait de remporter des succès dramatiques, était patronné par la fraction de l'Académie qui s'inspirait des Tuileries et surtout du salon de la princesse Mathilde. Le titre de la comédie était tout trouvé. « Faute de s'entendre » entre votants. On dut ajourner l'élection.

Ces querelles académiques avaient le don de surexciter l'humeur sarcastique de Mérimée. A « l'Inconnue [1] » il ne manquait pas de souligner la note cléricale : « ... Je ne regrette point de n'avoir point pris part aux élections, aux tentatives d'élections académiques qui ont eu lieu l'autre jour. Nous voilà en proie aux cléricaux et bientôt, pour être admis comme candidat, il faudra produire un billet de confession. »

Finalement, ce fut Octave Feuillet qui, le 2 avril de la même année, se vit appelé à occuper le fauteuil de Scribe par 21 voix contre 10 données à Camille Doucet. Depuis l'élection de Jules Sandeau, les romanciers, jusque-là peu en honneur, avaient conquis droit de cité à l'Académie française. Peu favorisé précédemment, l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* était porté par un groupe important. La retraite de Joseph Autran,

1. 1er mars 1862, Cannes.

qui se rejetait sur la succession escomptée d'Alfred de Vigny, lui permit de triompher facilement.

Vigny était en effet déjà désigné par la mort; le chancelier Pasquier et Biot, tous deux très âgés, ne pouvaient davantage tarder à disparaître. La lice académique allait de nouveau s'ouvrir. Journée mémorable que celle du 23 avril 1863 où Dufaure remplaça Pasquier et où, battant Littré, M. de Carné, ardent partisan de l'action de l'Église catholique, sortit victorieux de la lutte. Y eut-il, comme on l'a soutenu, des manœuvres pour assurer cette élection? La tolérance religieuse dont Guizot avait chanté les louanges lors de l'avènement de Lacordaire, était-elle bien définitive? Toujours est-il que les épigrammes tombèrent assez dru sur l'élu. Il se vit rabaissé en raison du concours clérical apporté à son élection, et la presse démocratique souligna « qu'il n'obtenait en quelque sorte que le simple prix de catéchisme ».

Dufaure avait toutes les raisons pour entrer facilement à l'Académie française. Une grande réputation d'avocat, la gravité de son attitude et de sa vie, surtout la louange faite en public de la dynastie d'Orléans chère à la plupart des académiciens lui ouvraient toutes grandes les portes. D'après M. Georges Picot qui prononça son éloge académique, la candidature Dufaure était née spontanément et à l'insu même de l'intéressé, « au lendemain des défenses politiques dont on se redisait tout bas les plus beaux fragments. Quand il en fut informé, elle était posée ».

Le poète Joseph Autran nourrissait l'espoir avoué de succéder sans difficulté à Alfred de Vigny. Il y eut au contraire longue lutte, et au dixième et dernier tour, Autran n'avait obtenu que dix-sept voix au lieu des dix-huit nécessaires. On dut ajourner l'élection. Avant le scrutin, Mérimée, qui croyait certaine l'élection du candidat patronné par M. Thiers et s'intéressait, lui, à Jules Janin, détaillait à l'Inconnue ses impressions non

indemnes d'amertume. « Nous allons nommer demain à l'Académie le Marseillais Autran ou Jules Janin, le premier selon toute apparence. Mon candidat sera battu. Je me promets de ne plus aller à l'Académie que pour toucher mon indemnité. 83 fr. 33 centimes tous les mois. »



Prosper Mérimée.

Il ajoutait cette sombre prédiction en laquelle il semblait se complaire. « D'ici à deux ans, nous allons avoir une mortalité effroyable. J'ai contemplé hier les figures de mes confrères, sans parler de la mienne. On dirait des gens qui attendent le fossoyeur. Je ne sais pas qui l'on prendra pour les remplacer. » Ajournée, l'élection ne devait se faire qu'un an plus tard en faveur du troisième candidat, Camille Doucet, qui l'emporta de trois suf-

frages. Autran ne fut élu que le 5 mai 1868 en remplacement de Ponsard par 23 voix contre 9 données à Théophile Gautier qui, contre toute justice, ne devait jamais entrer à l'Académie.

Jules Janin posa de nouveau sa candidature quand devint vacant le fauteuil d'Ampère. Il se vit battre par un adversaire un peu inattendu, Prévost-Paradol. « Avouez, mon cher ami, écrivait Doudan à Piscatory que vous n'auriez pas cru que Paradol pût être élu ni cette année, ni dans le siècle présent. Je crois vraiment que c'est une opération du Saint-Esprit, comme on en remarque dans l'élection de quelques papes. » L'élection de Prévost-Paradol était avant tout politique. Par l'ironie de ses polémiques, le charme de son style, la profondeur de sa critique, il s'était placé en tête des écrivains de l'époque : sa plume trop libre au *Courrier du Dimanche* s'était attiré les poursuites du gouvernement impérial ; ceci plus encore que cela l'avait désigné aux suffrages académiques [1].

1. Pour égayer cette fin de chapitre un peu sévère, voici une anecdote peu connue, sur Prévost-Paradol. C'était au moment de son entrée à l'Académie française. Prévost-Paradol possédait une jolie villa à Etretat qui était devenu le rendez-vous du monde artistique et littéraire. Il ne s'y installait guère mais y courait retrouver les siens, dès qu'il en avait le loisir. Pour éviter les démonstrations populaires du 15 août, il avait pris le 14 un train de nuit. « Il se félicitait, raconte un Anglais habitant Paris, d'avoir échappé aux hourrahs impérialistes, lorsque retentit le cri de : « Vive l'Empereur ! » prononcé avec le roulement particulier de l'r et la suspension de la seconde syllabe, familiers aux faubouriens de Paris. Le zélé orléaniste sursauta. Il était seul dans son wagon, et les quelques paysans de la petite gare où le train venait de stopper s'affairaient autour de leurs paniers de volaille ou de beurre. Était-ce une hallucination, les suites d'une mauvaise position ?

— Vive l'Empereur ! » répéta la voix.

« Cette fois, M. Prévost-Paradol se leva et, ce faisant, heurta une cage. L'horrible vérité lui apparut : son propre perroquet était devenu impérialiste !

« Le mystère s'expliqua. Un de ses amis intimes, qu'il avait



L'Impératrice sortant de sa visite aux cholériques à l'Hôtel-Dieu d'Amiens

D'après le tableau de Ferragut

Dans son éloge d'Ampère, Prévost-Paradol ne manquait pas de rappeler, comme s'il parlait pour lui-même, que les déceptions ne lui avaient pas manqué. Lui non plus « n'échappait pas au contre-coup de tant de vicissitudes et aucune blessure ne pouvait être faite à la justice ou à la liberté sans l'atteindre ». Son élection s'offrait comme une vengeance. Quelques années à peine séparaient Prévost-Paradol d'une volte-face soudaine — chemin de Damas pour les uns, trahison pour les autres — qui lui fit adorer ce qu'il avait brûlé et accepter les dons du gouvernement jadis si amèrement combattu, cette volte-face, que malgré la sincérité du geste, il devait un jour ne pas se pardonner — au point de supprimer de ses mains la vie du polémiste sorti de sa route et, sous l'uniforme du diplomate, réduit à l'impuissance[1].

L'un des plus brillants rédacteurs du *Journal des Débats*, Cuvillier-Fleury, auteur de nombreux articles littéraires et historiques d'une forme élégante et sérieuse, s'était retiré sous sa tente depuis quelques années. Il devait trouver sa revanche lors de la mort de Dupin l'aîné. Il avait été question de Troplong, mais ce choix eût été trop agréable au gouvernement. Le sectaire Henri Martin, peu goûté alors dans les milieux académiques, fut également repoussé, et l'entente des grou-

fait attendre la veille, un temps considérable, dans sa bibliothèque, s'était malicieusement vengé en apprenant au perroquet de M. Prévost-Paradol, la dévotion envers son souverain. » *Lettres de M. Anthony North Peal* écrites à la fin de l'Empire dans le *Morning Star*.

1. Si la politique fut pour quelque chose dans le dérangement cérébral de Prévost-Paradol, l'amour joua aussi dans ce drame, un grand rôle. Récemment, dans la *Revue de Paris*, M. Émile Faguet a raconté le « roman d'un homme politique » où, bien qu'il ne soit pas nommé, on peut facilement reconnaître Prévost-Paradol. Dans un article paru le 11 juillet 1885 dans *le Figaro*, M. Eugène Rostand avait fait également allusion à un grand amour de Prévost-Paradol qui meurtrit son cœur et obséda sa pensée...

pes d'opposition se fit sur Cuvillier-Fleury, sur cet ancien précepteur du duc d'Aumale, à qui incombèrent l'éloge de l'homme adroit et « opportuniste » dont le caractère ne s'était pas montré à la hauteur du talent et la rétractation des singulières variantes d'une existence où la défense des idées libérales n'avait pas été la seule dominante.

De toute autre importance allait être la double élection de mai 1867. Dans le Père Gratry, le parti catholique avait un candidat tout trouvé. On s'explique moins facilement par quelle série de combinaisons la candidature de Jules Favre put s'imposer et vaincre. Son talent d'avocat, ses opinions républicaines n'auraient certes pas suffi à lui concilier les suffrages de ses adversaires, si Jules Favre en même temps ne s'était constitué surtout le farouche antagoniste de l'Empire. Donner des leçons au pouvoir avait toujours été pour l'Institut aguichante besogne : l'ennemi du régime étant de taille, ce fut une grande affaire, savamment menée par ceux qui sentaient la brèche prête à s'ouvrir, et qui, derrière l'apothéose d'une exposition universelle — banquet des rois —, voyaient déjà l'horizon se voiler.

Le comte Franz de Champagny, concurrent de Jules Favre, était bien sûr des suffrages du parti catholique. Il n'obtint que ceux-là ; ses opinions et ses œuvres effrayèrent Mérimée, Sainte-Beuve et quelques autres qui se rangèrent du côté de son adversaire et n'hésitèrent pas à faire campagne pour l'avocat républicain. Tandis que M. de Champagny obtenait treize voix, M. de Lavergne quelques suffrages, dont celui de Villemain, qui ne l'abandonna même pas au deuxième tour, le futur membre du gouvernement de la Défense nationale l'emportait facilement par dix-huit voix.

*
* *

Beaucoup de vacances académiques se produisirent de 1867 à 1870 ; Mérimée l'avait prédit avec raison. L'Académie française eut à pourvoir, le 29 avril 1869, au remplacement de Viennet, d'Empis, de Berryer, le



Guizot.

fauteuil de Lamartine qui venait de mourir restant vacant.

A Viennet succéda sans difficulté le comte d'Haussonville, petits fils de Mme de Staël, auteur de l'*Histoire de l'Église romaine et du premier Empire*, écrivain d'incontestable talent et l'un des coryphées du parti royalo-catholique d'opposition.

Au fauteuil de Berryer il y a eut vive compétition

entre deux « droitiers » : MM. de Champagny et Duvergièr de Hauranne. Des négociations furent entamées par les amis de ce dernier qui, en échange de l'élection de leur candidat, offraient aux partisans du gouvernement leurs suffrages pour assurer le succès de Théophile Gautier au troisième fauteuil vide. Ils se heurtèrent à un refus, des promesses formelles ayant été faites à Guizot qui patronnait M. de Champagny. Par 17 voix celui-ci fut élu contre 15 à son concurrent. Vif mécontentement des amis de Duvergier de Hauranne qui voulurent se venger. Au fauteuil d'Empis, ils soutinrent la candidature d'Auguste Barbier, inventée contre la candidature, favorisée par le gouvernement, de Théophile Gautier. Par politique de représailles, le poète très oublié des *Iambes*, l'auteur des strophes enflammées jetées à la face du chef de la dynastie dont le centenaire allait être célébré, battait de quatre voix au quatrième tour de scrutin le merveilleux conteur, le grand écrivain. De cette dernière élection, le gouvernement avait quelque droit de se montrer mécontent, en cela d'accord avec les vrais amis des lettres. L'Empereur dispensa les trois élus de la visite traditionnelle.

Avec la restauration du régime parlementaire au début de l'année 1870, l'Institut allait de nouveau entrer en coquetterie avec le gouvernement impérial. En même temps que Prévost-Paradol devenait fonctionnaire, que les Daru, les Buffet, les Talhouet entraient au ministère, Guizot et Odilon Barrot acceptaient de siéger dans les grandes commissions. La glace était rompue et l'élection triomphale de M. Émile Ollivier au fauteuil de Lamartine était le gage de la réconciliation qui semblait définitive. M. Ollivier avait été hautement patronné par Montalembert, qui mourut sans avoir vu son candidat acclamé par ses confrères de l'Académie. « Il croyait, a écrit M. Émile Ollivier, que mon élection aurait l'effet

naturel de renouer avec le chef de l'État des relations que celui-ci avait rompues à la suite de l'opposition éclatante de l'Académie... De plus, il trouvait politique qu'un corps qui avait tant désiré la liberté témoignât la satisfaction de son rétablissement en appelant dans son sein un ministre du souverain qui avait entendu les vœux de l'opinion publique[1]. » M. Émile Ollivier fut élu le 7 avril par 26 voix, Jules Lacroix ayant obtenu 2 suffrages.

Les événements se précipitèrent. Dans une tempête effroyable l'Empire sombra, avant que M. Émile Ollivier eût eu le temps d'être reçu. Quand il voulut plus tard défendre dans son discours académique le souverain dont il avait été le ministre, il rencontra des hostilités violentes. Plutôt que de modifier le texte, il préféra renoncer à la harangue tant attendue. Sa verte vieillesse s'est consacrée à un ouvrage de longue haleine et il ne manque pas une occasion — naguère encore — de défendre contre les doctrinaires systématiques la cause qu'il aime. Même si l'on n'est pas sur toutes choses de son avis, on ne peut qu'admirer la sincérité de convictions et l'intégrité de vie de ce patriarche de l'Institut.

En même temps que M. Émile Ollivier, le « prince des critiques », Jules Janin, morose et découragé, qui depuis plusieurs années ne s'était pas présenté, entrait à l'Académie.

Ce furent là les dernières élections académiques sous le Second empire. Les désastres de 1870 expliquèrent en partie la rancune dont l'Académie devait pendant longtemps poursuivre le régime tombé. Il a fallu bien du temps pour qu'une cruelle apostrophe de M. Vitet dans la *Revue des Deux Mondes*, et l'implacable *Vare, redde legiones* du duc Pasquier, se vissent, sous la coupole,

1. Emile Ollivier, *L'Église et l'État au Concile du Vatican.*

effacés par des paroles d'apaisement prononcées par un des chefs les plus brillants du parti des ducs[1] ! A l'Académie comme ailleurs, les partis vaincus tour à tour comptent leurs morts et pansent leurs blessures.

Le terrain d'entente s'est trouvé à l'époque où nous vivons et la politique de bascule empêche les dures représailles.

1. Le vicomte Melchior de Vogüé.

CHAPITRE X

LE MOUVEMENT ARTISTIQUE — L'ÉCOLE DU PLEIN AIR

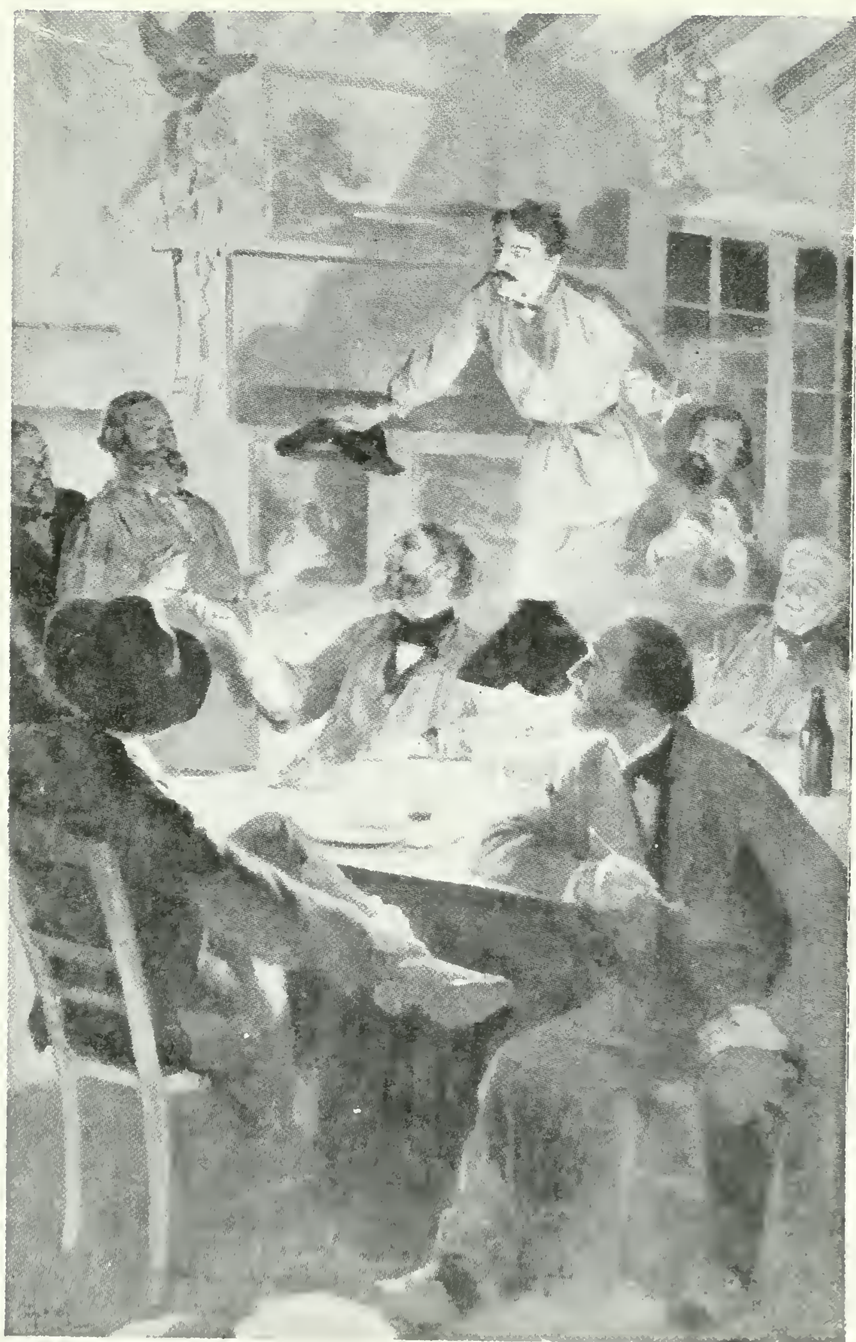
La peinture de paysage et les paysagistes sous le Second empire. — Théodore Rousseau et Diaz à Barbizon. — Les débuts de Millet. — Sa réception dans l'auberge du père Ganne. — La vie du plein-airiste en forêt. — Joyeuses réunions. — Théodore Rousseau et le jury. — M. de Nieuwerkerke chez Rousseau. — Les soirées de Barbizon. — Le faux Américain. — Vie de Millet à Barbizon. — Corot. — La journée du paysagiste. — Corot et Dupré collaborateurs. — Autres paysagistes. — Gustave Courbet peintre du plein air.

Peut-on dire qu'une école de peinture ait existé sous le Second empire ? Cela ne semble guère possible. Après l'ardente poussée du romantisme, après les acharnées batailles livrées au nom de l'art sous Louis-Philippe, le temps n'était plus favorable à la discipline et à la tradition. Au moment où toutes les tendances, tous les tempéraments se donnaient libre carrière, quel crédit pouvait conserver sur l'esprit des jeunes peintres enthousiastes le *magister dixit* ? On visait, avant tout, à l'originalité et l'on faisait foin du respect, parfois même à l'égard des vieux maîtres, patriarches du passé. Le vœu général allait à l'individualisme, dût-il

aboutir à l'anarchie, et au réalisme, dût-il confiner à la vulgarité.

Mais l'indépendance remplaçant la tradition n'empêcha pas les groupements par affinités ou par identité de but. Par-dessus tous ceux qu'on dédaignait, il restait un maître dont on ne pouvait refuser les leçons ni marchander la valeur. A celui-ci il était impossible de reprocher un enseignement poncif ou une formule étriquée. C'était la nature. Des peintres allèrent s'installer dans l'immense atelier de monts, de forêts et de plaines qu'elle leur offrait et ils l'interrogèrent directement. Ils formèrent ainsi une véritable école qui se donna elle-même le nom d'école du Plein-air. Dans cet ouvrage où nous cherchons à esquisser les aspects les plus caractéristiques d'une société, nous ne pouvions laisser de côté le mouvement artistique. Si entre tant d'autres manifestations de première importance, que nous ne pouvons évoquer faute de place, nous avons choisi le labeur ému et recueilli des paysagistes à Barbizon, c'est qu'il nous a paru l'événement le plus original et le plus gros de conséquences de cette époque de la peinture.

Pour qui étudie dans son ensemble l'œuvre des paysagistes du Second empire, une première constatation saute aux yeux. On y voit l'abdication plus ou moins complète des fantaisies de l'imagination, le renoncement à ce qu'on appelait alors « les mystères de la palette » qui cèdent la place à l'amour du vrai absolu et du textuel. Mais, dans les premières années du règne, cette tendance ne s'était pas encore généralisée, parce qu'un certain nombre de peintres, alors dans tout leur éclat, appartenaient à la génération précédente par leur âge ou par leur conception de la nature et du beau. Barbizon fut, par excellence, la patrie de l'éclectisme. Si quelques-uns de ses habitants exécutent tout leur travail en plein air, d'autres ne font, hors de l'ate



L'Auberge du père Ganne à Barbizon

Dessin de Lelong

lier, que des études préliminaires. Sous les ombrages qui avoisinent Fontainebleau, les champions du matérialisme à la Courbet ou à la Daubigny, qui s'en tiennent à la reproduction servile, photographique des sites, rencontrent dans leurs courses matinales la muse classique de Corot emportant au logis du peintre des vapeurs roses dans les plis de son écharpe argentée et les trois fées romantiques inspiratrices de Diaz, de Rousseau, de Millet : la première toute ruisselante d'une lumière enchantée, la seconde silencieuse dans sa robustesse grave et assombrie, la troisième âprement émouvante sous la lourdeur de ses vêtements campagnards.

Quelle que fût leur formule d'art, entre ces paysagistes vivant loin des cénacles et des villes existait une étroite parenté d'âmes. C'étaient, pour la plupart, des hommes très simples, disposés à la rusticité autant par leur naissance et leurs manières que par leur idéal. Leur cerveau généralement peu cultivé, le côté paysan de leur caractère et de leur allure les rendaient éminemment propres à une application continue et obstinée, à un isolement physique et moral de tout ce qui n'était pas leur tâche patiente et étroitement spécialisée. Ils traçaient leur sillon à la façon du bœuf de labour qui courbe le front sous l'effort et chemine lentement, sans regarder autour de lui. Ces apôtres ingénus de la forêt, vivant en colonie sur un pied d'égalité frugale et fraternelle n'étaient pas sans rappeler ces confréries du moyen âge dont les membres, architectes, sculpteurs ou simples maçons unissaient leurs capacités ferventes et persévérantes dans la glorification de cette forêt de pierre : la cathédrale.

Depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle, la forêt de Fontainebleau voyait des peintres, assez rares à la vérité, passer sac au dos à la recherche des majestueuses futaies et des rochers aux formes pittoresque-

ment capricieuses. Un peintre à demi légendaire du nom de Bruandet avait même été y vivre en solitaire. On racontait qu'à un retour de chasse, Louis XVI avait dit à la Cour : « Nous n'avons vu que des sangliers et Bruandet. » A partir de 1820, les artistes commencèrent à s'installer par groupes dans les villages de la lisière. Perdu au milieu des landes et des bois à l'une des extrémités occidentales de la forêt de Fontainebleau, le hameau de Barbizon comptait alors, pour tous habitants de sa rue unique, de pauvres bûcherons et des laboureurs de champs maigres. Un beau matin de l'automne 1836, l'unique auberge du pays vit arriver un jeune homme d'une rare beauté, aux longs cheveux bruns et à la barbe frisée encadrant un visage frais et pourpré. Un grand chapeau rabattu sur les yeux, une blouse de toile grise serrée par une forte ceinture où s'enfilaient les bâtons d'un pliant, sur le dos un sac fait d'une boîte à couleurs, d'une poignée de linge, d'un parasol et d'un chevalet, à la main une pique de parasol, cet attirail classique révélait un paysagiste. C'était Théodore Rousseau. A Paris, il avait fréquenté les milieux romantiques, se mêlant peu aux discussions, fumant silencieusement sa pipe au milieu des déclarations les plus révolutionnaires, des exposés de théories les plus audacieux. Ce flegme lui avait mérité le surnom de *Père Tranquille*. Bientôt, une ardente soif de l'ombre des bois l'arracha à la capitale. Pour quarante sous par jour, il trouva dans l'auberge du père Ganne le lit et le couvert, pain et vin à discrétion. Quelques années auparavant, Brascassat avait déjà été l'hôte de la maison, et le brave homme de patron lui avait accordé un crédit de vingt francs, ce qui faisait une grosse somme pour l'un comme pour l'autre.

Barbizon centre artistique était fondé. Rousseau qui avait été déjà cruellement éprouvé par la vie reprit courage au milieu de ces beautés sylvestres et s'y fixa d'une

façon définitive. A quelques années de là, il fut rejoint par d'autres nomades de l'art, Aligny, peintre de paysages historiques, puis un petit homme sec et brun, à l'œil brillant, à la barbe noire en broussaille, inséparable d'une pipe noirâtre et d'un rire sonnant clair. Il se faisait encore plus remarquer par une jambe de bois qui ne semblait pas autrement l'affecter, car il l'appelait joyeusement « son pilon ». Ce nouveau venu n'était autre que Narcisse Diaz de la Peña, magicien d'outre-Pyrénées qui avait dérobé au soleil son secret et dont la palette paraissait confectionnée à l'aide de pierres précieuses broyées. Si bien qu'on disait de lui : « Il fait porter des oranges à ses pommiers. » Il se lia avec Rousseau et courut inlassablement en sa compagnie à travers les grands troncs mousseux du Bas-Bréau ou les gorges farouchement tourmentées d'Apremont. Son imagination riche et pétulante d'hidalgo y fit d'amples moissons d'images éclatantes. Quand le mauvais temps les forçait à demeurer au logis, les deux amis s'amusaient à en décorer les murs nus de pochades « pleines de gaîté, d'invention, d'insouciance, jetées à l'improviste et à la débandade, comme la conversation d'un homme d'esprit », au dire de Taine qui les vit quelques années après. Diaz couronna la haute cheminée de la salle commune d'un éblouissement de gerbes de fleurs dont la fameuse complainte de Barbizon a gardé le souvenir :

On y voit des pétarades
De Diaz de la Peña :
Des fagots verts ousqu'y a
Des jaunes d'œuf en marmelade.

Un peu plus tard, Gérome devait lancer en frise autour de la même salle tout un corps de ballet aux gestes pleins de grâce, aux tutus éperdument envolés.

Diaz passa plusieurs années presqu'entières aux côtés de Rousseau dans cette féconde solitude. Il allait de

temps en temps à Paris pour voir les marchands de tableaux et à l'époque des expositions. Au cours d'une de ces apparitions, il rencontra un de ses camarades qui se débattait au milieu des débuts les plus ardus. C'était un grand et robuste Normand à la barbe épaisse, aux sourcils touffus, au front entêté, qui avait gardé de son origine paysanne des allures rustiques et gauches. Il s'appelait François Millet. Par une étrange méconnaissance de soi-même, il s'était égaré, d'abord, sur la trace des maîtres galants du dix-huitième siècle et il avait débuté au Salon de 1844 par une peinture de genre et un pastel à l'élégance mièvre. Cependant, la vie des champs le hantait. Il aurait voulu peindre ces travailleurs des sillons au milieu desquels il avait passé ses premières années. Mais il fallait vivre et faire vivre les siens. Millet s'estimait trop heureux d'avoir obtenu une commande de l'État dans laquelle il pouvait faire valoir sa belle manière de peindre le nu : *Agar et Ismaël dans le désert*. Il s'y donnait tout entier, car il possédait une admirable conscience d'homme et d'artiste, mais il soupirait après une terre promise, la simple et grande terre sur laquelle s'incline le cultivateur aux bras noueux.

Un hasard devait le jeter à sa vocation. Un soir, il vit devant une vitrine deux jeunes gens en train d'examiner un tableau de lui : *les Baigneuses*.

— C'est, disait l'un d'eux, d'un nommé Millet qui ne fait que des femmes nues.

Le peintre sursauta. Eh quoi? on soupçonnait un homme comme lui de flatter la bassesse de goût du public ! En rentrant chez lui, la gravité ordinaire de son visage s'était encore accentuée et il dit à sa femme :

— Si tu veux, jamais plus je ne ferai de cette peinture. La vie sera encore bien plus dure. Tu en souffriras, mais je serai libre et j'accomplirai ce qui m'occupe l'esprit depuis si longtemps.

Mme Millet appartenait à une famille de petite bourgeoisie bretonne dénuée de la moindre aisance. L'art lui doit beaucoup de reconnaissance pour avoir répondu sans hésiter :

— Je suis prête. Fais à ta volonté [1].

C'est sur ces entrefaites que le futur auteur de *l'Angelus* avait rencontré Diaz et lui avait demandé s'il ne connaîtrait pas quelque coin de campagne où il y aurait peu d'argent à dépenser et beaucoup de belles choses à peindre. L'ancien pensionnaire du père Ganne indiqua Barbizon. Quelques jours après, Millet partait en reconnaissance, accompagné de Charles Jacques, le peintre des basses-cours, qui, pour avoir fait sept ans de service à l'armée, avait plutôt l'allure d'un officier en civil. L'auberge de Barbizon commençait à jouir d'une certaine réputation dans le monde des paysagistes. Les deux compagnons trouvèrent réunis dans la grande salle une demi-douzaine de camarades de tout âge, parmi lesquels Rousseau, Diaz, Corot, Dupré, Hamon. On les reçut avec la plus grande cordialité et le petit vin du pays coula en l'honneur de leur bienvenue. Hamon, voulut à toute force faire fumer une pipe à Millet, afin de voir, par la manière dont il en tirerait des bouffées, à quelle école de peinture il appartenait ! Allait-on le ranger parmi les coloristes ou les classiques ?

— Je ne fume pas, répondit Millet.

— Allons, bon ! Dans quelle école vous placer alors ?

— Dans la mienne ! décida le nouveau venu [2].

C'était plus une prédiction qu'une boutade. Par la puissance et la sincérité de son génie, Millet n'allait-il pas devenir le nom le plus illustre et en quelque sorte le chef de la libre école qui était en train de se fonder

1. GEORGES LANOË et TRISTAN BRICE, *Histoire de l'École française de Paysage, du Poussin à Millet* (Charles, éditeur).

2. CHARLES MOREAU-VAUTHIER, *Colonies d'artistes*. (*Lectures pour tous*, juillet 1912.)

d'elle-même en ce hameau ? De nouveaux amateurs de plein air arrivaient tous les jours, enthousiastes, grisés de couleur et de lumière, trouvant les jours trop courts pour peindre. La place manquait chez le père Ganne et, avec les quatre et cinq lits qu'on était obligé d'y entasser, ses chambres commençaient à ressembler à des chambrées. Mais la devise du bonhomme était : « A la campagne on se serre. » D'ailleurs, on y restait si peu dans ces chambres ! Dès l'aube, réveillés par la corne du *vacher du commun*, qui appelait les vaches du village pour les emmener à la pâture, les peintres sautaient joyeusement du lit et, après avoir lestement expédié une assiettée de soupe chaude, s'en allaient d'un pas allègre vers la forêt, le sac au dos et la chanson aux lèvres. Partis en troupe, ils s'égaillaient à travers les fourrés, chacun cherchant le coin de verdure, l'éboulis de roches, l'horizon vaporeux qui convînt à sa fantaisie. Puis, installés devant le chevalet, ils se mettaient au travail avec ardeur, lançant parfois de l'un à l'autre des appels que prolongeait l'écho de la forêt, ou égayant ces majestueuses solitudes de leurs refrains cocasses ou grivois de rapins. Vers midi, on se réunissait pour déjeuner sur le pouce, à la façon des ouvriers dans leur chantier et puis, vite, on retournait à l'ouvrage, car déjà le soleil descendait vers l'horizon. Quand la nuit venait bleuir le sommet des futaies et incendier au loin le ciel de flammes roses, on se réunissait pour regagner Barbizon, portant la toile commencée tantôt sur la tête à la façon d'une corbeille, tantôt en travers du dos, à l'instar d'un bouclier. On marchait d'un pas alerte, l'estomac creusé par le grand air et alléché par la perspective du plantureux dîner qui mijotait chez le père Ganne. Enfin, apparaissait la petite maison dont les Goncourt nous ont conservé la vision vivante.

« Pittoresque et riante auberge que cette auberge de Barbizon, vrai vide-bouteille de l'Art ! une maison dans

un treillage mangé de lierre, de jasmin, de chèvrefeuille, de plantes qui grimpent avec de grandes feuilles vertes ! Des bouts de tuyau de poêle fument dans des touffes de roses, des hirondelles nichent sous la gouttière et frappent aux carreaux; dans le rentrant des fenêtres, des torchis de pinceaux font des palettes folles. La verdure de la maison saute par-dessus les tonnelles, monte les escaliers aux petits toits de bois, garnit les petits ponts tremblants, s'élance aux baies des petits ateliers. Des vignes collées au mur balancent et secouent leurs brindilles et leurs vrilles sur le trou noir de la cuisine et les bras bruns d'une laveuse. Une découpure de treille encadre, dans des feuilles, une tête de cerf aux os blancs. Et ce sont, dans le plein air, des tables où traînent des verres tachés de vin et de vieux livres usés où se déchire le papier qui fait un manche à gigot, des buffets, des fontaines, des garde-manger remplis de viandes saignantes sous l'abri d'une feuille de zinc; des moss, des canettes, des verres vides, encombrant le dessus de la cave ouverte et pleine. La poulie, la corde et le grincement d'un puits se perdent dans les branches d'un abricotier. Des poules montent aux échelles pour aller pondre au grenier sans fenêtres; des corbeaux familiers volent çà et là; de tout petits chats jouent entre des barreaux de tabouret; sur la traverse d'un chevalet cassé, un coq jette son cri [1]. »

Mais voici le moment de se mettre à table. Une fois que les premières bouchées ont un peu calmé l'appétit qui gronde, les grandes discussions d'art vont commencer. Quels interminables débats esthétiques et fantastiques ! Quelles batailles homériques entre réalistes et idéalistes, entre la ligne et la couleur ! Après les critiques féroces et les railleries sanglantes, les admirations fanatiques et les manifestes passionnés. Si la forfan-

1. Jules et Edmond de Goncourt, *Manette Salomon*.

terie et l'extravagance se mettent souvent de la partie, l'enthousiasme n'en reste pas moins généreux et sincère. Et puis, il y a tant de belle humeur et parfois d'esprit dans les boutades ! Il faut entendre Diaz dénoncer à quel point « ce pauvre M. Ingres » manque d'originalité. « Qu'on l'enferme avec moi dans une tour, *sans gravures !* Ce particulier y restera avec sa toile vierge, incapable de rien tirer de lui-même, et j'en sortirai, moi, avec un tableau [1]. »

Après le dîner, tout en savourant des pipes, vieilles et brunes compagnes au culottage imposant, on s'amuse avec un entrain juvénile à des charges d'atelier, à des drôleries spontanées dont la saugrenuité constitue le charme fondamental. Charles Jacque s'improvise charmeur de boas avec d'inoffensives couleuvres trouvées en forêt. Puis c'est l'exercice du javelot, exécuté avec la pique du parasol par Dupré et Ziem, affublés en Gaulois ou en guerriers du moyen âge. Finalement, on entame en chœur la fameuse complainte de Barbizon qui se chante sur l'air de *Fualdès* et où, par un tour de force digne de Banville, toutes les strophes se terminent en *bison :*

Une auberge à la lisière
D'la forêt de Fontainebleau,
Là vont y manger du veau
Les peintres à la lisière.
Quand on voit quelle barbe-y-z'ont
On dit qu'y sont de Barbizon.

Tous ces grands hommes en peinture,
Vêtus comme des gorets,
Ils s'en vont dans la forêt
Faire du chic d'après nature :
Avec un cloporte ils ont
L'adresse de faire un bison.

1. Th. Silvestre, *Les Artistes français.*

On pense bien que durant ces familières litanies de l'art, les gosiers ne restent pas secs. Mais il faut que le père Ganne se montre vigilant sommelier. Un soir, au dessert, un de ses pensionnaires demanda gravement un clou et un marteau, sauta sur la table et se mit à enfoncer le clou dans une des solives du plafond. Puis, interpellant le vieil aubergiste d'une voix caverneuse :

— Vous voyez ce clou, père Ganne ?



Monument élevé à Rousseau et à Millet dans la forêt de Fontainebleau.

— Je le vois, monsieur.

— Eh bien, le jour où vous donnerez encore une bouteille comme la dernière, on vous y pendra.

Là-dessus, rentrée d'un des joyeux compagnons : « Il fait un clair de lune superbe ! » On sort fumer une ou deux pipes sous les feuillages silencieux, tout en devisant d'art, en agitant les théories les plus agressives, en exposant ses espoirs, en jetant un regard encouragé vers les premières années d'apprentissage. Enfin, on rentre et, après un dernier vacarme l'auberge s'apaise.

Tout à coup, des cris s'élèvent dans la nuit. C'est un nouveau venu qui vient de trouver dans son lit les couleuvres qu'y a sournoisement cachées le « charmeur de serpents [1] ».

A l'entrée de l'hiver, la patache emmenait la plupart de nos plein-airistes. Jusqu'à l'arrivée de Millet, Rousseau demeurait seul alors chez le père Ganne, peignant un nombre incroyable d'études, grattant celles de la saison précédente, repassant dessus avec des glacis, recommençant sans cesse, car il appartenait à cette race supérieure d'artistes qui ne sont jamais satisfaits. Pourtant, la destinée s'était montrée cruelle envers lui. Ses premières toiles, exécutées dans une fièvre d'enthousiasme, lui avaient été inspirées par un voyage dans les Alpes en compagnie de Dupré. Celui-ci l'avait vu transporté, pleurant devant l'apparition du Mont-Blanc parmi les nuages sombres chassés par le soleil. « Vive Dieu ! s'était écrié Rousseau, vive Dieu ! vive le grand artiste ! » Et pourtant le jury du Salon avait refusé sa *Descente des vaches à la Faucille*, en traitant son œuvre de « monde empoisonné, tableau insulteur, création démoniaque et obscène ». Durant treize ans cette lutte se continua. Le plus indigne parti pris s'en était mêlé. Chaque envoi de Rousseau au Salon du Louvre était soigneusement mis à part, signalé par avance aux jurés solides et au moment où les gardiens les produisaient en séance savamment composée, on entendait ces oubliés que sont aujourd'hui Bidault, Raoul Rochette et leurs amis s'écrier : « Attention ! le voilà ! » comme pour s'encourager dans leur inqualifiable refus.

Puis ce furent d'autres douleurs pour le malheureux peintre, la perte de sa femme qu'il adorait, la ruine de sa famille. Mais la grande forêt maternelle n'était-elle

1. Ch. Moreau-Vauthier, *Colonies de peintres*.

pas là pour relever son courage, pour le consoler? Toute sa vie se concentra dans son travail. Il loua à Barbizon une maisonnette de paysan avec un jardin et une grange qu'il transforma en atelier. Un peu de bonheur lui vint enfin. Ses toiles où il chantait avec tant de pieux recueillement son amour des automnes virent enfin s'ouvrir les portes du Salon et la bourse des acheteurs. Puis arriva l'occasion d'une éclatante revanche contre le sort et contre les Burgraves de l'Institut. Cette revanche, Rousseau la partagea avec tous les romantiques, ses camarades de lutte et d'infortune. Le gouvernement de 1848 avait appliqué de façon imprévue aux artistes le suffrage universel tant en honneur alors et considéré comme l'universelle panacée. En leur permettant d'élire leur jury pour la Commission de placement, le nouveau régime mit tout à coup en lumière les persécutés. Rousseau et Dupré furent élus membres de la Commission. Bien mieux, Ledru-Rollin vint en personne leur faire à chacun une commande de l'État de quatre mille francs, ce qui parut, à cette époque moins gâtée que la nôtre, un acte de magnificence digne de Périclès.

Mais la chance ne durait jamais longtemps pour le pauvre Rousseau. En 1851, il exposa au Salon national la magnifique *Lisière de forêt au soleil couchant* qu'il avait exécutée pour le gouvernement, ainsi que six autres tableaux. Au jour des récompenses, il se trouva les mains vides, tandis que Diaz recevait la croix. Mais une chaude et généreuse solidarité unissait ces artistes de Barbizon qui avaient ensemble couru la forêt et chauffé leur enthousiasme aux mêmes rayons enivrants et doux. Dans un banquet officiel où s'attablaient les membres de l'administration des Beaux-Arts, Diaz se leva et courageusement porta un toast « à Théodore Rousseau, notre maître oublié ». On cria au scandale et Diaz fut blâmé par les gens bien élevés. Rousseau se

résigna, mais son humeur parut s'assombrir. Pourquoi insister davantage auprès de ces archontes qui ne voulaient pas le comprendre? Il était décidé à ne plus exposer, quand survint le 2 Décembre et le Salon de 1852 [1]. Ses amis ne purent le faire revenir sur sa détermination. Les délais d'envoi étaient expirés, lorsqu'un jour, il vit paraître au seuil de son atelier le directeur des Musées, M. de Nieuwerkerke lui-même. Celui-ci venait l'engager de toutes ses forces à exposer. Devant son insistance, ses exhortations vibrantes, ses promesses de réparation, Rousseau finit par céder et laissa son cordial visiteur emporter dans sa voiture deux toiles qui comptèrent parmi les plus belles parures du Salon et valurent enfin à leur auteur la croix depuis si longtemps gagnée [2].

Les premiers écus tombés dans la bourse de Rousseau avaient été employés à introduire un peu de confortable dans sa chaumière de Barbizon. Le chaume recouvrant l'ancienne grange qui lui servait d'atelier avait été remplacée par des tuiles. Il s'était offert un canapé en velours vert d'Utrecht qui représentait dans ce pauvre village un véritable luxe d'ameublement. C'est dans cet atelier où flottait un relent de vieilles toiles, de palettes desséchées, de couleurs en évaporation, que se donnèrent alors les fameuses soirées de Barbizon. Tous les samedis, le train amenait de Paris une bande animée d'artistes auxquels se joignaient quelques amateurs. Au milieu de la fumée des pipes, entre les murs où dans leurs cadres d'or les magnifiques images de la forêt développaient leurs mélancoliques horizons, on reconnaissait Diaz, Barye, Daumier, Troyon, Dupré, Charles Jacque, Millet, Gérome,

1. A cette époque, le Salon s'ouvrait dans les premiers jours de décembre.

2. Georges Lanoë et Tristan Brice, *Histoire de l'École française de Paysage*.

Ziem, Tillot, Louis Laure, Alfred Feydeau. La colonie de Barbizon se trouvait là au grand complet, toujours riche, malgré les années passées, de son inépuisable fond de jeunesse et de gaieté. Malgré les difficultés encore tenaillantes de la vie, nulle aigreur ne perçait dans les propos de ces hommes aux natures ardentes qu'une vie toujours commune, le partage des mêmes idées, la recherche du même idéal avaient préparés aux mêmes résignations comme aux mêmes enthousiasmes.

Ah ! la bonne atmosphère de vaillance et d'entrain ! Plus d'une fois, ces grands hommes recommencèrent les charges de chez le père Ganne. Avec ses caprices inattendus, ses mots à l'emporte-pièce, ses trouvailles d'expressions, Diaz faisait rire tout le monde. Barye tombait à bras raccourcis sur les pédants et les prud'hommes. Daumier se lançait avec une verve intarissable dans des histoires rabelaisiennes qui suspendaient à ses lèvres toute l'assistance amusée. Millet oubliait ses misères et, l'œil rêveur perdu dans ses souvenirs, il parlait de son pays normand. Rousseau causait peu. Il y avait pourtant un sujet sur lequel il était difficile de l'arrêter, c'étaient les inutiles coupes d'arbres en forêt. Elles avaient le don d'exciter furieusement sa bile. Sur ce chapitre, l'artiste paisible et si peu enclin à la discussion aurait été jusqu'à entamer des polémiques dans les journaux. Pour arrêter ces massacres d'arbres qui faisaient saigner son cœur amoureux des futaies, comme jadis avait saigné celui de Ronsard, il essaya de tout : visites à Paris, démarches auprès du garde général, lettres à des amis qui connaissaient de hauts fonctionnaires de l'administration forestière. Il lui semblait que c'étaient de grands frères qu'on abattait et chaque coup de cognée retentissait au fond de lui-même comme un écho douloureux.

Ces compagnons de lutte et de labeur savaient se sou-

tenir, à l'occasion, avec une exquise délicatesse. En voici un touchant exemple. Millet, si pauvre toujours, avait envoyé au Salon un seul tableau, son *Paysan greffant un arbre*, et ne pouvait le vendre. Un jour, Rousseau écrit à Sensier qu'il a trouvé un Américain pour acheter le tableau de Millet quatre mille francs. Grand étonnement de Sensier, car ce prix de quatre mille francs était alors considérable; Rousseau finit par lui avouer que l'Américain c'est lui-même : « Mais n'en dites rien à Millet. Je veux que Millet croie à l'Américain; ça l'encouragera et ça nous rendra l'un et l'autre plus libres, car je veux lui acheter d'autres tableaux. » Millet ne connut la vérité que beaucoup plus tard [1]. Ces charmantes actions furent fréquentes chez les peintres de cette génération. Ne vit-on pas le bon Corot acheter la maison dont on allait chasser Daumier et réserver plus tard une pension à la veuve de Millet ?

Qu'elle fut longtemps cruelle, la destinée de cet auteur du fameux *Angélus* appelé à se vendre, un jour, au prix formidable de sept cent cinquante mille francs ! Toute sa vie, il lui fallut chercher pour lui et les siens le pain de chaque jour. Il eut neuf enfants et, dans sa détresse, il reçut chacun avec des actions de grâce. Quelle misère pourtant au logis ! Quelque temps avant qu'il ne vînt s'installer à Barbizon, un ami avait obtenu pour lui de la direction des Beaux-Arts un encouragement de cent francs. Il alla le lui porter de suite. Il trouva Millet dans son atelier glacé — car on était en décembre — assis sur une malle, le dos arrondi sous la morsure du froid. En recevant les cent francs, l'infortuné peintre prononça ces simples mots :

— Merci, ils arrivent à temps, nous n'avons pas mangé depuis deux jours. Mais l'important, c'est que

1. Georges Lanoë et Tristan Brice, *Histoire de l'École française de Paysage*.

les enfants n'aient point souffert ; ils ont eu jusqu'à présent leur nourriture.

A Barbizon, Millet continua de supporter sans plainte ni colère, avec une admirable résignation de chrétien, cette misère qui n'était pas la bohème de l'art, mais bien la vraie misère de l'ouvrier ayant femme et enfants. Dans une lettre du 1er janvier 1856 à son ami Sensier, il lui disait que sa situation était désespérée et que le boulanger lui refusait du pain. Heureusement, la campagne est plus clémente aux pauvres que la ville. Jadis élevé dans une ferme de Normandie, Millet redevint complètement paysan et se mit à cultiver lui-même les pommes de terre et les légumes avec lesquels il nourrissait sa famille. Avec ses gros sabots, son gilet de tricot mal joint au pantalon et laissant apercevoir la ceinture de la chemise, sa barbe et ses cheveux gris négligés encadrant son puissant visage hâlé, on l'eût pris pour un homme des champs, un de ces prolétaires de la campagne qu'il peignait, attachés à la glèbe et absorbés par elle. Sa chaumière lui revenait à cent-soixante francs par an. Le matin, il plantait, semait, bêchait, récoltait. L'après-midi, il peignait jusqu'à la nuit dans l'obscur et humide réduit qui lui servait d'atelier au fond de son jardin.

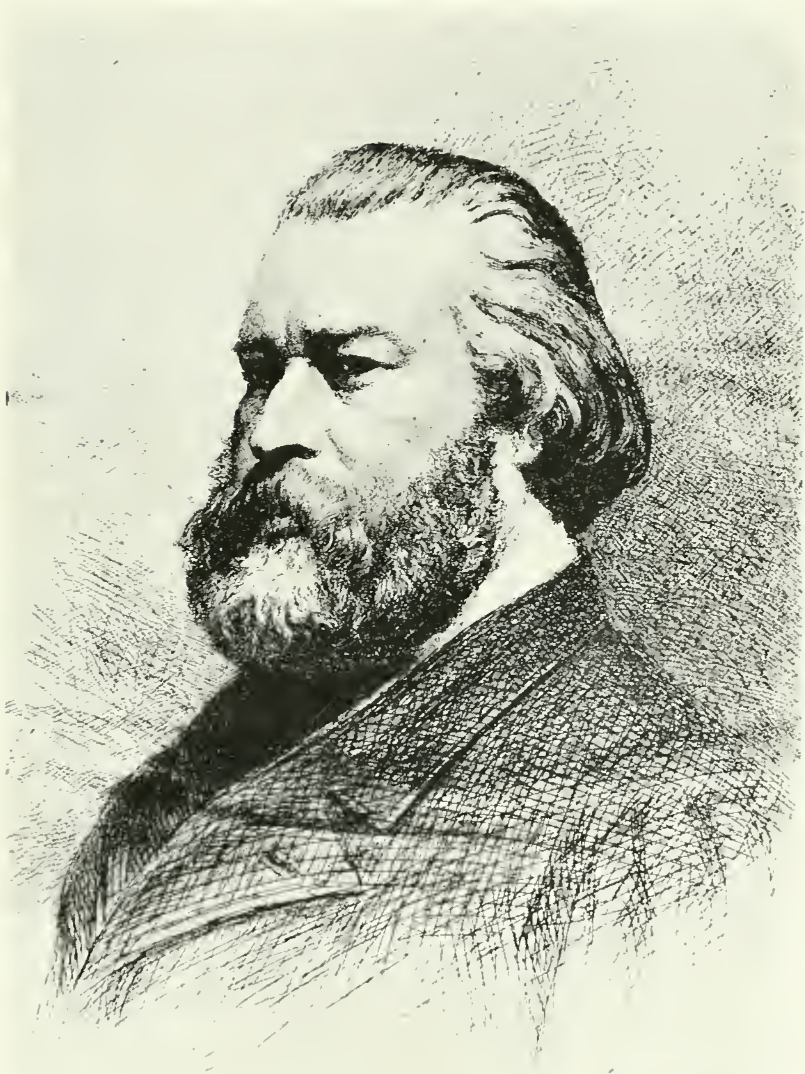
Pauvre grand peintre ! Il en était réduit à un chevalet en bois blanc trop petit pour qu'aucun de ses tableaux y pût tenir et tellement vermoulu et disjoint qu'on craignait toujours de voir tomber le chef-d'œuvre qu'il y plaçait. Ce fut pourtant sur ce fragile support qu'il exécuta les *Glaneuses*, l'*Angélus* et qu'il peignit tant de laboureurs à l'humilité grandiose sous leurs haillons, de villageoises aux mains rudes et à l'œil éteint, de moutons si loin de ceux des bergerades, de vaches fleurant la forte odeur de l'étable. Certains trouvaient qu'elles la fleuraient trop et un marchand de tableaux reprocha, un jour, à Millet de ne pas les faire assez propres.

— Voyez, disait-il, on dirait qu'elles sortent du fumier.

— Eh ! d'où voulez-vous qu'elles sortent ? répondit le peintre. D'un salon ? Mes vaches ne vont point dans le monde. Elles ne vont qu'à l'écurie et au pâturage.

Les jours où il ne travaillait pas, il parcourait la forêt ou la plaine. « Si vous voyiez comme la forêt est belle ! écrivait-il. J'y cours quelquefois à la fin du jour et j'en reviens écrasé. C'est d'un calme, d'une grandeur épouvantable, au point que je me surprends ayant véritablement peur. » Sa passion pour la nature puisait beaucoup d'élévation et de force dans les profondeurs de son sentiment religieux. La foi gouvernait sa vie, soutenait son pinceau et, le soir, quand il n'allait pas causer avec son ami Rousseau, il lisait la Bible à sa famille. Avec une patience résignée de paysan, il attendait sans récriminer qu'un peu plus d'aisance lui arrivât. Enfin, en août 1868, un rayon de soleil vint réchauffer sa longue misère. A la distribution des récompenses du Salon, il obtint la croix de la Légion d'honneur. Ce fut un triomphe dans la grande salle du Louvre. Dès que le maréchal Vaillant, ministre des Beaux-Arts, eût prononcé son nom, des salves d'applaudissements éclatèrent, vigoureuses, sincères, ardentes, apportant à ce grand campagnard en cheveux gris qui avait tant combattu, tant souffert, le premier gage de son immortalité.

Avant qu'il eût donné définitivement ses préférences à Ville d'Avray, Corot faisait de longs et fréquents séjours à Barbizon. C'était le doyen de la bande, un doyen aimé de tous pour sa bonhomie, sa belle humeur, son amour éperdu de l'art et du beau agreste. Quel peintre du plein air aurait pu ignorer ce large visage rasé, aux teintes rougeaudes, à l'œil fin et enjoué, que coiffait aux heures de travail, un bonnet de coton à mèches multicolores, tandis qu'une blouse bleue habillait le corps robuste et fort ! Une petite pipe ne quittait



François Millet

jamais ses lèvres friandes, toujours prêtes à sourire. Le *père* Corot, comme on disait, possédait en effet une forte provision de gaîté. Il avait un caractère de petit bourgeois parisien, aimant les refrains polissons, les petits théâtres, les franches lippées et aussi la bagatelle. Dans ses propos, il mêlait le sentiment à la blague faubourienne. Il fallait l'entendre raconter comment il avait brossé ses premières toiles chez ses parents qui tenaient, rue du Bac, une boutique de nouveautés, modes et rubans [1].

— Il y a trente-cinq ans! disait-il avec un soupir. Pendant que je peignais, les jeunes filles qui travaillaient chez ma mère, étaient curieuses de voir M. Camille dans ses nouvelles fonctions, et s'échappaient du magasin pour venir le regarder. Une d'elles, Mlle Rose, accourait plus souvent que ses compagnes. Elle vit encore, est restée fille, et me rend visite de temps en temps... Oh! mes amis, ajoutait-il, quel changement! et quelles réflexions il fait naître! Ma peinture n'a pas bougé, elle est toujours jeune, elle donne l'heure et le temps du jour où je l'ai faite. Mais, Mlle Rose et moi, que sommes-nous?

Le succès vint tard à Corot, mais, comme ses camarades de Barbizon, il fut soutenu pour son honnêteté artistique et par la plus admirable constance. Et quel amour débordant de la vie des choses, de la nature palpitante dont tous les souffles se confondaient étroitement avec le sien! Quelle poésie enchanteresse et éclatante d'éternelle jeunesse lui mettaient au cœur les matins ivres de lumière et les soirs fugitifs! Nul n'a senti comme lui la joie de courir la campagne parisienne,

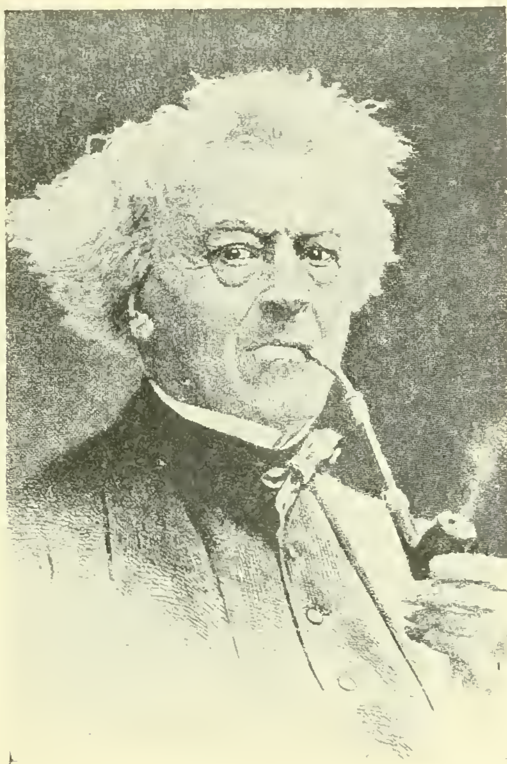
1. Le père de Corot ne crut jamais au talent de son fils. Lorsqu'à cinquante ans seulement celui-ci fut décoré, il demanda à Français si vraiment Camille avait quelque mérite : « Vous devez savoir ça, vous qui vous y connaissez en peinture? »

du lever du jour au coucher du soleil. Dans une lettre à Jules Dupré, il s'est, du reste, chargé de nous raconter avec une verve merveilleusement évocatrice la journée et les émotions du paysagiste :

« On se lève de bonne heure, à trois heures du matin, avant le soleil ; on va s'asseoir au pied d'un arbre, on regarde et on attend. On ne voit pas grand'chose d'abord. La nature ressemble à une toile blanchâtre où s'esquissent à peine les profils de quelques masses : tout est embaumé, tout frissonne au souffle fraîchi de l'aube. Bing ! l'horizon s'éclaircit... le soleil n'a pas encore déchiré la gaze derrière laquelle se cachent la prairie, le vallon, les collines de l'horizon... Les vapeurs nocturnes rampent encore comme des flocons argentés sur les herbes d'un vert transi. Bing !... Bing !... un premier rayon de soleil... un second rayon de soleil... Les petites fleurettes semblent s'éveiller joyeuses... Elles ont toutes leur goutte de rosée qui tremble... les feuilles frileuses s'agitent au souffle du matin... dans la feuillée, les oiseaux invisibles chantent... Il semble que ce sont les fleurs qui font la prière... Les amours à ailes de papillons s'ébattent sur la prairie et font onduler les hautes herbes... On ne voit rien... tout y est... Le paysage est tout entier derrière la gaze transparente du brouillard, qui, au reste, monte, monte, aspiré par le soleil, et laisse, en se levant, voir la rivière lamée d'argent, les prés, les arbres, les maisonnettes, le lointain fuyant... On distingue enfin tout ce que l'on devinait d'abord.

« La nature s'assoupit... cependant l'air frais du soir soupire dans les feuilles, la rosée emperle le velours des gazons... Les nymphes fuient, se cachent, et désirent être vues. Bing ! une étoile du ciel qui pique une tête dans l'étang... Charmante étoile, dont le frémissement de l'eau augmente le scintillement, tu me regardes, tu me souris en clignant de l'œil... Bing ! une

seconde étoile apparaît dans l'eau ; un second œil s'ouvre. Soyez les bienvenues, fraîches et charmantes étoiles... Bing! Bing! Bing! trois, six, vingt étoiles... toutes les étoiles du ciel se sont donné rendez-vous dans cet heureux étang... Tout s'assombrit encore...



Corot.
D'après un portrait de Bocourt (Collection de l'Art).

L'étang seul scintille... C'est un fourmillement d'étoiles. L'illusion se produit... Le soleil étant couché, le soleil... intérieur de l'âme, le soleil de l'art se lève... Bon! voilà mon tableau fait! »

Cette verve, cet enthousiasme, ce lyrisme familier se retrouvaient dans toutes les conversations de Corot, surtout après ces dîners de camarades dont il raffolait et où il demandait volontiers au bon vin un sti-

mulant de plus. Parfois même, il en abusait de ce bon vin, mais ça ne l'empêchait nullement d'être debout à trois heures, frais et dispos pour aller chanter son oraison vibrante et transportée aux brumes argentées du matin. Un soir, en compagnie de son élève et ami Français, il se laissa entraîner à des libations si copieuses que son commensal dut monter le coucher. Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, il apparut au chevet de Français, ayant tout oublié, frais comme une rose. Le disciple s'étonne :

— Comment ? déjà levé, papa !

— Tu ne vois pas cette auréole qui éblouit la fenêtre ? Je vais courtiser la belle dame [1].

Courtiser la belle dame ! Quelle grâce exquise et en même temps que d'adoration dans ce mot du vieux paysagiste parlant de la nature comme d'une vivante reine de beauté. Son dernier mot sera pour elle, lorsqu'au lit de mort, élevant dans l'air sa main tremblante, comme pour peindre d'insaisissables images, il dira au milieu d'un radieux délire :

— Vois-tu comme c'est beau. Je n'ai jamais vu d'aussi admirables paysages.

Il y en aurait long à conter sur les autres citoyens de cette petite république du paysage que fut Barbizon. De Charles Jacque disons seulement qu'il s'occupait de sa basse-cour avec un soin passionné et qu'il introduisit dans la région la culture des asperges. A propos de Jules Dupré, rapportons cette histoire. Un jour Corot lui envoya une esquisse avec cette simple ligne : *A finir par Dupré.* Dupré y mit deux ou trois touches, campa quelques vaches et la renvoya à Corot avec cette autre ligne : *A finir par Corot.* Ni l'un ni l'autre ne pouvait d'une façon plus spirituelle proclamer la supériorité du talent de son compagnon. Et il y avait

1. Jules Breton, *Nos peintres du siècle.*

là, encore, des artistes que la forêt attirait non pour la peindre, mais pour y peindre en paix. C'est ainsi qu'un jour, un jeune rapin vit Gérome installé devant une toile sous les ombrages du Bas-Bréau. Il s'approcha et manifesta un compréhensible ahurissement, en découvrant sous le pinceau du peintre un Louis XI regardant le cardinal La Balue dans sa cage de fer. Une scène de prison exécutée en plein air! L'ironie ne manquait pas de saveur.

Les épais feuillages de la forêt de Fontainebleau ne prétendaient pas, d'ailleurs, au monopole des pleinairistes. C'est ainsi que Français, le dernier représentant chez nous du paysage historique, chercha ses sites à Cernay, à Bougival et surtout parmi les verts bocages de Clisson. Daubigny avait fait construire à Auvers-sur-Oise une charmante habitation *La Maison des Vallées*, où il vivait en famille et où venait souvent le voir le vieux Corot. Harpignies allait chercher ses inspirations en Italie et dans nos campagnes du Nord, son pays d'origine. Ziem avait fait de Venise la patrie de son idéal. Jules Breton consacra son œuvre presque entière à son pays natal d'Artois. Les riantes vallées de la Seine et de la Marne suffirent presqu'exclusivement aux vœux de Troyon, de Lépine, de Trouillebert, le facétieux auteur des « faux Corot ». Enfin on sait quel mirage éclatant l'Orient exerça sur toute une admirable phalange de coloristes.

Il nous reste à prononcer un des plus grands noms de l'art à cette époque, celui de Courbet. Doué souvent d'une remarquable puissance imaginative dans ses grands tableaux comme le *Combat de cerfs* ou l'*Enterrement à Ornano*, ce maître tant discuté caractérise ses paysages par ce dédain de l'imagination, cette recherche du conforme et du textuel que nous avons signalée comme l'un des traits dominants de la jeune école du Second empire. C'était pour lui une raison de plus de

chercher ses inspirations en plein air. Lui aussi courait monts et vallées, sa figure brune et barbue abritée par le grand feutre, sa large carrure à l'aise dans une blouse, la boîte de couleurs au dos et la pique de parasol à la main, comme il s'est représenté, de façon par trop olympienne, dans sa toile *Bonjour, monsieur Courbet*. Il va où le pousse son caprice, bohème de la route qui s'arrête où il lui plaît, le temps qui lui plaît, sans se soucier de son installation ni de sa garde-robe. C'est ainsi qu'il lui arriva de rester trois mois à Salins où il était venu pour huit jours. Son bagage se composait de son âne avec une petite voiture, d'une chemise, de deux paires de chaussettes et des seuls vêtements qu'il portait sur son dos. « Quand le froid arriva, il acheta une couverture à un juif, sur la foire; il y fit faire un trou au milieu pour passer la tête, et ce fut son pardessus d'hiver [1]. »

Courbet fit aussi de fréquents séjours en Berry, chez un de ses anciens compagnons du Quartier latin appelé Laurier. On le vit peintre de marines sur les bords de la Manche, à Étretat, où il exécuta son admirable *Vague*. Mais ce fut surtout son pays du Jura que hantèrent ses pérégrinations de paysagiste. Il travaillait avec une merveilleuse rapidité. Écoutons plutôt un compagnon de ses courses au grand air :

« Il prenait avec son couteau dans une boîte où étaient des verres remplis de couleurs, du blanc, du jaune, du rouge, du bleu. Il en faisait un mélange sur sa palette, puis, avec son couteau, il l'étendait sur la toile et la râclait d'un coup ferme et sûr.

— Faites donc, nous disait-il avec son accent franc-comtois, faites donc avec un pinceau des rochers comme cela que le temps et la pluie ont rouillés par de grandes veines du haut en bas !

1. Max Claudet, *Gustave Courbet, Souvenirs*.

« Il fit l'eau de même et tout cela prenait de la tournure. Et toujours son couteau courait sur la toile. A quatre heures, le tableau était terminé et l'on y voyait la main du maître et son souffle puissant. Nous étions stupéfaits. A peine deux heures de travail pour couvrir une toile d'un mètre[1] ! »

Cette vie simple et contemplative devant les horizons larges ou couverts a donné aux peintres de l'école du Plein air une exécution libre et émouvante, une ferveur communicative et touchante, un accent de sincérité qui charme, entraîne et parle à notre âme autant qu'à nos yeux. Par là, l'humble hameau de Barbizon est devenu le rival de ces riches cités de l'Italie et des Flandres qui donnaient leurs noms aux plus rayonnantes pléiades d'artistes. A l'égal de ceux-ci il faut admirer les maîtres à la vie humble, aux habitudes paysannes dont le génie a grandi dans les épreuves sous les souffles vivifiants de la forêt. Ils resteront comme des modèles de courage et de persévérance autant que d'art noble et prestigieux. Mais si leur cœur a pu dépenser tant de force, c'est qu'elle leur était apportée par la foi et l'amour.

1. Max Claudet, *Gustave Courbet, Souvenirs.*

CHAPITRE XI

RÉCEPTIONS ET VISITES IMPÉRIALES

Les réceptions du jour de l'an. — Les dîners. — Les concerts. — Les « Lundis » de l'Impératrice. — Les grands bals. — L'entrée. — Le quadrille impérial. — Aspect des salons. — La fin du bal. — Une heureuse repartie. — Les bals costumés. — Les costumes de Mme de Castiglione. — Sa défaveur. — Le bal des Abeilles. — Une résurrection du dix-huitième siècle. — La Pologne enchaînée. — Dernier bal costumé aux Tuileries. — Une fête enfantine au Louvre. — Réception du roi François d'Assise. — Un programme effrayant. — Le gala de l'Opéra. — Les ambassadeurs siamois au palais de Fontainebleau. — Voyage de l'Empereur en Algérie. — Le pardon des Flittas. — Réception indigène dans la plaine de Melila. — Voyage de l'Impératrice et du Prince impérial à Nancy. — Visite de l'Impératrice aux cholériques d'Amiens.

On ne saurait plus imaginer aujourd'hui la splendeur d'une réception à la cour de Napoléon III. Tout contribuait à cette splendeur, même la mode. Les Tuileries assistèrent au triomphe de cette crinoline qui est demeurée comme le symbole d'une époque. Encombrantes et par trop monumentales dans la vie ordinaire, ces jupes amples, étoffées, étalées en une large circonférence prenaient, dans les grands salons ruisselants de lumière, un grand air de luxe et d'apparat, une solen-

nité gracieuse et puissamment décorative. De cette abondance de plis la taille sortait, étonnamment élégante et mince. Ces flots de moire, de satin ou de taffetas, ces doubles jupes, ces volants innombrables, ces bouillons d'étoffe blanche souvent parsemés de petits bouquets diaprés faisaient comme un somptueux piédestal au buste largement décolleté, au galbe des épaules toutes scintillantes de bijoux et de pierreries. Et la tenue des hommes complétait le coup d'œil féerique, avec les uniformes de gala, la culotte de satin ou de soie, l'habit de couleur étincelant de dorures, de chamarrures et tout constellé de décorations aux mille feux.

Les soirées aux Tuileries étaient divisées en réceptions du jour de l'an pour les personnes présentées à la Cour, dîners, concerts, petits bals de l'Impératrice et grands bals.

Aux réceptions du nouvel an qui avaient lieu, d'ordinaire, dans les deux ou trois premiers jours de l'année, les femmes devaient porter la traîne ou manteau de cour, les hommes l'uniforme de gala et la culotte courte. Pour être admis il fallait faire absolument partie de la Cour. Les femmes du corps diplomatique étaient reçues les premières. Ensuite, l'Empereur et l'Impératrice étaient entourés de leurs Maisons et des grands dignitaires. Les femmes présentées défilaient devant les souverains par ordre hiérarchique et leur adressaient une profonde révérence à laquelle le grand manteau de cour prêtait à la fois plus de difficulté et de solennité. On remarquait celles qui l'exécutaient avec plus d'aisance et de grâce. La duchesse d'Istrie avait su se créer sur ce point une véritable réputation. Lorsque les femmes avaient fini de défiler suivant l'ordre des préséances, les hommes étaient admis à leur tour à saluer le couple impérial.

Veut-on maintenant le cérémonial d'un dîner aux Tuileries? Les personnes invitées traversaient toute

une enfilade de salons. Au fond du dernier de ces salons, ils trouvaient la princesse d'Essling, maîtresse des cérémonies. Celle-ci faisait asseoir les femmes au milieu d'un groupe d'une vingtaine d'autres invitées qui conversaient à voix basse. Les hommes, en frac et culotte, se tenaient généralement debout près des embrasures des fenêtres et parlaient également sur le diapason le plus discret. Deux chambellans circulaient au milieu d'eux, disant à chacun quelle serait sa voisine de table. Alors, une des grandes portes du salon s'ouvrait à deux battants et un chambellan annonçait : « L'Empereur ! » Tout le monde se levait. Les hommes se plaçaient d'un côté, les femmes d'un autre. Les souverains faisaient leur entrée, la mine affable. L'Empereur se dirigeait vers le groupe des hommes, qu'un chambellan lui nommait les uns après les autres. Son délicieux sourire au coin des lèvres. l'Impératrice rejoignait les femmes dont un autre chambellan lui donnait également les noms. On entrait ensuite dans la salle du dîner. Les invités se rangeaient sur deux rangs pour laisser passer le couple impérial, qui se donnait le bras. Puis, au son de la musique, on prenait place autour d'une table magnifiquement encombrée de corbeilles de fleurs, de candélabres, de surtouts d'or massif. Une fois par semaine, le lundi, un dîner de famille réunissait généralement aux Tuileries le prince Napoléon et la princesse Clotilde, la princesse Mathilde le prince et la princesse Charles Bonaparte et les princesses Bonaparte, marquise de Roccagiovine, comtesse Primoli, princesse Gabrielli et leurs maris. Plusieurs fois par mois, on invitait les ambassadeurs, les ministres, les grands officiers de la couronne et leurs femmes, les hauts fonctionnaires, les députés et sénateurs et quelques notabilités françaises ou étrangères admises dans l'intimité des souverains.

Les concerts se donnaient dans la salle des Maréchaux. Dirigés par le vieil Auber sanglé dans un uni-

forme qu'il portait fort bien, l'orchestre et les chanteurs s'adossaient aux fenêtres ouvertes sur la cour des Tuileries. En face d'eux, au premier rang, se dressaient les fauteuils destinés à la famille impériale. Indépendamment du corps diplomatique, on invitait surtout à ces concerts les membres des grands corps de l'État et leurs femmes. Organisées par le comte Bacciochi, surintendant des théâtres, ces fêtes de la musique avaient surtout lieu pendant le carême. On y entendait les plus grands artistes : Faure, Christine Nilsson, la Patti, combien d'autres ! Auber s'y donnait avec autant de zèle qu'aux fonctions de maître de la chapelle impériale qu'il remplissait, d'autre part. Causeur charmant et spirituel, il était fort apprécié aux Tuileries. L'Impératrice se plaisait à ses amusantes reparties. Comme elle lui demandait, un jour, s'il ne regrettait pas d'être resté garçon :

— Jamais, madame, répondit-il, et je le regrette d'autant moins maintenant que Mme Auber compterait bien près de quatre-vingt printemps.

Le vendredi saint, on chantait le *Stabat* dans la chapelle des Tuileries. Les femmes venaient sur invitation, en toilette de deuil décolletée, avec des voiles de dentelle noire.

Les petits bals ou « Lundis de l'Impératrice » avaient lieu après Pâques, par séries où étaient invitées certaines catégories de personnes seulement. Ils n'étaient point comme les grands bals ouverts à la foule banale des fonctionnaires grands ou petits et se distinguaient par un caractère particulier d'élégance et de sélection. Pour y être admis — en dehors des personnes faisant partie de la Cour proprement dite — il fallait être personnellement connu de la souveraine ou marquer d'une façon quelconque dans le monde parisien. Se voir prié aux « Lundis » constituait une faveur très recherchée par la société impérialiste, le monde élégant éclectique

et les brillantes colonies étrangères. Les hommes y venaient en culotte courte ou pantalon collant et habit noir. L'Empereur et les officiers de sa maison portaient l'habit bleu foncé à col de velours avec pans doublés de satin blanc et boutons dorés frappés d'une aigle couronnée.



Un buffet au bal des Tuileries.
D'après une aquarelle d'Édouard Detaille.

Les femmes, en dehors du milieu de la Cour, appartenaient à la plus haute société et jouissaient de la réputation d'élégance la plus méritée. On peut citer parmi les plus assidues la princesse Anna Murat, plus tard duchesse de Mouchy, la princesse de Metternich, la maréchale Canrobert, la duchesse de Persigny, la duchesse de Malakoff, la princesse de Bauffremont, depuis princesse Bibesco, la duchesse de Cadore, la comtesse

Walewska, la baronne de Poilly, la baronne de Vatry, Mme Anatole Bartholoni, destinée à rester jusqu'à sa mort l'amie fidèle des souverains qui l'avaient élue dans leur intimité. Et il ne faut pas oublier la marquise de Galliffet et sa sœur, Mme Cordier, l'une blonde, l'autre brune, habillées souvent de même sorte, ce qui faisait un piquant contraste, ni la comtesse Edmond de Pourtalès dont les traits charmants, les manières exquises, la conversation si vive gagnaient tous les cœurs et exerçaient le plus grand prestige sur cette société d'élite [1].

A ces bals du lundi, le cérémonial et l'étiquette perdaient un peu de leur rigidité, ce qui ajoutait beaucoup à l'agrément de la soirée et lui donnait presque l'aspect d'un bal privé. Vers dix heures, l'Empereur et l'Impératrice entraient dans le salon du Premier Consul où attendaient les invités. Après quelques présentations faites par le comte Bacciochi, plus tard, par son successeur, le comte de Laferrière ils parcouraient les rangs de l'assistance, esquissant çà et là de courts entretiens.

Puis les danses commençaient. L'Impératrice n'y prenait jamais part et s'installait dans un salon voisin, portes ouvertes. Quelques diplomates comme le prince de Metternich et le chevalier Nigra l'y suivaient, et aussi quelques intimes de la Cour comme Mérimée, M. Édouard Delessert et deux ou trois personnalités françaises ou étrangères que la souveraine faisait appeler auprès d'elle. Conteur spirituel, Mérimé prêtait souvent beaucoup d'agréments à ces entr'actes à la repré-

1. Après la guerre, Mme de Pourtalès fit preuve de la plus noble gratitude envers les souverains déchus. Un jour, au cours d'une visite à Chilehurst, elle fut frappée de tout ce qui leur manquait. Usant de son intimité avec M. Thiers, elle mit tout en œuvre pour leur faire restituer maints objets privés et elle réussit dans sa tâche (*Souvenirs de Mrs Cornwallis West*).

sentation de cour. De son côté, l'Empereur commençait généralement par s'isoler avec quelque ministre ou personnage politique. Mais les danseurs ne tardaient pas à le voir reparaître, car il n'était pas rare de le voir organiser un *Lanciers* ou une *Boulangère*, pour lesquels il éprouvait une affection particulière. Après quoi, le cotillon commençait, invariablement conduit par la princesse Anna Murat et le marquis de Caux, qui prenaient place sur des chaises volantes devant la cheminée. Très simple, il ne comportait guère comme accessoires que des fleurs et des rosettes multicolores. On soupait ensuite debout devant un buffet et à une heure tout était terminé.

Après l'Exposition de 1867, les « Lundis » prirent de l'extension. On ouvrit pour eux la salle des Maréchaux et la galerie de la Paix. Dès lors, le salon du Premier Consul ne servit plus que de salon de conversation. A cette époque, le marquis de Caux, qui en épousant la Patti, avait renoncé à sa charge de cour, avait laissé libre la place de conducteur de cotillon. On ne lui donna pas de successeur attitré et l'on se contenta de choisir pour cette fonction mondaine de jeunes attachés d'ambassades, des auditeurs au Conseil d'État, des écuyers ou officiers d'ordonnance « qui fournissaient la menue monnaie de ce parfait directeur [1] ».

Les grands bals avaient lieu à des dates à peu près régulières et particulièrement dans les premiers mois de l'année. C'étaient de magnifiques cohues étincelantes de pierreries, de diamants, de broderies et de parures. Pour ces solennelles réunions, les princes et princesses de la famille impériale étaient invités verbalement par le chambellan de petit service qui laissait une feuille indiquant la date des bals et la tenue à revêtir. Le

1. Comte de Maugny, *Souvenirs du Second empire*. — Mme Carette, *Souvenirs de la cour des Tuileries*.

nombre des invitations se montait de quatre à cinq mille et il venait rarement moins de trois mille personnes : grands corps de l'État, fonctionnaires, parlementaires, personnalités étrangères recommandées par leur ambassadeur, gens de lettres, artistes, journalistes, particuliers ayant été présentés. Il y avait des privilégiés conviés à tous les bals, d'autres ne recevaient d'invitation que pour un bal seulement. C'était le duc de Bassano, grand chambellan, qui signait toutes ces invitations.

Dès huit heures, une longue file de voitures se formait dans la rue de Rivoli et sur le quai des Tuileries. On n'arrivait que fort lentement dans la cour du Palais, devant le pavillon de l'Horloge où se dressait une grande marquise dont le pavillon garni de tapis et de tentures servait de premier vestibule. On pénétrait alors, à droite, dans une antichambre où se tenait une haie de valets de pied en livrée de gala et poudrés à frimas, ayant à leur tête un suisse, hallebarde à la main et chapeau à plumes en bataille. Puis, c'était la montée du grand escalier où s'échelonnait le long des degrés la double haie des cent-gardes bottés et cuirassés. Deux trompettes se faisaient face sur la première marche, tenant appuyé sur la cuisse leur instrument d'où retombait la flamme brodée aux armes impériales. En haut de l'escalier, deux huissiers en grande tenue à la française, l'épée au côté, le bicorne sous le bras, recevaient les billets.

Dans le salon d'entrée, jouait un orchestre conduit par Desgranges. Deux chambellans faisaient les honneurs de ce salon continué à droite par la galerie de la Paix, à gauche par la salle dite des « Travées » où le buffet était installé. A tour de rôle, ces chambellans s'acquittaient de leur fonction parfois délicate. On a conservé heureuse mémoire du vieux comte de Grossolles-Flamarens qui, avec ses grandes manières d'autrefois, semblait venir d'une cour disparue, et du vicomte



Le quadrille impérial au bal des Tuileries

(Monde Illustré)

d'Arjuzon, très jeune au contraire et doué d'une charmante tournure, d'une grâce parfaite et d'un tact exquis. Une fois entré, on cherchait à parvenir le plus rapidement possible à l'extrémité de la galerie de la Paix, pour avoir accès dans la salle des Maréchaux dont les portes s'ouvraient un peu après celles de la galerie. Les dames espéraient y découvrir une place, et tout à l'heure l'endroit serait propice à une contemplation aisée du couple impérial. Pour les princes, princesses, ambassadeurs, ministres et personnes de la Cour on avait réservé une entrée spéciale, à gauche, dans l'escalier particulier des souverains. Princes et princesses se rendaient dans les salons de l'Impératrice. Le corps diplomatique occupait le salon blanc. Les dames qui devaient être présentées attendaient dans le salon d'Apollon.

A neuf heures, précédés et suivis du cortège ordinaire et accompagnés par les princes et princesses, arrivaient l'Empereur et l'Impératrice. Après avoir tenu un cercle diplomatique dans le salon blanc et après la présentation des dames par les dames du palais ou par les ambassadrices, les souverains se rendaient dans la salle des Maréchaux. Tandis que l'orchestre jouait une marche, les huissiers annonçaient : « L'Empereur ! » Tout le monde se levait. En arrivant devant leurs fauteuils, les souverains saluaient l'assemblée. Napoléon III portait toujours l'uniforme de général de division, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, les croix, les plaques, la garde de l'épée en diamants, la culotte de casimir blanc, les bas de soie blancs, les souliers à boucles d'or. L'Impératrice avait pris le « grand habit ». De splendides pierreries au corsage et dans sa coiffure, elle apparaissait, radieuse de beauté, telle que la représente le portrait officiel de Winterhalter.

Les fauteuils des souverains étaient placés sur une estrade d'une marche en avant des cariatides qui supportaient le balcon. A côté se trouvaient des chaises

pour les princes et les princesses ayant rang d'Altesses impériales, des pliants pour les autres. A droite, s'élevait l'estrade du corps diplomatique ; à gauche l'estrade destinée aux femmes des ministres, des grands officiers et officiers de la Maison ainsi qu'aux dames du Palais.

Sur une ritournelle de l'orchestre, l'Empereur et l'Impératrice ouvrent le bal. Les personnes désignées pour danser avec Leurs Majestés et celles qui doivent compléter le quadrille impérial ont été prévenues par le grand chambellan. Ce sont généralement des membres du corps diplomatique, de grands seigneurs ou des dames de l'étranger, des ministres ou leurs femmes. L'annonce de ce quadrille où l'Impératrice déploie une grâce infinie a attiré une véritable foule dans la salle des Maréchaux. Les chambellans et officiers de service ne peuvent arriver à maintenir libre l'espace restreint réservé à la danse des souverains. Mais les dernières mesures du quadrille ont résonné. Maintenant, dans tous les salons éblouissants de lumières, de cristaux et de dorures, entraînés par l'orchestre de Johann Strauss, les couples tourbillonnent éperdument, tant soit peu bousculés par les curieux qui se jettent au milieu des contredanses pour tâcher d'approcher de l'estrade impériale. Pendant que s'ébattent ainsi valses et polkas, certaines personnes sont invitées à venir causer avec l'Impératrice. Parfois l'Empereur quitte son fauteuil pour aller s'entretenir avec un ambassadeur, un ministre ou quelque autre important personnage, à moins que ce ne soit quelque charmante danseuse.

Le coup d'œil du bal ravit les yeux. On admire l'uniforme ruisselant d'or du prince de Metternich, le costume vert et blanc des Saints Maurice et Lazare que porte le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie, la tunique chamarrée du haut en bas de l'ambassadeur de Russie, des costumes éclatants de chefs arabes, de gardes-nobles, de chevaliers-gardes, de magnats, de nobles Écos-

sais. « Dans ce cadre merveilleux, écrit un témoin, les habits rouges tout brodés d'or des chambellans, l'uniforme bleu de ciel et argent des officiers d'ordonnance, les costumes chamarrés des diplomates et officiers



Le vicomte d'Arjuzon.
D'après une aquarelle de Baron (Musée Carnavalet).

étrangers, les tenues élégantes et variées de la garde impériale se mêlaient à l'accoutrement plus prosaïque de la milice citoyenne. Des femmes en toilette de gala, ruisselantes de diamants et de pierreries, circulaient dans les vastes salles, et leurs robes traînantes froufroutaient sur le parquet. Pas d'habits noirs dans cette

fourmilière étincelante. C'était vraiment féerique[1]. »

Vers onze heures, l'Empereur et l'Impératrice se levaient et, précédés par deux chambellans de service et par le grand chambellan, suivis par l'adjudant général du palais, l'aide de camp de service, la grande-maîtresse et une dame du palais, ils faisaient le tour de la galerie de la Paix. Ils avançaient très lentement au milieu d'une double haie qui se formait sur leur passage et ils s'arrêtaient de temps à autre pour parler à quelque personne. Faveur ardemment convoitée ! Des compétitions s'engageaient parmi les invités, suivies tantôt de satisfactions, tantôt de blessures d'amour-propre. Chez les intrigants en quête d'un mot ou d'un signe, les mines s'allongeaient terriblement déconfites, lorsque le couple impérial était resté muet devant eux.

L'Impératrice ne s'en montrait pas moins gracieuse à l'égard de tout le monde. Sa façon de saluer avec une ondulation harmonieuse de son cou de statue antique n'appartenait qu'à elle. Et elle mettait le même charme dans le regard circulaire qu'elle promenait sur ses hôtes, en prenant congé. A minuit, les souverains avaient toujours rejoint leurs appartements. Il était rare qu'après ces heures de constante représentation, l'Impératrice n'éprouvât pas une grande fatigue. « Souvent, raconte Mme Carette, elle ne prenait pas le temps de faire appeler ses femmes et, enlevant elle-même le diadème et les bijoux dont le poids l'opprimait, elle les jetait pêle-mêle dans le devant de ma robe que je lui tendais pour la débarrasser. Je tremblais toujours d'égarer quelqu'une de ces pierreries, car il y en avait qui représentaient une fortune[2]. »

1. Comte DE MAUGNY, *Souvenirs sur le Second empire.*

2. Mme CARETTE, *Souvenirs du Second empire.* — L'Impératrice avait fait monter à son usage une partie des diamants de la couronne. De ces diamants dispersés, il y a quelques années, aux quatre vents des enchères, beaucoup avaient une histoire,

Une fois les souverains partis, le bal n'en continuait pas moins à battre son plein. Les catégories variées d'invités se groupaient au gré de leurs préférences. La grande galerie était spécialement réservée aux ébats de la jeunesse et des danseurs intrépides. L'élément militaire y était abondamment représenté. Les personnes graves se réunissaient dans la salle des Maréchaux et gardaient la place avec un air d'importance qui semblait en faire leur fief exclusif, séparé du reste du palais. La soirée donnait alors le spectacle de la plus intense animation. On était au moment des rencontres, des élans vers le buffet et de l'inextricable bousculade. Cette mêlée brillante provoquait souvent de burlesques incidents. Un soir, une dame s'y fit remarquer par un excessif décolleté. C'était une beauté exotique qui circulait au bras d'un sénateur, toisant tout le monde et quêtant des murmures d'admiration qui ne venaient pas. Par mégarde, un monsieur marcha sur sa traîne. Elle se retourna, furibonde, et lança d'un ton de reine offensée :

— Fichu maladroit !

Le délinquant ne manquait pas d'esprit. D'un ton mi-doucereux, mi-narquois, il répondit :

— Ah ! madame, voilà un fichu bien mal placé et qui ferait mieux sur vos épaules que sur vos lèvres.

A une heure, les portes de la galerie faisant suite à la salle du Trône s'ouvraient pour le souper des dames. Des buffets se dressaient en d'autres salles, devant lesquels on pouvait souper debout. Et alors, jusqu'à trois

particulièrement certain diamant jaune, gros comme une noix, qui se portait dans un peigne. Pendant le pillage des Tuileries en 1848, il avait été avalé par un insurgé. Ses facettes tranchantes avaient amené la mort du voleur au milieu d'effroyables tortures. Il avait avoué son larcin et, en pratiquant l'autopsie, on retrouva le diamant. L'Impératrice ne connut que tard cette anecdote lugubre et renonça, dès lors, à se parer du diamant fatal.

heures du matin, la parole appartenait au champagne et aux victuailles de choix.

*
* *

A cette époque qui connut et afficha le goût de la vie, il ne semblait pas étrange, comme en notre temps morne et gris, qu'une réception officielle prît les espèces d'un bal costumé. Les contemporains s'adonnaient avec passion au travesti. La Cour ne resta pas en arrière et on y vit, en ce genre, de splendides fêtes. Peut-être ne répondaient-elles pas autrement au goût des souverains, mais on se réjouissait à Lyon et à Roubaix devant les riches commandes de soieries et de luxueux tissus. Pendant la période du carnaval, on donnait généralement un bal costumé aux Tuileries. Très recherchées, les invitations y étaient plus restreintes qu'aux bals ordinaires. Elles ne comprenaient que les personnes présentées, c'est-à-dire faisant partie du groupe mondain personnellement connu de l'Empereur et de l'Impératrice. Dans ce groupe était compris tout le corps diplomatique. Nous ne pouvons évoquer tant de radieuses soirées. Donnons seulement quelques détails sur les plus retentissantes.

Celle de janvier 1863 marqua un des plus grands succès de beauté de l'Impératrice. En dogaresse de Venise du dix-septième siècle, vêtue d'une robe de velours noir relevée par des agrafes de diamant sur une jupe de dessous en satin écarlate, elle rayonnait de l'éclat de tous ses bijoux et de tous les diamants de la Couronne. La princesse Mathilde, sa fameuse parure d'émeraudes au cou, portait un resplendissant costume d'Anne de Clèves d'après Holbein. La princesse Clotilde avait aussi copié une peinture du Louvre, de la même époque, mais sa petite taille paraissait un peu écrasée par les brocards d'argent. La princesse de Metternich, en

Nuit, portait une robe de tulle bleu foncé constellée de diamants. Son mari, en veine de plaisanterie, dit à une de ses voisines :

— N'est-ce pas que Pauline est bien en chemise de nuit [1] ?



La princesse de Metternich en diable noir.
D'après une aquarelle de Baron (Musée Carnavalet)

La princesse Anna Murat avait revêtu les atours pittoresques d'une paysanne hollandaise. Sur sa tête, à son cou, les gros ornements d'or se mêlaient aux fines dentelles. Elle dansa avec son petit cousin, le Prince

1. Mrs de Hegermann Lindengrone (en premières noces Mrs Moulton), *In the Courts of Memory*.

impérial à qui on avait permis d'assister au commencement du bal et qui en bondissait d'aise, dans son costume de velours noir et son manteau vénitien de taffetas rouge jeté sur l'épaule. Si gracieuse d'ordinaire, la comtesse Walewska ne parut pas très à son avantage dans la robe bouton d'or d'une amazone Louis XV poudrée à blanc. En revanche, la marquise de Galliffet s'attira un succès des moins mystiques avec son costume d'ange Gabriel aux grandes ailes de cygne. Quant aux hommes, ils portaient, pour la plupart, l'habit noir et la culotte courte sous le manteau vénitien. L'Empereur avait adopté, lui aussi, cette tenue traditionnelle, en y joignant le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le déguisement de la fameuse comtesse de Castiglione en Salammbô devait défrayer la chronique. Indiscrètement décolleté, ce costume révélait encore sous le maillot de satin noir des jambes admirables. Le jeune comte de Choiseul, en page éthiopien, portait la traîne de la fille d'Hamilcar et tenait au-dessus de cette tête aux lignes si pures un immense parasol. Qu'elle fût en Carthaginoise, en Romaine de la décadence, en reine d'Étrurie (que de plaisanteries plus tard pour ce déguisement de reine détrônée !), l'orgueilleuse Italienne cherchait toujours à produire le maximum d'effet et ne ménageait ni l'excentricité ni la hardiesse, insoucieuse qu'elle était de dépasser les limites permises du déshabillé. Elle s'attira des observations. Déjà, son prestige allait s'évanouissant, pour bientôt céder la place à une défaveur marquée. Elle essaya en vain de lutter. Son audace coutumière la poussa à se rendre à l'un des derniers bals costumés des Tuileries sans avoir reçu d'invitation. Mais, dès son entrée dans les salons, bien qu'on ne l'eût jamais vue plus belle dans son costume noir de Catherine de Médicis, elle trouva sur son chemin un chambellan qui la reconduisit à sa voiture. On avait déjà traité de façon semblable une



Le quadrille des Abeilles aux Tuileries

(Monde Illustré)

autre aventurière, Mme Korsakoff [1], qu'elle avait fait rayer elle-même des listes de la princesse de Metternich.

Peu de temps après, au cours du carnaval de la même année, les invités des Tuileries assistèrent à une fête restée fameuse. Pour rompre la monotonie des unités défilant, suivant la coutume, les unes après les autres, devant les souverains, on avait pensé à une entrée sensationnelle dont les figurants auraient à exécuter des danses. On en confia la réalisation à l'imaginative comtesse Stéphanie de Tascher qui répondit par une trouvaille. Quatre ruches monumentales, dorées et enguirlandées furent voiturées au milieu du bal par des valets de pied costumés en jardiniers. Il en sortit une douzaine de charmantes jeunes femmes qui exécutèrent tout un ballet d'Abeilles aux nombreuses figures. Elles en avaient les antennes brillantes, le corsage rayé, les ailes diaphanes. Parmi elles figuraient la duchesse de Cadore, la comtesse de Persigny, Mme Barrachin, la princesse Troubetzkoï, Mlles Haussmann, Magnan, Pereira, de Errazu. Ces jolies abeilles recueillirent un succès éclatant et firent éclore le miel sur toutes les lèvres.

L'hiver de 1866 fut particulièrement joyeux pour les habitués des bals des Tuileries. La grande fête costumée donnée au mois de janvier dans la salle des Maréchaux attira toutes les curiosités, car on savait que l'Impératrice devait y paraître sous la haute coiffure poudrée et entre les amples paniers de cette reine Marie-Antoinette à la mémoire de laquelle elle avait voué un culte passionné [2]. On attendait son entrée avec la plus vive im-

1. Et non Gortchakoff, comme l'ont imprimé M. Pierre de Lano et ceux qui ont décrit la cour impériale à la suite de ce pamphlétaire

2. C'est par les soins de l'Impératrice que fut organisée, à Trianon, en 1867, une exposition des objets les plus artistiques et les plus curieux ayant appartenu à Marie-Antoinette. Ce musée de souvenirs émouvants et d'art délicat contribua à orienter le goût du jour vers les maîtres de la fin du dix-hui-

patience. Un murmure d'admiration courut à travers l'assistance, quand on la vit arriver d'un pas à la fois majestueux et souple dans sa robe en velours ponceau et satin blanc garnie de fourrures et brodée d'or. Cette toilette reproduisait avec une absolue fidélité une toile célèbre de Lebrun. L'Empereur portait, comme à l'ordinaire, l'habit noir et le manteau vénitien. Entouré de ses camarades, le petit Prince se montra dans les premières heures de la soirée sous un gentil costume de pêcheur napolitain. La souveraine de droit populaire étrangement muée en reine de droit divin fit le tour des salons au bras du maréchal Canrobert, tandis que l'Empereur offrait le sien à la princesse de Metternich, en costume de taffetas jonquille du plus pur Louis XVI.

En raison de l'exemple donné par l'Impératrice, les costumes de la fin du dix-huitième siècle dominent de beaucoup. Y a-t-il eu mot d'ordre? C'est peu probable. Mais le désir de plaire et le goût du jour y ont suppléé. Toutes plus ou moins évocatrices des Trianons, la duchesse Colonna, descendante d'un officier suisse massacré au 10 août, Mme Rimsksy-Korsakoff qui s'est inspirée du même tableau que l'Impératrice avec une hardiesse assurément inopportune et qui porte une toilette identique, la vicomtesse Aguado, la duchesse de Rivas, la comtesse Czapska et sa fille, la comtesse Keller, la marquise de Louvencourt, la comtesse Sala et Mlle de Bassano qui a trouvé un double moyen de flatter les sympathies de sa souveraine, en incarnant une dame espagnole du dix-huitième siècle. Que d'emprunts aux portraits de Latour, de Mme Vigée-Lebrun, de Reynolds, de Gainsboroug ! On n'en remarqua que davan-

tième siècle, aussi bien dans le domaine de l'ébénisterie et de la ciselure que dans celui de la statuaire et de la peinture. A Saint-Cloud, l'Impératrice aimait à s'entourer d'objets ayant appartenu à la reine ou de portraits et souvenirs la rappelant. Voir là-dessus nos tomes I et II.

tage des costumes d'un goût plus indépendant comme ceux de la belle Mlle Bouvet en Napolitaine, de Mme Bartholoni en noble vénitienne du seizième siècle et de la marquise de Galliffet qui, abandonnant l'ange Gabriel pour l'ange saint Michel, avait élu la forme d'un



L'impératrice Eugénie en costume de Marie-Antoinette.

séraphin exterminateur, cuirassé d'or, le glaive au point, ses beaux cheveux épars sur sa poitrine.

D'ailleurs, l'imitation servile n'obtenait pas grand succès à ces fêtes costumées des Tuileries. On y préférait les idées de costume originales. On en vit d'infiniment ingénieuses. Il s'en produisit même une touchante. C'était vers 1863, à l'époque où la Pologne s'agitait pour son indépendance. Deux charmantes sœurs, la comtesse Priedjeska et la comtesse Schekowska, parurent sous

leur costume national. De lourdes chaînes d'or les unissaient l'une à l'autre, faisant allusion au joug qui pesait sur leur pays. L'une est devenue la marquise de Noailles. L'autre, la comtesse Priedjeska, était la charmante « Inconnue » à qui Mérimée adressa ses dernières lettres. Cette manifestation ne causa à Napoléon III ni ombrage ni inquiétude à l'égard de sa politique russe. Peut-être, d'ailleurs, n'assistait-il pas au bal officiellement. Car le masque était admis à ces fêtes costumées. Et les souverains eux-mêmes, à un moment donné, disparaissaient pour revêtir quelque sombre domino. L'Empereur se reconnaissait facilement sous le masque. L'Impératrice se divertissait fort durant ces courts moments d'incognito si rares pour elle.

Le dernier bal costumé des Tuileries eut lieu pendant le carnaval de 1869. L'Impératrice avait fait copier le costume que porte la reine Marie-Antoinette dans le beau portrait de Mme Vigée-Lebrun, où la Reine est représentée entourée de ses enfants. La grande robe à paniers en velours pourpre garnie de zibeline, la large toque à plumes sur la coiffure poudrée lui composaient la plus seyante des parures.

On remarqua même une similitude de taille et d'élégance entre la Reine et l'Impératrice, lorsque celle-ci s'amusa à reproduire la pose de son modèle dans le tableau. Quatre sphinx, vêtus à l'égyptienne, avec les bandelettes et les longs voiles à rayures multicolores, piquèrent la curiosité de tous par leur esprit et leur gaieté. C'étaient la comtesse Fleury, la maréchale Canrobert, la duchesse d'Isly, la baronne de Bourgoing. Toutes quatre, grandes et de taille pareille, mises d'une façon identique, intriguèrent tout le monde sans qu'on pût les reconnaître.

C'est à ce bal que l'on vit l'Obélisque de Louqsor se promener gravement à travers les salons; il cachait un officier des Cent-Gardes démesurément grandi sous les

hiéroglyphes. Un mirliton gigantesque, enveloppé de devises, se balançait à deux mètres au-dessus de toutes les têtes. On sut que c'était le marquis de Galliffet.

Les bals costumés jouissaient alors d'une telle vogue



La comtesse Walewska en Diane.
D'après une aquarelle de Baron (Musée Carnavalet).

qu'on n'oublia pas d'en donner pour les enfants. Les lambris des Tuileries et du Louvre en virent plus d'un en l'honneur du Prince impérial. Retenons seulement celui qui fit éclater tant de frais éclats de rire et de cris joyeux dans l'appartement du général Fleury situé dans la cour Caulaincourt (aujourd'hui cour Lefuel). Le petit Prince n'avait que quatre ans. Sa mère

l'avait amené costumé en pierrot de satin blanc. Tout autour de lui, un petit monde tapageur dansait, sautait, galopait éperdument, applaudissait aux exploits de Guignol et dévalisait la table de la salle à manger. Combien de ceux et de celles qui en faisaient partie sont déjà disparus ! Ce n'est pas sans mélancolie que l'on retrouve là des noms comme celui du futur grand historien, Albert Vandal, fils du directeur des Postes et qui, pour cette raison sans doute, était venu costumé en facteur, tandis que sa jeune sœur symbolisait une mignonne lettre. Tous deux distribuaient un coquet calendrier baptisé calendrier du Prince impérial.

A cette fête enfantine étaient accourus tous les petits compagnons du bambin impérial : Louis Conneau, Jules Epinasse, Laurent et Jean de la Bédoyère, Jean de Persigny, Pierre de Bourgoing, Louis de la Poèze, les deux petits Corvisart, tous devenus de gentils pêcheurs napolitains, des gardes-françaises minuscules, des marquis en miniature, des réductions d'Écossais, Maurice et Adrien Fleury en débardeurs rouge et noir, Eugénie Walewska, née le jour où son père signait la paix avec la Russie, costumée en papillon, Fanny Sautereau en permission de dix heures, Ninette Vimercati en Espagnole, Élisabeth Barrachin en débardeur, combien d'autres invités aux yeux pétillants de joie, aux joues roses allumées par le plaisir ! Au moment où cette fête lilliputienne montrait le plus d'animation, un colossal œuf de Pâques, haut et pansu, fit son entrée au milieu d'une surprise enthousiaste qui redoubla, lorsqu'il laissa échapper de ses flancs les centaines de joujoux qu'il contenait.



Durant la période qu'embrasse ce volume, la Cour impériale reçut de nombreux visiteurs, souverains,

princes ou ambassadeurs étrangers. Nous ne retiendrons que deux de ces réceptions pour l'éclat de l'une et le pittoresque de l'autre : celle du roi d'Espagne François d'Assise à Paris en 1864 et celle de l'ambassade siamoise au palais de Fontainebleau en 1865.

Dès que l'on reçut l'avis de la visite du souverain espagnol, on résolut de le traiter magnifiquement et de faire figurer au programme une fête à Versailles dans



Bal d'enfants au Louvre chez le général Fleury (*Monde illustré*).

laquelle pour ce descendant de Louis XIV on ressusciterait toutes les splendeurs du passé royal. Suivant l'usage, l'ambassadeur d'Espagne, M. Isturitz, très vert malgré ses quatre-vingts ans, vint conférer avec M. Drouyn de Lhuys, ministres des Affaires étrangères, afin de régler heure par heure l'emploi du temps de son souverain durant son séjour en France. Le ministre lut un projet : Le jour de l'arrivée du Roi, dîner d'apparat à Saint-Cloud. Le second jour visite des principaux monuments de la capitale, dîner aux Tuileries, représen-

tation de gala à l'Opéra. Le troisième jour, revue au Champ de Mars, fête de nuit dans le palais et le parc de Versailles. Le quatrième jour...

— Ici, je vous arrête, mon cher ministre, interrompit l'ambassadeur épouvanté.

Puis il ajouta avec un intraduisible accent castillan :

— Le quatrième jour, mort de l'ambassadeur.

Heureusement, l'exécution du programme n'entraîna pas une aussi cruelle conséquence. Le 16 août, l'Empereur, accompagné de sa Maison, se rendit à la halte du parc de Saint-Cloud pour recevoir le Roi à son arrivée. En bas du monumental escalier du château, l'Impératrice attendait, entourée de son service d'honneur et portant sur sa toilette décolletée un splendide manteau de cour en point d'Alençon. Le roi François d'Assise reçut l'accueil le plus cordial du couple impérial et de la population parisienne. Les réceptions de tous genres révélèrent la plus délicate courtoisie et le goût le plus parfait. Au gala de l'Opéra, les élégances de la Cour se donnèrent la plus brillante carrière. A cette époque, un gala de ce genre présentait un magnifique coup d'œil. Dans la salle de la rue Le Peletier, la balustrade des loges, très dégagée en avant, faisait ressortir admirablement les toilettes des femmes. Des flots de lumière inondaient ces loges durant tout le spectacle, car il n'était pas encore question de plonger la salle dans l'obscurité pour les besoins de l'œuvre représentée. On inaugura, ce soir-là, un usage conservé depuis pour les représentations données en l'honneur des princes étrangers. Au lieu d'occuper comme pour les représentations ordinaires la grande avant-scène de gauche, les souverains, entourés de leur service d'honneur, assistèrent à la représentation dans une loge très vaste aménagée au centre et richement décorée. Après avoir contemplé des spectacles de toutes sortes et surtout un embrasement féerique des grandes eaux de Versailles, le roi



L'Empereur reçu par les Arabes dans la plaine de Melila

D'après le tableau de Darjon

François d'Assise alla reprendre au palais de l'Escurial, sa vie pieuse et quasi ascétique.

La Cour s'apprêtait à quitter le palais de Fontainebleau lorsqu'on y apprit la prochaine arrivée de l'ambassade envoyée par le roi de Siam. Aussitôt on fit préparer la salle du Trône et l'on s'apprêta à recevoir les envoyés asiatiques selon le rite bizarre exigé par leurs traditions. L'Empereur et l'Impératrice entourés de leurs Maisons et des dames d'honneur, prirent place sur une estrade, ayant à leur côté le Prince impérial. Mais ici, il vaut mieux laisser la parole à un témoin oculaire, au capitaine Laballe, alors en garnison à Fontainebleau et qui avait été convié, ainsi que tous ses camarades, à assister à la réception.

« On introduisit les Siamois, d'étranges personnages coiffés de chapeaux pointus garnis d'or ciselé et vêtus de longues robes de soie flottantes. Un missionnaire, le Père Larenaudie, les accompagnait. Singulière cérémonie, lente et plutôt pénible à voir. L'ambassadeur, son jeune fils et toute leur suite, bien alignés les uns derrière les autres, se traînaient prosternés sur le parquet, à la queue-leu-leu, en jouant, pour avancer, des coudes et des genoux, avec de fréquents temps d'arrêt. Pendant cette bizarre procession, un monsieur en civil qui se trouvait à côté de moi dans l'embrasure d'une grande fenêtre, prenait sur un album des croquis de la scène. J'y jetai un coup d'œil et n'aperçus que des gribouillages informes. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Oh ! monsieur, vous vous contentez de peu.

— Peuh ! fit-il, cela me suffira bien.

« Enfin, les ambassadeurs, parvenus aux pieds de l'Empereur et de l'Impératrice avaient fini par remettre leurs lettres de créance et par se mettre debout. Visiblement soulagés, les souverains causaient familièrement avec eux, quand j'entendis l'Impératrice dire à haute voix :

— Du reste, j'ai demandé qu'on représente cette scène dans un grand tableau destiné aux galeries historiques de Versailles et j'ai fait la commande de ce tableau à M. Gérome.

« Gérome ! Mon dessinateur de tout à l'heure, à coup

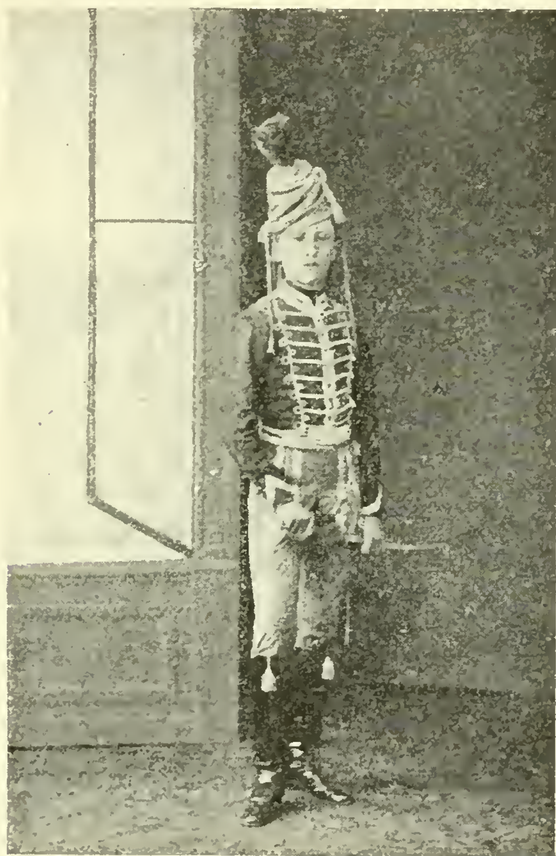


Albert Vandal en facteur et sa sœur en lettre.

sûr ! Quel impair ! J'eus heureusement la chance de rattraper le peintre dans la foule et de lui adresser mes plus plates excuses. Il me reçut en souriant de la façon la plus aimable et m'invita même à aller voir son atelier. »

On trouvera reproduite ici la toile que le peintre exécuta d'après ses mystérieux croquis. C'est peut-

être la meilleure de toutes ses œuvres, car on y relève la plus sincère conscience d'historien et de rares qualités d'esprit et d'analyse dans la mise en scène de l'ensemble et la physionomie des personnages.



Pierre de Bourgoing en hussard Chamboran.

*
* *

La famille impériale ne se bornait pas à recevoir des visites. Elle en faisait, de son côté, aux provinces et aux villes. En mai 1865, Napoléon III s'embarqua à Marseille pour l'Algérie et il fut reçu quelques jours après, à Alger, par le maréchal de Mac-Mahon, gou-

verneur général. La capitale de notre grande colonie lui fit le plus chaleureux accueil. Partout, il rencontra des arcs de triomphe. L'un d'eux portait cette curieuse inscription : *Dieu protège l'Empereur! Vive le Prince impérial, roi d'Alger!* De nombreuses excursions promenèrent le souverain dans la plaine de la Métidja, à Koléa, à Miliana, aux gorges de la Chiffa, à la trappe de Staouéli où il rencontra, non sans étonnement, sous le froc une douzaine de vieux soldats de son oncle, dont un ancien guide de la Vieille garde. Puis il se rendit à Oran dont il visita en partie la province. En arrivant en calèche à Relizane, il se trouva entouré par une foule de dix mille personnes appartenant aux tribus des Flittas auxquelles on avait infligé une lourde contribution de guerre pour avoir pris part au mouvement insurrectionnel de 1864. Toute cette population, hommes, femmes, enfants, la tête nue en signe de soumission, tendait les bras vers l'impérial visiteur, en poussant un même cri : « Grâce ! » Cette grâce, elle la demandait surtout pour les membres de sa turbulente confédération qui avaient été internés en Corse. En même temps, dans leur langue imagée d'Orientaux, tous ces Arabes protestaient de leur dévouement futur et s'offraient comme otages de la parole donnée. Ému par une telle scène de désolation, l'Empereur fit appeler leur kalifa et tint un instant conseil, au milieu du tumulte, avec lui, le maréchal de Mac-Mahon, les généraux Fleury et Deligny. Bientôt, des paroles d'oubli et de pardon tombèrent de ses lèvres. Les prisonniers allaient être libérés, la contribution de guerre supprimée. Une débauche de joie, un délire d'enthousiasme précipita cette foule sur la voiture du souverain avec des vociférations aiguës et de véhémentes prosternations. Les Flittas le baptisèrent du nom d'El-Kerim, *le généreux*.

Napoléon III termina son voyage par une excursion

en Kabylie à peine soumise et revint par Constantine. Là, les indigènes lui manifestèrent une sympathie sincère. « Son éperon est vert », disaient-ils. Ce qui signifiait, d'après une antique tradition, qu'il portait le bonheur avec soi et jouissait de la faculté de le ré-



Maurice et Adrien Fleury en marquis Louis XV.

pandre sur tous. Quelques jours après, dans la plaine de Melila, il trouva plus de six mille tentes dressées et trois ou quatre mille cavaliers venus en habits de fête pour le saluer. Les goums s'élancèrent à sa rencontre, lui firent escorte et commencèrent en son honneur une éclatante et tourbillonnante fantasia toute pétaradante de coups de fusils, toute stridente de cris de femmes. La réception se termina par le simulacre d'une razzia

opérée sur une nombreuse caravane ayant au complet ses chameaux, ses palanquins, ses troupeaux. Puis ce fut la présentation de la *diffa* au souverain : plus de cent Arabes portant des plats de bois pleins de couscous et des moutons rôtis embrochés à de longues perches vinrent se placer devant lui et lui offrirent une hospitalité qu'il accepta. Après un rapide trajet le long de la côte par Bougie, Philippeville et Bône, il rentra en France, escorté par une escadre française et une escadre italienne.

Un autre déplacement, moins lointain et moins long, avait été prévu pour l'Empereur, l'année suivante. A l'occasion du centenaire de la réunion de la Lorraine à la France, en 1766, il devait se rendre à Nancy. Mais les graves événements qui se déroulaient alors dans le centre de l'Europe l'en empêchèrent et l'Impératrice et le Prince impérial durent partir seuls pour la ville du roi Stanislas. La déception y fut grande de ne pas recevoir le souverain en personne. « Il a fallu, écrit la comtesse Stéphanie de Tascher, toute la grâce de l'Impératrice pour avoir triomphé de cette impression. » Elle en triompha de la façon la plus complète et recueillit, ainsi que son fils, les plus chaleureuses démonstrations d'enthousiasme. Au sein de cet admirable ensemble monumental qu'est la place Stanislas, ils assistèrent sur une estrade, entourés de tous les dignitaires de la Cour, à un défilé des corporations et populations lorraines, avec bannières et drapeaux, qui se prolongea près de deux heures. Ils admirèrent la belle allure des francs-tireurs des Vosges sous le feutre à plumes de coq et la veste de velours et leur curiosité fut piquée par le char du Sel, entouré de mineurs des salines de Saint-Nicolas. Plusieurs vieux soldats de la Grande Armée vivaient encore à Nancy et faisaient tous leurs efforts pour approcher du plus près possible la souveraine. Elle provoqua la plus douce émotion

chez quelques-uns de ces grognards, en leur parlant avec une simplicité affectueuse. A ce défilé des délégations Meissonnier a consacré une belle toile vivante et lumineuse.

Peu de temps auparavant, l'Impératrice s'était rendue à Amiens. Une terrible épidémie de choléra venait de s'y déclarer et la stupeur et la consternation s'étaient abattues sur la ville. Déjà, l'année précédente, quand le fléau avait exercé ses ravages sur Paris, la souveraine s'était courageusement rendue au chevet des malades et des mourants, dans les hôpitaux Beaujon, Lariboisière et Saint-Antoine. Elle décida d'aller à Amiens et on ne put la détourner de son périlleux projet. « C'est mon devoir », répétait-elle, et elle partit, accompagnée d'une suite peu nombreuse. A peine arrivée, elle se rendit à l'Hôtel-Dieu en compagnie de la femme du préfet, Mme Cornuau, qui donnait chaque jour les plus beaux exemples de vaillance et de dévouement. Elle parcourut les salles des cholériques, s'arrêtant au lit des mourants, se penchant vers eux pour mieux recueillir les dernières paroles de leur voix affaiblie, sachant trouver les mots qui portent l'espoir et qui consolent. Lorsqu'elle revint à Paris, une foule immense l'attendait devant la gare du Nord et l'accueillit par des acclamations sans fin. Le cœur de la grande ville s'était ému. Peu de temps après, comme le maréchal Vaillant exprimait à l'Impératrice son admiration pour ce courageux voyage, elle lui répondit :

— Monsieur le maréchal, c'est notre manière d'aller au feu.

Les détracteurs de la dernière souveraine des Français ont répandu à profusion ses prétendus mots. Pour quoi ont-ils oublié celui-là ?

CHAPITRE XII

L'OPÉRA-BOUFFE

Rôle de l'opéra-bouffe dans la société de son temps. — Hervé et ses multiples talents. — Débuts d'Offenbach. — La salle Lacaze. — *Les Deux Aveugles*. — Représentation aux Tuileries. — Les Bouffes au passage Choiseul. — *Croquefer* et le rôle de l'aboyeur. — *Orphée aux Enfers*. — Les fureurs de Jules Janin. — L'Omnibus. — Renommée d'Offenbach. — Hortense Schneider. — La conquête d'une interprète. — *La Belle Hélène*. — Dupuis et l'air du mont Ida. — Une première triomphale. — *Barbe-bleue*. — Zulma Bouffar. — *La Vie Parisienne*. — Les débuts de Cora Pearl. — *La Grande-Duchesse de Gerolstein*. — Le grand cordon et la censure. — Un chiffre redoutable. — Hortense Schneider dans sa gloire. — Succès d'Hervé. — Une brouille de courte durée. — *La Périchole*. — *Les Brigands*. — Un parterre de rois aux Variétés.

L'opéra-bouffe fait partie intégrante du Second empire. Il est né avec lui et c'est à peine s'il lui a survécu. Ainsi que le remarque très justement M. Jules Lemaître, ce fut le seul genre dramatique relativement nouveau qu'ait produit la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la première moitié ayant inventé le drame romantique. Quelle vie intense et bien remplie pour avoir été si courte ! Quelle image aussi, à peine chargée, d'une société légère, ardente, primesautière, et qui ne prit

pas grand'chose au sérieux ! Toute une génération s'amusa des flonflons d'Offenbach et d'Hervé, brillants et spirituels comme elle. Mais si l'on retrouve son insouciance dans ces airs *d'Orphée aux Enfers* et de la *Belle Hélène* que la France entière savait par cœur, il y a quelque ridicule à exagérer l'indignation contre les méfaits de l'opéra-bouffe et les libertés qu'on l'accuse d'avoir prises à l'égard de tant de choses réputées sacrées. Sans doute, le respect et la déférence n'étaient pas ses qualités dominantes. Il se livrait sans remords aux espiègleries d'un Puck ou d'un Fantasio. Mais combien sa raillerie nous paraît anodine, à notre époque qui a vu tous les dieux passés ou présents, tant de traditions, d'institutions, de croyances livrés à des assauts autrement acharnés et qui n'avaient point pour eux l'excuse de l'esprit et de la gaîté !

Plût au ciel que l'armée n'eût jamais supporté de plus cruelle satire que la *Grande-Duchesse* et que l'autorité n'eût été bafouée ailleurs que dans *Barbe-Bleue* ou *l'Œil crevé!* D'autant plus que ces œuvres d'une si intense drôlerie ne visaient à aucun but moral ou politique, mais tout simplement à l'éclat de rire épanoui largement et sans réserve. Pour y arriver, tout a été bon à des librettistes comme Meilhac et Halévy et on ne peut, du moins, leur reprocher aucun parti pris. « Il n'y a que notre sainte religion qui s'en tire les braies nettes, dit encore M. Jules Lemaître. Et c'est sans doute pour les récompenser de cette réserve, et aussi pour s'amuser que le ciel les a fait académiciens. » Quant à constater une analogie d'âme ou un rapport quelconque entre les fantasques turlupinades de l'opérette et le pouvoir alors régnant, il faut être atteint pour cela d'une manie de rapprochement confinant au coq-à-l'âne. Sans doute, la Cour s'amusa à la *Belle Hélène*, mais les bourgeois, les boutiquiers et les gens du peuple n'y prirent pas moins de plaisir. Ce fut, d'ailleurs, l'étranger qui y

dépensa le plus irrésistible engouement. L'Europe s'était unie à nous dans un rire déchaîné. Fût-ce la faute de ce pauvre opéra-bouffe émissaire si, quelques années plus tard, elle nous laissa seuls dans les larmes ?

On attribue généralement à Offenbach la paternité de l'opérette française. C'est oublier injustement son véritable créateur, Hervé. Celui-ci s'appelait de son vrai nom Florimond Roger et il possédait des aptitudes sans nombre, car on le vit dans le même temps compositeur, auteur, acteur et directeur. Déjà, en 1847, cet extraordinaire cumulard jouait la comédie au théâtre Montparnasse, écrivait les paroles et la musique de joyeuses bouffonneries et tenait les orgues à l'église Saint-Eustache et à l'hospice d'aliénés de Bicêtre. Plus tard, dans une de ses œuvres, *Mam'zelle Nitouche*, nous retrouverons cette cocasse existence en partie double de l'organiste à l'allure confite et du compositeur léger, et Florimond ressuscitera sous les traits de Floridor. Un de ses camarades, Désiré, future gloire des Bouffes-Parisiens, le pria de composer à son intention une petite pochade musicale qui devint *Don Quichotte* et dans laquelle Hervé parut lui-même au théâtre de l'Opéra-National alors dirigé par Adolphe Adam. En 1853, grâce à la protection du comte de Morny, il obtint la direction des Folies-Nouvelles auxquelles il donna le nom de Folies-Concertantes. Il y fit représenter plusieurs opéras-bouffes dont il était l'auteur, notamment le *Compositeur toqué*, titre qu'il se complut ensuite à s'appliquer à lui-même. Ce n'était pas sans quelque raison. Hervé, dans ses œuvres, visait à l'absence de toute espèce de sens et de bon sens, à l'incohérence des idées et des mots, à l'effarante saugrenuité. On en peut juger par ce bout de dialogue emprunté au *Compositeur toqué* :

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Je m'appelle Fromage de Gruyère. Je suis noble comme vous le voyez.

— C'est votre noblesse qui m'explique avec quelle abondance vous transpirez par la chaleur qu'il fait aujourd'hui.

— Je n'y avais pas songé. Je vous remercie de m'en avoir prévenu.

Avec une telle conception dramatique, Hervé versa fréquemment dans le manque de goût et la trivialité, mais il ne manquait ni d'originalité ni d'idées mélodiques heureuses et il possédait la plus riche dose de verve et d'imagination. Vers 1856, les premiers succès d'Offenbach altérèrent sa santé et il disparut un moment de la scène. Nous le retrouverons, quand nous aurons assisté à l'essor de son triomphant rival.

Originaire d'une famille juive de Cologne, fils d'un père à qui son double métier de violoniste et de chantre à la synagogue n'avait guère apporté d'écus, Jacques Offenbach était arrivé à Paris à l'âge de quinze ans. Il possédait déjà un réel talent sur le violoncelle. Un soir — il avait dix ans — le violoncelliste ayant manqué chez des amis qui jouaient des quatuors, il s'était offert à le remplacer et, à la stupéfaction générale, il l'avait surpassé. Le jeune artiste entra au Conservatoire et obtint en même temps un pupitre à l'Opéra-Comique. Pour subvenir aux difficultés de ses débuts, il se mit à jouer dans les salons, les concerts, et à composer un peu de tout. C'était un étrange personnage, invraisemblablement long, maigre et nerveux, aux cheveux longs et raides, tombant jusqu'au milieu du dos et sous lesquels on apercevait une figure en lame de couteau et un gros nez busqué toujours chevauché par un lorgnon. Éternellement agité, frémissant, trépidant, il semblait en proie à un incessant vertige, surtout lorsqu'il étreignait son violoncelle « autour duquel il paraissait noué [1] ». La chance finit par récompenser son courage et sa per-

1. Camille Bellaigue, *Conférence sur Offenbach.*

sévérance. Arsène Houssaye, alors administrateur de la Comédie-Française, le rencontrait parfois dans des soirées. Un jour, au café Cardinal, il l'engagea comme chef d'orchestre.

On était en 1850. Durant cinq ans, Offenbach occupa



Offenbach.
D'après une caricature de Thomas (Musée de l'Opéra).

ce poste, tout en écrivant des saynètes musicales qu'il ne parvenait pas à faire jouer. Même dans ce Théâtre-Français devenu sa maison, il ne pouvait faire entendre son exquise chanson de Fortunio écrite pour *le Chandelier* d'Alfred de Musset mais que la voix rauque — dès qu'il chantait — du tant séduisant jeune premier Delaunay ne pouvait parvenir à soupirer de façon satisfaisante. Un seul moyen restait : se jouer soi-même. Pen-

dant l'Exposition de 1865, le musicien pressé de se produire loua aux Champs-Élysées, une petite salle dans laquelle le public avait applaudi, durant plusieurs années, l'adresse du prestidigitateur Lacaze. C'est là que s'ouvrirent, sous la direction d'Offenbach, les Bouffes-Parisiens. Débuts bien modestes à tous les points de vue. Si restreinte était la salle, si raide la pente des gradins qui l'entouraient qu'une caricature de journal illustré montra un échafaudage de têtes s'écrasant, de bras serrés, de corps tendus, avec cette légende : *Stratagème du jeune Offenbach qui se fait un théâtre avec une échelle.* Le foyer se composait d'une sorte de terrasse exposée à la pluie comme au vent. Et puis il fallait compter avec les rigueurs ministérielles. Pour on ne sait quelles raisons administratives, le nouveau directeur fut contraint de s'en tenir à deux personnages dans son opérette d'ouverture. Ce furent *les Deux-Aveugles* auquel la complaisance d'Émile Doucet permit d'adjoindre un personnage qui ne faisait que traverser la scène.

La pièce avait été montée au milieu des plus funestes pronostics. Villemessant, qui venait de fonder *le Figaro* et qui avait promis à Offenbach l'aide de son journal, déclarait impossible la représentation d'une telle folie et suppliait les auteurs de la retirer. Ludovic Halévy annonça un échec certain. Ces craintes commençaient à gagner l'auteur du livret, Jules Moinaux. Heureusement, Offenbach ne perdait pas confiance et puis il comptait pour le succès de la soirée sur une pantomime, genre alors très à la mode à la suite des succès de Paul Legrand. Celle-ci s'intitulait *Arlequin barbier*. Grâce à elle, pensait Offenbach, l'opérette tant redoutée pourrait se glisser dans l'ombre et en cachette. Le soir de la première, on se serra comme on put sur la scène et dans les coulisses. C'étaient Pradeau et Berthelier qui tenaient les rôles de Giratier et de Pata-

chon. Ils s'y montrèrent étonnants de verve et d'effets comiques et firent remporter à la si amusante bouffonnerie une énorme succès qui la conduisit tout de suite à quatre cents représentations. *Les Deux Aveugles* devinrent une des curiosités, un des engouements du jour.

Chaque soir, le minuscule théâtre était bondé à en éclater. Tout le monde dans Paris fredonnait le fameux duo. On le chantait dans les salons comme à l'atelier. La vogue grossit au point que les souverains souhaitèrent d'entendre l'heureuse pochade aux Tuileries. Un beau soir, la petite troupe d'Offenbach se trouva tout étonnée et aussi fort inquiète dans le salon de Diane où devait avoir lieu la représentation. Voici Pradeau et Berthelier en scène, très émus à la vue de l'Empereur et de l'Impératrice et un peu gênés par celle du chambellan chargé des spectacles, le comte Bacciochi, qui tient à la main une intimidante baguette destinée à leur faire les signaux utiles. Dès qu'ils ont terminé le duo déjà tant répandu, ils remarquent le bras du chambellan levé vers eux et agitant sa baguette avec frénésie... Qu'est-ce à dire? C'est pour interrompre la pièce, assurément... Bien sûr, l'Impératrice s'est offusquée et il n'y a qu'à vider la scène au plus vite. Les deux pauvres aveugles sortent désespérés, l'un avec son trombone, l'autre avec sa guitare. Mais l'assistance s'étonne, s'émeut, réclame. Le comte Bacciochi court après les deux déserteurs, les rejoint dans la salle des Maréchaux et, tout essoufflé de hâte et d'angoisse, leur explique, dans un langage bizarrement panaché d'italien, que son signal de tout à l'heure était *per bisser*. Rassénérés, radieux, Giraffier et Patachon vont reprendre leur place sur le pont et achèvent de remporter la plus flatteuse de leurs victoires [1].

1. André Martinet, *Offenbach, sa vie, son œuvre.*

Le public accourant de plus en plus dans l'étroite boîte à musique des Champs-Élysées, Offenbach décida de transporter sa jeune scène dans la salle Comte, au passage Choiseul. Il voulait y donner une nouvelle fille de sa verve, une opérette intitulée *Croquefer ou le dernier des Paladins*, dans laquelle figuraient cinq personnages. Mais les prescriptions ministérielles, tout en s'élargissant, continuaient à entraver ses élans. Elles ne lui permettaient encore que quatre rôles et il reçut l'ordre de supprimer purement et simplement le cinquième. Comment faire pour ne pas tout démolir? Offenbach se sentit une subite illumination. Il biffa toutes les paroles du personnage délinquant dont il fit Mousse-à-mort, un guerrier à qui les Sarrazins avait coupé la langue. Mais cet infirme n'en trouvait pas moins le moyen de s'exprimer. En faisant mouvoir, à l'aide d'un fil, des plaques indicatrices vissées sur sa cuirasse, il répondait : « Oui », « non », « comment donc ! », « certainement », etc. La censure ne crut pas devoir s'opposer à cette modification ! Mais qu'allait donc inventer le directeur-auteur pour la musique? Le mutisme de Mousse-à-mort le gênait pour un quatuor. Il décida que celui-ci prendrait part à l'ensemble en aboyant. L'effet fut d'un comique imprévu et irrésistible. Ce que voyant, la censure leva l'interdiction. Mais le muet aboyeur s'était taillé un tel succès qu'on jugea inopportun de lui rendre la parole.

Enfin, en 1858, pleine licence fut octroyée à Offenbach pour mettre en ligne tout le personnel de son théâtre. Son génie qui mûrissait encore en lui se sentit bondir d'aise à l'idée d'aborder le grand opéra-bouffe. Pourtant, il ne réussit pas dans ses premiers essais : *les Dames de la Halle* et *la Chatte métamorphosée en femme*. Il conseilla alors à l'un de ses collaborateurs les plus habituels, Hector Crémieux, de reprendre le scénario d'une pièce intitulée *Orphée aux Enfers* et



Offenbach dans son cabinet de travail

D'après une aquarelle d'Edouard Detaille

Appartient à Mme Moussel-Offenbach

conçue d'abord à quatre personnages, Jupiter, Pluton, Eurydice et Proserpine, afin de répondre aux exigences ministérielles. Le librettiste amplifia son sujet, l'augmenta de nouveaux personnages, de tableaux brillants, de défilés et l'entoura d'une abondante mise en scène. Doué de suffisamment d'adresse et de belle humeur, il pratiquait un souriant scepticisme, très de son époque, qui le poussait à tout blaguer, la mythologie aussi bien que le moyen âge, l'importance bourgeoise autant que la morgue aristocratique. Pour cette nouvelle œuvre, il s'était servi d'une formule qui constituait alors une source inépuisable et quasi inédite de drôlerie : l'anachronisme. Aux héros de la fable dont il avait fait ses personnages il prêtait le vocabulaire et le travestissement moral de Parisiens du dix-neuvième siècle.

Pourtant, le soir de la première, le 21 octobre 1858, le public se montra assez froid et parut même un peu effaré. Peut-être reprochait-il trop de grosseur au sel d'Hector Crémieux. « O Jupiter *tannant*, s'exclamait Eros, si tu m'as donné des ailes, c'est pour voltiger. — Non, c'est pour que tu sois *zélé.* » « Tu penses qu'on vit heureux auprès des nymphes ? demandait Pluton. Erreur ! Je ne suis pas d'une nature *nymphatique.* » On n'avait pas saisi, semblait-il, ce contraste de la bouffonnerie avec la sensibilité et la poésie qui formait le fond et comme l'âme même de la partition. Le lyrisme grandiose de l'*Évohé* du troisième acte n'avait pas produit tout l'effet qu'on était en droit d'en attendre. Pourtant, l'interprétation avait été remarquable avec Désiré, gros, ventru et court dans le rôle de Jupiter, l'irrésistible Léonce en Pluton, le long et blême Bache enlevé par Offenbach à la Comédie-Française et troquant la veste rayée de Scapin contre la tunique de John Styx, la blonde et irréprochablement plastique Marie Garnier en Vénus et la tant sémillante Lise Tautin en Eurydice au visage chiffonné et au nez gentiment

retroussé. Seule, la danse de cette dernière parvint à dérider un peu les spectateurs.

Orphée aux Enfers demeura toute une semaine sans se relever de cet insuccès. La ruine menaçait-elle donc Offenbach ? Il s'agissait de réagir, sans tarder. On se démena de la belle manière aux Bouffes, on coupa, tailla, raccorda. Un tableau tout entier fut supprimé. Dans ses jugements la presse avait montré une grande diversité. Jules Noriac avait été des rares à prédire à l'œuvre une heureuse carrière, en faisant paraître ce compte rendu télégraphique : « Gloire et argent pour Offenbach et, pour Crémieux, tant mieux. » Dans *le Journal des Débats*, le grand pontife de la critique, Jules Janin, au nom de l'idéal classique et du respect dû à l'antiquité, s'était abandonné à une véritable tempête de malédictions contre les auteurs. Elle eut pour effet imprévu d'attirer beaucoup de spectateurs qui tenaient à s'assurer de la violence du scandale et qui revinrent charmés de la représentation.

Voyant le grand succès se dessiner peu à peu, Offenbach distribua les rôles en double, tandis que Crémieux se chargeait de répondre dans *le Figaro* aux attaques réitérées du magister Janin. Partageant, de façon inattendue, l'avis de Nestor Roqueplan qui déclarait ne point aller aux premières pour ne point influencer son opinion, l'aristarque quinteux avouait n'avoir pas vu *Orphée aux Enfers*. Les auteurs de la pièce ripostèrent par des articles et des lettres où il était question de *P. Janinus Maro*, *R. Janinus Flaccus*, *P. Janinus Naso*, du Janin du Musée des antiques, de *Janini quod superest*. Mais Crémieux mit plus décidément le public de son côté, en lui annonçant par la voix du *Figaro* que certaine tirade de Léonce, dépassant en comique tous les autres effets de la pièce, avait été découpée dans un des feuilletons donnés aux *Débats* par son éminent adversaire. Un peu déconcerté

par la révélation de cette collaboration involontaire, celui-ci ne parla plus d'un livret aussi plein de chausse-trapes, mais il se jeta à corps perdu sur la musique qu'il déchira à belles dents. « Musique de carnaval et de bal masqué ! s'écriait-il avec indignation. Musique en haillons ! » Offenbach lui répondit avec esprit : « Elle n'a pourtant jamais mendié une ligne de vous[1]. »

Les suffrages tous les jours plus nombreux et plus éclatants dans l'élite aussi bien que dans la foule auraient suffi à l'en dispenser. Bientôt, nul ne contesta plus les merveilleuses qualités révélés par *Orphée aux Enfers :* puissance de l'élan, richesse et prodigieuse allégresse des rythmes, fraîcheur du sentiment, charme dissimulé de la poésie, intense vérité de la déclamation mélodique, et, recouvrant tout cela, une inépuisable fécondité dans cette blague française si bien faite pour conquérir ces Parisiens que Heine appelait les comédiens ordinaires du bon Dieu. Chaleureusement applaudie par un public nombreux, par l'Empereur et l'Impératrice, la pièce fit plus de quatre cents représentations La gloire venait à Offenbach. Ses plus illustres confrères, Meyerbeer en tête, lui témoignaient la plus grande estime. Tout Paris connaissait maintenant ce passant à la figure tourmentée et grimaçante entre les courts favoris, à la stature étique flottant dans un pardessus garni de fourrures. Les noms les plus retentissants des salons et du boulevard se groupaient autour de lui. Chaque soir, cet étroit foyer des Bouffes qu'on avait surnommé l'Omnibus à cause de ses deux banquettes parallèles, voyait se réunir des hommes comme Gustave Doré, Leo Delibes, de Neuville, Gustave Claudin, Robert Mitchell, Xavier Aubryet, Albert Wolff, Aurélien Scholl. Il en partait une foule de nouvelles et l'esprit y fleurissait presque autant que sur la scène.

1. André Martinet, *Offenbach, sa vie, son œuvre.*

Une intense époque de production commença pour Offenbach, avec des alternatives ou des degrés dans le succès. Une de ses premières les moins banales fut celle qui se donna au Palais-Bourbon : *M. Choufleury restera chez lui* dont le livret était signé du duc de Morny. Mais il se signalait par d'autres originalités. A Ems, dans un dîner, sa prodigieuse facilité le poussa, par une coquetterie d'artiste, à proposer cette gageure : arriver en huit jours à écrire, à orchestrer et à faire répéter un acte. Il gagna, et cela nous a valu une œuvrette charmante *Lischen et Fritzchen*. Peu de temps après, Offenbach dut abandonner son théâtre des Bouffes que lui disputaient ses commanditaires. Il cessa d'être directeur pour n'être plus que musicien, mais un musicien plus fécond, plus bouffon, plus grand que jamais. Non seulement son inépuisable inspiration allait lui souffler ces chefs-d'œuvre, *la Belle Hélène*, *Barbe Bleue*, *la Vie Parisienne*, *la Grande-Duchesse*, *la Périchole*, *les Brigands*, mais sa bonne étoile avait mis sur son chemin, pour écrire les paroles de ces œuvres, deux auteurs qui semblaient prédestinés à ce rôle de fournisseurs ordinaires de thèmes merveilleusement adaptés aux extraordinaires fantaisies de sa musique : Meilhac et Halévy.

Un nouveau théâtre allait devenir son temple, le plus parisien, le plus mondain, le plus galant de tous. Ce furent les Variétés. En 1864, il s'apprêtait à faire représenter *la Belle Hélène*, sans bien savoir où. L'important, c'était de dénicher l'héroïne à la fois tendre et moqueuse, soupirante et cascadeuse qui donnerait à l'œuvre toute sa portée. Il avait gardé délicieuse mémoire d'une adorable divette à la mine éveillée, aux yeux pétillants qui avait créé son *Tromb-al-Kasar*, en 1856, aux côtés de Pradeau et de Léonce. Elle s'appelait Hortense Schneider et jouait alors au Palais-Royal. C'était une Bordelaise passionnée pour son art.

N'avait-elle pas, dès l'âge de six ans, en sortant de voir *Guido et Ginevra*, menacé ses parents de se percer d'un couteau de cuisine, si on ne la laissait faire du théâtre? Au cours de débuts ardus, elle avait tenu plus ou moins tous les emplois. Blonde, fraîche, aimablement potelée, riche d'un fin profil au nez légèrement aquilin et des plus belles épaules de la terre, elle pos-



La loge de Mlle Hortense Schneider aux Variétés.
D'après une aquarelle de Louis Morin.

sédait en outre tous les dons d'une reine de l'opérette : la grâce, l'originalité, l'entrain, les jeux de physionomie, la spontanéité du geste, la gaieté épanouie, la verve friponne, tout cela accompagné d'un ravissant sourire et d'un regard étonnamment expressif. Elle fit beaucoup de conquêtes au cours de sa brillante existence. La première et la plus durable avait été le public parisien.

Or, voilà qu'un beau jour, cette étoile si fort atti-

rante du Palais-Royal rompt brusquement avec son directeur qui oppose un refus persistant à toutes ses demandes d'augmentation. Pour la centième fois, elle se jure de renoncer au théâtre et décide de faire ses malles pour Bordeaux. Bientôt, son appartement présente le désordre et l'apparence de pillage d'un départ précipité. Soudain, le timbre de la porte retentit en une sonnerie hâtive, prolongée, violente. Va-t-elle ouvrir en un pareil moment ? Elle hésite, mais une voix qu'elle croit reconnaître se mêle soudain au carillon :

— C'est moi, Offenbach, je vous apporte un rôle, un rôle étonnant.

— Trop tard, mon cher, je renonce au théâtre.

Le compositeur ne se tient pas pour battu. Il y a trop longtemps qu'il fréquente les actrices pour ne pas connaître l'instabilité de leurs décisions.

— C'est une création superbe pour le Palais-Royal, annonce-t-il encore.

C'en est assez ! La porte s'ouvre dans un cri de rage. Défense de prononcer désormais le nom de la scène maudite ! Parmi les colis de toutes sortes, Hortense Schneider introduit Offenbach qu'accompagne son collaborateur Ludovic Halévy. L'un et l'autre se mettent à insister de toutes leurs forces. Quel rôle elle refuse ! Et dans quelle pièce : l'enlèvement d'Hélène par Pâris ! Quelle adorable reine elle eût créée ! Mais l'auteur d'*Orphée aux Enfers* s'est approché du piano. Ses doigts maigres se promènent sur les touches, tandis qu'il fredonne :

Un mari sage
Est en voyage
Et se prépare à revenir.
La prévoyance,
La bienséance
Lui font un devoir d'avertir.

Puis, c'est le tour d'*Amours divines* et de l'*Invocation à Vénus*. Assise sur une malle, la déserteuse du Palais-Royal écoute, charmée, ravie, son délicieux sourire illuminant son visage. N'importe ! elle ne se laissera pas séduire et, quelques heures plus tard, en effet, l'express l'entraîne vers Bordeaux, toute heureuse de se sentir libre, mais un peu jalouse déjà de la rivale qui créera le rôle d'Hélène. La voilà dans sa ville natale. Ses souvenirs retrouvés vont lui faire vite oublier Paris et le théâtre, quand survient une dépêche d'Offenbach :

Affaire ratée au Palais-Royal, mais possible aux Variétés. Répondez.

Que faire ? Séduite par la perspective du repos qu'elle se propose, Mlle Schneider ne se sent pas très tentée. Elle se tire d'embarras, en demandant par télégramme un chiffre qui lui paraît énorme (et qui l'était pour l'époque : deux mille francs par mois. Le lendemain arrive une dépêche du directeur des Variétés, Coignard :

Affaire entendue. Venez vite.

Deux jours après, elle accourait et les répétitions marchaient grand train. Elles fournirent l'occasion d'apprécier une fois de plus la stupéfiante facilité d'Offenbach. Le rôle du berger Pâris avait été confié à Dupuis, l'excellent ténor doublé d'un remarquable comédien dont Got avait dit, un soir, au foyer des artistes du Français en le présentant à ses camarades : « Messieurs, voici notre maître à tous. » A la répétition générale, son air du Mont Ida rencontra une certaine froideur. Il ne lui plaisait guère, d'ailleurs, et ne lui semblait pas suffisamment dans sa voix. Il repartit désespéré pour Nogent où il habitait et, après une nuit d'insomnie, il allait supplier son auteur de lui enlever le rôle qui avait été distribué en double, quand il reçut un billet d'Offenbach le mandant d'urgence. Il bondit

chez le maëstro. Celui-ci avait fait les mêmes réflexions que lui. Il lui fit entendre un nouvel air du Mont Ida composé depuis la veille, ce qui était déjà surprenant, puis un second, puis un troisième, ce qui tenait vraiment du prodige.

— Et maintenant, lui dit-il, choisissez, mon grand.

Dupuis hésitait. Il finit cependant par se décider pour la première de ces mélodies. C'était également celle que préférait l'auteur.

— Maintenant, commanda celui-ci, filez à Nogent et travaillez. Moi, je vais orchestrer.

Enchanté de la solution inespérée, le ténor grimpe dans son train plein de monde et, durant tout le voyage, fredonne, chante, siffle, bat la mesure. En arrivant à Nogent, il tenait son air et ce lui fut une déception d'apprendre, dans la soirée, que la première annoncée pour le lendemain était retardée de vingt-quatre heures[1].

Cette première remporta un triomphe resté légendaire. Le public de fidèles sur lequel pouvait déjà compter Offenbach était venu au grand complet. Il applaudit à tout rompre Hortense Schneider, cette enfant prodigue de l'opéra-bouffe qu'il retrouvait avec la voix agrandie, le geste plus aisé, le charme plus irrésistible.. Des *bis* répétés n'arrivèrent pas à fatiguer cet organe au timbre si souple et si pur qu'Auber déclarait, peu de temps après, qu'il allait l'entendre, « lorsqu'il voulait se gargariser délicieusement les oreilles ». Avec son nez aux fabuleuses dimensions et sa profusion de boucles folles s'échappant du bandeau qui ceignait son front, Grenier déchaîna le fou rire dans le rôle de Calchas. Son « trop de fleurs ! » allait, dès le lendemain, devenir proverbial. Dupuis obtint un gros succès, notamment dans cet air du Mont Ida qui lui avait causé

1. André Martinet, *Offenbach, sa vie, son œuvre.*



Hortense Schneider dans la Grande-duchesse de Gérolstein

D'après un portrait de Pérignon

Appartient à Mlle Hortense Schneider

tant d'angoisses. Monocle à l'œil, son cou délicat pris dans un col empesé, Mlle Silly prêta beaucoup de gracieuse fantaisie au rôle d'Oreste. Couder incarna un magnifique Agamemnon et Guyon l'Achille le plus comiquement obtus. Il s'était fabriqué une tête si cocassement féroce qu'on le compara à un sanglier sortant d'une boîte à surprise.

Bientôt, tout le boulevard fredonna en chœur le *Pars pour la Crète* ou le fameux *Bu qui s'avance*. Les cabarets et bastringues en retentirent. La musique des voltigeurs s'en fit un défilé. Chez Mabille et à la Closerie des Lilas, on pirouetta sur l'air du roi de Béotie. L'Olympe burlesque d'Offenbach avait conquis Paris. Seules, quelques voix discordantes se firent entendre dans la presse. Jules Janin poursuivit de nouveau d'une plume acharnée mais impuissante « ce perfide Meilhac, ce traître Halévy, ce misérable Offenbach qui profanent tous les chefs-d'œuvre et tous les souvenirs[1] ». On ne s'attendait guère à le voir secondé par l'aimable chroniqueur tant parisien Léo Lespès. Celui-ci raconta, cependant, dans un de ses articles, qu'il était sorti indigné de la représentation et qu'il était rentré chez lui pour annoter son vieil Homère. On pense si les rieurs se mirent contre lui quand on apprit qu'il ne connaissait pas un mot de grec. Rien ne put interrompre le succès toujours croissant de *la Belle Hélène*, pas même les terribles chaleurs du mois de mai qui étaient parvenues cependant à tuer sous elles une autre œuvre à la mode, *les Jocrisses de l'Amour*.

Après le travestissement de l'antiquité, celui du moyen âge; après la parodie de la tragédie grecque, celle du drame romantique. Quelques mois après seulement, *Barbe Bleue* faisait salle comble aux Variétés et l'on courait y applaudir Hortense Schneider étincelante

1. *Journal des Débats*, 9 janvier 1865.

dans le rôle de Boulotte. Meilhac et Halévy amusèrent le public avec la cour du roi Bobèche bouleversée par des querelles de ménage et avec des allusions peu sanglantes à la servilité que trouvent autour d'eux les souverains :

Un bon courtisan s'incline...
Qu'il s'incline
Qu'il s'incline,
Et qu'il courbe son échine
Si bas qu'il la peut courber.

La musique ne présentait pas la même ampleur, le même éclat que dans *la Belle Hélène*, mais elle ne contenait pas moins de verve, d'esprit, de communicative gaieté. Dans *la Vie Parisienne* qui fut représentée, la même année, au Palais-Royal, Offenbach devait dépenser encore plus de brio endiablé et de mouvement perpétuellement déchaîné. La tâche n'était cependant pas aisée, car le théâtre où on allait le jouer ne comptait guère de chanteurs. Brasseur ne disposait que d'un organe voilé; Hyacinthe était à peu près complètement aphone; Gil Pérès et Lassouche ne pouvaient compter que sur un registre assez indécis. Mais, pour les rôles masculins de ses opérettes, Offenbach préférait avec raison les comiques aux chanteurs. Il écrivit sa partition avec la plus grande aisance et, tout en la semant de perles mélodiques, il sut se mettre à la portée de ses nouveaux interprètes. Pourtant, durant les répétitions, on tremblait au Palais-Royal. La fantaisie débordante de Meilhac et Halévy, le décousu de leur livret effraya à tel point le directeur Plunkett, qu'il leur offrit le dédit de vingt mille francs convenu, en les priant de reprendre leur pièce. Il se laissa cependant convaincre par l'éloquence d'Offenbach. Le compositeur avait confiance et il écrivait dans une de ces lettres à Hortense Schneider qu'il signait en plaisantant : *Ton père res-*

pectueux : « J'espère que tu useras plus d'une paire de gants en applaudissant les choses adorables que j'ai faites dans *la Vie Parisienne.* » Parmi les artistes, les uns prédisaient le succès, les autres s'attendaient à un désastre. C'était particulièrement le cas d'Elvire Paurelle qui ne devait paraître qu'au troisième acte dans le rôle de Pauline, mais qui s'était si fort persuadé l'insuccès de l'œuvre et son impossibilité de durer jusqu'à son entrée en scène, qu'elle avait jugé absolument inutile de se faire faire le costume exigé par le rôle.

Pour cette action contemporaine et demi-mondaine, Offenbach avait tenu à engager une jeune artiste à la voix nuancée et chaude, à l'entrain pétillant, Zulma Bouffar. Elle était douée, entre autres mérites, d'un minois singulièrement éveillé qu'éclairaient de beaux yeux et où se retroussait un nez admirablement fait pour l'opérette [1]. Il se trouva, cependant, que Meilhac et Halévy ne voulurent pas entendre parler d'elle. Comment se mettre d'accord avec Offenbach qui voulait lui confier le rôle principal? On y arriva en décidant que Zulma Bouffar aurait très peu de texte à dire, et le compositeur écrivit pour elle de nombreux couplets. Voilà pourquoi le rôle de la gantière ne peut être tenu que par une excellente chanteuse. Celle de la création s'en tira à merveille, sans toutefois qu'Hortense Schneider eût à redouter qu'elle lui fît échec. Aux étincelants et galopants accords de *la Vie Parisienne* se mêlèrent des salves de bravos fêtant aussi Hyacinthe en désopilant baron de Gondremarck; Brasseur méconnaissable sous le maquillage olivâtre du Brésilien ; Frick en bottier ; Gil Pérez en Bobinet ; Lassouche en Urbain, et, sous l'élégante crinoline de la baronne, une comédienne destinée à la grande renommée, Céline Montaland.

1. Détail curieux, c'est Zulma Bouffar qui faillit chanter *Carmen.* Pour elle Bizet, Meilhac et Halévy l'avaient écrite. Ce fut Meilhac qui changea d'avis au dernier moment.



L'année 1867 allait s'ouvrir. On disait merveille de l'exposition qui devait être inaugurée au printemps et Paris attendait déjà ses hôtes des deux mondes. Quelle occasion de faire appel à ce genre de l'opérette qui avait provoqué à l'étranger un tel retentissement ! Offenbach devint l'un des héros de cette grande année. Ce fut, d'abord, une reprise *d'Orphée aux Enfers* aux Bouffes qui se fit surtout remarquer par un début sensationnel. La fameuse Cora Pearl s'était sentie gagnée par la fièvre dramatique, et elle avait décidé de prendre part à cette reprise, en plaçant sur ses cheveux au blond ardent la couronne de roses de l'Amour. Dans le théâtre du passage Choiseul, il n'était bruit que des splendeurs de son hôtel, de sa salle de bain tapissée en onyx, de ses huit voitures, des dix chevaux de ses écuries. Pour cette divinité, on n'avait pas trouvé de loge assez luxueuse et on en avait installé une de toutes pièces dans les appartements de l'administration. Que de curiosités dans la salle au soir de la première ! Que d'épigrammes et de réflexions malicieuses ! Enfin, voilà Cora Pearl... A son entrée en scène, demi-nue et constellée de diamants, elle recueille, d'abord, un certain succès plastique. Mais, lorsqu'avec son accent anglais, elle commence à chanter, en accompagnant de gestes inénarrables son originale diction :

> Je souis Kioupidonn, mon amore
> A fait l'école bouissonniè-è-re,

les éclats de rire et les coups de sifflets retentissent aux quatre coins de la salle. En vain, aux fauteuils d'orchestre, les cocodès de sa connaissance essayent de la soutenir de la voix et du geste : « Courage ! Ça va bien ! N'aie pas peur ! » En vain s'exclament-ils au

milieu du tumulte : « Elle a un chien ! Elle est d'un crâne ! » Le tapage redouble et Cupidon, furieusement dépité, est obligé de se retirer, après avoir toutefois décoché cavalièrement un magnifique pied de nez à cette salle qui lui résiste. Dès lors, c'en fut fini des planches pour l'imprudente demi-mondaine [1].

Le 12 avril 1867, première de *la Grande Duchesse de Gerolstein*, marque une date culminante dans l'histoire de l'opéra-bouffe. Ce soir-là, Hortense Schneider put se prendre pour une véritable souveraine régnant sur l'élite de la société française et étrangère. Pourtant, que de contrariétés, de tracasseries avant cet éclatant triomphe ! L'exquise diva devait porter dans la pièce un superbe costume rappelant la coupe militaire et traversé par un grand cordon dont l'aspect l'enchantait. Afin d'en trouver un à son goût, elle ne s'était pas épargné les longues stations devant les étalages de croix et rubans du Palais-Royal. On commence à répéter en costumes. Toute joyeuse, Hortense Schneider a ceint son corsage bleu du grand cordon de ses rêves. L'armée de Gerolstein, rangée sur la scène, attend son entrée. Dans la salle, les habitués ont pris leur place. Tout à coup, arrive un étrange avis de la censure : pour des raisons de convenance, elle interdit le grand cordon ! Quel intrépide osera porter pareille nouvelle à la grande-duchesse qui vient de paraître, cravache en main, la poitrine constellée d'ordres ? Un des auteurs se dévoue... Quelle scène de larmes ! Quels trépignements rageurs ! Puisqu'il en est ainsi, l'étoile ne jouera pas ! Et elle brise sa cravache comme on brise une épée. Va-t-elle donc pour si peu renoncer à un rôle pareil et aux bravos frénétiques qui l'attendent ? Non certes. Ses larmes se sèchent, son sourire reparaît, et elle se contentera d'une inoffensive vengeance, en se faisant peindre par Péri-

1. *La Vie parisienne*, 16 février 1867.

gnon avec le cordon prohibé. Mais la censure n'en a pas fini avec ses taquineries. Elle intervient de nouveau le jour de la répétition générale, en interdisant à Fritz-Dupuis de chanter le début d'un de ses morceaux :

Madame, en dix-huit jours
J'ai terminé la guerre...

Qu'est-ce que ces deux vers contiennent donc de subversif ? Les auteurs n'y comprennent rien. On leur a dit simplement : « Pas de politique ! nous ne pouvons la tolérer ! » Enfin, on les éclaire. La censure a vu là une allusion flagrante à la récente campagne de la Prusse contre l'Autriche qui s'est terminée au bout de dix-huit jours à Sadowa. Est-il opportun, est-il prudent d'évoquer de pareils souvenirs en pleine paix, à la veille d'une exposition à laquelle sont conviés tous les peuples? Meilhac et Halévy haussent les épaules d'un air de pitié. Enfin ! Il n'y a qu'à obéir et en place de ces tant redoutables dix-huit jours, ils font dire à leur foudre de guerre : « Madame, en quatre jours... »

Le soir de la première dépassa véritablement en succès, en splendeur, en choix de l'assistance, tout ce que les Variétés avaient vu jusqu'alors. On se pâma de rire devant la caricature de cette petite cour allemande qui faisait dire à Bismarck, applaudissant à tout rompre quelques mois après : « C'est bien cela, c'est tout à fait cela ! » Le rondo des Militaires, les couplets du Sabre, la déclaration, la Légende du verre firent crépiter à l'envi les applaudissements. On s'esclaffa devant les idées politiques du baron Pück et du baron Grog et devant la tactique si admirablement synthétique du général Boum : « Couper et envelopper, comme la galette. » Le lendemain, cette éblouissante musique promenait sur toutes les lèvres sa folle gaieté et ce n'était pas Hortense Schneider qu'on se montrait au Bois, mais la grande-duchesse. Tant que dura l'Exposition, un en-

gouement prodigieux, extravagant, poussa vers le péristyle des Variétés les diplomates, les généraux, les princes, les souverains de toutes les nations. En très peu de temps, l'Empereur et l'Impératrice ne purent se tenir d'y revenir plusieurs fois[1].

Les bouquets, les présents de toutes sortes assiègent la diva dont le fin minois sourit à toutes les devantures du boulevard. Elle reçoit l'hommage de toutes les têtes couronnées dans sa coquette loge aux murs tendus de rose et aux fauteuils bas et capitonnés sur lesquels dorment ses trois chiens favoris, Wicky, Pück et Lisy. Un soir, elle a confié à un de ces augustes visiteurs qu'elle aimait les présents solides : elle reçoit le lendemain une caisse d'épicerie. Dans ce coin d'intimité parisienne et de grâce spirituelle, les Majestés savent adopter le genre bon enfant. Hortense n'est-elle pas, elle aussi, une Majesté devant qui chacun s'incline à Paris ? N'a-t-on pas vu la porte de l'Exposition s'ouvrir devant elle, un jour qu'elle s'y était présentée sans carte, sur ce seul mot magique jeté avec hauteur : « Annoncez la grande-duchesse de Gerolstein... » Pendant ce temps, Cogniard, aux Variétés, encaisse des recettes jusqu'alors inconnus dans son théâtre. Le 7 août, jour de la centième, on en proclame solennellement le total : 474.560 francs !

Mais les Variétés, les Bouffes, le Palais-Royal ne suffisaient pas encore au goût passionné des flonflons. Depuis 1865, les Folies-Dramatiques retentissaient joyeusement de leurs échos. Hervé s'y était installé en maître et sa verve déréglée, son abracadabrante fantaisie s'étaient largement épandues dans *l'Œil crevé*, *Chilpéric* et *le Petit Faust*. La première de ces œuvres d'ample et extravagante bouffonnerie était parvenue au chiffre respectable de trois cents représentations. Hervé s'était

1. Roger Boutet de Monvel, *les Variétés*.

taillé un succès d'acteur en même temps que d'auteur en jouant le principal rôle dans la seconde. La blonde et plantureuse Blanche d'Antigny à la chair couleur de lait, au buste splendide, lui donnait la réplique dans le rôle de Frédégonde. Ses fanatiques disaient romantiquement que sa mère avait dû la concevoir en avalant une perle. On racontait qu'avant les répétitions elle s'était fait offrir l'*Histoire de France* d'Henri Martin dorée sur tranche, puis celle de Michelet, en disant :

— Je veux étudier cette reine dans les livres authentiques, afin de bien entrer dans sa peau.

Elle avait été également la Marguerite du *Petit Faust*, composé pour elle par Hervé. On l'y voyait tour à tour d'une candeur naïve et d'une effronterie comique qui faisaient valoir toutes ses qualités. A ses côtés, la jolie Vanghel tenait le rôle de Méphistophélès, et jamais travesti ne fut porté avec plus de grâce et de désinvolture.

Malgré la concurrence de cet heureux rival, Offenbach restait le maître incontesté de l'opéra-bouffe et continuait son inlassable production. Au milieu d'œuvres de valeur et de fortune diverses, il fit de nouveau couler un Pactole aux Variétés grâce à *la Périchole* et aux *Brigands*. La première faillit lui être funeste, en manquant de le brouiller avec sa diva si chèrement attitrée. Comme toutes les femmes adulées et heureuses, elle ne manquait pas de caprices. Au cours d'une répétition elle recommença l'aventure de Victor Hugo et de Mlle Mars, en refusant de chanter une phrase.

— Soit ! accepta le maëstro. Je la donnerai à une figurante.

A peine avait-il prononcé ces mots que le rouleau de musique tenu par Hortense Schneider s'envola par-dessus le piano et vint s'abattre au premier rang des fauteuils, tandis qu'elle s'écriait d'une voix frémissante :

— Demain, je pars pour l'Italie !

Vaine menace ! Projet bien vite abandonné par cette

blonde et rieuse tête! Lorsque, rentrée chez elle où l'avait menée le furieux galop de ses chevaux, la diva se prit à fredonner la délicieuse *Lettre à la Périchole*, sa résolution s'évanouit. De quel succès elle se fût privée, en écoutant sa mauvaise humeur! En revanche, elle refusa de jouer dans *les Brigands*, « ce mariage de raison entre l'opérette-bouffe et le style de l'opéra-comique »,



Le foyer des Variétés.
Dessin de Constantin Guys.

et elle abandonna son rôle à Zulma Bouffar. Cette fois encore, des inquiétudes mortelles se manifestèrent avant la représentation. A l'issue de la répétition générale, Offenbach dut remanier tout le final du deuxième acte. Dans le rôle du capitaine des carabiniers, un jeune acteur qui avait précisément servi dans ce corps d'élite, Baron, jouait avec le naturel le plus parfait, le flegme le plus nonchalant, la plus drôlatique bonhomie. Pourtant son jeu si sûr se troublait chaque fois de l'ac-

compagnement strident d'un flageolet qui lui coupait le sifflet, chaque fois qu'il prononçait la phrase devenue célèbre :

C'est nous qui sommes les carabiniers...

Il se tournait alors vers l'orchestre avec un regard tellement irrité qu'Offenbach, apitoyé, modifia aussi cet intempestif accompagnement.

Tous ces acteurs d'opéra-bouffe jouissaient dans le public d'une incroyable popularité. Tous les noms que nous venons de voir chaleureusement applaudis éveillaient partout un sourire de sympathique admiration, ainsi que ceux de la blonde et candide Blanche Pierson, de la brune Maréchal dont les cheveux noirs tombaient à terre où ils formaient encore des anneaux, de Delphine Ugalde au soprano plein de verve et de souplesse, de Paola Marié au jeu provocant et débordant d'entrain. On n'oubliait pas davantage ceux de Désiré, de Grenier, de Kipp et autres comiques favoris des habitués aussi bien que de la foule. Les directeurs du monde entier envoyaient leurs pensionnaires à Paris pour saisir au passage un geste de Schneider, une intonation de Dupuis. On se racontait les mots et les aventures de l'exquise Hortense, ses démêlés avec sa camarade Silly. Offenbach pouvait mettre la vie de cette interprète privilégiée à la scène dans *la Diva* représentée sans grand succès aux Bouffes. En parlant de l'assistance armoriée et souvent couronnée qui venait si fidèlement l'applaudir, l'orgueilleuse grande duchesse avait le droit de dire : « C'est ma salle ! » Quelle salle ! Jamais théâtre parisien n'en a vu de semblable depuis lors. On y reconnaissait couramment les rois de Portugal, de Suède et Norwège, de Bavière, le vice-roi d'Égypte Ismaïl Pacha, le grand-duc Constantin, le prince de Galles, le prince d'Orange, le comte de Flandre, le duc de Morny, le prince Achille Murat, le

duc de Fitz-James, le duc de Grammont-Caderousse, le comte de Nieuwerkerke, le prince de Sagan, et combien d'autres notabilités de l'aristocratie, de la politique, des lettres ou des arts! Du côté des dames, les plus ferventes étaient la princesse de Metternich, la duchesse de Manchester, la comtesse de Pourtalès, la duchesse de Morny, la marquise de Galliffet, Mmes de Poilly, de Lavalette, de Vatry. Le prince de Galles, avec son frère, le duc d'Edimbourg, ou avec lord Clarendon venait boire du champagne dans la loge du long et désopilant Baron qui recevait sous l'habit brodé du baron Grog[1].

Soirs de gloire des Variétés, vous reverra-t-on jamais! Qui nous rendra le somptueux entassement des crinolines dans la petite salle tendue de bleu! Où est le temps où le czar de toutes les Russies télégraphiait de Cologne pour avoir une loge le soir même et où, toutes étant déjà retenues, le personnel du théâtre en entier se mettait à la recherche de leurs locataires, pour en racheter une à n'importe quel prix! Aussitôt après avoir plié le genou dans l'église orthodoxe, ce même czar Alexandre II, tandis qu'on pavoisait en son honneur, allait présenter ses hommages à la reine du jour, Hortense Schneider. Ne l'a-t-on pas vu, n'a-t-on pas vu d'autres souverains se promener en simple veston dans le passage des Panoramas? Et l'auteur de tant de merveilles, le maëstro frêle et rhumatisant ne recevait pas un moindre tribut d'admirations. Tous les directeurs couraient rue Laffitte se suspendre à sa sonnette. L'étranger réclamait ses tournées à cor et à cris. Il était roi lui aussi, un roi simple, affable, au cœur charitable et bon.

Encore aujourd'hui, il demeure le fournisseur musical quasi unique de son petit temple à colonnes du

1. Roger Boutet de Monvel, *les Variétés*.

boulevard Montmartre. Cette opérette qu'il porta si haut, est-elle donc morte? Non, elle ne fait que sommeiller sans doute, injustement éclipsée par les lourdes clowneries des sketchs anglo-saxons et le brio factice des suites de valses viennoises. Mais elle était bien trop nerveuse et trop vive pour avoir le sommeil long et, quelque jour prochain peut-être, nous allons la voir reparaître parmi nous, un peu changée seulement de vêtement et d'aspect, ainsi qu'il sied à toute Parisienne qui sait se varier pour retenir plus sûrement les hommages.

CHAPITRE XIII

LES BALS PUBLICS ET ENDROITS DE PLAISIR

Paris dansant sous le Second empire. — Les bals de l'Opéra. — Roger de Beauvoir et le domino. — Les intrigues. — Le galop final. — Les loteries de l'Opéra. — Mabille. — Célébrités de la danse. — Rigolboche. — Origine de son nom. — Pomaré. — Le Château des Fleurs. — La Closerie des Lilas. — La Grande Chaumière. — Le Casino Cadet. — La salle Valentino. — Comment fut composée la chanson des *Bottes à Bastien*. — Le bal Bourdon. — Autres bals de Paris. — Les cafés-concerts. — Thérésa.

Les peuples heureux se livrent volontiers à la danse. C'est sans doute parce qu'ils ne songeaient pas à se plaindre de leur sort que les Parisiens ont autant dansé sous le Second empire. Une farandole éperdue se déchaîna à travers plus de vingt salles de bal. Dans l'esprit des provinciaux et des étrangers, les lettres de feu qui illuminaient le seuil de Mabille symbolisèrent le monde qui s'amuse et le paradis de la fête à toute allure. C'est de ces lettres flamboyantes que rêvaient ceux qui, à la suite du baron de Gondremark, voulaient « s'en fourrer jusque-là ».

Déjà fort goûtée du règne précédent, la mascarade continuait à occuper dans les mœurs parisiennes la

place d'une véritable institution au fonctionnement régulier. Les bals de l'Opéra jouaient un rôle considérable dans les préoccupations de l'époque et dans les joies ouvertes à tous. Chicard occupait une place de choix parmi les célébrités les plus populaires. Pas d'homme du monde ni de petit bourgeois, de grande dame ou de grisette, qui n'éprouvât l'envie irrésistible d'aller intriguer sous le loup de velours noir et le domino. Toutes les jeunes mariées suppliaient leur mari de leur montrer le grand écart de Pomaré et le quadrille des Clodoches. Ah! ces bals de l'Opéra, cette cohue échevelée de débardeurs, de pierrots, d'Écossais, de bébés en bourrelet de paille, de Turcs aux turbans gigantesques, cette invraisemblable mêlée de casques dévergondés, de tricornes empanachés de légumes, de shakos démesurés, de bonnets à poil hérissés, de perruques de femme à tresses blanches, de hautes coiffes de Cauchoises, de plumets à épousseter les étoiles, pour en rendre l'éclat burlesque, le fabuleux mouvement et la trépidation forcenée, il faudrait le crayon si largement et spirituellement évocateur de leur historiographe attitré, il faudrait la verve sarcastique et si richement documentée de Gavarni.

Nombreux étaient ces bals que tant de Parisiens et de Parisiennes attendaient comme un joyeux événement. A l'époque du carnaval, ils se succédaient au moins tous les huit jours. Ces soirs-là, une foule de badauds s'entassait sur les trottoirs de la rue Le Peletier, maintenue à grand'peine par des gardes municipaux à cheval. Le long du boulevard, des ifs chargés de gaz échevelaient leur flamme dans la brume. Du café Riche, sortaient des groupes bruyants de masques, des théories de dominos et de messieurs en habit noir. Sous le péristyle de l'Opéra scintillant d'astragales de lampions, tout un entassement de costumes bariolés et de coiffures fantasques se bousculait, s'écrasait, se pous-

sait par une pression irrésistible vers l'étroite entrée. Des appels, des lazzi, des cris d'animaux se croisaient sur la basse profonde de l'incessant roulement des voitures arrivant du boulevard et s'en retournant par la rue Rossini. La voix grêle des petits décrotteurs dominait le tapage : « Ciré ! Verni pour le bal ! Qui veut être verni? Demandez, messieurs, le fin verni ! »

Lorsqu'à grand'peine on était parvenu à pénétrer dans le théâtre, on prenait, pour arriver dans la salle, le grand escalier tapissé de rouge qui descendait des premières loges au milieu du parterre. Déjà, le quadrille battait son plein, le tourniquet tourbillonnait follement, les cavaliers seuls se déhanchaient, les crinolines s'envolaient, les plumets gigantesques bondissaient au-dessus des têtes, entraînés par quelque air endiablé d'Offenbach merveilleusement enlevé par l'orchestre de Musard que remplaça Strauss. Sur les deux estrades placées aux deux côtés de l'orchestre, se tenaient des groupes de dominos silencieux, aux allures roides et figées, dont les loups à barbe de mousseline n'arrivaient pas à dissimuler complètement les mines effarées : c'étaient les provinciaux et les provinciales qui finissaient généralement, au bout de quelques heures, par se dégeler un peu. Les lions du boulevard se réunissaient, d'ordinaire, dans l'antichambre du foyer qui servait de passage aux nouveaux arrivants. Ils attrapaient au vol les femmes de manières aguichantes et de galante tournure. Un soir, un des habitués les plus immuables du bal de l'Opéra, Roger de Beauvoir, entendit un élégant domino féminin qui se hâtait vers la salle lui jeter au passage : « Bonne nuit, Roger ! » Aussitôt, il déchire une feuille de son calepin, griffonne quelques lignes régulières et se lance à la poursuite de l'aimable masque. Ayant eu la chance de le rejoindre, il met dans la main de la charmante inconnue un billet où elle put lire ce quatrain :

Votre souhait va bien me chagriner...
Entre nous, convenez qu'il n'est pas fort honnête :
Nous n'aimons pas qu'on nous souhaite
Ce que l'on pourrait nous donner.

Les gens de lettres, les artistes, quelques mondains se groupent aussi dans le salon fameux connu sous le nom de Divan. Parmi les habits noirs qui se tiennent auprès des portes d'entrée, on reconnaît des figures notoires du café Anglais et de Tortoni. Ces fashionables semblent sortir tous d'un même moule. Mêmes favoris à côtelettes, mêmes cols carcans, mêmes habits affectant la coupe anglaise. Les femmes du monde qui les accompagnent, portent, pour la plupart, un domino bordé de trois rangs de dentelles. Au buffet des deuxièmes loges, les « petits jeunes » se sont donné rendez-vous. On les voit flirter et boire du champagne avec des « biches ». On bavarde, on fume, on rit, on trinque joyeusement, on se bombarde à coups d'oranges et de macarons. Dans les couloirs, de jolies coquettes qui ont soigneusement dissimulé les charmes de leur visage intriguent avec une joie maligne des adorateurs d'occasion, refusant de répondre à leurs compliments pour ne pas trahir leur voix ou la dissimulant habilement. Un mot court à travers les couples formés un instant par le hasard : « Je te connais, beau masque ! » Dans les loges, les habits noirs rejoignent sans façon des dominos inconnus mais prometteurs, débitent des propos audacieux, esquissent une cour cavalière, se livrent à mille folies. C'est le bal de l'Opéra, la fête de Paris brillant et heureux de vivre. Tout est permis à tout le monde.

Cependant, au milieu de l'atmosphère surchauffée de la salle toute brumeuse de poussière secouée, les danseurs se démènent plus furieusement que jamais. Dans la cohue étincelante et grisée, des cris s'élèvent : *Bis ! bis !* Avec les heures qui passent rapides, enfiévrées,



Le grand vestibule de l'Opéra, un soir de bal masqué

D'après une lithographie de Gavarni

délirantes, augmente le vacarme des clameurs assourdissantes, des miaulements, des rugissements, des jappements, des sifflets. Quelle sécheresse embrasse les gosiers! Alors, les mondains vont se rafraîchir chez Rouzé, le glacier dont la salle communique avec l'Opéra ; les danseurs salariés — cinq francs — envahissent l'estaminet collé au flanc du bâtiment d'une marée de casques monumentaux, de cuirasses de fer blanc, de justaucorps d'écailles et de bottes de toutes sortes, à l'écuyer, à revers, à entonnoir, mais toujours garnies d'énormes éperons [1].

Puis arrive, avec le petit jour, l'instant effréné du galop final. Quels cris, quels chocs, quelles chutes! Pendant ce temps, une foule compacte et houleuse se précipite au vestiaire et s'arrache paletots et cannes. Le bal est terminé. Il faut que la salle se vide. Près de l'orchestre, se forme une double ligne de municipaux et de sergents de ville qui s'avance lentement vers le fond de la salle, refoulant les derniers danseurs obligés de battre peu à peu en retraite.

La vogue de ces traditionnelles folies se poursuivit pendant tout le Second empire. Quand le succès paraissait s'en ralentir, on s'ingéniait par tous les moyens à galvaniser l'institution. Sous la direction du docteur Véron, M. Mira, fils du fameux Brunet, l'illustre Jocrisse des Variétés, à qui l'entreprise des bals était affermée moyennant douze mille francs, regorgeait de trouvailles pour attirer le public. On le vit d'abord intercaler dans les fêtes carnavalesques auxquelles il présidait des divertissements donnés par le corps de ballet et des promenades de têtes grotesques en carton, reproduisant les traits de personnalités en vue. Puis il imagina de faire tirer en plein bal une loterie dont le principal lot était « une jolie femme »! Hâ-

1. G. Claudin, *Mes Souvenirs.*

tons-nous d'ajouter que cette jolie femme était simplement en peinture et qu'il s'agissait seulement du portrait d'une des plus séduisantes ballerines de la maison.

L'inventif Mira sut mettre également à profit la charité. En décembre 1859, il organisa à l'Opéra une grande loterie au profit des pauvres de Paris alors très éprouvés par un hiver des plus rigoureux. Les dons affluèrent de toutes parts. L'Empereur avait envoyé une coupe magnifique ; l'Impératrice, de riches pièces d'orfèvrerie ; le roi des Belges, une fort belle toile d'Ary Scheffer ; le roi Jérôme, une montre ; Diaz, Court, Harpignies, Chasseriau, Thierry, Bourgeois, des tableaux ; Gustave Doré, des dessins. Le tirage se fit au bal, au milieu de la plus joyeuse animation. Entre autres gagnants, on remarqua qu'un certain Chevret, employé du Mont-de-Piété devenait l'heureux possesseur d'une montre donnée par la marquise de Las Marismas, ce qui faisait dire à Monselet :

— Voilà une montre qui n'a pas loin à aller pour trouver son clou.



A ce goût de la chorégraphie turbulente, qui se manifestait si intensément aux bals de l'Opéra, répondaient de nombreux bals publics. Mabille les dépassait tous de sa prodigieuse réputation, de sa clientèle de premier choix. Ah ! Mabille ! il représentait alors l'éden par excellence des plaisirs parisiens. Se rappelle-t-on le roi Christian, dans *les Rois en exil*, hélant un cocher dès les premières heures de son débarquement à Paris et lui criant d'une voix joyeusement impatiente : « A Mabille ! » Rien de mieux observé. Quand Abd-el-Kader vint à Paris, après sa libération du château d'Amboise, on amena quelques Arabes de sa suite se promener à Mabille. Le lendemain ils revinrent seuls et, tant que

dura le séjour de l'émir, on les revit, chaque soir, arrivés dès l'ouverture des bureaux et ne se décidant à s'en aller que lorsque tout était éteint, après être restés toute la soirée vissés sur un banc dans une attitude pétrifiée et extatique.

Paris avait connu trois Mabille, le père et les deux fils dont l'aîné, célèbre danseur de l'Opéra, ne fournit



Au bal de l'Opéra.
Dessin de Constantin Guys.

qu'un règne très court, tandis que son cadet, Victor Mabille, promena longtemps parmi ses habitués ses longs cheveux noirs bouclés et sa mine élégiaque. On le savait, d'ailleurs, poète, et il était docteur en droit, ce qui prouve une fois de plus comment ce genre d'études conduit à tout. Le célèbre bal aux destinées duquel il présidait ouvrait à l'apparition du printemps. Il se trouvait avenue Montaigne, et présentait l'aspect d'un coquet jardin très soigné, pourvu d'un grand hall couvert sous

lequel on dansait les jours de pluie. Enrichi de glaces aux arabesques d'or et tapissé en damas de soie rouge, ce hall abritait des billards chinois, des tirs au pistolet, des dynamomètres, des jeux. Auprès de lui, s'élevait un café divan en style mauresque surmonté d'une terrasse à jour. Parmi les allées et les bosquets, aux abords du hall et du café, régnait une prodigieuse animation. Dans un coin *select* et réservé se tenait avec un air pénétré de son importance, l'escadron volant des impures de marque, en masse compacte, et ne bougeant guère que pour faire une courte promenade au bras d'un étourdissant cocodès. Oh ! le charme léger des grands chapeaux de paille d'Italie d'où pendaient dans le dos ces longs rubans baptisés de façon imagée *Suivez-moi, jeune homme* ; oh ! les *pince-taille* en soie gros grain à manches pagodes, les vestes zouave, les rouges garibaldis, les figaros, la profusion des volants s'étageant sur l'ampleur monumentale des crinolines et les châles, le fameux cachemire de l'Inde et le grand châle tapis !

Autour de l'orchestre, les danseurs et danseuses attitrés étalaient complaisamment leur gloire et se trémoussaient dans toutes les variétés du cancan, depuis le cancan léger et fleuri jusqu'au cancan en délire. Du côté des hommes, on applaudissait Pritchard, Tortillard, le vrai Brididi et le faux Brididi ; du côté des dames, Pomaré, Alice la Provençale, Marie la Polkeuse, Rose Pompon, Céleste Mogador et surtout la plus célèbre de toutes Rigolboche.

Pritchard avait commencé par être répétiteur de philosophie. A la suite d'on ne sait quelle frasque à Mabille qui avait effarouché un vertueux sergent de ville, on l'avait mené au poste et cet homme qui se renfermait, d'ordinaire, dans un farouche silence, avait, pour la première fois, fait entendre sa voix en disant : « Je demande une indemnité. » Ceci se passait peu de temps après la fameuse indemnité Pritchard, d'où le

surnom octroyé, depuis ce jour, au danseur philosophe. Le faux Brididi s'était attiré ce nom fâcheux par un



Mabille (Cabinet des Estampes).

long et coupable plagiat. Profitant de sa ressemblance avec le vrai Brididi, fondateur du nom, il s'appliquait à se coiffer, à s'habiller, à danser comme lui. Quant à Chicard, le doyen des chorégraphes fantaisistes, Chicard qui avait fourni tant de mots à l'argot des viveurs,

c'était un quinquagénaire fortement grisonnant, aux gros yeux ronds, à l'air effaré. Qui l'aurait cru ? ce roi du cancan tenait dans le quartier des Halles un commerce de cuirs des plus prospères.

Rigolboche comptait incontestablement parmi les personnalités parisiennes les plus en vue. Elle n'était cependant pas jolie. C'était une petite blonde à la figure pleine, au teint coloré, à la bouche souriante. Sa coiffure à la chinoise et la simplicité de sa mise révélaient la préoccupation de la danseuse qui ne veut pas être gênée. Elle pratiquait son art avec une véritable passion et les applaudissements la grisaient. Son langage, ainsi qu'on devait s'y attendre, s'émaillait des plus grossières vulgarités, mais, néanmoins, elle passait pour avoir de l'esprit. Le monde des bals publics l'avait d'abord connue sous le nom de Marguerite la Huguenote. Ce fut un amusant hasard qui lui fit décerner le nom sous lequel elle devait s'illustrer. L'aventure s'était passée au bal du Prado. Un soir, deux femmes s'injuriaient et étaient sur le point de se prendre aux cheveux. Mais soudain, trouvant que l'intermède avait assez duré, le patron de l'établissement fit irruption dans la salle, accompagné de deux sergents de ville. Jusqu'à ce moment, Marguerite la Huguenote était demeurée simple spectatrice. Il lui parut alors de son devoir de défendre son sexe et d'empêcher la police de s'immiscer dans les distractions du lieu. Elle tira sans façon un des agents par le bras, en s'écriant :

— Laisse-les donc. C'est bien plus *rigolboche*.

Le mot sur-le-champ fut acclamé et son auteur baptisé par quelques gouttes de champagne sur la tête que lui versa un des lions de l'établissement.

— Marguerite, lui dit-il solennellement, tu viens de créer un mot qui fera fortune et dont le besoin se faisait vivement sentir. Tu viens d'être plus audacieuse que les membres de l'Académie qui ne savent plus

qu'en oublier. Il est juste que ce mot t'appartienne à jamais. Marguerite la Huguenote, pour perpétuer le souvenir de cette soirée linguistique, à partir de ce jour tu t'appelleras Rigolboche.

Un chœur d'acclamation ratifia ce baptême. Les chapeaux s'agitèrent et ce cri domina le bal :

— Noël à Rigolboche [1] !

En sa qualité de méridionale, Pomaré donnait beaucoup plus au luxe apparent de la toilette. C'était une brune pâle et maigre, à la physionomie sombre, à l'œil plein de feu. Sa danse était merveilleuse de souplesse et d'imprévu. Elle a inspiré ces jolis vers au poète attitré des Cythères parisiennes du Second empire, Alfred Delvau.

> Essler ! Taglioni ! Carlotta ! sœurs divines
> Aux corselets de guêpe, au regard de houri,
> Qui fouliez, en quittant le carton des collines,
> Le splendide outremer d'un ciel de Cicéri,
> O reines du ballet, toutes les trois si belles,
> Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
> Ce n'est plus vous la danse : allons, coupez vos ailes,
> Éteignez vos regards : ce n'est plus vous l'amour !
> C'est notre Pomaré dont la danse fantasque
> Avec ses tordions frissonnants et penchés,
> Aiguillonne à présent, comme un tambour de basque,
> Les rapides lutteurs à sa robe attachés.

Le Château des Fleurs s'élevait également aux Champs-Élysées, vers l'emplacement occupé actuellement par le quartier Marbeuf. On y trouvait une reproduction estompée et affaiblie de Mabille. Sa clientèle se composait surtout de ces Anglais et de ces provinciaux que le printemps ramenait, chaque année, à Paris. Le dimanche, on voyait d'honnêtes couples bourgeois s'y promener. On pouvait le faire à l'aise, car le Château des Fleurs possédait un véritable parc. Au milieu, un orchestre pro-

1. *Mémoires de Rigolboche.*

diguait les airs entraînants et joyeux sous la direction d'Olivier Métra qui avait d'abord conduit celui de Mabille.

Les étudiants, les artistes, les Parnassiens de l'estaminet de Bobino et les Montparnassiens des Mille-Colonnes fréquentaient classiquement le bal de la Closerie des Lilas. Les vareuses, les bérets, les grands feutres aux cassures cavalières et provoquantes s'y mêlaient aux robes de lainage et aux discrètes parures des ouvrières de l'aiguille et des demoiselles de magasin. On y vit souvent Gambetta, Floquet, Courbet et même le hautain et superbe Barbey d'Aurevilly. L'établissement se composait d'une vaste salle — Alhambra de carton peint — et d'un grand jardin ouvert l'été qu'ornait en son centre un mince jet d'eau babillard et où des sentiers semés de cailloux blancs serpentaient entre des cabinets de verdure. Il avait été d'abord tenu par le père Lahire, homme terrible qu'on accusait des pires subterfuges, quand la recette n'avait pas donné suffisamment. A en croire les mauvaises langues, il éliminait lui-même à la force du poignet une dizaine de tapageurs qu'il avait bien soin de choisir.

— Je les connais, disait-il, ce sont des enragés. Ils vont rentrer tout à l'heure. Ça fera toujours dix francs de plus [1].

La Closerie des Lilas passa plus tard aux mains de Bullier dont elle a depuis gardé le nom. A peu de distance d'elle, à peu près à l'endroit où le boulevard Raspail croise aujourd'hui le boulevard Montparnasse, s'élevait la Grande Chaumière, antique salle qui remontait à 1787. On y trouvait à peu près la même société qu'à la Closerie des Lilas. Mais un attrait spécial sollicitait l'étudiant ou le rapin d'y conduire sa grisette. C'étaient des montagnes russes, alors dans toute leur

1. Alfred Delvau, *les Cythères parisiennes*.



Le Jardin d'hiver

D'après une lithographie de l'époque (Cabinet des Estampes)

nouveauté, qui avaient été installées au fond du jardin, le long du grand mur du boulevard d'Enfer. Quel enthousiasme elles firent naître au cœur des Mimi Pinson en rupture d'atelier ou de comptoir ! Elles en oublièrent les balançoires. Il fallait entendre le cri traditionnel : « Allons, nous faire ramasser ! » Du coup une concurrence terrible fut montée contre le billard chinois où l'on gagnait des bouquets et des couronnes de fleurs artificielles et les couples d'amoureux répondirent avec moins d'empressement à l'appel gracieux de la tenancière : « Monsieur, venez gagner un bouquet pour votre dame. » Béranger habitait à côté, rue d'Enfer. Un soir qu'il rentrait chez lui, il fut reconnu par une des plus gentilles habituées de la Grande Chaumière. Aussitôt, elle court à lui et dépose deux baisers sur les joues du vieux chansonnier ému et ravi, en s'écriant de tout son cœur :

— Je mourrai heureuse puisque j'ai embrassé Béranger.

Le Casino Cadet, situé rue Cadet, exerça longtemps ses séductions sur l'esprit des viveurs et aussi sur celui des ménages bourgeois en quête de s'encanailler, ce qui était alors fort à la mode. Autour de sa vaste salle s'étendait un double rang de galeries, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier. En bas, on causait et on galantisait ; en haut, l'on fumait et l'on consommait. Les plaisirs de la danse s'y agrémentaient d'un concert. Étrangement décorée, la salle de ces concerts avec son promenoir aux murs duquel s'alignaient en des cadres d'or les images imprévues de Mme de Staël, Marie Dorval, la duchesse d'Abrantès, Rachel, Mme de Girardin, Mme de Genlis et même de la vertueuse Mme Campan. A l'heure du bal, toutes ces éminentes célébrités féminines assistaient complaisamment aux ébats des cabrioleurs subventionnés des samedis de l'Opéra, revêtus généralement de costumes de pêcheurs napolitains

ou d'étudiants d'Heidelberg. L'Italie, l'Allemagne... C'étaient alors les deux nations qui se disputaient les sympathies populaires.

Située rue Saint-Honoré, la salle Valentino était fréquentée par un public assez mélangé. Les courtauds de boutique s'y montraient assidus, mais les représentants les plus patentés de la fashion ne dédaignaient pas d'y produire leurs habits de chez Humann. Elle eut, entre autres honneurs, celui de voir naître entre ses murs la fameuse chanson des *Bottes à Bastien*. Un soir, dans un quadrille des *Lanciers* alors fort à la mode dans tous les mondes, un rapin faisait vis-à-vis à un jeune commis mercier qui d'ordinaire ne brillait pas par le luxe de sa chaussure. Ce soir-là, pourtant, le commis mercier en question apparut aux regards étonnés des habitués du bal, chaussé de superbes bottes au vernis idéal. Stupéfait du changement, son vis-à-vis s'écria : « Ah ! il a des bottes, Bastien ! » Entendant cette exclamation, les danseurs improvisèrent séance tenante, sans s'occuper — et pour cause — des règles de la versification, le refrain si connu. Il obtint un succès fou dans tous les bals publics où l'on se le répéta et il y avait déjà trois mois qu'il courait les rues, lorsqu'un éditeur eut l'idée d'y faire coudre des couplets qui se vendirent à plus de trois cent mille exemplaires.

Le bal Bourdon situé sur le boulevard Bourdon se singularisait par la fréquentation des ouvriers d'art, des ébénistes du faubourg Saint-Antoine et surtout par celle de tout un public juif. Les Goncourt en ont tracé un curieux croquis dans leur *Journal*. « Des jeunes femmes habillées en lainages bruns, de nuances sombres, sous le gai liséré du linge blanc autour du cou et rien que des bonnets foncés, avec quelquefois dessus seulement l'éclat rouge d'un ruban. L'aspect général est celui de misérables marchandes du Temple et la plupart des visages sortent d'une fourrure de chat. Les hommes,

tous en casquettes, en paletots, en chemises de couleur : les plus élégants ont un cache-nez dénoué, dont les deux



Le château des Fleurs.
D'après une eau-forte de Martial.

bouts retombent sur le dos avec une négligence canaille. Le type dominant nous a paru le type du Juif alsacien. Là, les danseurs invitent les danseuses, en les prenant par les rubans de leurs bonnets flottant derrière [1]. »

1. *Journal des Goncourt.*

Dans combien de bals il faudrait encore jeter un coup d'œil, pour pouvoir nous vanter d'avoir tout vu! Contentons-nous de mentionner rapidement ceux qui nous restent. Le Jardin d'hiver avait été luxueusement installé dans une immense serre toute garnie et parfumée de plantes exotiques. Le bal des Acacias plus ordinairement dénommé l'Astic, rue Saint-Antoine, était hanté principalement par des artistes et des jeunes personnes exerçant le métier de modèle. La plupart de celles-ci appartenaient à la race juive et c'est là que Paul Delaroche trouva celle qui lui posa sa *Renommée* de l'hémicycle des Beaux-Arts. On y vit plus d'une fois Meissonnier, Daubigny, Daumier, Cham, Bertall. Après avoir servi d'abord de rendez-vous à une élégante jeunesse dorée, le bal du Ranelagh, à Passy, devint l'apanage des calicots et des grisettes. Le Prado s'élevait à l'emplacement actuel du Tribunal de commerce. Il possédait une vaste salle divisée en deux parties bien distinctes d'habitudes et d'habitués : la Rotonde et le Grand Salon. Le second était réservé aux célébrités chrorégraphiques du lundi et du jeudi ainsi qu'aux cocodès au chic impeccable et au snobisme satisfait. Le premier devait se contenter de commis de nouveautés et de piqueuses de bottines : on l'avait surnommé « le bal du bon motif ».

Les professionnels du plaisir allaient encore aux Folies-Robert où l'on dansait la fricassée, la gavotte, la marinière, la polichinelle. Une flatteuse popularité avait été acquise par le directeur du bal, M. Robert, qui se doublait d'un professeur de danse très pénétré de l'importance de son art. Rien n'était plus comique que de voir ce petit homme grêlé, toujours en habit noir, faire irruption au milieu de sa salle, en réclamant à grands cris : « Des danseuses ! des danseuses ! » A la salle Markowski située rue Buffault, on appréciait tout particulièrement les danses exotiques et fantaisistes : la

scottish, la lisbonnienne, l'ostendaise, la friska et — rien de nouveau sous le soleil — le tango argentin. On s'y livrait aussi à certain pas échevelé qui avait reçu le nom caractéristique de «réveil des marmottes». Le Polonais Markowski, directeur de l'établissement, se taillait



Au Casino Cadet (*Cabinet des Estampes*).

de mirobolants succès dans la friska dont il était l'importateur et qu'il exécutait en costume andalou, grelots aux jambes et castagnettes en main. Le cancan ne triomphait pas moins à la salle Barthélemy, rue du Château et en un endroit pourtant lointain, le Pré Catelan, où il voisinait avec les joies plus paisibles d'un théâtre de prestidigitation, d'acrobatie et de ballets montés avec le plus grand luxe. Mais les difficultés de communication

furent mortelles à l'entreprise et bientôt cet établissement qui avait un instant attiré tout Paris ne compta plus pour hôtes que les quelques vaches bretonnes d'une laiterie.

Le casino d'Asnières servait de succursale d'été au Casino Cadet. L'Élysée Montmartre mêlait aux lorettes les rapins flâneurs, les poètes souvent incompris et notamment les illustrations de la fameuse brasserie des Martyrs. Le petit commerce, les employés modestes aussi bien que les grisettes et les bohêmes allaient prendre leur plaisir à la Réunion, à la Reine Blanche, au bal Constant, à la Boule noire, retenue par les Goncourt dans *Germinie Lacerteux*. Au bal de Sceaux immortalisé par Balzac, tous les mondes se retrouvaient pour des intrigues amoureuses à issue honnête ou non. Les vainqueurs de Sébastopol et de Solférino déployaient leurs grâces martiales auprès des blanchisseuses au Salon de Mars, au Salon de la Victoire, au Bal du Tambour-Major qui représentaient à Grenelle les cours de grâces et d'amour. Aux gens de maison le bal Dourlans servit longtemps de fief, à la barrière de l'Étoile, tandis qu'à Montparnasse, le Jardin de Paris et les Deux Éléphants réunissaient les robes d'indienne des ouvrières d'usine aux larges pantalons de velours des ouvriers du bâtiment.

Cette époque propice aux flonflons avait vu éclore également un spectacle nouveau : le café-concert. Aux Délassements-Comiques, on applaudissait aux prouesses cabriolantes de Rigolboche, aux drôleries de Constant, à la jolie voix de Delphine Ugalde. Paul Legrand et Kalpestre faisaient courir le public aux Funambules. Ba-ta-clan et le Lazary s'arrachaient les étoiles naissantes. Mais c'était à l'Alcazar du Faubourg Poissonnière et des Champs-Élysées qu'il fallait aller pour entendre l'artiste qui personnifiait le genre et l'époque, celle qui restera comme la première et la

plus étincelante des chanteuses de café-concert : Thérésa.

Elle n'était pas jolie. Son visage irrégulier plaisait néanmoins par son expression aimable et vive et par un regard d'une excessive intelligence. Elle possédait une puissante voix de contralto qu'elle modulait avec autant de goût que de méthode et elle disait ses chansons



La Closerie des Lilas (*Cabinet des Estampes*).

avec une verve entraînante, une chaleur communicative qui lui donnaient sur le public une action extraordinaire et avaient fait d'elle une des idoles de Paris. Que d'acclamations, quand elle venait de lancer deux ou trois fois de suite ces chansons faites pour elle : *Rien n'est sacré pour un sapeur*, *la Femme à barbe*, *la Déesse du bœuf gras*, *C'est dans l'nez qu'ça me chatouille*, œuvre du fantasque Hervé ! Cette Patti de la chope comptait d'ailleurs les plus chaleureuses admirations en dehors de son milieu. Les hôtels aristocra-

tiques se l'arrachaient pour leurs soirées. Ce fut une vogue unanime et qui dépassa par le nombre des suffrages toutes les réputations théâtrales du temps.

Le café du Géant où débuta Marie Sasse mariait aussi le lyrisme vulgaire aux consommations. Les étudiants fréquentaient au Quartier-Latin certain établissement où la romance élégiaque alternait, suivant ce qu'on assure être les préférences de la Muse, avec les refrains bruyants, les grivoiseries accentuées et les scies à la mode. Ses habitués le désignaient entre eux par une appellation imagée d'une incontestable justesse. Ils ne l'appelaient que *le Beuglant*. Depuis le mot a fait fortune. De nom propre, il est devenu nom très commun et s'applique aujourd'hui indistinctement à tous les cafés où l'on chante. Cet établissement ancestral se trouvait tout près de l'École de médecine. Sa jeune et tapageuse clientèle n'avait qu'un court chemin à faire pour prendre ensuite sa part d'une folle pastourelle à la Grande Chaumière ou à la Closerie des Lilas.

On a dit que les Parisiens du Second Empire avaient trop aimé le bal. Doit-on leur en faire un crime et ne pas les envier plutôt pour la facilité avec laquelle ils purent se livrer à la joie de vivre? Et puis, s'ils acquirent ainsi une dose exagérée d'insouciance et de légèreté qui rendit plus écrasants les malheurs prêts à fondre sur eux, ne puisèrent-ils pas dans cette insouciance et cette légèreté l'entrain qui les aida à les supporter?

CHAPITRE XIV

LES VILLÉGIATURES A LA MODE

Les villégiatures du Second empire. — Baden-Baden. — La Maison de Conversation. — Les jeux. — Visite de l'Impératrice à la cour de Bade. — Un incognito surpris. — Aix-les-Bains. — La comtesse de Solms et Ponsard. — Trouville. — Rapidité de ses progrès. — Création de Deauville par le duc de Morny. — La naissance d'une ville. — Dieppe. — Les modes de plage. — Vichy. — Vie de l'Empereur à Vichy. — Réception des drapeaux pris aux Mexicains. — Un bal au camp. — Biarritz. — Soirées intimes. — Les excursions. — Promenade en Espagne. — Un tour dans les Pyrénées. — Le fandango. — Le comte de Bismarck à Biarritz. — Funestes conséquences de son séjour. — La faute de 1866. — Une conversation à Willelmshöhe.

Où villégiaturait la société du Second Empire ? Disons, pour commencer, qu'elle villégiaturait beaucoup moins que la nôtre. L'habitude n'était pas encore prise d'abandonner son logis tous les étés et l'on ne pensait pas qu'une fois juillet arrivé, il n'y eût point de salut en dehors de la mer ou de la montagne. Presque seuls, les riches et les désœuvrés s'absentaient pour un certain temps. Encore beaucoup s'en tenaient-ils à des séjours suburbains, vers Saint-Germain-en-Laye, Bellevue, Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray ou Fon-

tainebleau, les uns pour se rapprocher de la Cour, les autres par simple économie. En fait de plages fréquentées, on ne comptait guère que Dieppe, Trouville et Étretat : en fait de villes d'eau, Vichy, Plombières, Luxeuil, Bourbonne. On commençait à peine à découvrir l'Auvergne. La Touraine et l'Ile-de-France s'offraient particulièrement attrayantes surtout en septembre, à qui voulait mener la vie de château. Quant à la Suisse, le confort ne s'y était pas encore installé à chaque creux de montagne et, en dehors des voyages sentimentaux, on la déclarait franchement ennuyeuse.

Au point de vue de l'élégance et au regard du snobisme, une région l'emportait sur toutes les autres. C'étaient les bords du Rhin et les villes d'eau d'Allemagne : Wiesbaden, Hambourg, Baden-Baden surtout, avec leurs verdures pittoresques, leurs sites traditionnels, plus encore avec leurs distractions variées et leurs jeux. Bade, ce Monte-Carlo germanique, datait de la Restauration. Après 1830, les Parisiens fatigués de Paris mais néanmoins en mal de plaisir, avaient fait une pratique suprêmement mondaine de l'habitude de se transporter chaque année pour quinze jours sur les rives du ruisseau Oosbach. La fondation des courses de Bade en 1858 mit encore plus à la mode la perle du Palatinat. Elle devint le rendez-vous obligatoire de la *gentry* aussi bien que de ce qu'on commençait à appeler le Tout-Paris : grands seigneurs, hommes de sport, artistes et littérateurs fortunés. Les puissances de la société élégante avaient décrété que Bade valait mieux que toutes les stations balnéaires de l'Allemagne et elles en firent un petit Paris d'été. C'est sans doute pour cela que Musset, qui y fréquentait fort, nous en dit :

> Bade est un parc anglais fait sur une montagne
> Ayant quelque rapport avec Montmorency.

Toute une brillante jeunesse s'y livrait au plaisir. Les jeux, ces jeux fameux qu'on retrouve dans toutes les œuvres littéraires de l'époque, attiraient des foules d'étrangers. Un chroniqueur pouvait alors écrire sans exagération : « Si quelque ignorant demandait quelle est la capitale de l'Europe, on lui répondrait : « L'Europe en a deux : une capitale d'hiver, Paris, une capitale



La famille impériale à Saint-Cloud.
Tableau de Banel.

d'été, Bade. » Ce que fut Bade pour les Parisiens du Second empire, une réplique de *Froufrou* nous l'apprend de façon irréfutable. Le mari de Froufrou lui annonce qu'il est nommé ministre à Bade. Elle s'écrie :

— Que me disiez-vous que vous étiez nommé à l'étranger !

On trouvait là une nature d'opéra-comique, juste ce qu'il fallait de paysage pour ne pas effaroucher d'incorrigibles citadins et pour qu'ils pussent, comme dit encore Musset, « prendre un semblant de campagne ».

On y buvait nombre de verres d'eaux, on s'y promenait un peu dans la Forêt-Noire, on contemplait les têtes couronnées et leurs suites qui y venaient en grand nombre, chefs d'importants États ou principicules allemands. La population cosmopolite de baigneurs, d'élégants, de joueurs habitait la partie neuve de la ville, en bas d'une colline. Il s'y trouvait et il s'y trouve encore aujourd'hui de splendides hôtels, de coquettes maisons, des jardins ombreux. Les promenades aboutissaient à la buvette d'eau minérale ou Trinkhalle, vaste édifice orné de fresques représentant les légendes du pays de Bade. Mais les eaux jouaient un rôle bien effacé et n'attiraient que fort peu de monde. Le principal centre de ralliement, c'était la *Maison de Conversation* qu'on appelait aussi le *Palais des Plaisirs*. Ce pavillon, d'aspect monumental et froid avec sa colonnade centrale, avait été construit par un certain Bénazet, colonel d'une légion de la garde nationale parisienne et fermier des jeux. Celui-ci jouissait de la plus grande considération auprès des habitants de Baden-Baden pour la prospérité que son industrie valait à leur ville. Sa *Conversationhaus* a inspiré la verve de Musset.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Bâti de vive force à grands coups de moellon ;
C'est comme un temple grec, tout recouvert de tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom,
Comme un grenier à foin, bâtard du Panthéon [1].

Que de souverains, de grandes dames, d'altesses, d'actrices, de poètes, d'hommes d'affaires a vus pendant trois quarts de siècle ce temple de Mercure ! Que de joueurs de toutes sortes, heureux ou malheureux ! Autour des tables de trente-et quarante, on reconnaissait souvent Gustave Doré, joueur à système qui finissait

1. *Une Bonne Fortune.*

toujours par perdre et, pris de rage, jetait alors son or sur le tapis sans réflexion, Émile de Girardin qui possédait un chalet délicieux sur une hauteur voisine, le sculpteur humoriste Dantau, Offenbach exhibant d'extraordinaires chapeaux gris et une ombrelle rouge bientôt légendaire, les comédiens Got et Bressant, le vieux poète Méry, presqu'aveugle et perdant tout ce qu'il gagnait avec sa plume. Il attribuait sa mauvaise chance aux âmes des anciens habitants massacrés par les soldats de Louis XIV pendant les guerres du Palatinat et qui, errant sur les ruines du château, en descendaient pour venir porter malheur aux Français. Le vaudevilliste-confiseur Siraudin représentait le type parfait du joueur à superstitions. Il se déclarait sûr de gagner lorsque le croupier portait certain habit bleu barbeau à boutons d'or. Aussi le bourrait-il de cigares, à condition qu'il veuille bien prendre cet habit pour tenir son rateau. On voyait souvent circuler autour des tables de jeux le roi de Prusse Guillaume Ier, accompagné de son aide de camp Blucker. Il ne jouait pas, mais s'amusait fort de voir jouer les femmes et ne se gênait pas pour leur débiter d'aimables choses au passage. On remarquait là aussi le duc de Nassau, toujours en uniforme de feld-maréchal, botté et éperonné, et le grand-duc de Bade lui-même. Ce fut ce dernier qui retrouva, un soir, dans les jardins de la Maison de Conversation un bracelet d'au moins vingt mille francs perdu par Hortense Schneider. On voit que l'exquise diva retrouvait partout sa cour de têtes couronnés. Parmi les sportsmen on reconnaissait quiconque portait un nom sur le turf du duc de Fitz James au comte de La Grange, du baron Finot à M. Mackenzie-Grieves, du prince d'Arenberg au marquis de Juigné, des Schickler aux Rothschild.

La grande-duchesse de Bade douairière était née Stéphanie de Beauharnais. Cousine de Napoléon III, elle séjournait souvent à la cour des Tuileries. Durant l'été

de 1864, ce fut, au contraire, l'impératrice Eugénie qui se trouva amenée par le hasard à faire visite à la cour de Bade. Après avoir longtemps refusé, elle finit par céder aux instances réunies du grand-duc et de la famille royale de Prusse et consentit en revenant des eaux de Schwalbach, à s'arrêter quelques heures à Baden-Baden. Mais elle avait décidé de s'y rendre incognito. Aussi, durant le voyage, portait-elle une robe fort simple, un petit chapeau et une jaquette de loutre. Ses dames d'honneur se faisaient aussi peu remarquer par leur tenue. Pour la nuit qu'on devait passer à Mannheim, les chambres de l'hôtel avaient été retenues sous un nom supposé. Cependant, au milieu du repas, on apporta une dépêche au chambellan chargé d'accompagner la souveraine, le comte de Cossé-Brissac. Il se leva de table et refusa le télégramme pour ne pas trahir la présence de l'Impératrice. Mais voilà que, le lendemain matin, en arrivant par chemin de fer à Carlsruhe, celle-ci, à son grand étonnement, se voit saluée par un état-major nombreux et des musiques militaires jouant *Partant pour la Syrie*. A peine le train a-t-il stoppé que le roi de Prusse en grand uniforme se présente à la portière du wagon impérial et demande à l'auguste voyageuse la permission de lui présenter le grand-duc de Bade qui a tenu à la saluer, dès son entrée dans ses États. Que s'était-il donc passé ? Qu'est-ce qui avait provoqué pareille rencontre totalement imprévue par l'Impératrice? Sa toilette en faisait foi. Elle ne put s'empêcher de manifester son étonnement au Roi.

— Comment, demanda-t-elle, Votre Majesté ne m'a-t-elle pas prévenue que j'aurais le plaisir de la rencontrer ici ?

— Mais, répondit Guillaume Ier, j'ai envoyé hier soir une dépêche au comte de Cossé-Brissac pour lui dire que nous viendrions à Carlsruhe au devant de Votre Majesté.

C'était cette dépêche du Roi que le chambellan n'avait pas cru devoir accepter.

A Bade, la réception fut enveloppée d'encore plus de solennité. Les fleurs emplissaient la gare. La reine de Prusse, la grande-duchesse de Bade en toilettes de céré-



L'impératrice Eugénie et un officier d'ordonnance.

monie, toute la Cour, les fonctionnaires, les notables de la ville attendaient l'arrivée de l'Impératrice. Au fond d'elle-même, celle ci se désolait. Quel piteux contraste produisaient parmi ces tenues de grand gala sa toilette de voyage et celles de ses dames d'honneur! Du moins, les équipages de la Cour l'ayant conduite chez la duchesse de Hamilton, elle pensait avoir le temps de s'habiller

avant la réception des visites officielles. Mais voici une nouvelle surprise ! A peine a-t-elle échangé ses vêtements de route contre un peignoir qu'on lui annonce le roi Guillaume ! On n'a donc pas compris son embarras ? N'importe ! de par les lois de l'étiquette, il lui faut recevoir aussitôt le visiteur. Les malles ne sont pas encore défaites. Force est bien de reprendre les vêtements de voyage pour cacher le lainage rouge du peignoir. L'Impératrice est obligée de remettre sa jaquette de loutre sous laquelle, avec la lourde chaleur qu'il fait, elle étouffe pendant l'entrevue qui se prolonge plus d'une demi-heure. Le Roi parti, elle peut enfin arriver à revêtir sa toilette de gala et, prête en quelques instants, elle va rendre visite à la reine Augusta chez qui se trouvaient le grand-duc, la grande-duchesse et les deux cours de Prusse et de Bade [1].

Les deux souveraines échangèrent les plus gracieux propos. C'est la seule fois que l'Impératrice trouva l'occasion de se rencontrer avec la reine Augusta. Celle-ci n'avait pas accompagné le roi de Prusse à Compiègne en 1861 ; elle ne devait pas l'accompagner en 1867 à Paris. Le lendemain, on se sépara avec les démonstrations les plus sympathiques. Le Roi et toute la Cour accompagnèrent la souveraine française jusqu'à son wagon, en lui prodiguant les remerciements et les propos flatteurs. Guillaume Ier éprouvait la plus grande satisfaction de cette visite. Au milieu de ses difficultés avec les autres maisons allemandes, presqu'à la veille d'un conflit avec l'Autriche, elle lui prouvait la neutralité de la France.

*
* *

Autrement calme que celle de Baden-Baden s'écoulait la vie des baigneurs à Aix-les-Bains. Pourtant, cette

1. Madame Carette, *Souvenirs de la Cour des Tuileries.*



Madame Carette (née Bouvet)
D'après le portrait de Cabanel

charmante station balnéaire si heureusement assise au bord du lac du Bourget venait de se voir avantagée par de récents travaux. Les trois lignes de chemins de fer de Lyon, de Suisse et de Victor-Emmanuel qui se soudent pour n'en faire qu'une, permettaient dès 1857, de s'y rendre de Paris en une seule journée et elle en retirait maint profit. On n'y trouvait guère de distractions à cette époque. Les loisirs de ses hôtes de passage se partageaient entre des promenades à la Roche-du-Roi, à la Maison-du-Diable, à la Dent-du-Chat ou aux Charmettes. Autrefois on y avait joué beaucoup. Mais roulette et trente-et-quarante avaient dû émigrer par ordonnance de police. On se consolait en écoutant l'excellente musique du Royal-Novare, en dansant au casino ou en y regardant danser les belles Italiennes ou les sémillantes Françaises. Mais ces joies ne se prolongeaient guère. A minuit, sagement, chacun regagnait sa villa ou son hôtel. Parmi les plaisirs de la vie élégante, on mettait surtout à contribution la comédie de société. C'était la lionne de l'endroit, la comtesse de Solms, née Bonaparte-Wyse qui lui avait fait franchir le Rhône et l'avait installée dans un pittoresque chalet, tout près de sa villa.

Exilée de France pour l'opposition qu'elle faisait à son cousin Napoléon III, Mme de Solms s'était retirée à Aix-les-Bains dans tout le rayonnement de sa beauté et de son esprit. Elle y dirigeait un journal intitulé : *les Matinées d'Aix-les-Bains*, où l'on trouvait de tout, même du Sainte-Beuve. Dans quel sillage féminin ne découvre-t-on pas le critique des *Lundis* ! On y trouvait aussi, de façon encore plus imprévue, du Ponsard. Qui l'aurait pu croire ? Ce grave et solennel auteur dramatique jouait au théâtre du Chalet le rôle du lion amoureux auprès de la belle parente de l'Empereur[1]. Ce rôle, il le

1. Léon Séché, *Le Gaulois*, 29 août 1912.

prenait très au sérieux, témoin ces vers qui terminent une poésie consacrée par lui à la cascade de Grizy[1].

Ah ! s'il faut un jour, cœur sans flamme,
Cesser d'aimer et de souffrir,
Si le pas connu d'une femme
Ne fait plus tressaillir notre âme,
Plutôt cent fois, plutôt mourir !

La comtesse de Solms paraissait moins sensible à l'élégie qu'au désir de s'amuser et au plaisir de réunir chez elle des comédiens amateurs. On y jouait des actes de Musset et même de Ponsard. Celui-ci, malgré son désagréable accent et sa voix nasillarde n'était pas jugé trop mauvais acteur par l'élégante assistance. La maîtresse de maison régnait despotiquement sur sa petite cour et étonnait les populations par ses toilettes. Elle aimait à faire des « entrées » au casino. Certain soir, on la vit s'y rendre debout dans sa voiture, pour ne pas froisser la gaze blanche dont elle était vêtue de la tête aux pieds, comme d'un nuage de déesse. Ponsard marchait à côté de la calèche d'un pas tranquille et lent d'académicien au cœur pris. Un jour, hélas! il apprit qu'il n'était pas seul, et qu'un autre était mieux traité que lui. Il s'éloigna fièrement, et de sa retraite il envoya à celle qu'il aimait encore une poésie émue et touchante qui se terminait ainsi :

Adieu donc ! moi je pars : je vais dans nos vallons.
Je suis trop villageois pour une capitale ;
J'ai mal étudié la langue des salons,
Sa vivacité froide et sa grâce banale.
Plus je me sens mauvais et plus je le deviens.
Ma parole se meurt, mon silence me pèse.
Je m'en vais retrouver mon fusil et mes chiens
Devant qui je puis être ennuyeux à mon aise.

1. Cascade proche d'Aix-les-Bains où la comtesse de Broc périt en faisant un faux pas sous les yeux de la reine Hortense dont elle était la dame pour accompagner et l'amie.



Passons maintenant de la montagne aux bords de la Manche. Lentement, progressivement, Trouville commençait à y prendre son essor mondain. Ce petit port normand avait au moins la chance d'avoir la Faculté pour lui, car, dans une brochure publiée en 1851, un médecin, le docteur Auger, célébrait les « placides douceurs qu'on y goûtait ». Elles se recommandaient assurément par leur bon marché. Pour cinq francs par jour, on trouvait chez Hamelet, à l'hôtel du Bras d'Or une chambre et une nourriture suffisamment confortables. Les temps ont bien changé depuis lors! Le casino ne dispensait que des plaisirs modestes. Point de théâtre, point de jeux. On dansait seulement au piano deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, jusqu'à dix heures et demie. On ne connaissait pas encore les frais de toilette et la règle était de venir tel qu'on était. Ce qui émerveillait le plus le bon docteur Auger, c'était la rapidité des communications entre Trouville et Paris. Le voyage ne durait que sept heures!

Déjà les locations commençaient. Un ami d'Alexandre Dumas père qui avait été vingt ans auparavant l'inventeur de Trouville, le paysagiste Mozin, avait fait bâtir sur le port une villa d'artiste fort habitable à laquelle il avait donné l'aspect d'un vieux manoir et il la louait pour l'été à des Parisiens de marque. Peu à peu, se formèrent des groupes financiers qui achetèrent des hectares de dunes, y construisirent des villas et des hôtels et revendirent le reste avec de gros bénéfices. Le prix des terrains augmenta et l'agiotage se mit de la partie. Il importait de bâtir vite, car les baigneurs commençaient à affluer, arrivant sans cesse plus nombreux de Paris et d'Angleterre. Les progrès du chemin de fer rendaient les déplacements plus faciles. Et

puis, la thérapeuthique nouvelle des Trousseau et des Royer recommandait les bains de mer. Il en résulta que de petite bourgade pêcheuse Trouville se transforma en ville élégante et infiniment parisienne. Aux peintres de marines, aux familles qui venaient jadis y chercher la quasi-solitude succédèrent bientôt des sociétés élégantes et désœuvrées, la fleur des cocodès et des cocodettes, des gens de plaisir ayant du temps à perdre et de l'argent à dépenser. Bientôt la paisible retraite de l'auteur des *Trois Mousquetaires* allait même prendre l'aspect d'une succursale du boulevard.

Trouville grandit avec une si merveilleuse célérité que, vers le milieu du Second empire, il devint presque urgent de déverser son trop plein dans une station limitrophe. En outre, le duc de Morny, tant acquis aux questions hippiques et créateur du grand-prix de Paris, rêvait d'un meeting de courses français capable de concurrencer les brillantes réunions de Bade. Avec un groupe d'amis compétents, il chercha et trouva en face de Trouville, sur l'autre bord de la Toucques, une plage longue et à peu près déserte adossée à une colline verdoyante. Dès le mois de décembre 1859, la commune de Deauville, petit coin inconnu du Calvados, vendait une grande étendue de terrains vagues au docteur Oliffe, médecin et ami particulier du duc de Morny qui avait envisagé, le premier, l'établissement, avantageux d'un centre balnéaire en cet endroit de la côte. Le banquier Donon se mit également dans l'affaire et fonda une société pour le nivellement des dunes et la mise en valeur des terrains achetés. Bientôt, des rues étaient tracées, des maisons construites, un bassin à flot creusé, puis une église, un temple protestant, une gare, des grands hôtels sortirent de terre comme par miracle. En 1860, le duc de Morny faisait édifier une magnifique terrasse longue d'une demi-lieue qui ne tarda pas à se border d'élégantes villas perdues dans

la verdure. Puis ce fut, trois ans après, l'inauguration du magnifique hippodrome destiné à attirer, chaque année, une société si brillante.

Le fondateur de Deauville ne bornait pas là ses ambitions. Il voyait dans la petite cité naissante le germe d'une ville importante, tête de ligne d'un chemin de fer allant de Trouville à Bordeaux, sans passer par Paris, ce qui eût porté, à ses yeux, un coup sensible au cabotage anglais. Mais la Compagnie du Nord, craignant une fructueuse concurrence, s'éleva contre l'entreprise et l'empêcha de réussir. Deauville n'en acquit pas moins une rapide prospérité. Le duc de Morny y avait bâti sa luxueuse villa Louisiane. Son exemple fut suivi par nombre de personnes riches. Sur l'emplacement actuel du Normandy-Hôtel, M. Boittelle, préfet de police, fit construire la villa des Flots. D'autres habitations de plaisance s'élevèrent pour le compte du baron Poisson, du prince Demidoff, du marquis de Salamanca, de MM. Donon, Dalloz, Delahante. Autour de ce premier noyau, vint se fixer, au moment des courses, toute une société de grands sportsmen. Seule, la mer refusa de se montrer docile au vaste programme tracé par Morny. Les travaux du bassin avaient dérangé les courants et, au lieu de venir battre les assises des premières villas édifiées en bordure de la plage, elle s'enfuit d'un autre côté. On finit par trouver un remède à cette difficulté imprévue.

Le Deauville de cette époque a revécu dans une spirituelle revue du marquis de Massa où des couplets alertement troussés évoquent les personnalités marquantes de l'élégante station à ses débuts. C'est avec justice qu'après sa mort, une statue de Morny, œuvre d'Iselin, fut élevée sur la place qui porte son nom [1]. Lui dis-

1. Elle fut renversée au lendemain du 4 septembre et remplacée par une fontaine. Mais la place a gardé le nom de Morny.

paru, la mode appela dans la coquette station qu'il avait créée toute une clientèle nombreuse de visiteurs, de touristes. Trouville et Deauville ne tardèrent pas à se jalouser comme Capulets et Montaigus et ceci suffirait à prouver la prospérité rapide du Brighton français qui avait pris si facilement naissance sur les bords de la Toucques.

Après quelques années de délaissement, Dieppe avait regagné la vogue dont il avait joui jadis et qui, au temps de la duchesse de Berry, avait fait de lui la première station balnéaire en date fréquentée par les Parisiens. Cette vogue s'accrut, quand, par deux fois, l'Impératrice y vint séjourner. Elle s'intéressa assez à la vieille cité normande rajeunie pour donner elle-même les plans de son casino bientôt très couru. De nouvelles villas bordèrent la plage fortifiée d'une estacade qui ne devait trouver sa pareille qu'à Ostende. Œuvre du financier espagnol de ce nom, la rue Aguado s'ouvrit face à la mer, en avant de l'antique quartier pittoresque et marchand. Chaque année, une partie de la Cour s'habitua à passer quelques semaines à Dieppe, surtout après l'essor brillant pris par les courses.

Le Tout-Paris y fit bientôt admirer ces modes de plage, nées de l'engouement de plus en plus vif des bains de mer, et qui donnèrent le premier coup à la solennelle et encombrante crinoline. Plus de jupes traînantes ou de robes longues à larges volants. On conserva la crinoline, mais en la modérant dans son envergure. Les jupes, ornées de relevés et de plissés, se raccourcirent, laissant voir les bottines luxueuses et très ornées, petites bottes très montantes dont on faisait sonner les hauts talons. On imagina pour les excursions de jolis vêtements très amples à larges manches et de courts pardessus dits *Saute-en-barque*. Les chapeaux, eux aussi, perdirent leur aspect céré-

monieux et — peut-être pour faire la cour à l'Impératrice — prirent la forme de coiffures de toreros ornées de gros pompons ou d'une petite plume conquérante. L'ombrelle marquise complétait le costume, à moins que l'élégante des plages n'eût adopté la grande canne



Promenade de l'Empereur et de l'Impératrice dans les rues de Vichy (*Monde illustré*).

Louis XIII qui revint un instant à la mode, ramenée par le goût du costume et du bric-à-brac historique.

*
* *

Vichy continuait à donner l'hospitalité aux nombreux buveurs d'eau qui n'avaient cessé de le fréquenter depuis le temps lointain de Mme de Sévigné. Comme client particulièrement notoire, la célèbre station thermale comptait l'Empereur qui allait y faire, tous les ans, une saison au mois de juillet, parfois accompagné de l'Impératrice, mais le plus souvent seul. Il occupait

généralement une belle villa appartenant à M. Strauss, le chef d'orchestre bien connu des bals des Tuileries et de l'Opéra. En 1863, pour la première fois, il s'installa dans un chalet qu'il avait fait construire. Ce chalet se composait, au rez-de-chaussée, d'un vestibule, de deux salons et d'une salle à manger; au premier étage, de la chambre de l'Empereur, de son cabinet de travail et de la chambre de l'aide de camp de service; au deuxième étage, des chambres du personnel domestique. Tout à côté du chalet impérial et absolument semblable, un autre chalet servait de logement aux officiers de la maison militaire et à la suite du souverain. Cette même année, pour agrandir le jardin qui entourait son chalet, Napoléon III acheta à M. Strauss un lot de terrain. Dans sa première joie de propriétaire, il fit porter un banc sous l'ombre d'un noyer et alla gaîment s'y asseoir.

Son train de maison était fort simple. Il n'emmenait à Vichy que trois voitures et une douzaine de chevaux. La garnison d'honneur se composait de trois cent cinquante grenadiers de la garde avec le colonel, la musique et le drapeau. L'Empereur menait une vie fort paisible. Il se levait de très bonne heure pour suivre son traitement. Dans la matinée et la journée, la promenade alternait avec le travail. On dînait avant six heures et ce repas fournissait l'occasion de longues causeries auxquelles Napoléon III s'abandonnait avec un vif attrait et une cordiale bonhomie. Elles abordaient les sujets les plus divers, souvent les plus ardus et les plus spéciaux. L'archéologie et les études sur l'antiquité en faisaient souvent les frais, surtout lorsque le souverain traitait à sa table les savants ou les écrivains qui avaient collaboré avec lui pour la *Vie de César*, M. Mocquard, M. de Saulcy, Alfred Maury, Mérimée. Il faisait preuve, lui-même, sur tous les points d'une réelle compétence et d'un esprit encyclopédique.



La Cour impériale au château de Fontainebleau

N'avait-il pas jadis, comme il le disait, étudié huit ans à l'université de Ham ?

La présence du souverain, malgré le calme de son existence journalière, apportait beaucoup d'animation dans le pays. La population éprouvait une vive satisfaction de ses séjours annuels et l'acclamait souvent à sa sortie de l'établissement thermal où il prenait son bain de grand matin. Un peu plus tard, on le voyait boire aux sources et se promener sous les platanes, en donnant le bras à un de ses officiers. Souvent il s'asseyait au milieu des buveurs, et il se trouva des Anglais pour acheter la chaise qu'il avait prise.

A la fin de son séjour de 1863, il reçut la nouvelle de l'entrée de nos troupes à Mexico. Peu de temps après, arrivait à Vichy le maréchal Randon accompagné d'un officier d'ordonnance de l'Empereur, le capitaine de Galliffet, qui s'était, ainsi que nous l'avons vu, couvert de gloire au siège de Puebla où il avait été cruellement blessé[1]. Celui-ci ne se trouvait pas encore complètement guéri et, à son arrivée, on dut le descendre de wagon et le porter à sa voiture. Le général Forey l'avait chargé de remettre à l'Empereur les trophées conquis sur l'ennemi : trois drapeaux, treize fanions et les clefs de Mexico. Napoléon III les reçut avec des paroles chaleureuses. Drapeaux et fanions furent ensuite remis aux mains de sous-officiers des grenadiers de la garde. Puis, au bruit des fanfares et des vivats, une promenade triomphale commença à travers le parc et les rues de Vichy.

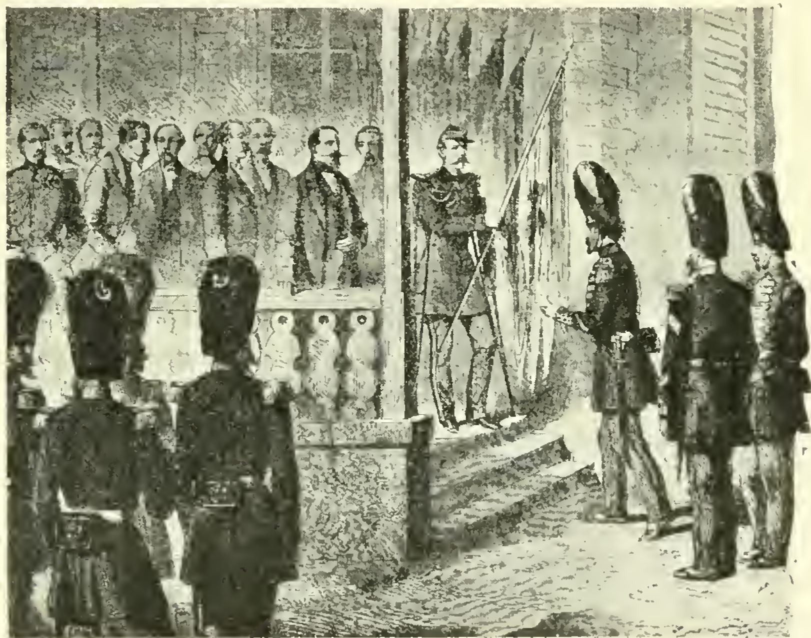
Un camp en miniature avait été organisé par les troupes de la garde de service. Chaque tente était en-

1. Un soir, à un bal des Tuileries, l'Empereur félicitait la marquise de Galliffet de la guérison miraculeuse de son mari.
— Vous avez dû être horriblement inquiète, lui dit-il.
— Oh ! non, sire, répondit-elle, avec son angélique sourire. Il a tant de chance !

tourée d'un jardin. Au milieu d'un square orné de grottes, de lacs minuscules, de moulins à eau et à vent, un buste de Napoléon III trônait sur un rocher. Au centre d'une corbeille de fleurs, se détachait un plâtre représentant l'Impératrice, tandis qu'une statuette du Prince impérial s'élevait au sommet d'une colonne Vendôme d'un mètre de hauteur. L'Empereur visitait souvent ce campement coquet et joyeux. On y donnait des bals à l'occasion et le souverain ne manquait jamais de venir contempler ses vieilles moustaches au milieu de leurs entrechats. A l'un de ces bals, il organisa lui-même un quadrille d'honneur ainsi composé : l'Empereur et Mme de Sonnay, femme du colonel des grenadiers, un sergent et la comtesse Walewska, un fourrier et la comtesse de La Bédoyère, un caporal et la comtesse Litta, un soldat et la comtesse Le Hon. On pense quel succès cette danse remporta auprès des galants militaires.

Si Napoléon III fréquentait Vichy pour sa santé, la véritable résidence d'été de la famille impériale, c'était Biarritz. Quand venait septembre, elle allait s'installer dans la villa Eugénie, assez vaste résidence qu'entourait un bois de sapins. Le séjour durait environ un mois. Il s'écoulait au milieu d'une vie simple et calme, sans autres obligations que celles que l'Empereur désirait se créer à lui-même, sans autres visiteurs que ceux qui se voyaient appelés. Le service d'honneur était toujours choisi dans l'intimité. C'est tout juste si trois ou quatre invités se mêlaient à l'entourage ordinaire. Mérimée en faisait généralement partie. Toutefois, lorsqu'il plaisait aux souverains de faire appel à la colonie des baigneurs, presque tous espagnols, les salons spacieux de la villa Eugénie, permettaient d'y admettre de nombreux élus. L'Impératrice avait une affection toute particulière pour cet admirable pays, cette plage de sable fin, ces grottes, ces rochers aux teintes brunes, ces bois de pins au vert sombre, cette ligne de profils monta-

gneux fermant l'horizon. Elle l'avait un peu découvert elle-même et, grâce à sa présence et à sa protection, la ville n'avait pas été longue à attirer à elle la mode et la richesse. La souveraine éprouvait une joie très vive à se rapprocher de son pays et à retrouver dans cet admirable décor des personnes connues et chéries dans sa jeunesse.



L'Empereur et le capitaine de Galliffet remettant aux sous-officiers de grenadiers les drapeaux pris aux Mexicains

A Biarritz elle pouvait mener une existence de châtelaine privée, excursionnant sur mer et dans la montagne, une vie de détente contrastant agréablement avec sa vie de cour, toujours en cérémonie et en représentation. Les soirées se passaient en divertissements familiers. Tandis que le général Ney tenait le piano, on dansait le quadrille et le *Carillon de Dunkerque*. L'Empereur y prenait part avec un entrain de jeune homme. Il lui arrivait aussi de chanter au piano, tout en rail-

lant son infériorité comme virtuose. Un soir, il fit entendre à l'assistance la fameuse chanson : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?* en français et en allemand. Mais combien à ces distractions du salon, l'Impératrice et les personnes de son entourage préféraient les excursions autour de Biarritz et le long de la côte !

Chaque fois que le temps le permettait, on décidait de faire une promenade en mer. Parfois, on poussait jusqu'en Espagne. C'est ainsi qu'un jour, la Cour débarqua à Saint-Sébastien et se rendit à Loyola où elle alla visiter la maison de saint Ignace, le couvent et l'église. Par des chemins raboteux, l'Empereur conduisait lui-même une vieille carriole attelée de deux lamentables haridelles, tandis que sa suite s'était entassée dans les profondeurs de deux antiques diligences terriblement cahotantes. Une autre fois, on alla visiter dans les Pyrénées, tout proche de la frontière, une immense grotte qui passait pour servir de refuge aux contrebandiers. Une fois la grotte dûment parcourue à la lueur des torches, on dîna à une table dressée sur le gazon, au milieu des roches. Durant ce repas, des Espagnols jouèrent de la guitare et de la mandoline et chantèrent avec beaucoup d'âme et d'entrain les vieux airs de la montagne. Devant cette pittoresque image de son pays, le visage de l'Impératrice rayonnait de joie. Mais ce fut bien autre chose quand, au sortir de table, des couples basques se mirent à danser la jota et le fandango. Tandis qu'elle les regardait avec un sourire d'admiration et d'envie, ses pieds trépignaient d'impatience. Enfin, elle n'y put plus tenir. Laissant de côté son manteau, la voilà qui s'élance avec une grâce légère, s'empare des castagnettes d'un musicien et entame allégrement un pas espagnol. Jamais on ne la vit plus belle ni plus simple, les bras souplement arrondis en l'air, la tête rejetée en arrière sous le chapeau à pompons, sa jupe noire agitée par la danse sous l'éclat du corsage rouge. Quand elle eut terminé, elle

se retourna vers les spectateurs, en leur demandant :

— N'est-ce pas que le fandango est charmant ?

Chacun revint ravi d'avoir pu contempler cette rare vision : l'impératrice des Français déployant dans le décor d'une grotte sauvage tous les charmes, toute la séduction d'une gitane [1].

Les visites officielles étaient rares à Biarritz. On n'y avait guère vu paraître que la reine Isabelle d'Espagne — énorme, la figure irrégulière, mais expressive et aimable — son mari, le roi François d'Assise et le prince des Asturies, leur fils. Cependant, en octobre 1865, le comte de Bismarck y fit un séjour resté célèbre. L'Europe centrale se trouvait à la veille de grands événements. « Grand amateur de diplomatie thermale », comme l'a souligné M. Hanotaux, il venait reprendre la conversation interrompue de Plombières. Sa visite n'avait d'autre but que d'endormir l'Empereur par de fausses promesses, pour réparer l'impression pénible produite par l'entrevue de Gastein. La rivalité croissante des deux grandes puissances allemandes, aussi bien que la personnalité très discutée alors de l'envoyé du roi de Prusse donnaient à sa présence à la villa Eugénie la portée d'un événement. Il y reçut l'accueil le plus hospitalier et, de son côté, s'employa beaucoup à plaire. « C'est un grand Allemand, écrit Mérimée, très poli, qui n'est point naïf. Il a l'air absolument dépourvu de *Gemüth*, mais plein d'esprit. Il a fait ma conquête. »

Amateur de mystifications comme il l'était, le même Mérimée pensa de suite à tirer un amusant parti de l'heureuse impression produite par le chancelier prussien. Une des dames d'honneur de l'Impératrice, Mme de la Bédoyère, avait beaucoup vécu en Prusse. Il commença par lui assurer que M. de Bismarck avait sans cesse les

1. Docteur BARTHEZ, *la Cour impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*. Calman-Lévy, 1913.

yeux tournés vers elle et qu'elle avait produit sur lui une impression telle qu'il en était troublé dans ses entretiens avec l'Empereur. Puis, il se retira chez lui et, utilisant l'espèce de talent qu'il possédait en peinture, il se mit à peindre sur un morceau de carton et en grandeur naturelle le portrait fort ressemblant du diplomate allemand. Il y avait vraiment là de quoi faire un parfait trompe-l'œil. Son ouvrage terminé, il entre dans la chambre de Mme de la Bédoyère et met le portrait dans le lit, la tête sur l'oreiller, un livre ouvert devant les yeux, comme s'il eût été en train de lire. Au dîner, il prévient l'Empereur du bon tour, puis, une fois que M. de Bismarck s'est retiré, il met la conversation sur lui.

— Ah! dit Napoléon III, c'est inconcevable comme il fait attention à vous, madame de La Bédoyère! Nous avons eu une conversation mêlée de politique et de remarques sur vous. Vous avez certainement fait sa conquête.

— C'est, ajoute Mérimée, un homme dont il faut se défier; il parle peu, mais il passe pour très audacieux.

La conversation continue jusqu'à l'heure du coucher. Mme de La Bédoyère monte comme tout le monde dans sa chambre. Mais à peine y est-elle entrée qu'on l'en voit sortir en courant comme une folle, pour se précipiter chez sa voisine Mme de Lourmel :

— Ma chère, il y a un homme dans mon lit !

Mme de Lourmel part d'un grand éclat de rire et voilà une partie des hôtes de la villa Eugénie qui se précipite dans la chambre de Mme de La Bédoyère pour y contempler l'audacieux Bismarck de carton dans le lit de la jeune femme. Revenue promptement de sa frayeur; celle-ci se rallia sans peine à l'hilarité générale [1].

Si le secret fut alors bien gardé des nombreux entre-

1. Docteur BARTHEZ, *la Cour impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*. — PROSPER MÉRIMÉE, *Lettres à une Inconnue*.

tiens entre Napoléon III et l'homme d'État prussien, on a su depuis ce qui en avait fait le fond. Il y fut question du Holstein que la Prusse entendait bien s'approprier, des compensations dues à l'Autriche, de la Vénétie, de bien d'autres choses encore. Bismarck prêcha l'utilité d'une Prusse puissante qui, « forcément se rapprocherait de la France ». L'Empereur ne se livra nullement. A la confiance apparente de l'envoyé de Guillaume Ier il se garda de répondre par la même confiance et se



La villa Eugénie à Biarritz.

contenta de lui donner un demi-quitus en ce qui concernait la politique de son pays avec l'Autriche. Sans doute, le chancelier n'en espérait pas davantage, car il dira dans son rapport à son souverain : « D'après les conversations que j'ai recueillies, je considère l'opinion actuelle de la cour impériale comme nous étant singulièrement favorable. » Malgré qu'il ne s'engageât pas étroitement avec la Prusse, la voie vers laquelle s'orientait l'Empereur n'en était pas moins funeste. Cette neutralité bienveillante inaugurée à Biarritz, nous la retrouverons malheureusement quand le conflit éclatera entre

l'Autriche et la Prusse et aussi quand il se sera dénoué par le coup de tonnerre de Sadowa. Il ne fait de doute pour personne aujourd'hui que la France a commis une faute, en 1866, en n'intervenant pas par l'envoi de cent mille hommes sur le Rhin. Cependant des avis clairvoyants et désintéressés arrivaient du dehors à la cour impériale [1]. Lorsque fut consommée la défaite de l'Autriche, l'Empereur eut un instant l'idée, en ceci bien conseillé par son ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, d'une démonstration militaire. Consulté, le maréchal Randon qu'on a faussement accusé de s'être dérobé, en arguant que le Mexique absorbait toutes ses disponibilités, se déclara tout prêt à envoyer 80.000 hommes à la frontière. Dans l'entourage de l'Empereur, les avis étaient partagés. Le prince Napoléon, à cause de l'Italie, notre ancienne alliée devenue

1. Notamment de la reine Sophie des Pays-Bas, amie de Napoléon III et de la princesse Mathilde, sa proche parente, qui écrivait au baron d'André, ministre de France à la Haye, afin que sa lettre parvînt plus haut :

« Vous vous faites d'étranges illusions. Votre prestige a plus diminué dans cette dernière quinzaine que pendant toute la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles; vous laissez grandir outre mesure l'insolence et la brutalité de votre plus proche voisin; vous acceptez un cadeau (la Vénétie) et vous ne savez même pas adresser une bonne parole à celui qui vous le fait. Je regrette que vous me croyiez intéressée à la question et que vous ne voyiez pas le funeste danger d'*une* puissante Allemagne et d'*une* puissante Italie. C'est la dynastie qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis parce que telle est la vérité que vous reconnaîtrez trop tard. Ne croyez pas que le malheur qui m'accable dans ce désastre de ma patrie (la reine était princesse de Wurtemberg) me rende injuste ou méchante. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions! Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute... Je croirais manquer à une sérieuse et ancienne amitié si je ne disais une dernière fois toute la vérité. Je ne pense pas qu'elle soit écoutée, mais je veux pouvoir me répéter un jour que j'ai tout fait pour éviter la ruine de tout ce qui m'avait inspiré tant de foi et d'affection. » Lettre citée par le vicomte de Beaumont-Vassy, *Histoire intime du Second empire*.

l'alliée de la Prusse, M. Rouher et son groupe, M. Achille Fould étaient partisans de la politique d'inaction, et, malheureusement l'emportèrent. M. Drouyn de Lhuys dut donner sa démission.

Hésitante entre sa demi-alliance avec la Prusse et sa sympathie renaissante pour l'Autriche, la France n'osa prendre partie. Cependant, Napoléon III aurait pu se montrer l'arbitre de la question, en jetant son épée dans



Départ pour la promenade.
L'Impératrice, le Prince impérial et le prince Murat.

la balance et en arrêtant vigoureusement la marche de la Prusse. Qu'on n'oublie pas que les deux antagonistes convoitaient ardemment notre alliance. « On ne saura jamais, a écrit le général de la Marmora, les propositions, les cajoleries et les offres avec lesquelles, les ministres d'Autriche et de Prusse montaient chaque jour l'escalier des Tuileries. » Il semblait que la nation à laquelle l'empereur des Français aurait assuré son concours fût sûre de la victoire et qu'il eût pu dicter ses conditions. Mais il méconnut sa puissance et n'en tira pas parti. Il subit la pression de l'opinion publique et

obéit à la manifestation en faveur de la paix provoqué par Thiers. Comme presque tout le monde en France, d'ailleurs, ne pouvait-il croire que les Autrichiens marcheraient en vainqueurs sur la capitale prussienne ? Ne pouvait-il ajouter foi aux protestations d'amitié du roi Guillaume, dont l'ambassadeur, le comte de Goltz, nous leurrait d'attrayantes espérances et surprenait la religion de l'Empereur sous le masque du dévouement et dont le tout-puissant ministre, le comte de Bismarck, était venu jusqu'à Biarritz apporter sa parole mensongère et ses mirages trompeurs [1] ?

Combien de fois n'a-t-on pas reproché à Napoléon III sa politique d'intervention ? Hélas ! sa politique de non-intervention, en 1866, contenait le germe mortel de sa dynastie. « Un jour, à Wilhemshöhe, écrit le général Fleury, comme avec l'Empereur prisonnier après Sedan, nous passions en revue la suite d'événements qui avaient entraîné l'abaissement successif de la France montée si haut, il me dit mélancoliquement : « J'ai cru à la foi jurée, à la reconnaissance. En politique, c'est une grande faute. » Puis expliquant ses hésitations en face de l'opposition déchaînée contre l'idée de guerre, refusant les crédits, le livrant sans merci aux revirements de sa fortune, il ajouta : « J'ai joué sur deux cartes, j'ai pris la mauvaise. »

1. G. Rothan, *la Politique française en 1866.*

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

La garde impériale.

CHAPITRE VII

Le duc de Morny.

CHAPITRE X

Le mouvement artistique. — L'école du Plein air.

CHAPITRE XI

Réceptions et visites impériales.

CHAPITRE XII

L'opéra-bouffe.

CHAPITRE XIII

Les bals publics et endroits de plaisir.

CHAPITRE XIV

Les villégiatures à la mode.

3696. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

